ERNEST TONNELAT
Ancien élève de l'École Normale Supérieure,
Professeur au Lycée Charlemagne.

LES CONTES DES FRÈRES GRIMM

ÉTUDE SUR LA COMPOSITION ET LE STYLE DU RECUEIL DES *KINDER- UND HAUSMÄRCHEN*



LIBRAIRIE ARMAND COLIN
Rue de Mézières, 5, PARIS

1912

LES

CONTES DES FRÈRES GRIMM

INTRODUCTION

Les frères Grimm ont publié de leur vivant sept éditions différentes de leur recueil de ***Kinder- und Hausmärchen***. Ces éditions ont paru aux dates suivantes :

1re édition : tome I (Berlin), 1812.
— tome II (Berlin), 1815.
2e édition : tomes I et II (Berlin), 1819.
— tome III (notes et commentaire. — Berlin), 1822.
3e édition : tomes I et II (Göttingen), 1837.
— tome III (notes et commentaire. — Göttingen), 1856.
4e édition : tomes I et II (Göttingen), 1840.
5e édition : — — 1843.
6e édition : — — 1850.
7e édition : — — 1857.

Il n'est aucune de ces éditions qui reproduise exactement la précédente. Il y a eu tantôt des suppressions, tantôt des additions; le fond des contes a été modifié quelquefois, le style l'a été presque toujours. Nous voudrions, dans l'étude qui suit, indiquer la nature et le caractère des principaux changements que les frères Grimm ont, d'édition en édition, fait subir à leur recueil ; nous tenterons en outre de déterminer les principes généraux ou les raisons particulières en vertu desquelles ils ont accompli ces changements.

Cette étude comprend trois parties. La première n'est guère qu'une réédition de textes. Nous y réimprimons les contes que les frères Grimm ont jugé indignes de figurer dans leur recueil. Il nous a paru qu'il y avait un grand intérêt à publier à nouveau ces contes pour lesquels les deux grands écrivains s'étaient montrés

trop sévères. Il est devenu assez difficile de se procurer aujourd'hui celles des éditions où ces contes figurent. Pourtant la valeur littéraire de la plupart d'entre eux est grande. Les frères Grimm les avaient en général condamnés pour des motifs qui n'avaient rien à voir avec les considérations esthétiques. Nous ne sommes pas tenus de nous montrer aussi rigoureux que les frères Grimm. On prendra certainement aujourd'hui un grand plaisir à lire ces pages inconnues de deux maîtres de la prose allemande.

Dans le reste de l'ouvrage, nous nous proposons d'analyser les procédés dont les frères Grimm ont fait usage en composant et en rédigeant leurs contes. Nous avons jugé nécessaire de distinguer deux périodes dans l'élaboration du recueil définitif. Les modifications que le livre a subies entre la première et la seconde édition ne présentent pas toujours le même caractère que celles que l'on observe dans les éditions suivantes : elles ont porté très souvent sur le fond des contes, c'est-à-dire sur le choix et l'agencement de leurs thèmes fondamentaux. Après la seconde édition au contraire, c'est uniquement sur le style que les frères Grimm ont fait porter leurs efforts. Nous avons donc consacré un chapitre spécial à la comparaison de la première édition avec la seconde. Nous avons cru pouvoir grouper dans le dernier chapitre l'ensemble de nos remarques sur les cinq dernières éditions.

Ce n'est pas à dire qu'à partir de la troisième édition les frères Grimm aient inauguré une méthode entièrement nouvelle. Ils avaient, dès leur jeunesse, utilisé un certain nombre des procédés de perfectionnement qu'ils mirent en œuvre d'une façon systématique dans leur âge mûr. Dès 1819, on peut observer dans les contes la substitution de termes concrets à des termes abstraits, celle du style direct au style indirect, le développement du dialogue, et d'autres modifications dont nous donnerons plus loin une énumération complète. Nous étions donc exposé à nous répéter parfois en passant de la première période à la seconde. Il nous a pourtant semblé qu'il y avait un grand avantage à ne pas abandonner l'ordre chronologique. Les changements de style de la première période annoncent souvent, il est vrai, ceux de la seconde ; mais ils sont encore associés à des changements qui intéressent la composition des contes et dont on ne trouve plus d'exemples dans la suite. Il y aurait eu quelque arbitraire, croyons-nous, à séparer dans cette étude des changements qui datent du même temps et portent sur les mêmes textes. D'une façon générale, nous avons

dû, dans cette minutieuse analyse des procédés de composition et de style des frères Grimm, nous astreindre à une marche un peu lente ; mais nous espérons que l'agrément des citations contenues dans ce volume fera oublier quelques longueurs ou quelques redites inévitables.

CHAPITRE PREMIER

CONTES RETRANCHÉS DES DIVERSES ÉDITIONS

Le tome premier des *Kinder- und Hausmärchen*, paru en 1812, contenait 86 contes ou fragments de contes[1]. Un quart environ de ces contes ont disparu dès la seconde édition (1819). Ce sont les suivants :

Nos 6 : *Von der Nachtigall und der Blindschleiche.*
8 : *Die Hand mit dem Messer.*
16 : *Herr Fix und Fertig.*
22 : *Wie Kinder Schlachtens mit einander gespielt haben.*
27 : *Der Tod und der Gänshirt.*
33 : *Der gestiefelte Kater.*
54 : *Hans Dumm.*
59 : *Prinz Schwan.*
62 : *Blaubart.*
64 : fragment I : *Die weisse Taube.*

(Les fragments II, III, IV groupés sous ce même numéro — *die Bienenkönigin, die drei Federn, die goldene Gans* — sont devenus les nos 62, 63 et 64 de l'édition définitive.)

Nos 66 : *Hurleburlebutz.*
68 : *Von dem Sommer- und Wintergarten.*
70 : *Der Okerlo.*
71 : *Prinzessin Mäusehaut.*
73 : *Das Mordschloss.*
74 : *Von Johannes-Wassersprung und Caspar-Wassersprung.*
75 : *Vogel Phönix.*

1. La table des matières n'annonce que 85 contes. Le 86e, *der Fuchs und die Gänse*, a été ajouté en cours d'impression. Cf. R. Steig, *A. von Arnim und J. und W. Grimm*, p. 254 (note).

77 : *Vom Schreiner und Drechsler.*
81 : *Der Schmidt und der Teufel.*
82 : *Die drei Schwestern.*
84 : *Die Schwiegermutter.*
85 : *Fragmente :*
a) *Schneeblume.*
b) *Prinzessin mit der Laus.*
c) *Vom Prinz Johannes.*
d) *Das gute Pflaster.*

Les contes qui ont subsisté dans la seconde édition, et que l'on retrouve d'ailleurs, à l'exception d'un seul (n° 43, *Die wunderliche Gasterei*) dans l'édition définitive, ont conservé en général le titre et le numéro d'ordre qui leur avaient été attribués dans la première. Seuls les contes suivants font exception :

— le n° 4 qui porte aujourd'hui le titre de *Märchen von einem, der auszog das Fürchten zu lernen,* était intitulé primitivement *Gut Kegel- und Kartenspiel.*

— le n° 7, *Von dem gestohlenen Heller,* a été renvoyé au second volume et est devenu le n° 154. Le titre en a été à peine modifié : *der gestohlene Heller.*

— le n° 14, *Von dem bösen Flachsspinnen,* a reçu dans la suite le titre de *Die drei Spinnerinnen.*

— le n° 20, *Von einem tapfern Schneider* est devenu *Das tapfere Schneiderlein.*

— le n° 25, *Die drei Raben,* est devenu *Die sieben Raben.*

— le n° 34, *Hansens Trine,* est devenu *Die kluge Else.*

— le n° 35, *Der Sperling und seine vier Kinder,* a été renvoyé au second volume et est devenu le n° 157.

— le n° 37, *Von der Serviette, dem Tornister, dem Kanonenhütlein und dem Horn,* est devenu le n° 54 sous le titre légèrement modifié de *Der Ranzen, das Hütlein und das Hörnlein.*

— le n° 58, *Vom getreuen Gevatter Sperling,* est devenu *Der Hund und der Sperling.*

— le n° 63, *Die Goldkinder,* est devenu le n° 85.

— trois des contes groupés sous le n° 64, *Die Bienenkönigin, Die drei Federn, Die goldene Gans,* ont été séparés et sont devenus les n°s 62, 63 et 64.

— le n° 67, *Der König mit dem Löwen,* est devenu *Die zwölf Jäger.*

— le n° 83, *Das arme Mädchen,* a été renvoyé au tome II (n° 153) et intitulé *Die Sternthaler.*

Il ne semble pas que le changement de numéros d'ordre ait été motivé par aucune raison spéciale. Les frères Grimm, en composant leur recueil, n'avaient suivi aucun principe de classement. Ils se contentaient de placer parfois côte à côte certains contes dont la parenté était évidente, par exemple les n°s 158 et 159, *Das Märchen vom Schlauraffenland* et *Das Dietmarsische Lügenmärchen,* ou encore les n°s 151 et 151*, *Die drei Faulen* et *Die zwölf faulen Knechte* (ce dernier introduit dans la 7e édition seulement). Mais ils n'avaient pas tenté de rapprochements méthodiques. Pour qu'un classement véritable fût possible, il aurait fallu qu'ils commençassent par dégager, par comparer et par apparier les motifs dont se composaient chacun des contes recueillis par eux ; une étude minutieuse et assez longue aurait dû précéder l'impression des contes. Mais en 1812 la publication de cet ouvrage n'apparaissait aux frères Grimm que comme un travail secondaire et presque comme un délassement[1] ; c'est à l'étude des légendes héroïques de l'Allemagne ou de l'étranger qu'ils consacraient presque tout leur labeur. C'est seulement en 1819, dans la préface de la seconde édition, qu'ils amorcèrent une étude des motifs et des types que l'on rencontre le plus souvent dans les contes. Cette étude n'était d'ailleurs qu'une esquisse assez incomplète et que les Grimm n'eurent jamais dans la suite le temps de développer. Des travaux plus importants les absorbèrent. Le domaine du folk-lore alla d'ailleurs sans cesse s'agrandissant et ce sont les spécialistes qui poursuivirent des recherches que les frères Grimm n'avaient pu qu'indiquer.

Mais si le changement des numéros d'ordre ne comporte aucune signification, il n'en est pas tout à fait de même des changements de titre. Presque toujours la modification du titre indique qu'à la version adoptée dans la première édition, les frères Grimm ont substitué, dans la seconde édition, une version plus complète ou simplement meilleure à leur sens. Nous verrons qu'ils ont fréquemment recueilli plusieurs versions orales d'un même conte ou qu'ils ont pu parfois comparer une version orale à un texte que leur faisait connaître une source littéraire. Ils se sont toujours

1. Cf. cette lettre de Jacob Grimm à Arnim : « J'avais parlé dans ma lettre de contes pour enfants, mais seulement de contes déjà prêts, c'est-à-dire assemblés, et qui par suite ne nous donneraient pas beaucoup de mal au milieu de tous nos autres travaux, mais qui pourraient servir la bonne cause, j'entends donner aux gens le désir d'en recueillir d'autres ». R. Steig, *op. laud*, p. 199.

cru fondés à faire un choix entre les diverses versions qui s'offraient à eux ; il leur est même arrivé de les fondre ensemble. C'est la présence d'un important motif nouveau dans une version plus développée qui les a déterminés à modifier le titre du conte.

Toutefois l'adoption d'une version nouvelle n'a pas toujours été signalée par un changement de titre. Nous verrons, en abordant l'examen intérieur des contes, que la seconde édition contient beaucoup de versions nouvelles des contes anciens. Aussi ne nous occuperons-nous d'abord que des contes qui, parus dans la première édition, n'ont été reproduits d'aucune façon dans les éditions ultérieures, et nous rechercherons brièvement les raisons qui ont pu déterminer les frères Grimm à les abandonner, après leur avoir fait au début une place dans leur recueil.

Conte 6.

(1re édition, t. I, p. 20.)

VON DER NACHTIGALL UND DER BLINDSCHLEICHE

Es waren einmal eine Nachtigall und eine Blindschleiche, die hatten jede nur ein Aug' und lebten zusammen in einem Haus lange Zeit in Frieden und Einigkeit. Eines Tages aber wurde die Nachtigall auf eine Hochzeit gebeten, da sprach sie zur Blindschleiche : « Ich bin da auf eine Hochzeit gebeten und mögte nicht gern so mit einem Aug' hingehen, sey doch so gut und [21] leih mir deins dazu, ich bring dirs Morgen wieder. » Und die Blindschleiche that es aus Gefälligkeit.

Aber den andern Tag, wie die Nachtigall nach Haus gekommen war, gefiel es ihr so wohl, dass sie zwei Augen im Kopf trug und zu beiden Seiten sehen konnte, dass sie der armen Blindschleiche ihr geliehenes Aug nicht wiedergeben wollte. Da schwur die Blindschleiche, sie wollte sich an ihr, an ihren Kindern und Kindeskindern rächen. « Geh nur, sagte die Nachtigall, und such einmal :

Ich bau mein Nest auf jene Linden,
So hoch, so hoch, so hoch, so hoch,
Da magst dus nimmermehr finden !

Seit der Zeit haben alle Nachtigallen zwei Augen und alle Blindschleichen keine Augen. Aber wo die Nachtigall hinbaut, da wohnt unten auch im Busch eine Blindschleiche, und sie trachtet immer hinaufzukriechen, Löcher in die Eier ihrer Feindin zu bohren oder sie auszusaufen.

Comme les frères Grimm l'ont eux-mêmes indiqué dans le commentaire qui termine le volume (1re édition, tome I, *Anhang*, p. VII), ce conte avait été extrait du tome II des *Mémoires de l'Académie celtique*. H. Hamann a comparé l'adaptation des frères Grimm avec l'original français et montré par quelles nuances d'expression elle

s'en distingue[1]. Ce conte n'était nullement indigne de figurer dans le recueil des *Kinder- und Hausmärchen*. Si les Grimm l'ont supprimé, c'est, selon toute vraisemblance, parce qu'ils l'avaient emprunté à une source étrangère. Ils ne voulurent admettre, à partir de la 2e édition, que des contes nationaux, c'est-à-dire conservés dans des textes littéraires allemands ou encore vivants dans la mémoire des gens du peuple en Allemagne. Nous avons exposé dans une autre étude comment les frères Grimm se représentaient la genèse des œuvres populaires : divines en leur essence et révélées aux hommes par Dieu, elles apparaissent chez tous les peuples avec des traits communs. Il était inutile de supposer que des peuples voisins se fussent fait des emprunts réciproques ; dans chaque pays les chansons populaires, les légendes, les contes avaient fleuri d'eux-mêmes, à la façon des plantes, sans qu'il y eût lieu d'admettre nulle part l'intervention de poètes isolés et conscients. Tous les contes transmis par la tradition orale dans un même pays faisaient naturellement partie de la littérature nationale, même lorsqu'ils se retrouvaient identiques dans la tradition orale d'un autre peuple. En revanche, c'était troubler le développement naturel de la littérature nationale que d'y introduire artificiellement des productions populaires qui étaient nées spontanément en d'autres contrées. Un écrivain moderne, un *Kunstdichter*, n'avait pas le droit d'enrichir à son gré le trésor antique de la *Naturpoesie*. « Le rossignol et l'anvot », conte solognot, ne pouvait demeurer dans un recueil de contes allemands.

CONTE 8.

(1re édition, t. I, p. 23.)

DIE HAND MIT DEM MESSER

Es war ein kleines Mädchen, das hatte drei Brüder, die galten bei der Mutter alles, und es wurde überall zurückgesetzt, hart angefahren und musste tagtäglich Morgens früh ausgehen, Torf zu graben auf dürrem Heidegrund, den sie zum Kochen und Brennen brauchten. Noch dazu bekam es ein altes und stumpfes Geräth, womit es die sauere Arbeit verrichten sollte.

Aber das kleine Mädchen hatte einen Liebhaber, der war ein Elfe und wohnte nahe an ihrer Mutter Haus in einem Hügel, und so oft es nun an dem Hügel vorbei kam, so streckte er seine Hand aus dem Fels, und hielt darin ein sehr scharfes Messer, das von sonderlicher Kraft

1. H. Hamann, *Die literarischen Vorlagen der Kinder- und Hausmärchen und ihre Bearbeitung durch die Brüder Grimm*. (Palaestra, XLVII, Berlin 1906), pp. 19 et suiv.

war und alles durchschnitt. Mit diesem Messer schnitt sie den Torf bald heraus, ging vergnügt mit der nöthigen Ladung heim, und wenn sie am Felsen vorbei kam, [24] klopfte sie zweimal dran, so reichte die Hand heraus und nahm das Messer in Empfang.

Als aber die Mutter merkte, wie geschwind und leicht sie immer den Torf heimbrachte, erzählte sie den Brüdern, es müsste ihr gewiss jemand anders dabei helfen, sonst wäre es nicht möglich. Da schlichen ihr die Brüder nach und sahen, wie sie das Zaubermesser bekam, holten sie ein und drangen es ihr mit Gewalt ab. Darauf kehrten sie zurück, schlugen an den Felsen, als sie gewohnt war zu thun, und wie der gute Elf die Hand herausstreckte, schnitten sie sie ihm ab mit seinem selbeigenen Messer. Der blutende Arm zog sich zurück, und weil der Elf glaubte seine Geliebte hätte es aus Verrath gethan, so wurde er seitdem nimmermehr gesehen.

Ce conte a été supprimé pour la même raison que le précédent. Il était en effet extrait d'un livre anglais : *Essays on the superstitions of the highlanders of Scotland*[1] par Mrs. Anne Grant. Il n'appartenait donc pas à la littérature nationale.

M. Reinhold Steig semble admettre[2] qu'en ne réimprimant pas ce conte, les frères Grimm ont surtout voulu tenir compte d'une observation amicale qui leur avait été faite par Arnim. Le recueil, disait Arnim, est trop érudit ; il y a tels passages que les enfants ne peuvent comprendre : « Ces difficultés se rencontrent souvent dans des expressions isolées, par exemple, à la page 23, *ein stumpfes Geräth ;* s'il y avait à cet endroit *Torfmesser*, ce mot s'accorderait bien avec le couteau (*Messer*) du géant ; autrement c'est sans doute *Spaten* (bêche) qui conviendrait le mieux dans les deux cas ; cela paraît plus naturel, car dans la tourbe on trouve souvent des racines noueuses qui ressemblent à une main[3]. » Mais la petite imperfection signalée par Arnim n'était pas suffisante pour faire rejeter le conte tout entier. Le terme *ein stumpfes Geräth* était vague, il est vrai ; mais il ne l'était pas plus que l'expression anglaise *some uncouth and primitive implement*[4]. Les frères Grimm avaient, par scrupule de folk-loristes, suivi de très près le texte original, bien qu'ils n'en fissent pas une traduction proprement dite. Si l'observation d'Arnim leur avait paru décisive, il leur eût été aisé d'introduire dans le texte allemand le terme de *Torfmesser* ou celui de *Spaten*. Il fallait une raison bien plus générale

1. Cf. *Kinder- und Hausmärchen*, 1re éd. t. I, *Anhang*, p. VII. H. Hamann a réimprimé le texte anglais, *op. laud.*, p. 22.

2. R. Steig, *op. laud.* p. 263.

3. *Id. ibid.*

4. H. Hamann, *op. laud.*, p. 22.

et bien plus forte pour les décider à renoncer au conte tout entier.

Vient ensuite le conte 16, *Herr Fix und Fertig*. Il serait superflu d'en reproduire ici le texte; car si les frères Grimm ont retranché ce conte du recueil destiné au grand public, ils l'ont recueilli dans le tome III, qui renferme les notes et le commentaire. Ce tome III, que les érudits seuls ont lu et utilisé, n'a pas eu une fortune aussi brillante que les tomes I et II; il a paru pour la première fois en 1822 et n'a été réédité qu'en 1856; l'une ou l'autre de ces deux éditions sont presque introuvables dans le commerce; heureusement la librairie Reclam (Leipzig) a publié une réimpression de l'édition de 1856; nous citerons l'édition Reclam toutes les fois qu'il ne sera pas absolument nécessaire de recourir à l'édition de 1822. On trouvera donc le conte de *Herr Fix und Fertig* à la page 119 du tome III (éd. Reclam). Il est seulement fâcheux que les frères Grimm aient cru devoir le réduire, comme d'ailleurs tous les contes imprimés dans ce troisième volume, à une sorte de résumé assez sec; en particulier le nom si expressif de *Fix und Fertig* a disparu de cette version nouvelle. Si ce conte a été retranché de la 2e édition, c'est qu'il n'était en réalité qu'une réplique du n° 62, *Die Bienenkönigin*.

CONTE 22.

(1re édition, t. I, p. 101.)

WIE KINDER SCHLACHTENS MIT EINANDER GESPIELT HABEN

I

In einer Stadt Franecker genannt, gelegen in Westfriesland, da ist es geschehen, dass junge Kinder, fünf- und sechsjährige, Mägdlein und Knaben mit einander spielten. Und sie ordneten ein Büblein an, das solle der Metz[102]ger seyn, ein anderes Büblein, das solle Koch seyn, und ein drittes Büblein, das solle eine Sau seyn. Ein Mägdlein, ordneten sie, solle Köchin seyn, wieder ein anderes, das solle Unterköchin seyn; und die Unterköchin solle in einem Geschirrlein das Blut von der Sau empfahen, dass man Würste könne machen. Der Metzger gerieth nun verabredetermassen an das Büblein, das die Sau sollte seyn, riss es nieder und schnitt ihm mit einem Messerlein die Gurgel auf, und die Unterköchin empfing das Blut in ihrem Geschirrlein. Ein Rathsherr, der von ungefähr vorübergeht, sieht dies Elend : er nimmt von Stund an den Metzger mit sich und führt ihn in des Obersten Haus, welcher sogleich den ganzen Rath versammeln liess. Sie sassen all' über diesen Handel und wussten nicht, wie sie ihm thun sollten, denn sie sahen wohl, dass es kindlicher Weise geschehen war. Einer unter ihnen, ein alter weisser Mann, gab den Rath, der oberste Richter solle einen schönen rothen Apfel in eine Hand nehmen, in die andere einen rheinischen Gulden, solle das Kind zu sich rufen

und beide Hände gleich gegen dasselbe ausstrecken : nehme es den Apfel, so solle es ledig erkannt werden, nehme es aber den Gulden, so solle man es tödten. Dem wird gefolgt, das Kind aber ergreift den Apfel lachend, wird also aller Strafe ledig erkannt.

II

[103] Einstmals hat ein Hausvater ein Schwein geschlachtet, das haben seine Kinder gesehen; als sie nun Nachmittag mit einander spielen wollen, hat das eine Kind zum andern gesagt : « du sollst das Schweinchen und ich der Metzger seyn »; hat darauf ein bloss Messer genommen und es seinem Brüderchen in den Hals gestossen. Die Mutter, welche oben in der Stube sass und ihr jüngstes Kindlein in einem Zuber badete, hörte das Schreien ihres anderen Kindes, lief alsbald hinunter, und als sie sah, was vorgegangen, zog sie das Messer dem Kind aus dem Hals und stiess es im Zorn dem andern Kind, welches der Metzger gewesen, ins Herz. Darauf lief sie alsbald nach der Stube und wollte sehen, was ihr Kind in dem Badezuber mache, aber es war unterdessen in dem Bad ertrunken; desswegen dann die Frau so voller Angst ward dass sie in Verzweifelung gerieth, sich von ihrem Gesinde nicht wollte trösten lassen, sondern sich selbst erhängte. Der Mann kam vom Felde und als er dies alles gesehen, hat er sich so betrübt, dass er kurz darauf gestorben ist.

Il est clair que c'est à cause de son contenu, c'est-à-dire pour une raison morale, que ces contes ont été retranchés du recueil. Arnim qui avait lui-même extrait le premier de ces récits du *Rollwagenbüchlein* de G. Wickram et l'avait communiqué à H. von Kleist pour les *Berliner Abendblätter*, où les frères Grimm l'avaient trouvé, le jugea déplacé dans un livre de contes pour l'enfance. Il écrivit à Jacob : « J'ai déjà entendu une mère se plaindre qu'on y trouvât le fragment où un enfant en égorge un autre et qu'elle ne pût pas le mettre entre les mains de ses enfants [1]. » Avec son ordinaire obstination, Jacob Grimm se refusa d'abord à convenir de la justesse de la remarque : « Ces histoires de massacre et de tueries sont des cas tragiques qu'on ne peut, comme toute tragédie en général, prévenir ni par précaution ni par calcul, car le mal cherche et découvre des voies auxquelles personne n'aurait jamais pensé. Je crois qu'on peut, en s'en remettant à Dieu, laisser tous les enfants lire d'un bout à l'autre notre livre de contes et les abandonner à eux-mêmes [2]. » Mais en dépit de cette pieuse défense d'un conte véritablement cruel, il consentit à le supprimer dans la 2e édition.

1. R. Steig, *op. laud.*, p. 263.
2. R. Steig, *op. laud.* p., 270.

CONTE 27.

(1re éd., t. I, p. 118.)

DER TOD UND DER GAENSHIRT

Es ging ein armer Hirt an dem Ufer eines grossen und ungestümen Wassers, hütend einen Haufen weisser Gänse. Zu diesem kam der Tod über Wasser, und wurde von dem Hirten gefragt, wo er herkomme und wo er hin wolle? Der Tod antwortete, dass er aus dem Wasser komme und aus der Welt wolle. Der arme Gänshirt fragte ferners : wie man doch aus der Welt kommen könne? Der Tod sagte dass man über das Wasser in die neue Welt müsse, welche jenseits gelegen. Der Hirt sagte, dass er dieses Lebens müde, und bat den Tod, er sollte ihn mit über nehmen. Der Tod sagte, dass es noch nicht Zeit, und hätte er jetzt [119] sonst zu verrichten. Es war aber unferne davon ein Geizhals, der trachtete bei Nachts auf seinem Lager, wie er doch mehr Geld und Gut zusammenbringen mögte, den führte der Tod zu dem grossen Wasser und stiess ihn hinein. Weil er aber nicht schwimmen konnte, ist er zu Grunde gesunken, bevor er an das Ufer kommen. Seine Hunde und Katzen, so ihm nachgelaufen, sind auch mit ihm ersoffen. Etliche Tage hernach kam der Tod auch zu dem Gänshirten, fand ihn fröhlich singen und sprach zu ihm : « Willst du nun mit? » Er war willig und kam mit seinen weissen Gänsen wohl hinüber, welche alle in weisse Schafe verwandelt worden. Der Gänshirt betrachtete das schöne Land und hörte, dass die Hirten der Orten zu Königen würden, und indem er sich recht umsahe, kamen ihm die Erzhirten Abraham, Isaac und Jacob entgegen, setzten ihm eine königliche Krone auf, und führten ihn in der Hirten Schloss, allda er noch zu finden.

C'est sans doute à cause de sa médiocrité que ce conte a disparu de la 2e édition. Les frères Grimm l'avaient emprunté à un auteur du XVIIe siècle, Harsdörfer. Mais l'histoire de ce pauvre pâtre accueilli au ciel par les patriarches n'était pour Harsdörfer qu'une allégorie à tendances morales ; il s'agissait de représenter « l'état présent et l'état futur des hommes impies et des hommes pieux[1] ». Fidèles à leur conception du conte, les frères Grimm avaient éliminé ici toute intention moralisatrice ou didactique pour ne conserver que le récit tout nu. Mais il est probable que le conte leur apparut alors trop insignifiant pour être conservé.

CONTE 33.

(1re éd., t. I, p. 147.)

DER GESTIEFELTE KATER

Ein Müller hatte drei Söhne, seine Mühle, einen Esel und einen Kater ; die Söhne [148]mussten mahlen, der Esel Getreide holen und Mehl fort-

1. H. Hamann, *op. laud.*, p. 28.

tragen und die Katz die Mäuse wegfangen. Als der Müller starb, theilten sich die drei Söhne in die Erbschaft, der älteste bekam die Mühle, der zweite den Esel, der dritte den Kater, weiter blieb nichts für ihn übrig. Da war er traurig und sprach zu sich selbst : « Ich hab es doch am allerschlimmsten kriegt, mein ältster Bruder kann mahlen, mein zweiter kann auf seinem Esel reiten, was kann ich mit dem Kater anfangen? lass ich mir ein paar Pelzhandschuhe aus seinem Fell machen, so ists vorbei. » « Hör, fing der Kater an, der alles verstanden hatte, was er gesagt, du brauchst mich nicht zu tödten, um ein paar schlechte Handschuh aus meinem Pelz zu kriegen, lass mir nur ein paar Stiefel machen, dass ich ausgehen kann und mich unter den Leuten sehen lassen, dann soll dir bald geholfen seyn. » Der Müllerssohn verwunderte sich, dass der Kater so sprach, weil aber eben der Schuster vorbeiging, rief er ihn herein und liess ihm ein paar Stiefel anmessen. Als sie fertig waren, zog sie der Kater an, nahm einen Sack, machte den Boden desselben voll Korn, oben aber eine Schnur daran, womit man ihn zuziehen konnte, dann warf er ihn über den Rücken und ging auf zwei Beinen, wie ein Mensch, zur Thür hinaus.

[149] Dazumal regierte ein König in dem Land, der ass die Rebhühner so gern : es war aber eine Noth, dass keine zu kriegen waren. Der ganze Wald war voll, aber sie waren so scheu, dass kein Jäger sie erreichen konnte. Das wusste der Kater und gedacht seine Sache besser zu machen ; als er in den Wald kam, thät er den Sack auf, breitete das Korn auseinander, die Schnur aber legte er ins Gras und leitete sie hinter eine Hecke. Da versteckte er sich selber, schlich herum und lauerte. Die Rebhühner kamen bald gelaufen, fanden das Korn und eins nach dem andern hüpfte in den Sack hinein. Als eine gute Anzahl darin war, zog der Kater den Strick zu, lief herzu und drehte ihnen den Hals um; dann warf er den Sack auf den Rücken und ging geradeswegs nach des Königs Schloss. Die Wache rief : « Halt! wohin? » — « Zu dem König », antwortete der Kater kurzweg. — « Bist du toll, ein Kater zum König? » — « Lass ihn nur gehen, sagte ein anderer, der König hat doch oft lange Weil, vielleicht macht ihm der Kater mit seinem Brummen und Spinnen Vergnügen. » Als der Kater vor den König kam, machte er einen Reverenz und sagte : « Mein Herr, der Graf », dabei nannte er einen langen und vornehmen Namen, « lässt sich dem Herrn König empfehlen, und schickt ihm hier Rebhühner, die er eben in [150] Schlingen gefangen hat. » Der König erstaunte über die schönen fetten Rebhühner, wusste sich vor Freude nicht zu lassen, und befahl dem Kater so viel Gold aus der Schatzkammer in den Sack zu thun, als er tragen könne : « Das bring deinem Herrn und dank ihm noch vielmal für sein Geschenk. »

Der arme Müllerssohn aber sass zu Haus am Fenster, stützte den Kopf auf die Hand und dachte, dass er nun sein letztes für die Stiefeln des Katers weggegeben, und was werde ihm der grosses dafür bringen. Da trat der Kater herein, warf den Sack vom Rücken, schnürte ihn auf und schüttete das Gold vor den Müller hin : « Da hast du etwas vor die Stiefeln, der König lässt dich auch grüssen und dir viel Dank sagen. » Der Müller war froh über den Reichthum, ohne dass er noch recht begreifen konnte, wie es zugegangen war. Der Kater aber, während er seine Stiefel auszog, erzählte ihm alles, dann sagte er : « Du hast zwar jetzt Geld genug, aber dabei soll es nicht bleiben, morgen zieh ich meine

Stiefel wieder an, du sollst noch reicher werden, dem König hab ich auch gesagt, dass du ein Graf bist. » Am andern Tag ging der Kater, wie er gesagt hatte, wohl gestiefelt, wieder auf die Jagd, und brachte dem König einen reichen Fang. So ging es alle Tage, und der Kater brachte alle [151] Tage Gold heim, und ward so beliebt wie einer bei dem König, dass er aus- und eingehen durfte und im Schloss herum streichen, wo er wollte. Einmal stand der Kater in der Küche des Königs beim Heerd und wärmte sich, da kam der Kutscher und fluchte : « Ich wünsch' der König mit der Prinzessin wär beim Henker ! ich wollt ins Wirthshaus gehen und einmal trinken und Karte spielen, da soll ich sie spazieren fahren an den See. » Wie der Kater das hörte, schlich er nach Haus und sagte zu seinem Herrn : « Wenn du willst ein Graf und reich werden, so komm mit mir hinaus an den See und bad dich darin. » Der Müller wusste nicht, was er dazu sagen sollte, doch folgte er dem Kater, ging mit ihm, zog sich splinternackend aus und sprang ins Wasser. Der Kater aber nahm seine Kleider, trug sie fort und versteckte sie. Kaum war er damit fertig, da kam der König dahergefahren ; der Kater fing sogleich an, erbärmlich zu lamentiren : « Ach ! allergnädigster König ! mein Herr, der hat sich hier im See gebadet, da ist ein Dieb gekommen und hat ihm die Kleider gestohlen, die am Ufer lagen, nun ist der Herr Graf im Wasser und kann nicht heraus, und wenn er länger darin bleibt wird er sich verkälten und sterben. » Wie der König das hörte, liess er Halt machen und einer von seinen Leuten muss-[152]te zurückjagen und von des Königs Kleidern holen. Der Herr Graf zog die prächtigsten Kleider an, und weil ihm ohnehin der König wegen der Rebhühner, die er meinte von ihm empfangen zu haben, gewogen war, so musste er sich zu ihm in die Kutsche setzen. Die Prinzessin war auch nicht bös darüber, denn der Graf war jung und schön, und er gefiel ihr recht gut.

Der Kater aber war vorausgegangen und zu einer grossen Wiese gekommen, wo über hundert Leute waren und Heu machten. « Wem ist die Wiese, ihr Leute ? » fragte der Kater. — « Dem grossen Zauberer. » — « Hört, jetzt wird der König bald vorbeifahren, wenn der fragt, wem die Wiese gehört, so antwortet : dem Grafen ; und wenn ihr das nicht thut, so werdet ihr alle todtgeschlagen. » — Darauf ging der Kater weiter und kam an ein Kornfeld, so gross, dass es niemand übersehen konnte, da standen mehr als zweihundert Leute und schnitten das Korn. « Wem ist das Korn, ihr Leute ? » — « Dem Zauberer. » « Hört, jetzt wird der König vorbeifahren, wenn er frägt, wem das Korn gehört, so antwortet : dem Grafen ; und wenn ihr das nicht thut, so werdet ihr alle todtgeschlagen. » — Endlich kam der Kater an einen prächtigen Wald, da standen mehr als dreihundert Leute, fällten die grossen Ei-[153]chen und machten Holz. — « Wem ist der Wald, ihr Leute ? » — « Dem Zauberer. » — « Hört, jetzt wird der König vorbeifahren, wenn er frägt, wem der Wald gehört, so antwortet : dem Grafen ; und wenn ihr das nicht thut, so werdet ihr alle umgebracht. » Der Kater ging noch weiter, die Leute sahen ihm alle nach und weil er so wunderlich aussah, und wie ein Mensch in Stiefeln daherging, fürchteten sie sich vor ihm. Er kam bald an des Zauberers Schloss, trat kecklich hinein und vor ihn hin. Der Zauberer sah ihn verächtlich an, und fragte ihn, was er wolle. Der Kater machte einen Reverenz und sagte : « Ich habe gehört, dass du in jedes Thier nach deinem Gefallen dich verwandeln könntest ; was einen Hund, Fuchs oder auch Wolf betrifft, das will ich es

wohl glauben, aber von einem Elephant, das scheint mir ganz unmöglich, und deshalb bin ich gekommen um mich selbst zu überzeugen. » Der Zauberer sagte stolz : « Das ist mir eine Kleinigkeit, » und war in dem Augenblick in einen Elephant verwandelt; « das ist viel, aber auch in einen Löwen? » — « Das ist auch nichts, » sagte der Zauberer und stand als ein Löwe vor dem Kater. Der Kater stellte sich erschrocken und rief : « Das ist unglaublich und unerhört, dergleichen hätt, ich mir nicht im Traume in die Gedanken kommen lassen; aber noch mehr, als alles [154] andere, wär es, wenn du dich auch in ein so kleines Thier, wie eine Maus ist, verwandeln könntest, du kannst gewiss mehr, als irgend ein Zauberer auf der Welt, aber das wird dir doch zu hoch seyn. » Der Zauberer wardganz freundlich von den süssen Worten und sagte : « O ja, liebes Kätzchen, das kann ich auch, » und sprang als eine Maus im Zimmer herum. Der Kater war hinter ihm her, fing die Maus mit einem Sprung und frass sie auf.

Der König aber war mit dem Grafen und der Prinzessin weiter spatzieren gefahren, und kam zu der grossen Wiese. « Wem gehört das Heu? » fragte der König; — « dem Herrn Grafen » — riefen alle, wie der Kater ihnen befohlen hatte. — « Ihr habt da ein schön Stück Land, Herr Graf, » sagte er. Darnach kamen sie an das grosse Kornfeld. « Wem gehört das Korn, ihr Leute? » — « Dem Herrn Grafen. » — « Ei! Herr Graf! grosse, schöne Ländereien! » — Darauf zu dem Wald : « Wem gehört das Holz, ihr Leute? » — « Dem Herrn Grafen. » — Der König verwunderte sich noch mehr und sagte : « Ihr müsst ein reicher Mann seyn, Herr Graf, ich glaube nicht, dass ich einen so prächtigen Wald habe. » Endlich kamen sie an das Schloss, der Kater stand oben an der Treppe, und als der Wagen unten hielt, sprang er herab, machte die Thüre auf und sagte : « Herr [155] König, Ihr gelangt hier in das Schloss meines Herrn, des Grafen, den diese Ehre für sein Lebtag glücklich machen wird. » Der König stieg aus und verwunderte sich über das prächtige Gebäude, das fast grösser und schöner war, als sein Schloss; der Graf aber führte die Prinzessin die Treppe hinauf in den Saal, der ganz von Gold und Edelsteinen flimmerte.

Da ward die Prinzessin mit dem Grafen versprochen, und als der König starb, ward er König, der gestiefelte Kater aber erster Minister.

C'est évidemment à cause de son origine étrangère que les frères Grimm n'ont pas voulu admettre ce conte dans la 2e édition des *Kinder- und Hausmärchen*. Leurs sources étaient en effet les *Contes* du Français Perrault et le *Pentamerone* de l'Italien Basile. Ce sont du moins les seules qu'ils citent dans l'appendice du tome I (1re édition). S'ils avaient recueilli ce conte dans la tradition orale, les frères Grimm n'eussent pas manqué de le dire. Il nous faut conclure de leur silence qu'en 1812 ils n'avaient connaissance d'aucune version allemande du *Chat botté*. Plus tard, ils en découvrirent une dans une collection manuscrite qui leur avait été communiquée ; cette version portait le titre de *Der Federkönig*. Ils se contentèrent d'en signaler l'existence ; ils ne la reproduisirent pas

eux-mêmes (Cf. *Kinder- und Hausmärchen*, t. III, p. 280, éd. Reclam.).

CONTE 54.

(1re éd., t. I, p. 250.)

HANS DUMM

Es war ein König, der lebte mit seiner Tochter, die sein einziges Kind war, vergnügt : auf einmal aber brachte die Prinzessin ein Kind zur Welt, und niemand wusste, wer der Vater war; der König wusste lang nicht, was er anfangen sollte, am Ende befahl er, die Prinzessin solle mit dem Kind in die Kirche gehen, da sollte ihm eine Citrone in die Hand gegeben werden, und wem es die reiche, solle der Vater des Kinds und Gemahl der Prinzessin seyn. Das geschah nun, doch war der Befehl gegeben, dass niemand als schöne Leute in die Kirche sollten eingelassen werden. Es war aber in der Stadt ein kleiner, schiefer und buckelichter Bursch, der nicht recht klug war, und darum der Hans Dumm hiess, der drängte sich ungesehen zwischen den andern auch in die Kirche, und wie das Kind die Citrone austheilen sollte, so reichte es sie dem Hans Dumm. Die Prinzessin war erschrocken, der König war so aufgebracht, dass er sie und das Kind mit dem Hans Dumm in eine Tonne stecken und aufs Meer setzen liess. Die Tonne schwamm bald [251] fort, und wie sie allein auf dem Meere waren, klagte die Prinzessin und sagte : « Du garstiger, buckelichter, naseweiser Bub, bist an meinem Unglück Schuld, was hast du dich in die Kirche gedrängt, das Kind ging dich nichts an. » — « O ja, sagte Hans Dumm, das ging mich wohl etwas an, denn ich habe es einmal gewünscht, dass du ein Kind bekämst, und was ich wünsche, das trifft ein. » — « Wenn das wahr ist, so wünsch uns doch was zu essen hierher. » — « Das kann ich auch, » sagte Hans Dumm, wünschte sich aber eine Schüssel recht voll Kartoffel (*sic*), die Prinzessin hätte gern etwas Besseres gehabt, aber weil sie so hungrig war, half sie ihm die Kartoffel (*sic*) essen. Nachdem sie satt waren, sagte Hans Dumm : « Nun will ich uns ein schönes Schiff wünschen ! » und kaum hatte er das gesagt, so sassen sie in einem prächtigen Schiff, darin war alles zum Ueberfluss, was man nur verlangen konnte. Der Steuermann fuhr grad ans Land, und als sie ausstiegen, sagte Hans Dumm : « Nun soll ein Schloss dort stehen ! » Da stand ein prächtiges Schloss und Diener in Goldkleidern kamen und führten die Prinzessin und das Kind hinein, und als sie mitten in dem Saal waren, sagte Hans Dumm : « Nun wünsch ich, dass ich ein junger und kluger Prinz werde ! » Da verlor sich sein Buckel, und er war schön und gerad [252] und freundlich, und er gefiel der Prinzessin gut, und ward ihr Gemahl.

So lebten sie lange Zeit vergnügt ; da ritt einmal der alte König aus, verirrte sich, und kam zu dem Schloss. Er verwunderte sich darüber, weil er es noch nie gesehen und kehrte ein. Die Prinzessin erkannte gleich ihren Vater, er aber erkannte sie nicht, er dachte auch, sie sey schon längst im Meer ertrunken. Sie bewirthete ihn prächtig, und als er wieder nach Haus wollte, steckte sie ihm heimlich einen goldenen Becher in die Tasche. Nachdem er aber fortgeritten war, schickte sie ein paar Reuter nach, die mussten ihn anhalten und untersuchen, ob

er den goldenen Becher nicht gestohlen, und wie sie ihn in seiner Tasche fanden, brachten sie ihn mit zurück. Er schwur der Prinzessin, er habe ihn nicht gestohlen, und wisse nicht, wie er in seine Tasche gekommen sey, « darum, sagte sie, muss man sich hüten, jemand gleich für schuldig zu halten », und gab sich als seine Tochter zu erkennen. Da freute sich der König und sie lebten vergnügt zusammen, und nach seinem Tod ward Hans Dumm König.

Il nous est impossible de dire avec certitude pourquoi ce conte n'a pas été admis dans la 2ᵉ édition. L'appendice du tome I (1ʳᵉ éd.) ne contient aucune indication utile. Mais on peut hasarder la conjecture suivante.

Ce conte a pour héros un *Dummling*, un simple d'esprit que la fortune favorise. Les personnages de ce type sont assez fréquents dans les contes. Mais en général, avant d'épouser quelque princesse et de monter lui-même sur quelque trône, le *Dummling* doit subir une série d'épreuves redoutables. De ces difficultés il se tire toujours grâce à la pureté et à la sincérité de son cœur ; ses vertus naturelles lui valent parfois l'aide d'un génie bienfaisant. C'est ce qui se passe, par exemple, dans les contes 4 (*Von einem, der auszog das Fürchten zu lernen*), 57 (*Der goldene Vogel*) et 64 (*Die goldene Gans*). Dans *Hans Dumm* au contraire le héros n'a à subir aucune sorte d'épreuve. Il lui suffit de désirer une chose pour qu'elle se réalise instantanément. Aussi la suite des événements rapportés dans le conte doit-elle paraître à tout auditeur, fût-ce un enfant, dénuée de logique. Si *Hans Dumm* pouvait dès le début, à la seule condition d'en exprimer le souhait, devenir l'époux de la princesse, il était inutile qu'il recourût aux expédients compliqués que rapporte la première moitié du conte ; et s'il pouvait, par la seule expression d'un désir, devenir intelligent et beau, il est singulier qu'il ait attendu si longtemps pour s'y résoudre. L'arrangement de ce conte est assurément assez factice et assez puéril pour avoir pu choquer les frères Grimm.

On pourrait encore supposer qu'ils ont obéi à des considérations d'un autre ordre. Au début du conte, la princesse devient enceinte : c'est en vain que l'on recherche le père de l'enfant ; il demeure inconnu de tous, et même de la princesse. Cette situation peut, à coup sûr, devenir le thème d'une œuvre littéraire ; H. von Kleist l'a bien prouvé dans *Die Marquise von O...* Mais des esprits scrupuleux sont en droit d'admettre qu'elle est déplacée dans un livre destiné à demeurer entre les mains des enfants. On évite d'ordinaire d'agiter devant les enfants les questions relatives à la génération,

à la grossesse, à la naissance. Or le début de ce conte a pour objet la recherche d'une paternité. Les frères Grimm qui, lorsque parut la première édition de leur contes, pensaient que l'âme des enfants ne peut pas être troublée par l'expression simple et saine de la réalité, avaient changé d'opinion au moment de la seconde édition ; tout au moins avaient-ils consenti à tenir compte des objections que quelques parents avaient pu faire à certains passages. Nous prouverons plus loin que dans le conte de *Rapunzel* ils ont opéré, en 1819, un changement de texte motivé par le désir de dérober aux enfants l'image d'une grossesse.

. Le conte 29, *Prinz Schwan*, a été retranché du tome I, mais recueilli plus tard dans le tome III (p. 224, éd. Reclam). C'est une simple réplique du conte 127, *Der Eisenofen*.

CONTE 62.

(1re éd., t. I, p. 285.)

BLAUBART

In einem Walde lebte ein Mann, der hatte drei Söhne und eine schöne Tochter. Einmal kam ein goldener Wagen mit sechs Pferden und einer Menge Bedienten angefahren, hielt vor dem Haus still, und ein König stieg aus und bat den Mann, er möchte ihm seine Tochter zur Gemahlin geben. Der Mann war froh, dass seiner Tochter ein solches Glück widerfuhr, und sagte gleich ja; es war auch an dem Freier gar nichts auszusetzen, als dass er einen ganz blauen Bart hatte, so dass man einen kleinen Schrecken kriegte, so oft man ihn ansah. Das Mädchen erschrack auch anfangs davor, und scheute sich ihn zu heirathen, aber auf Zureden ihres Vaters, willigte es endlich ein. Doch weil es so eine Angst fühlte, ging es erst zu seinen drei Brüdern, nahm sie allein und fragte : « Liebe Brüder, wenn ihr mich schreien hört, wo ihr auch seyd, so lasst alles stehen und liegen und kommt mir zu Hülfe. » Das versprachen ihm die Brüder und küssten es, « leb wohl, liebe Schwester, wenn wir deine Stimme hören, springen wir auf unsere Pfer[286]de, und sind bald bei dir. » Darauf setzte es sich in den Wagen zu dem Blaubart, und fuhr mit ihm fort. Wie es in sein Schloss kam, war alles prächtig, und was die Königin nur wünschte, das geschah, und sie wären recht glücklich gewesen, wenn sie sich nur an den blauen Bart des Königs hätte gewöhnen können, aber immer, wenn sie den sah, erschrack sie innerlich davor. Nachdem das einige Zeit gewährt, sprach er : « Ich muss eine grosse Reise machen, da hast du die Schlüssel zu dem ganzen Schloss, du kannst überall aufschliessen und alles besehen, nur die Kammer, wozu dieser kleine goldne Schlüssel gehört, verbiet' ich dir; schliesst du die auf, so ist dein Leben verfallen. » Sie nahm die Schlüssel, versprach ihm zu gehorchen, und als er fort war, schloss sie nach einander die Thüren auf, und sah so viel Reichthümer und Herrlichkeiten, dass sie meinte aus der ganzen Welt wären sie hier zusammen gebracht. Es war nun nichts mehr

übrig, als die verbotene Kammer, der Schlüssel war von Gold, da gedachte sie, in dieser ist vielleicht das allerkostbarste verschlossen; die Neugierde fing an sie zu plagen, und sie hätte lieber all das andere nicht gesehen, wenn sie nur gewusst, was in dieser wäre. Eine Zeit lang widerstand sie der Begierde, zuletzt aber ward diese so mächtig, dass sie den Schlüssel nahm und zu [287] der Kammer hinging : « Wer wird es sehen, dass ich sie öffne, sagte sie zu sich selbst, ich will auch nur einen Blick hineinthun. » Da schloss sie auf, und wie die Thüre aufging, schwomm ihr ein Strom Blut entgegen, und an den Wänden herum sah sie todte Weiber hängen, und von einigen waren nur die Gerippe noch übrig. Sie erschrack so heftig, dass sie die Thüre gleich wieder zuschlug, aber der Schlüssel sprang dabei heraus und fiel in das Blut. Geschwind hob sie ihn auf, und wollte das Blut abwischen, aber es war umsonst, wenn sie es auf der einen Seite abgewischt, kam es auf der andern wieder zum Vorschein; sie setzte sich den ganzen Tag hin und rieb daran, und versuchte alles Mögliche, aber es half nichts, die Blutflecken waren nicht herabzubringen; endlich am Abend legte sie ihn ins Heu, das sollte in der Nacht das Blut ausziehen. Am andern Tag kam der Blaubart zurück, und das erste war, dass er die Schlüssel von ihr forderte; ihr Herz schlug, sie brachte die andern und hoffte, er werde es nicht bemerken, dass der goldene fehlte. Er aber zählte sie alle, und wie er fertig war, sagte er: « Wo ist der zu der heimlichen Kammer ? » dabei sah er ihr in das Gesicht. Sie ward blutroth und antwortete : « Er liegt oben, ich habe ihn verlegt, morgen will ich ihn suchen. » — « Geh lieber gleich, liebe Frau, ich werde ihn [288] noch heute brauchen. » — « Ach ich will dirs nur sagen, ich habe ihn im Heu verloren, da muss ich erst suchen. » — « Du hast ihn nicht verloren, sagte der Blaubart zornig, du hast ihn dahin gesteckt, damit die Blutflecken herausziehen sollen, denn du hast mein Gebot übertreten, und bist in der Kammer gewesen, aber jetzt sollst du hinein, wenn du auch nicht willst. » Da musste sie den Schlüssel holen, der war noch voller Blutflecken : « Nun bereite dich zum Tode, du sollst noch heute sterben, » sagte der Blaubart, holte sein grosses Messer und führte sie auf den Hausehrn. « Lass mich nur noch vor meinem Tod mein Gebet thun, » sagte sie; — « So geh, aber eil dich, denn ich habe keine Zeit lang zu warten. » Da lief sie die Treppe hinauf, und rief so laut sie konnte zum Fenster hinaus : « Brüder, meine lieben Brüder, kommt, helft mir. » Die Brüder sassen im Wald beim kühlen Wein, da sprach der jüngste : « Mir ist als hätt' ich unserer Schwester Stimme gehört ; auf! wir müssen ihr zu Hülfe eilen ! » da sprangen sie auf ihre Pferde und ritten, als wären sie der Sturmwind. Ihre Schwester aber lag in Angst auf den Knieen; da rief der Blaubart unten : « Nun bist du bald fertig ? » dabei hörte sie, wie er auf der untersten Stufe sein Messer wetzte ; sie sah hinaus, aber sie sah nichts, als von Ferne einen [289] Staub, als käm eine Heerde gezogen. Da schrie sie noch einmal : « Brüder, meine lieben Brüder ! kommt, helft mir ! » und ihre Angst ward immer grösser. Der Blaubart aber rief : « Wenn du nicht bald kommst, so hol ich dich, mein Messer ist gewetzt! » Da sah sie wieder hinaus, und sah ihre drei Brüder durch das Feld reiten, als flögen sie wie Vögel in der Luft, da schrie sie zum drittenmal in der höchsten Noth und aus allen Kräften : « Brüder, meine lieben Brüder, kommt, helft mir! » und der jüngste war schon so nah, dass sie seine Stimme hörte : « Tröste dich, liebe

Schwester, noch einen Augenblick, so sind wir bei dir! » Der Blaubart aber rief: « Nun ists genug gebetet, ich will nicht länger warten, kommst du nicht, so hol ich dich! » « Ach! nur noch für meine drei lieben Brüder lass mich beten. » —Er hörte aber nicht, kam die Treppe heraufgegangen und zog sie hinunter, und eben hatte er sie an den Haaren gefasst, und wollte ihr das Messer in das Herz stossen, da schlugen die drei Brüder an die Hausthüre, drangen herein und rissen sie ihm aus der Hand, dann zogen sie ihre Säbel und hieben ihn nieder. Da ward er in die Blutkammer aufgehängt zu den andern Weibern, die er getödtet, die Brüder aber nahmen ihre liebste Schwester mit nach Haus, und alle Reichthümer des Blaubarts gehörten ihr.

C'est encore par crainte d'admettre un conte étranger que les frères Grimm ont retranché *Blaubart* de leur recueil. Le récit qui précède est conforme, à quelques détails près, à celui de Perrault. Les Grimm n'avaient certainement aucune prévention de principe contre cette version de *Barbe-Bleue ;* ils déclarent dans le commentaire du tome I (1[re] éd., *Anhang*, p. XLI) : « La *Barbe-Bleue* est parmi les contes de Perrault l'un des meilleurs ». A la rigueur ils eussent pu ne pas le considérer comme étranger ; ils l'avaient en effet recueilli dans la tradition orale allemande ; c'est ce qui ressort d'une remarque insérée par eux dans l'appendice : « dans le récit allemand, tel du moins que nous l'avons entendu, écrivent-ils, ceci (la figure de sœur Anne) manque totalement ; par contre on y trouve ce trait que l'épouse, dans son angoisse, place la clef ensanglantée dans le foin, parce que c'est vraiment une croyance populaire que le foin fait disparaître le sang. » (Tome I, 1[er] éd., *Anhang*, p. XLI.) Ils craignaient néanmoins que, bien que rapporté par des Allemands, ce conte n'eût été directement inspiré par celui de Perrault et ne constituât une sorte d'emprunt inconscient à la littérature française. Ils s'en expliquèrent ainsi dans le tome III : « Nous avons, il est vrai, entendu conter cette légende (celle de *Barbe-Bleue*) en allemand, et nous l'avons rapportée dans la première édition (n° 62), mais comme elle ne différait de la *Barbe-Bleue* de Perrault que par quelques lacunes et par l'addition d'un seul détail particulier, et que la version française avait bien pu être connue dans l'endroit où nous l'avons entendu conter, nous nous sommes, dans le doute, abstenus de l'admettre à nouveau. » (Tome III, éd. Reclam, p. 80.) Ils se contentèrent, dans la suite, de la version purement allemande de *Fitchers Vogel*.

Le conte 66, *Hurleburlebutz*, a été renvoyé au tome III (éd. Reclam, p. 226). C'est, de même que *Prinz Schwan*, une variante de *Der Eisenofen* (n° 127).

Le conte 68, *Von dem Sommer- und Wintergarten*, a été également renvoyé au tome III (éd. Reclam, p. 164). C'est une variante de *Das singende springende Löweneckerchen* (n° 88).

CONTE 70.

(1re éd., p. 332).

DER OKERLO

Eine Königin setzte ihr Kind in einer goldenen Wiege aufs Meer, und liess es fortschwimmen; es ging aber nicht unter, sondern schwamm zu einer Insel, da wohnten lauter Menschenfresser. Wie nun so die Wiege geschwommen kam, stand gerade die Frau des Menschenfressers am Ufer, und als sie das Kind sah, welches ein wunderschönes Mädchen war, beschloss sie, es gross zu ziehen für ihren Sohn, der sollte es einmal zur Frau haben. Doch hatte sie grosse Noth damit, dass sie es sorgfältig vor ihrem Mann, dem alten *Okerlo*, versteckte, denn hätte er es zu Gesicht bekommen, so wäre es mit Haut und Haar aufgefressen worden.

Als nun das Mädchen gross geworden war, sollte es mit dem jungen Okerlo verheirathet werden, es mochte ihn aber gar nicht leiden [333] und weinte den ganzen Tag. Wie es so einmal am Ufer sass, da kam ein junger, schöner Prinz geschwommen, der gefiel ihm und es gefiel ihm auch, und sie versprachen sich miteinander; indem aber kam die alte Menschenfresserin, die wurde gewaltig bös, dass sie den Prinzen bei der Braut ihres Sohnes fand, und kriegte ihn gleich zu packen: « Wart nun, du sollst zu meines Sohnes Hochzeit gebraten werden! »

Der junge Prinz, das Mädchen und die drei Kinder des Okerlo schliefen aber alle in einer Stube zusammen, wie es nun Nacht wurde, kriegte der alte Okerlo Lust nach Menschenfleisch, und sagte: « Frau, ich habe nicht Lust bis zur Hochzeit zu warten, gieb mir den Prinzen nur gleich her! » Das Mädchen aber hörte alles durch die Wand, stand geschwind auf, nahm dem einen Kind des Okerlo die goldene Krone ab, die es auf dem Haupte trug, und setzte sie dem Prinzen auf. Die alte Menschenfresserin kam gegangen, und weil es dunkel war, so fühlte sie an den Häuptern, und das, welches keine Krone trug, brachte sie dem Mann, der es augenblicklich aufass. Indessen wurde dem Mädchen himmelangst, es dachte: « Bricht der Tag an, so kommt alles heraus, und es wird uns schlimm gehen. » Da stand es heimlich auf und holte einen Meilenstiefel, eine [334] Wünschelruthe und einen Kuchen mit einer Bohne, die auf alles Antwort gab.

Nun ging sie mit dem Prinzen fort, sie hatten den Meilenstiefel an, und mit jedem Schritt machten sie eine Meile. Zuweilen frugen sie die Bohne:

« Bohne, bist du auch da? »

« Ja, sagte die Bohne, da bin ich, eilt euch aber, denn die alte Menschenfresserin kommt nach im andern Meilenstiefel, der dort geblieben ist! » Da nahm das Mädchen die Wünschelruthe und verwandelte sich in einen Schwan, den Prinzen in einen Teich, worauf der Schwan schwimmt. Die Menschenfresserin kam und lockte den Schwan ans

Ufer, allein es gelang ihr nicht, und verdriesslich ging sie heim. Das Mädchen und der Prinz setzten ihren Weg fort :

« Bohne, bist du da ? »

« Ja, sprach die Bohne, hier bin ich, aber die alte Frau kommt schon wieder, der Menschenfresser hat ihr gesagt, warum sie sich habe anführen lassen. » Da nahm das Mädchen den Stab, und verwandelte sich und den Prinzen in eine Staubwolke, wodurch die Frau Okerlo nicht dringen kann, also kehrte sie unverrichteter Sache wieder um, und die andern setzten ihren Weg fort.

« Bohne, bist du da ? »

« Ja, hier bin ich, aber ich sehe die Frau Okerlo [335] noch einmal kommen, und gewaltige Schritte macht sie. Das Mädchen nahm zum drittenmal den Wünschelstab und verwandelte sich in einen Rosenstock und den Prinzen in eine Biene, da kam die alte Menschenfresserin, erkannte sie in dieser Verwandelung nicht und ging wieder heim.

Allein nun konnten die zwei ihre menschliche Gestalt nicht wieder annehmen, weil das Mädchen das letztemal in der Angst den Zauberstab zu weit weggeworfen ; sie waren aber schon so weit gegangen, dass der Rosenstock in einem Garten stand, der gehörte der Mutter des Mädchens. Die Biene sass auf der Rose, und wer sie abbrechen wollte, den stach sie mit ihrem Stachel. Einmal geschah es, dass die Königin selber in ihren Garten ging und die schöne Blume sah, worüber sie sich so verwunderte, dass sie sie abbrechen wollte. Aber Bienchen kam und stach sie so stark in die Hand, dass sie die Rose musste fahren lassen, doch hatte sie schon ein wenig eingerissen. Da sah sie, dass Blut aus dem Stengel quoll, liess eine Fee kommen, damit sie die Blume entzauberte. Da erkannte die Königin ihre Tochter wieder, und war von Herzen froh und vergnügt. Es wurde aber eine grosse Hochzeit angestellt, eine Menge Gäste gebeten, die kamen in prächtigen Kleidern, tausend Lichter flimmerten im Saal, und [336] es wurde gespielt und getanzt bis zum hellen Tag.

« Bist du auch auf der Hochzeit gewesen ? »

— « Ja wohl, bin drauf gewesen :

mein Kopfputz war von Butter, da kam ich in die Sonne, und er ist mir abgeschmolzen;

mein Kleid war von Spinnweb, da kam ich durch Dornen, die rissen es mir ab ;

meine Pantoffel waren aus Glas, da trat ich auf einen Stein, da sprangen sie entzwei.

Okerlo est le mot français *Ogre* (cf. tome I, 1re éd., *Anhang*, p. XLVI). Si les frères Grimm ont retranché ce conte, c'est sans doute parce qu'ils ont pensé qu'il faisait double emploi avec le n° 56, *Der Liebste Roland*. Il y a en effet dans l'action générale et dans les détails une correspondance presque complète entre les deux contes. *Der Okerlo* présente en outre de grandes analogies avec *Fundevogel* (conte 51), *Die Wassernixe* (conte 79) et *De beiden Künigeskinner* (conte 113). On retrouve dans tous le motif de la

poursuite des enfants par un ennemi puissant et celui de la transformation des enfants en plantes, en animaux, en lacs, en montagnes, en nuages de poussière. Le curieux dialogue par lequel se termine *Der Okerlo* a été répété presque textuellement dans le conte 84, *Hans heirathet*.

CONTE 71.

(1re éd., t. I, p. 336.)

PRINZESSIN MAEUSEHAUT

Ein König hatte drei Töchter; da wollte er wissen, welche ihn am liebsten hätte, liess sie vor sich kommen und fragte sie. Die älteste sprach, sie habe ihn lieber, als das ganze Königreich ; die zweite, als alle Edelsteine und Perlen auf der Welt; die dritte aber sagte, sie habe ihn lieber als das Salz. Der König ward aufgebracht, dass sie ihre Liebe zu ihm mit einer so geringen Sache vergleiche, übergab sie einem Diener und befahl, er solle sie in den Wald führen und tödten. Wie sie in den Wald gekommen waren, bat die Prinzessin den Diener um ihr Leben; dieser war ihr treu, und würde sie [337] doch nicht getödtet haben, er sagte auch, er wolle mit ihr gehen, und ganz nach ihren Befehlen thun. Die Prinzessin verlangte aber nichts, als ein Kleid von Mäusehaut, und als er ihr das geholt, wickelte sie sich hinein und ging fort. Sie ging geradezu an den Hof eines benachbarten Königs, gab sich für einen Mann aus, und bat den König, dass er sie in seine Dienste nehme. Der König sagte es zu, und sie solle bei ihm die Aufwartung haben : Abends musste sie ihm die Stiefel ausziehen, die warf er ihr allemal an den Kopf. Einmal fragte er, woher sie sey ? — « Aus dem Lande, wo man den Leuten die Stiefel nicht um den Kopf wirft. » Der König ward da aufmerksam, endlich brachten ihm die andern Diener einen Ring; Mäusehaut habe ihn verloren, der sey zu kostbar, den müsse er gestohlen haben. Der König liess Mäusehaut vor sich kommen und fragte woher der Ring sey ? da konnte sich Mäusehaut nicht länger verbergen, sie wickelte sich von der Mäusehaut los, ihre goldgelben Haare quollen hervor, und sie trat heraus so schön, aber auch so schön, dass der König gleich die Krone von seinem Kopf abnahm und ihr aufsetzte, und sie für seine Gemahlin erklärte.

Zu der Hochzeit wurde auch der Vater der Mäusehaut eingeladen, der glaubte seine Tochter sey schon längst todt, und erkannte sie nicht [338] wieder. Auf der Tafel aber waren alle Speisen, die ihm vorgesetzt wurden, ungesalzen, da ward er ärgerlich und sagte : « Ich will lieber nicht leben als solche Speise essen ! » Wie er das Wort ausgesagt, sprach die Königin zu ihm : « Jetzt wollt ihr nicht leben ohne Salz, und doch habt ihr mich einmal wollen tödten lassen, weil ich sagte, ich hätte euch lieber als Salz ! » Da erkannt er seine Tochter, und küsste sie, und bat sie um Verzeihung, und es war ihm lieber als sein Königreich, und alle Edelsteine der Welt, dass er sie wiedergefunden.

L'aventure de *Prinzessin Mäusehaut* est en son fond celle de *Peau d'Ane*. Les frères Grimm ne pensaient assurément pas que

le conte allemand eût été emprunté à la France. Ils déclarent en effet (1re éd., tome I, *Anhang*, p. XLVII) que les divergences que l'on observe entre *Prinzessin Mäusehaut* et *Peau d'Ane* sont dues sans doute au développement pris par le conte français. C'est à ce dernier, semble-t-il, qu'ils eussent donné la préférence s'ils avaient dû établir un classement entre ces deux contes, car ils ajoutent cette remarque : « Le trait selon lequel le prince trouve l'anneau dans un gâteau fait par *Peau d'Ane* est préférable ». On ne voit pas clairement pourquoi ce conte a été retranché. Peut-être les frères Grimm ne tenaient-ils pas à conserver dans leur recueil des contes si répandus en France qu'ils pouvaient passer pour proprement français ; dans ce cas *Peau d'Ane* eût subi le sort du *Chat Botté* et de *Barbe-Bleue*. Mais cette hypothèse même n'est pas très satisfaisante, car à ce compte les frères Grimm eussent dû supprimer également *Dornröschen* (*la Belle au bois dormant*).

CONTE 72.

(1re éd., t. I, p. 338).

DAS BIRNLI WILL NIT FALLEN

Der Herr will das Birnli schüttle,
das Birnli will nit fallen :
der Herr, der schickt das Jockli hinaus,
es soll das Birnli schüttle :
das Jockli schüttelts Birnli nit,
das Birnli will nit fallen.

Da schickt der Herr das Hündli naus,
es soll das Jockli beissen :
das Hündli beisst das Jockli nit,
das Jockli schüttelts Birnli nit,
das Birnli will nit fallen.

Da schickt der Herr das Prügeli naus,
es soll das Hündli treffen :
[339] das Prügeli trifft das Hündli nit,
das Hündli beisst das Jockli nit,
das Jockli schüttelts Birnli nit,
das Birnli will nit fallen.

Da schickt der Herr das Fürli (Feuer) naus,
es soll das Prügeli brennen :
das Fürli brennt das Prügeli nit,
das Prügeli trifft das Hündli nit,
das Hündli beisst das Jockli nit,
das Jockli schüttelts Birnli nit,
das Birnli will nit fallen.

Da schickt der Herr das Wässerli naus,
es soll das Fürli löschen :
das Wässerli löscht das Fürli nit,
das Fürli brennt das Prügeli nit,
das Prügeli trifft das Hündli nit,
das Hündli beisst das Jockli nit,
das Jockli schüttelts Birnli nit,
das Birnli will nit fallen.

Da schickt der Herr das Kälbli naus,
es soll das Wässerli läpple (trinken) :
das Kälbli läppelt das Wässerli nit,
das Wässerli löscht das Fürli nit,
das Fürli brennt das Prügeli nit,
das Prügeli trifft das Hündli nit,
das Hündli beisst das Jockli nit,
das Jockli schüttelts Birnli nit,
das Birnli will nit fallen.

Da schickt der Herr den Metzger naus,
er soll das Kälbli metzle :
[340] der Metzger metzelts Kälbli nit,
das Kälbli läppelt das Wässerli nit,
das Wässerli löscht das Fürli nit,
das Fürli brennt das Prügeli nit,
das Prügeli trifft das Hündli nit,
das Hündli beisst das Jockli nit,
das Jockli schüttelts Birnli nit,
das Birnli will nit fallen.

Da schickt der Herr den Schinder naus,
er soll den Metzger hängen :
der Schinder will den Metzger hänge,
der Metzger will das Kälbli metzle,
das Kälbli will das Wässerli läpple,
das Wässerli will das Fürli lösche,
das Fürli will das Prügeli brenne,
das Prügeli will das Hündli treffe,
das Hündli will das Jockli beisse,
das Jockli will das Birnli schüttle,
das Birnli das will fallen.

Das Birnli will nit fallen a disparu dès la seconde édition parce que c'était une chanson et non un conte. Mais en l'admettant dans leur première édition, les frères Grimm prouvaient combien ils étaient portés à considérer leur œuvre comme une suite du *Wunderhorn*. Ils se rencontraient d'ailleurs ici avec Arnim et Brentano qui avaient publié dans le *Wunderhorn* une variante de cette même chanson, sous ce titre : *Für die Jüngelcher von unsern Leut :*

Ein Zicklein, ein Zicklein,
Das hat gekauft das Väterlein
Um zwei Schilling Pfennig,
Ein Zicklein!

Da kam das Kätzlein
Und ass mein Zicklein,
Das hat gekauft mein Väterlein, usw.

Da kam das Hündlein
Und biss das Kätzelein,
Das da hat gegessen das Zicklein, usw.

Da kam das Stöckelein,
Und schlug das Hündlein,
Das da hat gebissen das Kätzlein, usw.

Le feu, l'eau, le bœuf, le boucher, l'ange de la mort et enfin Dieu le Père apparaissent ainsi tour à tour dans la chanson du *Wunderhorn*.

Le conte 73, *Das Mordschloss*, est une variante de *Barbe-Bleue*. Il avait été communiqué aux frères Grimm par une dame hollandaise. Le texte hollandais se trouvait cité dans l'appendice du tome I de la 1re édition (p. XLVIII). Il est probable que la langue dans laquelle ce conte était rédigé n'eût pas été un obstacle à son maintien dans le recueil : le hollandais était pour les Grimm une langue « allemande » ; ainsi que le prouve le titre seul de la *Deutsche Grammatik* de Jacob, ils donnaient au mot *deutsch* le sens de *germanique*. Mais *Das Mordschloss* ne présentait pas assez de divergences avec *Fitchers Vogel* pour qu'on lui fît une place dans la série des contes originaux. Il fut donc renvoyé au tome III (éd. Reclam, p. 81).

Le conte 74, *Von Johannes-Wassersprung und Caspar-Wassersprung*, n'est qu'une variante de *Die zwei Brüder* (n° 60 actuel). Il ne s'en distingue que par le récit des circonstances relatives à la naissance et à l'éducation des deux frères. Le début du conte, qui seul présente quelque nouveauté, a été rapporté par les frères Grimm dans le tome III (éd. Reclam, p. 112).

Le conte 75, *Vogel Phönix*, n'est lui aussi qu'une variante d'un autre conte ; l'action est conforme dans ses traits généraux à celle du conte 29, *Der Teufel mit den drei goldenen Haaren*. Aussi les frères Grimm ont-ils jugé préférable de renvoyer *Vogel Phönix* au tome III. Toutefois la mention qu'ils en ont faite à cet endroit est

si brève et si incomplète[1] qu'il ne nous paraît pas inutile de réimprimer ici le texte de 1812.

CONTE 75.

VOGEL PHOENIX

(1re éd., t. I, p. 348.)

Eines Tages ging ein reicher Mann spazieren an den Fluss, da kam ein kleines Kästchen geschwommen, dies Kästchen nahm er und machte den Deckel auf, da lag ein kleines Kind darin, welches er mit heim nahm und aufziehen liess. Der Verwalter konnte aber das Kind nicht leiden, und einmal nahm ers mit sich in einem Kahn auf den Fluss, und als er mitten darin war, sprang er schnell heraus ans Land, und liess das Kind allein im Kahn. Und der Kahn trieb immerfort, bis an die Mühle, da sah der Müller das Kind und erbarmte sich, nahm es heraus und erzog es in seinem Haus. Einmal aber kam von ungefähr der Verwalter in dieselbe Mühle, erkannte das Kind und nahm es mit sich. Bald darauf gab er dem jungen Menschen einen Brief zu tragen an seine Frau, worin stand : « Den Ueberbringer dieses Briefs sollst du den Augenblick umbringen. » Unterwegs aber begegnete dem jungen Menschen im Walde ein alter Mann, welcher sprach : « Weis' mir doch einmal den Brief, den du da in der Hand trägst ! » Du nahm er ihn, drehte ihn bloss einmal herum und gab ihn wieder, nun stand darin : « Dem Ueberbringer sollst du augenblicks [349] unsere Tochter zur Frau geben ! » So geschah es, und als der Verwalter das hörte, gerieth er in Aerger und sagte : « He, so geschwind gehts nicht, eh ich dir meine Tochter lasse, sollst du mir erst drei Federn vom Vogel Phönix bringen. »

Der Jüngling machte sich auf den Weg nach dem Vogel Phönix, und an derselben Stelle im Wald begegnete ihm wieder derselbe alte Mann und sprach : « Geh den ganzen Tag weiter fort, Abends wirst du an einen Baum kommen, darauf zwei Tauben sitzen, die werden dir das weitere sagen ! » Wie er Abends an den Baum kam, sassen zwei Tauben drauf. Die eine Taube sprach : « Wer da zum Vogel Phönix will, muss gehen den ganzen Tag, so wird er Abends an ein Thor kommen, das ist zugeschlossen. » Die andere Taube sprach : « Unter diesem Baum liegt ein Schlüssel von Gold, der schliesst das Thor auf. » Da fand er den Schlüssel und schloss das Thor damit auf ; hinterm Thor, da sassen zwei Männer, der eine Mann sprach : « Wer den Vogel Phönix sucht, muss einen grossen Weg machen über den hohen Berg, und dann wird er endlich in das Schloss kommen. »

Am Abend des dritten Tags langte er endlich im Schloss an, da sass ein weisses Mamsellchen, und sprach : « Was wollt ihr hier ? » — « Ach, ich will mir gern drei Federn vom Vogel Phönix [350] holen. » Sie sprach : «Ihr seyd in Lebensgefahr, denn wo euch der Vogel Phönix gewahr würde, frässe er euch auf mit Haut und Haar, doch will ich sehen, wie ich euch zu den drei Federn verhelfe, alle Tage kommt er hierher, da muss ich ihn mit einem engen Kamm kämmen ; geschwind hier unter den Tisch, » der war rund um mit Tuch beschlagen.

1. Cf. éd. Reclam, p. 61.

Indem kam der Vogel Phönix heim, setzte sich oben auf den Tisch und sprach : « Ich wittere, wittere Menschenfleisch ! » — « Ach was ? ihr seht ja wohl, dass niemand hier ist. » — « Kämm mich nun, » sprach der Vogel Phönix.

Das weisse Mamsellchen kämmte ihn nun, und er schlief darüber ein ; wie er recht fest schlief, packte sie eine Feder, zog sie aus und warf sie unterm Tisch. Da wachte er auf : « Was raufst du mich so ? mir hat geträumt, es käme ein Mensch und zöge mir eine Feder aus. » Sie stellte ihn aber zufrieden und so gings das anderemal und das drittemal. Wie der junge Mensch die drei Federn hatte, zog er damit heim und bekam nun seine Braut.

CONTE 77.

VOM SCHREINER UND DRECHSLER

(1re éd., t. I, p. 354.)

Ein Schreiner und ein Drechsler sollten ihr Meisterstück machen. Da machte der Schreiner einen Tisch, der konnte von sich selbst schwimmen, der Drechsler Flügel, mit denen man fliegen konnte. Und alle sagten, dass dem Schreiner sein Kunststück besser gelungen wäre, der Drechsler nahm also seine Flügel, that sie an und flog fort aus dem Land, von Morgen bis zu Abend in einem fort.

In dem Land war ein junger Prinz, der sah ihn fliegen, und bat ihn, er möchte ihm doch seine paar Flügel leihen, er wollts ihm gut lohnen. Der Prinz bekam also die Flügel und flog, bis er in ein anderes Reich kam, da war ein Thurm mit vielen Lichtern erleuchtet, dabei senkte er sich nieder zur Erde, fragte nach der Ursache und hörte, dass hier die allerschönste Prinzessin der Welt wohnte. Nun wurde er höchst neugierig, und als es Abend wurde, flog er in ein offenes Fenster hinein; wie sie aber nicht lange Zeit beisammen waren, wurde die Sache verrathen, und der Prinz sammt der Prinzessin sollten auf dem Scheiterhaufen sterben.

Der Prinz nahm indessen seine Flügel mit hinauf, und als die Flamme schon zu ihnen [355] heraufschlug, band er sich die Flügel um und entfloh mit der Prinzessin bis in sein Vaterland, da liess er sich nieder, und weil jedermann über seine Abwesenheit betrübt war, so gab er sich zu erkennen, und wurde zum König erwählt.

Nach einiger Zeit aber liess der Vater der entführten Prinzessin bekannt machen, dass derjenige das halbe Königreich bekommen sollte, der ihm seine Tochter wiederbringe. Dies erfährt der Prinz, rüstet ein Heer aus und bringt die Prinzessin selbst ihrem Vater zu, den er zwingt, ihm sein Versprechen zu erfüllen.

La raison de la suppression de ce conte est très simple et très naturelle ; les frères Grimm l'ont indiquée eux-mêmes : le conte, disent-ils dans l'appendice du tome I de la 1re édition (p. L), est « incomplet ». Ils n'avaient pas hésité à l'insérer dans l'édition de 1812 parce qu'à ce moment ils concevaient leur recueil comme un ouvrage d'érudition ; incomplets ou non, les textes populaires devaient tous y trouver place, ne fût-ce que pour inviter des colla-

borateurs éventuels à rechercher ailleurs des versions plus complètes. Sous la forme où les frères Grimm le présentent ici, ce conte n'est évidemment qu'un sommaire ; la dernière phrase en particulier résume d'une façon extrêmement sèche un grand nombre d'événements. Si les indications contenues dans ce sommaire avaient été un peu plus nombreuses, les frères Grimm eussent peut-être pris plaisir à le développer selon les procédés qui leur étaient coutumiers et que nous étudierons bientôt. Mais pour faire de cet abrégé une création littéraire vivante, il eût fallu que les remanieurs fissent appel aux ressources de leur imagination personnelle ; une pareille tentative eût paru proprement sacrilège aux frères Grimm ; on n'avait pas, à leur sens, le droit d'ajouter des inventions individuelles au fonds collectif de la *Naturpoesie*.

Le conte 81, *der Schmidt und der Teufel*, est une variante de *De Spielhansl* (n° 82). Les frères Grimm l'ont renvoyé au tome III (éd. Reclam, p. 146).

CONTE 82.

(1re éd. t. I, p. 364)

DIE DREI SCHWESTERN

Es war einmal ein reicher König, der war so reich, dass er glaubte sein Reichthum könne gar nicht all werden, da lebte er in Saus und Braus, spielte auf goldenem Brett und mit silbernen Kegeln, und als das eine Zeit lang gewährt hatte, da nahm sein Reichthum ab und darnach verpfändete er eine Stadt und ein Schloss nach dem andern, und endlich blieb nichts mehr übrig, als ein altes Waldschloss. Dahin zog er nun mit der Königin und den drei Prinzessinnen und sie mussten sich kümmerlich erhalten und hatten nichts mehr als Kartoffeln, die kamen alle Tage auf den Tisch. Einmal wollte [365] der König auf die Jagd, ob er etwa einen Hasen schiessen könnte, steckte sich also die Tasche voll Kartoffeln und ging aus. Es war aber in der Nähe ein grosser Wald, in den wagte sich kein Mensch, weil fürchterliche Dinge erzählt wurden, was einem all darin begegne : Bären, die die Menschen auffrässen, Adler die die Augen aushackten, Wölfe, Löwen und alle grausamen Thiere. Der König aber fürchtete sich kein bischen und ging geradezu hinein. Anfangs sah er gar nichts, grosse mächtige Bäume standen da, aber es war alles still darunter ; als er so eine Weile herumgegangen und hungrig geworden war, setzte er sich unter einen Baum und wollte seine Kartoffeln essen, da kam auf einmal aus dem Dickicht ein Bär hervor, trabte gerade auf ihn los und brummte : « Was unterstehst du dich bei meinem Honigbaum zu sitzen ? das sollst du mir theuer bezahlen ! » Der König erschrack, reichte dem Bären seine Kartoffeln, und wollte ihn damit besänftigen. Der Bär aber fing an zu sprechen und sagte : « Deine Kartoffeln mag ich nicht, ich will

dich selber fressen und davon kannst du dich nicht anders erretten, als dass du mir deine älteste Tochter giebst, wenn du das aber thust, geb ich dir noch obendrein einen Centner Gold. » Der König, in der Angst gefressen zu werden, sagte : « Die sollst du haben, lass mich nur in Frieden. » Da wies ihm [366] der Bär den Weg, und brummte noch hintendrein : « In sieben Tagen komm ich und hol meine Braut. »

Der König aber ging getrost nach Haus und dachte, der Bär wird doch nicht durch ein Schlüsselloch kriechen können, und weiter soll gewiss nichts offen bleiben. Da liess er alle Thore verschliessen, die Zugbrücken aufziehen, und hiess seine Tochter gutes Muths seyn, damit sie aber recht sicher vor dem Bärenbräutigam war, gab er ihr ein Kämmerlein hoch unter der Zinne, darin sollte sie versteckt bleiben, bis die sieben Tage herum wären. Am siebenten Morgen aber ganz früh, wie noch alles schlief, kam ein prächtiger Wagen mit sechs Pferden bespannt und von vielen goldgekleideten Reutern umringt nach dem Schloss gefahren, und wie er davor war, liessen sich die Zugbrücken von selber herab und die Schlösser sprangen ohne Schlüssel auf. Da fuhr der Wagen in den Hof und ein junger schöner Prinz stieg heraus, und wie der König von dem Lärm aufwachte und zum Fenster hinaus sah, sah er wie der Prinz schon seine älteste Tochter oben aus dem verschlossenen Kämmerlein geholt und eben in den Wagen hob, und er konnte ihr nur noch nachrufen :

« Ade ! du Fräulein traut,
Fahr hin, du Bärenbraut. »

[367] Sie winkte ihm mit ihrem weissen Tüchlein noch aus dem Wagen, und dann gings fort, als wär der Wind vorgespannt, immer in den Zauberwald hinein. Dem König aber wars recht schwer ums Herz, dass er seine Tochter an einen Bären hingegeben hatte, und weinte drei Tage mit der Königin, so traurig war er. Am vierten Tag aber, als er sich ausgeweint hatte, dachte er, was geschehen, ist einmal nicht zu ändern, stieg hinab in den Hof, da stand eine Kiste von Ebenholz und war gewaltig schwer zu heben, alsbald fiel ihm ein, was ihm der Bär versprochen hatte, und machte sie auf, da lag ein Centner Goldes darin und glimmerte und flimmerte.

Wie der König das Gold erblickte, ward er getröstet und löste seine Städte und sein Reich ein, und fing das vorige Wohlleben von vorne an. Das dauerte so lang als der Centner Gold dauerte, darnach musste er wieder alles verpfänden und auf das Waldschloss zurückziehen und Kartoffeln essen. Der König hatte noch einen Falken, den nahm er eines Tags mit hinaus auf das Feld und wollte mit ihm jagen, damit er etwas Besseres zu essen hätte. Der Falk stieg auf, und flog nach dem dunkeln Zauberwald zu, in den sich der König nicht mehr getraute, kaum aber war er dort, so schoss ein Adler hervor und verfolgte den Falken, der [368] zum König floh. Der König wollte mit seinem Spiess den Adler abhalten, der Adler aber packte den Spiess und zerbrach ihn wie ein Schilfrohr, dann zerdrückte er den Falken mit einer Kralle, die andere aber hackte er dem König in die Schulter und rief : « Warum störst du mein Luftreich, dafür sollst du sterben oder du giebst mir deine zweite Tochter zur Frau ! » Der König sagte : « Ja, die sollst du haben, aber was giebst du mir dafür ? » — « Zwei Centner Gold, sprach der Adler, und in sieben Wochen komm ich, und hol sie ab ; » dann liess er ihn los und flog fort in den Wald.

Der König war betrübt, dass er seine zweite Tochter auch einem wilden Thiere verkauft hatte, und getraute sich nicht ihr etwas davon zu sagen. Sechs Wochen waren herum, in der siebenten ging die Prinzessin hinaus auf einen Rasenplatz vor der Burg und wollte ihre Leinwand begiessen, da kam auf einmal ein prächtiger Zug von schönen Rittern und zuvorderst ritt der allerschönste, der sprang ab und rief :

« Schwing, schwing dich auf, du Fräulein traut,
Komm mit, du schöne Adlerbraut! »

und eh sie ihm antworten konnte, hatte er sie schon aufs Ross gehoben und jagte mit ihr in den Wald hinein als flög ein Vogel : Ade! Ade!!

In der Burg warteten sie lang auf die [369] Prinzessin, aber die kam nicht und kam nicht, da entdeckte der König endlich dass er einmal in der Noth sie einem Adler versprochen, und der werde sie geholt haben. Als aber bei dem König die Traurigkeit ein wenig herum war, fiel ihm das Versprechen des Adlers ein und er ging hinab, und fand auf dem Rasen zwei goldene Eier, jedes einen Centner schwer. « Wer Gold hat, ist fromm genug, » dachte er und schlug sich alle schwere Gedanken aus dem Sinn. Da fing das lustige Leben von neuem an, und währte so lang, bis die zwei Centner Gold auch durchgebracht waren, dann kehrte der König wieder ins Waldschloss zurück, und die Prinzessin, die noch übrig war, musste die Kartoffeln sieden.

Der König wollte keine Hasen im Wald und keine Vögel in der Luft mehr jagen, aber einen Fisch hätt er gern gegessen. Da musste die Prinzessin ein Netz stricken, damit ging er zu einem Teich, der nicht weit von dem Wald lag. Weil ein Nachen darauf war, setzte er sich ein, und warf das Netz, da fing er auf einen Zug eine Menge schöner rothgefleckter Forellen. Wie er aber damit ans Land wollte, stand der Nachen fest und er konnte ihn nicht los kriegen, er mochte sich stellen wie er wollte. Da kam auf einmal ein gewaltiger Wallfisch daher geschnaubt : « Was fängst du mir meine Unterthanen weg, das soll dir dein Leben kosten! » dabei [370] sperrte er seinen Rachen auf, als wollte er den König sammt dem Nachen verschlingen. Wie der König den entsetzlichen Rachen sah, verlor er allen Muth, da fiel ihm seine dritte Tochter ein und er rief : « Schenk mir das Leben und du sollst meine jüngste Tochter haben. » — « Meintwegen, brummte der Wallfisch, ich will dir auch etwas dafür geben ; Gold hab ich nicht, das ist mir zu schlecht, aber der Grund meines Sees ist mit Zahlperlen gepflastert, davon will ich dir drei Säcke voll geben ; im siebenten Mond komm ich und hol meine Braut. » Dann tauchte er unter.

Der König trieb nun ans Land und brachte seine Forellen heim, aber als sie gebacken waren, wollt' er keine davon essen, und wenn er seine Tochter ansah, die einzige die ihm noch übrig war und die schönste und liebste von allen, wars ihm, als zerschnitten tausend Messer sein Herz. So gingen sechs Monat herum, die Königin und die Prinzessin wussten nicht, was dem König fehle, der in all der Zeit keine vergnügte Miene machte. Im siebenten Mond stand die Prinzessin gerade im Hof vor einem Röhrbrunnen und liess ein Glas voll laufen, da kam ein Wagen mit sechs weissen Pferden und ganz silbernen Leuten angefahren, und aus dem Wagen stieg ein Prinz, so schön, dass sie ihr Lebtag keinen schönern gesehen hatte, und bat sie um ein Glas Wasser. Und wie sie ihm das reichte, das [371] sie in der Hand hielt, umfasste

er sie und hob sie in den Wagen, und dann gings wieder zum Thor hinaus, über das Feld nach dem Teich zu.

Ade, du Fräulein traut,
Fahr hin, du schöne Wallfischbraut!

Die Königin stand am Fenster und sah den Wagen noch in der Ferne und als sie ihre Tochter nicht sah, fiels ihr schwer aufs Herz, und sie rief und suchte nach ihr allenthalben; sie war aber nirgends zu hören und zu sehen. Da war es gewiss und sie fing an zu weinen und der König entdeckte ihr nun : ein Wallfisch werde sie geholt haben, dem hab' er sie versprechen müssen, und darum wäre er immer so traurig gewesen; er wollte sie auch trösten, und sagte ihr von dem grossen Reichthum, den sie dafür bekommen würden, die Königin wollt aber nichts davon wissen und sprach, ihr einziges Kind sey ihr lieber gewesen, als alle Schätze der Welt. Während der Wallfischprinz die Prinzessin geraubt, hatten seine Diener drei mächtige Säcke in das Schloss getragen, die fand der König an der Thür stehen, und als er sie aufmachte, waren sie voll schöner grosser Zahlperlen, so gross, wie die dicksten Erbsen. Da war er auf einmal wieder reich und reicher, als er je gewesen; er löste seine Städte und Schlösser ein, aber das Wohlleben fing er nicht wieder an, sonder war [372] still und sparsam und wenn er daran dachte, wie es seinen drei lieben Töchtern bei den wilden Thieren ergehen mögte, die sie vielleicht schon aufgefressen hätten, verging ihm alle Lust.

Die Königin aber wollt sich gar nicht trösten lassen und weinte mehr Thränen um ihre Tochter, als der Wallfisch Perlen dafür gegeben hatte. Endlich wards ein wenig stiller, und nach einiger Zeit ward sie wieder ganz vergnügt, denn sie brachte einen schönen Knaben zur Welt, und weil Gott das Kind so unerwartet geschenkt hatte, ward es Reinald, das Wunderkind, genannt. Der Knabe ward gross und stark, und die Königin erzählte ihm oft von seinen drei Schwestern, die in dem Zauberwald von drei Thieren gefangen gehalten würden. Als er sechszehn Jahr alt war, verlangte er von dem König Rüstung und Schwert, und als er es nun erhalten, wollte er auf Abentheuer ausgehen, gesegnete seine Eltern, und zog fort.

Er zog aber geradezu nach dem Zauberwald und hatte nichts anders im Sinn als seine Schwestern zu suchen. Anfangs irrte er lange in dem grossen Wald herum, ohne einem Menschen oder einem Thiere zu begegnen. Nach drei Tagen aber sah er vor einer Höhle eine junge Frau sitzen und mit einem jungen Bären spielen; einen andern, ganz jungen, hatte sie auf ihrem Schooss liegen; Reinald dachte : « Das [373] ist gewiss meine älteste Schwester, » liess sein Pferd zurück, und ging auf sie zu : « Liebste Schwester, ich bin dein Bruder Reinald und bin gekommen, dich zu besuchen. » Die Prinzessin sah ihn an, und da er ganz ihrem Vater glich, zweifelte sie nicht an seinen Worten, erschrack und sprach : « Ach liebster Bruder, eil und lauf fort, was du kannst, wenn dir dein Leben lieb ist, kommt mein Mann, der Bär, nach Haus und findet dich, so frisst er dich ohne Barmherzigkeit. » Reinald aber sprach : « Ich fürchte mich nicht und weiche auch nicht von dir, bis ich weiss, wie es um dich steht. » Wie die Prinzessin sah, dass er nicht zu bewegen war, führte sie ihn in ihre Höhle, die war finster und wie eine Bärenwohnung; auf der einen Seite lag ein Haufen Laub und Heu, worauf der Alte und seine Jungen schliefen, aber auf der

andern Seite stand ein prächtiges Bett, von rothem Zeug mit Gold, das gehörte der Prinzessin. Unter das Bett hiess sie ihn kriechen, und reichte ihm etwas hinunter zu essen. Es dauerte nicht lang, so kam der Bär nach Haus : « Ich wittre, wittre Menschenfleisch, » und wollte seinen dicken Kopf unter das Bett stecken. Die Prinzessin aber rief : « Sey ruhig, wer soll hier hinein kommen ! » — « Ich hab ein Pferd im Wald gefunden und gefressen, » brummte er, und hatte noch eine blutige Schnauze davon, « dazu gehört ein Mensch und den [374] riech ich, » und wollte wieder unter das Bett. Da gab sie ihm einen Fusstritt in den Leib, dass er einen Burzelbaum machte, auf sein Lager ging, die Tatze ins Maul nahm und einschlief.

Alle sieben Tage war der Bär in seiner natürlichen Gestalt und ein schöner Prinz, und seine Höhle ein prächtiges Schloss und die Thiere im Wald waren seine Diener. An einem solchen Tage hatte er die Prinzessin abgeholt; schöne junge Frauen kamen ihr vor dem Schloss entgegen, es war ein herrliches Fest und sie schlief in Freuden ein, aber als sie erwachte, lag sie in einer dunkeln Bärenhöhle und ihr Gemahl war ein Bär geworden und brummte zu ihren Füssen, nur das Bett und alles was sie angerührt hatte, blieb in seinem natürlichen Zustand unverwandelt. So lebte sie sechs Tage in Leid, aber am siebenten ward sie getröstet, und da sie nicht alt ward und nur der eine Tag zugerechnet wurde, so war sie zufrieden mit ihrem Leben. Sie hatte ihrem Gemahl zwei Prinzen geboren, die waren auch sechs Tage lang Bären und am siebenten in menschlicher Gestalt. Sie steckte sich jedesmal ihr Bettstroh voll von den köstlichsten Speisen, Kuchen und Früchten, davon lebte sie die ganze Woche, und der Bär war ihr auch gehorsam und that, was sie wollte.

[375] Als Reinald erwachte, lag er in einem seidenen Bett, Diener kamen ihm aufzuwarten und ihm die reichsten Kleider anzuthun, denn es war gerade der siebente Tag eingefallen. Seine Schwester mit zwei schönen Prinzen und sein Schwager Bär traten ein, und freuten sich seiner Ankunft. Da war alles in Pracht und Herrlichkeit und der ganze Tag voll Lust und Freude ; am Abend aber sagte die Prinzessin : « Lieber Bruder, nun mach dass du fort kommst, mit Tages Anbruch nimmt mein Gemahl wieder Bärengestalt an, und findet er dich morgen noch hier, kann er seiner Natur nicht widerstehen und frisst dich auf. » Da kam der Prinz Bär und gab ihm drei Bärenhaare, und sagte : « Wenn du in Noth bist, so reib daran, und ich will dir zu Hülfe kommen. » Darauf küssten sie sich und nahmen Abschied, und Reinald stieg in einen Wagen mit sechs Rappen bespannt und fuhr fort. So gings über Stock und Stein, Berg auf, Berg ab, durch Wüsten und Wälder, Horst und Hecke, ohne Ruh und Rast, bis gegen Morgen, als der Himmel anfing, grau zu werden, da lag Reinald auf einmal auf der Erde und Ross und Wagen war verschwunden, und beim Morgenroth erblickte er sechs Ameisen, die galoppirten dahin und zogen eine Nussschale.

Reinald sah dass er noch in dem Zauberwald war, und wollte seine zweite Schwester [376] suchen. Wieder drei Tage irrte er umsonst in der Einsamkeit, am vierten aber hörte er einen grossen Adler daher rauschen, der sich auf ein Nest niederliess. Reinald stellte sich ins Gebüsch und wartete bis er wieder wegflog, nach sieben Stunden hob er sich auch wieder in die Höhe. Da kam Reinald hervor, trat vor den Baum und rief : « Liebste Schwester, bist du droben, so lass mich deine Stimme hören, ich bin Reinald dein Bruder, und bin gekommen dich

zu besuchen ! » Da hörte er es herunter rufen : « Bist du Reinald, mein liebster Bruder, den ich noch nicht gesehen habe, so komm herauf zu mir. » Reinald wollte hinauf klettern aber der Stamm war zu dick und glatt, dreimal versuchte ers, aber umsonst, da fiel eine seidene Strickleiter hinab, auf der stieg er bald zu dem Adlernest, das war stark und fest, wie eine Altane auf einer Linde. Seine Schwester sass unter einem Thronhimmel von rosenfarbener Seide und auf ihrem Schooss lag ein Adlerei, das hielt sie warm und wollt es ausbrüten. Sie küssten sich und freuten sich, aber nach einer Weile sprach die Prinzessin : « Nun eil, liebster Bruder, dass du fort kommst, sieht dich der Adler mein Gemahl, so hackt er dir die Augen aus und frisst dir das Herz ab, wie er dreien deiner Diener gethan, die dich im Walde suchten. » Reinald sagte : « Nein ich bleibe hier, [377] bis dein Gemahl verwandelt wird. » — « Das geschieht erst in sechs Wochen, doch wenn du es aushalten kannst, steck dich in den Baum, der inwendig hohl ist, ich will dir alle Tage Essen hinunter reichen. Reinald kroch in den Baum, die Prinzessin liess ihm alle Tage Essen hinunter, und wenn der Adler wegflog, kam er herauf .zu ihr. Nach sechs Wochen geschah die Umwandlung, da erwachte Reinald wieder in einem Bett, wie bei seinem Schwager Bär, nur dass alles noch prächtiger war, und er lebte sieben Tage bei dem Adlerprinz in aller Freude. Am siebenten Abend nahmen sie Abschied, der Adler gab ihm drei Adlerfedern und sprach : « Wenn du in Noth bist, so reib daran, und ich will dir zu Hülfe kommen. » Dann gab er ihm Diener mit, ihm den Weg zu zeigen, als aber der Morgen kam, waren sie auf einmal fort, und Reinald in einer furchtbaren Wildniss auf einer hohen Felsenwand allein.

Reinald blickte um sich her, da sah er in der Ferne den Spiegel einer grossen See, auf dem eben die ersten Sonnenstrahlen glänzten. Er dachte an seine dritte Schwester, und dass sie dort seyn werde. Da fing er an hinabzusteigen, und arbeitete sich durch die Büsche und zwischen den Felsen durch ; drei Tage verbrachte er damit, und verlor oft den See aus den Augen, aber am vierten Morgen gelangte er [378] hin. Er stellte sich an das Ufer und rief : « Liebste Schwester, bist du darin, so lass mich deine Stimme hören, ich bin Reinald dein Bruder und bin gekommen dich zu besuchen; » aber es antwortete niemand, und war alles ganz still. Er bröselte Brodkrumen ins Wasser und sprach zu den Fischen : « Ihr lieben Fische, geht hin zu meiner Schwester und sagt ihr, dass Reinald das Wunderkind da ist und zu ihr will. » Aber die rothgefleckten Forellen schnappten das Brod auf, und hörten nicht auf seine Worte. Da sah er einen Nachen, alsbald warf er seine Rüstung ab, und behielt nur sein blankes Schwert in der Hand, sprang in das Schiff und ruderte fort. So war er lang geschwommen, als er einen Schornstein von Bergkristall über dem Wasser ragen sah, aus dem ein angenehmer Geruch hervor stieg. Reinald ruderte darauf hin und dachte, da unten wohnt gewiss meine Schwester, dann setzte er sich in den Schornstein und rutschte hinab. Die Prinzessin erschrack recht, als sie auf einmal ein paar Menschenbeine im Schornstein zappeln sah, bald kam ein ganzer Mann herunter, und gab sich als ihren Bruder zu erkennen. Da freute sie sich von Herzen, dann aber ward sie betrübt und sagte : « Der Wallfisch hat gehört, dass du mich aufsuchen willst, und hat geklagt, wenn du kämst und er sey Wallfisch, könne er seiner Begierde dich zufres[379]sen nicht widerstehen, und würde mein kristallenes Haus zer brechen, und dann würde ich auch in den Wasserfluten umkommen. » —

« Kannst du mich nicht so lang verbergen, bis die Zeit kommt wo der Zauber vorbei ist. » — « Ach nein, wie sollte das gehen, siehst du nicht, die Wände sind alle von Kristall und ganz durchsichtig, » doch sann sie und sann, endlich fiel ihr die Holzkammer ein, da legte sie das Holz so künstlich dass von aussen nichts zu sehen war und dahinein versteckte sie das Wunderkind. Bald darauf kam der Wallfisch und die Prinzessin zitterte wie Espenlaub, er schwamm ein paar mal um das Kristallhaus und als er ein Stückchen von Reinalds Kleid aus dem Holz hervorgucken sah, schlug er mit dem Schwanz, schnaubte gewaltig und wenn er mehr gesehen, hätte er gewiss das Haus eingeschlagen. Jeden Tag kam er einmal und schwamm darum, bis endlich im siebenten Monat der Zauber aufhörte. Da befand sich Reinald in einem Schloss, das an Pracht gar des Adlers seines übertraf, und mitten auf einer schönen Insel stand ; nun lebte er einen ganzen Monat mit seiner Schwester und Schwager in aller Lust, als der aber zu Ende war, gab ihm der Wallfisch drei Schuppen und sprach : « Wenn du in Noth bist, so reib daran und ich will dir zu Hülfe kommen, » und liess [380] ihn wieder ans Ufer fahren, wo er noch seine Rüstung fand.

Das Wunderkind zog darauf sieben Tage in der Wildniss weiter und sieben Nächte schlief es unter freiem Himmel, da erblickte es ein Schloss mit einem Stahlthor und einem mächtigen Schloss daran. Vorn aber ging ein schwarzer Stier mit funkelnden Augen und bewachte den Eingang. Reinald ging auf ihn los und gab ihm auf den Hals einen gewaltigen Streich, aber der Hals war von Stahl und das Schwert zerbrach darauf, als wäre es Glas. Er wollte seine Lanze brauchen, aber die zerknickte wie ein Strohhalm und der Stier fasste ihn mit den Hörnern und warf ihn in die Luft, dass er auf den Aesten eines Baums hängen blieb. Da besann sich Reinald in der Noth auf die drei Bärenhaare, rieb sie in der Hand und in dem Augenblick kam ein Bär daher getrabt, kämpfte mit dem Stier und zerriss ihn. Aber aus dem Bauch des Stiers flog ein Entvogel in die Höhe und eilig weiter ; da rieb Reinald die drei Adlerfedern, alsbald kam ein mächtiger Adler durch die Luft und verfolgte den Vogel, der gerade nach einem Weiher floh, schoss auf ihn herab und zerfleischte ihn ; aber Reinald hatte gesehen, wie er noch ein goldenes Ei hatte ins Wasser fallen lassen. Da rieb er die drei Fischschuppen in der Hand, gleich kam ein Wall[381]fisch geschwommen, verschluckte das Ei und spie es ans Land. Reinald nahm es und schlug es mit einem Stein auf, da lag ein kleiner Schüssel darin, und das war der Schlüssel, der die Stahlthür öffnete. Und wie er sie nur damit berührte, sprang sie von selber auf, und er trat ein, und vor den andern Thüren schoben sich die Riegel von selber zurück, und durch ihrer sieben trat er in sieben prächtige hellerleuchtete Kammern, und in der letzten Kammer lag eine Jungfrau auf einem Bett und schlief. Die Jungfrau war aber so schön, dass er ganz geblendet davon ward, er wollte sie aufwecken, das war aber vergebens, sie schlief so fest als wäre sie todt. Da schlug er vor Zorn auf eine schwarze Tafel, die neben dem Bett stand ; in dem Augenblick erwachte die Jungfrau, fiel aber gleich wieder in den Schlaf zurück, da nahm er die Tafel und warf sie auf den steinernen Boden, dass sie in tausend Stücken zersprang. Kaum war das geschehen, so schlug die Jungfrau die Augen hell auf, und der Zauber war gelöst. Sie war aber die Schwester von den drei Schwägern Reinalds, und weil sie einem gottlosen Zauberer ihre Liebe versagt, hatte er sie in den Todesschlaf gesenkt, und ihre

Brüder in Thiere verwandelt, und das sollte so lang währen, als die schwarze Tafel unversehrt blieb.

[382] Reinald führte die Jungfrau heraus und wie er vor das Thor kam, da ritten von drei Seiten seine Schwäger heran und waren nun erlöst, und mit ihnen ihre Frauen und Kinder, und die Adlerbraut hatte das Ei ausgebrütet und ein schönes Fraülein auf dem Arm; da zogen sie alle zu dem alten König und der alten Königin, und das Wunderkind brachte seine drei Schwestern mit nach Haus, und bald vermählte es sich mit der schönen Jungfrau; da war Freude und Lust in allen Ecken; und die Katz laüft nach Haus, mein Mährchen ist aus.

C'est à Musäus que les frères Grimm avaient emprunté ce conte. Ils l'avaient beaucoup accourci. Musäus, à leur sens, avait déformé la tradition orale en introduisant dans le récit un grand nombre d'additions personnelles dont le tour ironique décelait peu de respect pour la poésie populaire[1]. Les Grimm avaient tenté de restituer la forme populaire du conte, mais ils ne croyaient pas y avoir réussi. Jacob écrivait à Arnim, le 7 janvier 1813 : « Je tiens le conte 82, *Von den drei Schwestern,* qui est extrait de Musäus pour le plus mauvais de toute la collection; bien qu'il soit incontestablement authentique et non inventé, il lui manque d'un bout à l'autre la fraîcheur du récit oral[2]. » C'est pour cette raison que le conte fut supprimé.

Le conte 84, *Die Schwiegermutter,* se trouve aujourd'hui dans le tome III, au chapitre intitulé *Bruchstücke* (éd. Reclam, p. 280).

Sous le n° 85 les frères Grimm avaient réuni quatre fragments, dont un seul, *Prinzessin mit der Laus,* leur a paru digne d'être conservé. Ils l'ont réimprimé dans le tome III, sous ce titre : *Die Laus* (éd. Reclam, p. 279). Voici les trois autres :

FRAGMENTE

(1re éd., t. I, p. 385.)

a) Schneeblume.

Eine junge Königstochter hiess Schneeblume, weil sie weiss wie der Schnee war, und im Winter geboren. Eines Tags war ihre Mutter krank geworden, und sie ging in den Wald und wollte heilsame Kräuter brechen; wie sie nun an einem grossen Baum vorüber ging, flog ein Schwarm Bienen heraus und bedeckten ihren ganzen Leib von Kopf bis zu Füssen. Aber sie stachen sie nicht und thaten ihr nicht weh; sondern trugen Honig auf ihre Lippen, und ihr ganzer Leib strahlte ordentlich von Schönheit.

[386]. b) Prinzessin mit der Laus.

(Cf. éd. Reclam, p. 279.)

1. Cf. H. Hamann, *op. laud.*, p. 34.

2. R. Steig, *A. von Arnim und J. und W. Grimm*, p. 256.

c) Vom Prinz Johannes.

Von seinem Wandeln in Sehnen und Wehmuth, von seinem Flug mit der Erscheinung, von der rothen Burg, von den vielen herzbewegenden Prüfungen, bis ihm der einzigste Anblick der schönen Sonnenprinzessin gewährt wurde.

[387]. *d*) Der gute Lappen.

Zwei Nähtersmädchen hatten nichts geerbt, als einen guten alten Lappen, der machte alles zu Gold, was man hineinwickelte, damit hatten sie genug und nähten dabei noch zu kleinem Verdienst. Die eine Schwester war sehr klug, die andere sehr dumm. Eines Tags, war die älteste in die Kirche gegangen, da kam ein Jude die Strasse her und rief : « Schöne, neue Lappen zu verkaufen oder zu vertauschen gegen alte, nichts zu handeln ? » Wie die dumme das hörte, lief sie hin und vertauschte ihren guten alten Lappen für einen neuen ; das wollte der Jud gerad, denn er kannte die Tugend des alten gar wohl. Als die älteste nun heimkam, sprach sie : « Mit dem Nähverdienst geht's schlecht, ich muss uns ein bischen Geld schaffen, wo ist unser Lappen? » « Desto besser, » sprach die dumme, « ich hab' auch während du aus warst einen neuen und frischen eingehandelt für den alten — — (Nachher wird der Jude ein Hund, die zwei Mädchen Hühner, die Hühner aber endlich Menschen, und prügeln den Hund zu Tode.)

C'est justement parce qu'elles ne contiennent que des fragments que les pages précédentes ont été retranchées de la seconde édition. Les quelques lignes intitulées *Vom Prinz Johannes* ne sont pas même un fragment proprement dit ; elles ne contiennent visiblement que l'argument très sommaire d'un conte dont tous les détails avaient été oubliés par le narrateur. C'est seulement parce que les frères Grimm en 1812 estimaient nécessaire de publier toutes les œuvres populaires, quel que fût leur état, qu'ils avaient recueilli tous ces débris de contes. Mais nous savons déjà que dans les années suivantes leur point de vue changea lentement ; l'ouvrage d'érudition tendit à devenir un livre de lectures pour les enfants et le grand public. Aussi la seconde édition ne devait-elle plus contenir que des contes complets.

***

Dans le second volume de la 1re édition les frères Grimm firent beaucoup moins de suppressions que dans le premier. Trois années s'étaient écoulées entre la publication du premier volume (1812) et celle du second (1815). Dans cet intervalle, les frères Grimm avaient, nous le verrons bientôt, perfectionné leur méthode de transcription des contes ; ils s'efforcèrent de faire, dès le début, un choix définitif entre les versions différentes qui, dans certains cas, s'offraient à eux.

L'ordre des contes a moins varié encore dans le second volume que dans le premier. Le conte qui porte aujourd'hui le n° 99, *Der Geist im Glas*, a été reculé de quelques rangs ; le conte 35, *Die himmlische Hochzeit*, a été classé, à la suite des contes, parmi les *Kinderlegenden*. Tous les autres contes ont conservé la place qui leur avait été primitivement assignée. Quelques-uns ont été retranchés et remplacés par d'autres ; ce sont les suivants :

Conte 13 : *Der Froschprinz*.
— 33 : *Der Faule und der Fleissige*.
— 36 : *Die lange Nase*.
— 43 : *Der Löwe und der Frosch*.
— 44 : *Der Soldat und der Schreiner*.
— 57 : *Die Kinder in Hungersnoth*.
— 66 : *Die heilige Frau Kummerniss*.

Der Froschprinz n'est qu'une variante du conte par lequel s'ouvre la collection, *Der Froschkönig*. Les frères Grimm se sont contentés de le résumer au tome III (éd. Reclam, p. 217).

CONTE 33.

(1re éd., t. II, p. 177.)

DER FAULE UND DER FLEISSIGE

Es waren einmal zwei Handwerkspursche, die wanderten zusammen und gelobten bei einander zu halten. Als sie aber in eine grosse Stadt kamen, ward der eine ein Bruder Liederlich, vergass sein Wort, verliess den andern und zog allein fort, hin und her ; wo's am tollsten zuging war's ihm am liebsten. Der andere hielt seine Zeit aus, arbeitete fleissig und wanderte hernach weiter. Da kam er in der Nacht am Galgen vorbei, ohne dass er's wusste, aber auf der Erde sah er unten einen liegen und schlafen, der war dürftig und blos, und weil es sternenhell war, erkannte er seinen ehemaligen Gesellen. Da legte er sich neben ihn, deckte seinen Mantel über ihn und schlief ein. Es dauerte aber nicht lang, so wurde er von zwei Stimmen aufgeweckt, die sprachen mit einander, das waren zwei Raben, die sassen oben auf dem Galgen. Der eine sprach : « Gott ernährt ! » der andere : « Thu darnach ! » und einer fiel nach den Worten matt herab zur Erde, der andere blieb bei ihm sitzen und wartete bis es Tag war, da holte er etwas Gewürm und Wasser, erfrischte ihn damit und erweckte ihn vom Tod. Wie die beiden Handwerksburschen das sahen, verwunderten sie sich und fragten den [178] einen Raben, warum der andere so elend und krank wäre, da sprach der Kranke : « Weil ich nichts thun wollte und glaubte, die Nahrung käm doch vom Himmel. » Die beiden nahmen die Raben mit sich in den nächsten Ort, der eine war munter und suchte sich sein Futter, alle Morgen badete er sich und putzte sich mit dem Schnabel, der andere aber hockte in den Ecken herum, war verdriesslich

und sah immerfort struppig aus. Nach einer Zeit hatte die Tochter des Hausherrn, die ein schönes Mädchen war, den fleissigen Raben gar lieb, nahm ihn von dem Boden auf, streichelte ihn mit der Hand, endlich drückte sie ihn einmal an's Gesicht und küsste ihn vor Vergnügen. Der Vogel fiel zur Erde, wälzte sich und flatterte und ward zu einem schönen jungen Mann. Da erzählte er, der andere Rabe wär' sein Bruder und sie hätten beide ihren Vater beleidigt, der hätte sie dafür verwünscht und gesagt : « Fliegt als Raben umher, so lang, bis ein schönes Mädchen euch freiwillig küsst. » Also war der eine erlöst, aber den andern trägen wollte niemand küssen und er starb als Rabe. — Bruder Liederlich nahm sich das zur Lehre, ward fleissig und ordentlich und hielt sich bei seinem Gesellen.

Le conte qui précède n'est qu'une parabole; c'est vraisemblablement à cause de ses tendances moralisatrices que les frères Grimm l'ont retranché. Cette parabole ressemble bien plus à une invention de prédicateur qu'à un produit de l'imagination populaire. Si les Grimm l'avaient admise dans leur première édition, c'est qu'ils y avaient relevé un trait éminemment populaire à leur sens : le mystérieux pouvoir libérateur d'un baiser de jeune fille. Dans *Der Faule und der Fleissige*, une jeune fille presse à ses lèvres, dans un mouvement de tendresse spontané, un corbeau ensorcelé ; aussitôt le charme est rompu. Dans leur commentaire les frères Grimm observaient : « La délivrance par le moyen d'un baiser est fréquente dans les légendes » (1re éd., t. II, *Anhang*, p. XXXI). Il est probable pourtant qu'à la réflexion ils jugèrent que la présence d'un trait populaire ne suffisait pas à conférer à ce pauvre récit une véritable noblesse poétique.

Le conte 36, *Die lange Nase*, variante du conte 122, *Der Krautesel,* se retrouve aujourd'hui dans le tome III (éd. Reclam, p. 217).

Conte 43.

(1re éd., t. II, p. 223.)

DER LOEWE UND DER FROSCH

Es war ein König und eine Königin, die hatten einen Sohn und eine Tochter, die hatten sich herzlich lieb. Der Prinz ging oft auf die Jagd und blieb manchmal lange Zeit draussen im Wald, einmal aber kam er gar nicht wieder. Darüber weinte sich seine Schwester fast blind, endlich, wie sie's nicht länger aushalten konnte, ging sie fort in den Wald und wollte ihren Bruder suchen. Als sie nun lange Wege gegangen war, konnte sie vor Müdigkeit nicht weiter und wie sie sich umsah, da stand ein Löwe neben ihr, der that ganz freundlich und sah so gut aus. Da setzte sie sich auf seinen Rücken und der Löwe trug sie fort und streichelte sie immer mit seinem Schwanze und kühlte ihr die Backen. Als er [224] nun ein gut Stück fortgelaufen war, kamen sie vor

eine Höhle, da trug sie der Löwe hinein und sie fürchtete sich nicht und wollte auch nicht herabspringen, weil der Löwe so freundlich war. Also ging's durch die Höhle, die immer dunkler war und endlich ganz stockfinster, und als das ein Weilchen gedauert hatte, kamen sie wieder an das Tagslicht in einen wunderschönen Garten. Da war alles so frisch und glänzte in der Sonne, und mittendrin stand ein prächtiger Pallast. Wie sie an's Thor kamen, hielt der Löwe und die Prinzessin stieg von seinem Rücken herunter. Da fing der Löwe an zu sprechen und sagte : « In dem schönen Haus sollst du wohnen und mir dienen, und wenn du alles erfüllst was ich fordere, so wirst du deinen Bruder wiedersehen. »

Da diente die Prinzessin dem Löwen und gehorchte ihm in allen Stücken. Einmal ging sie in dem Garten spatziren, darin war es so schön und doch war sie traurig, weil sie so allein und von aller Welt verlassen war. Wie sie so auf und ab ging, ward sie einen Teich gewahr und auf der Mitte des Teichs war eine kleine Insel mit einem Zelt. Da sah sie, dass unter dem Zelt ein grasgrüner Laubfrosch sass und hatte ein Rosenblatt auf dem Kopf statt einer Haube. Der Frosch guckte sie an und sprach : « Warum bist du so traurig ? » — « Ach, sagte sie, warum sollte ich nicht traurig seyn ? » und klagte ihm da recht ihre [225] Noth. Da sprach der Frosch ganz freundlich : « Wenn du was brauchst, so komm nur zu mir, so will ich dir mit Rath und That zur Hand gehen. » — « Wie soll ich dir das aber vergelten ? » — « Du brauchst mir nichts zu vergelten, sprach der Quackfrosch, bring mir nur alle Tage ein frisches Rosenblatt zur Haube. » Da ging nun die Prinzessin wieder zurück und war ein Bischen getröstet und so oft der Löwe etwas verlangte, lief sie zum Teich, da sprang der Frosch herüber und hinüber und hatte ihr bald herbeigeschafft, was sie brauchte. Auf eine Zeit sagte der Löwe : « Heut Abend äss ich gern eine Mückenpastete, sie muss aber gut zubereitet seyn. » Da dachte die Prinzessin, « wie soll ich die herbei schaffen, das ist mir ganz unmöglich », lief hinaus und klagte es ihrem Frosch. Der Frosch aber sprach : « Mach dir keine Sorgen, eine Mückenpastete will ich schon herbeischaffen. » Darauf setzte er sich hin, sperrte rechts und links das Maul auf, schnappte zu und fing Mücken, so viel er brauchte. Darauf hüpfte er hin und her, trug Holzspäne zusammen und blies ein Feuer an. Wie's brannte, knetete er die Pastete und setzte sie über Kohlen, und es währte keine zwei Stunden, so war sie fertig und so gut als einer nur wünschen konnte. Da sprach er zu dem Mädchen : « Die Pastete kriegst du aber nicht eher, als bis du mir versprichst, dem Löwen, so bald er eingeschlafen ist, den Kopf abzuschlagen [226] mit einem Schwert, das hinter seinem Lager verborgen ist. » « Nein, sagte sie, das thue ich nicht, der Löwe ist doch immer gut gegen mich gewesen. » Da sprach der Frosch : « wenn du das nicht thust, wirst du nimmermehr deinen Bruder wiedersehen, und dem Löwen selber thust du auch kein Leid damit an. » Da fasste sie Muth, nahm die Pastete und brachte sie dem Löwen. « Die sieht ja recht gut aus, » sagte der Löwe, schnupperte daran und fing gleich an einzubeissen, ass sie auch ganz auf. Wie er nun fertig war, fühlte er eine Müdigkeit und wollte ein wenig schlafen ; also sprach er zur Prinzessin : « Komm und setz dich neben mich und krau mir ein Bischen hinter den Ohren, bis ich eingeschlafen bin. » Da setzt sie sich neben ihn, kraut ihn mit der Linken und sucht mit der Rechten nach dem Schwert, welches hinter seinem

Bette liegt. Wie er nun eingeschlafen ist, so zieht sie es hervor, drückt die Augen zu und haut mit einem Streich dem Löwen den Kopf ab. Wie sie aber wieder hinblickt, da war der Löwe verschwunden und ihr lieber Bruder stand neben ihr, der küsste sie herzlich und sprach : « Du hast mich erlöst, denn ich war der Löwe und war verwünscht es so lang zu bleiben, bis eine Mädchenhand aus Liebe zu mir dem Löwen den Kopf abhauen würde. » Daraufgingen sie miteinander in den Garten und wollten dem Frosch danken, wie sie aber ankamen, sahen sie, wie er nach allen Seiten herumhüpfte [227] und kleine Späne suchte und ein Feuer anmachte. Als es nun recht hell brannte, hüpfte er selber hinein und da brennt's noch ein Bischen und dann geht das Feuer aus, und steht ein schönes Mädchen da, das war auch verwünscht worden und die Liebste des Prinzen. Da ziehen sie miteinander heim zu dem alten König und der Frau Königin und wird eine grosse Hochzeit gehalten und wer dabei gewesen, der ist nicht hungrig nach Haus gegangen.

Nous ne savons pourquoi ce conte a été retranché. Peut-être les frères Grimm le considéraient-ils comme étranger. Nous nous souvenons d'avoir lu, il y a de longues années, une version française de ce conte ; mais il nous a été impossible de la retrouver ; nous ne savons si elle était antérieure ou postérieure au recueil des Grimm. Le commentaire de la 1re édition ne contient aucune indication utile.

CONTE 44.

(1re éd., t. II, p. 227.)

DER SOLDAT UND DER SCHREINER

Es wohnten in einer Stadt zwei Tischler, deren Häuser stiessen aneinander und jeder hatte einen Sohn ; die Kinder waren immer beisammen, spielten mit einander und hiessen darum das Messerchen und Gäbelchen, die auch immer nebeneinander auf den Tisch gelegt werden. Als sie nun beide gross waren, wollten sie auch von einander nicht weichen, der eine war aber muthig und der andere furchtsam, da ward der eine Soldat, der andere lernte das Handwerk. Wie die Zeit kam, dass dieser wandern musste, wollt' ihn der Soldat nicht verlassen und gingen sie zusammen aus. Sie kamen nun in eine Stadt, wo der Tischler bei einem Meister in die Arbeit [228] ging, der Soldat wollte auch da bleiben und verdingte sich bei demselben Meister als Hausknecht. Das wär' gut gewesen, aber der Soldat hatte keine Lust am Arbeiten, lag auf der Bärenhaut und es dauerte nicht lang, so wurde er vom Meister weggeschickt; der fleissige wollt' ihn aus Treue nun nicht allein lassen, sagte dem Meister auf und zog mit ihm weiter. So ging's aber immer fort; hatten sie Arbeit, so dauerte es nicht lang, weil der Soldat faul war und fortgeschickt wurde, der andere aber ohne ihn nicht bleiben wollte. Einmal kamen sie in eine grosse Stadt, weil aber der Soldat keine Hand regen wollte, ward er am Abend schon verabschiedet und sie mussten dieselbe Nacht wieder hinaus. Da führte

sie der Weg vor einen unbekannten grossen Wald; der Furchtsame sprach : « Ich geh' nicht hinein, darin springen Hexen und Gespenster herum. » Der Soldat aber antwortete : « Ei was! davor fürcht' ich mich noch nicht! » ging voran, und der Furchtsame, weil er doch nicht von ihm lassen wollte, ging mit. In kurzer Zeit hatten sie den Weg verloren und irrten in der Dunkelheit durch die Bäume, endlich sahen sie ein Licht. Das suchten sie auf und kamen zu einem schönen Schloss, das hell erleuchtet war, und haussen lag ein schwarzer Hund und auf einem Teich neben sass ein rother Schwan; als sie aber hineintraten, sahen sie nirgends einen Menschen, bis sie in die Küche kamen, da sass noch [229] eine graue Katze bei einem Topf am Feuer und kochte. Sie gingen weiter und fanden viele prächtige Zimmer, die waren alle leer, in einem aber stand ein Tisch mit Essen und Trinken reichlich besetzt. Weil sie nun grossen Hunger hatten, machten sie sich daran und liessen sich's gut schmecken. Darnach sprach der Soldat : « Wenn du gegessen hast und satt worden bist, sollst du schlafen gehen! » machte eine Kammer auf, darin standen zwei schöne Betten. Sie legten sich, aber als sie eben einschlafen wollten, fiel dem Furchtsamen ein, dass sie noch nicht gebetet hätten, da stand er auf und sah in der Wand einen Schrank, den schloss er auf und war da ein Crucifix mit zwei Gebetbüchern dabei. Gleich weckte er den Soldaten, dass er aufstehen musste und sie knieten beide nieder und thaten ihr Gebet : darnach schliefen sie ruhig ein. Am andern Morgen kriegte der Soldat einen heftigen Stoss, dass er in die Höhe fuhr : « Du, was schlägst du mich, » rief er dem andern zu, der aber hatte auch einen Stoss gekriegt und sprach : « Was stösst du mich, ich stoss dich nicht! » Da sagte der Soldat : « Es wird wohl ein Zeichen seyn, dass wir hervor sollen. » Wie sie nun herauskamen, stand schon ein Frühstück auf dem Tisch, der Furchtsame sprach aber : « Eh' wir es anrühren, wollen wir erst nach einem Menschen suchen. » — « Ja, sagte der Soldat, ich mein' auch immer, die [230] Katze hätt's gekocht und eingebrockt, da vergeht mir alle Lust. »

Sie gingen also wieder von unten bis oben durch's Schloss, fanden aber keine Seele, endlich sagte der Soldat : « Wir wollen auch in den Keller steigen. » Wie sie die Treppe herunter waren, sahen sie vor dem ersten Keller eine alte Frau sitzen; sie redeten sie an und sprachen : « Guten Tag! hat sie uns das gute Essen gekocht? » — « Ja, Kinder, hat's euch geschmeckt? » Da gingen sie weiter und kamen zum zweiten Keller, davor sass ein Jüngling von 14 Jahren, den grüssten sie auch, er gab ihnen aber keine Antwort. Endlich kamen sie in den dritten Keller, davor sass ein Mädchen von zwölf Jahren, das antwortete ihnen auch nicht auf ihren Gruss. Sie gingen noch weiter durch alle Keller, fanden aber weiter niemand. Wie sie nun wieder zurückkamen, war das Mädchen von seinem Sitz aufgestanden, da sagten sie zu ihm : « Willst du mit uns hinaufgehen? » Es sprach aber : « Ist der rothe Schwan noch oben auf dem Teich? » — « Ja, wir haben ihn beim Eingang gesehen. » — « Das ist traurig, so kann ich nicht mitgehen. » Der Jüngling war auch aufgestanden und als sie zu ihm kamen, fragten sie ihn : « Willst du mit uns hinaufgehen? » Er aber sprach : « Ist der schwarze Hund noch auf dem Hof? » — « Ja, wir haben ihn beim Eingang gesehen. » — « Das ist traurig, so kann [231] ich nicht mit euch gehen. » Als sie zu der alten Frau kamen, hatte sie sich auch aufgerichtet : « Mütterchen, sprachen sie, wollt ihr mit uns hinaufgehen? »

— « Ist die graue Katze noch oben in der Küche ? » — « Ja, sie sitzt auf dem Heerd bei einem Topf und kocht. » — « Das ist traurig, eh ihr nicht den rothen Schwan, den schwarzen Hund und die graue Katze tödtet, können wir nicht aus dem Keller heraus. »

Als die zwei Gesellen wieder oben in die Küche kamen, wollten sie die Katze streicheln, sie machte aber feurige Augen und sah ganz wild aus. Nun war noch eine kleine Kammer übrig, in der sie nicht gewesen waren, wie sie die aufmachten, war sie ganz leer, nur an der Wand ein Bogen und Pfeil, ein Schwert und eine Eisen-Zange. Ueber Bogen und Pfeil standen die Worte : « Das tödtet den rothen Schwan, » über dem Schwert : « Das haut dem schwarzen Hund den Kopf herunter, » und über der Zange : « Das kneift der grauen Katze den Kopf ab. » « Ach, sagte der Furchtsame, wir wollen fort von hier, » der Soldat aber : « Nein, wir wollen die Thiere aufsuchen. » Sie nahmen die Waffen von der Wand und gingen in die Küche, da standen die drei Thiere, der Schwan, der Hund und die Katze beisammen, als hätten sie was Böses vor. Wie der Furchtsame das sah, lief er wieder fort; der Soldat sprach ihm ein Herz ein, er hingegen wollte erst etwas essen ; wie er [232] gegessen hatte, sagte er : « In einem Zimmer hab' ich Harnische gesehen, da will ich einen zuvor anlegen. » Als er in dem Zimmer war, wollt' er sich forthelfen und sprach : « Es ist besser, wir steigen zum Fenster hinaus, was kümmern uns die Thiere ! » Wie er aber zum Fenster trat, war ein stark Eisen-Gitter davor. Nun konnt' er's nicht länger verreden, ging zu den Harnischen und vollte einen anziehen, aber sie waren alle zu schwer. Da sagte der Soldat : « Ei was, lass uns so gehen, wie wir sind. » « Ja sprach der andere, wenn unser noch drei wären. » Wie er die Worte sprach, da flatterte eine weisse Taube aussen an's Fenster und stiess daran, der Soldat machte ihr auf und wie sie herein war, stand ein schöner Jüngling vor ihnen, der sprach : « Ich will bei euch seyn und euch helfen, » und nahm Bogen und Pfeil. Der Furchtsame sprach zu ihm, er hätt's am besten, mit dem Bogen und Pfeil, nach dem Schuss wär's gut und er könnte hingehen, vohin er Lust hätte, sie aber müssten mit ihren Waffen den Zauber-Thieren näher auf den Leib. Da gab der Jüngling ihm den Bogen und Pfeil und nahm das Schwert.

Da gingen alle drei zur Küche, wo die Thiere noch beisammen standen, und der Jüngling hieb dem schwarzen Hund den Kopf ab, und der Soldat packte die graue Katze mit der Zange und der Furchtsame stand hinten und schoss den rothen [233] Schwan todt. Und wie die drei Thiere niederfielen, in dem Augenblick kam die Alte und ihre zwei Kinder mit grossem Geschrei aus dem Keller gelaufen : « Ihr habt meine liebsten Freunde getödtet, ihr seyd Verräther, » drangen auf sie und wollten sie ermorden. Aber die drei überwältigten sie und tödteten sie mit ihren Waffen und wie sie todt waren, fing auf einmal ein wunderliches Gemurmel rings herum an und kam aus allen Ecken. Der Furchtsame sprach : « Wir wollen die drei Leichen begraben, es waren doch Christen, das haben wir am Crucifix gesehen. » Sie trugen sie also hinaus auf den Hof, machten drei Gräber und legten sie hinein. Während der Arbeit nahm aber das Gemurmel im Schloss immer zu, ward immer lauter und wie sie fertig waren, hörten sie ordentlich Stimmen darin und einer rief : « Wo sind sie ? wo sind sie ? » Und weil der schöne Jüngling nicht mehr da war, ward ihnen Angst und sie liefen fort. Als sie ein wenig weg waren, sagte der Soldat : « Ei,

das ist Unrecht, dass wir so fortgelaufen sind, wir wollen umkehren und sehen, was dort ist. » — « Nein, sagte der andere, ich will mit dem Zauberwesen nichts zu thun haben und mein ehrliches Auskommen in der Stadt suchen. » Aber der Soldat liess ihm keine Ruhe, bis er mit ihm zurückging. Wie sie vor's Schloss kamen, war alles voll Leben, Pferde sprangen durch den Hof und Bediente liefen hin und her. [234] Da gaben sie sich für zwei arme Handwerker aus und baten um ein wenig Essen. Einer aus dem Haufen sprach : « Ja, kommt nur herein, heut wird allen Gutes gethan. » Sie wurden in ein schönes Zimmer geführt und ward ihnen Speise und Wein gegeben. Darnach wurden sie gefragt, ob sie nicht zwei junge Leute von der Burg hätten kommen sehen. « Nein », sagten sie. Als aber einer sah, dass sie Blut an den Händen hatten, fragte er, woher das Blut käme ? Da sprach der Soldat : « Ich habe mich in den Finger geschnitten. » Der Diener aber sagte es dem Herrn, der kam selber und wollt'es sehen, es war aber der schöne Jüngling, der ihnen beigestanden hatte und wie er sie mit Augen sah, rief er : « Das sind sie, die das Schloss errettet haben ! » Da empfing er sie mit Freuden und erzählte, wie es zugegangen wäre : « Im Schloss war eine Haushälterin mit ihren zwei Kindern, die war eine heimliche Hexe und als sie einmal von der Herrschaft gescholten wurde, gerieth sie in Bosheit und verwandelte alles, was Leben hatte im Schloss, zu Steinen, nur über drei andere böse Hofbediente, die auch Zauberei verstanden, hatte sie keine rechte Gewalt und konnte sie nur in Thiere verwandeln, die nun oben im Schloss ihr Wesen trieben, dabei fürchtete sie sich vor ihnen und flüchtete mit ihren Kindern in den Keller. Auch über mich hatte sie nur soviel Gewalt gehabt, dass sie mich in eine [235] weisse Taube ausserhalb des Schlosses verwandeln konnte. Wie ihr zwei in's Schloss kamt, da solltet ihr die Thiere tödten, damit sie frei würde und zum Lohn wollte sie euch wieder umbringen, aber Gott hat es besser gemacht, das Schloss ist erlöst und die Steine sind wieder lebendig geworden in dem Augenblick, wo die gottlose Hexe mit ihren Kindern getödtet wurde und das Gemurmel, das ihr gehört, das varen die ersten Worte, welche die frei gewordenen sprachen. » Darauf führte er die zwei Gesellen zu dem Hausherrn, der hatte zwei schöne Töchter, die wurden ihnen gegeben, und sie lebten vergnügt ihr Lebelang, als grosse Ritter.

Malgré les nombreux traits qui apparentent ce récit aux contes les plus aimés du public, les frères Grimm voulurent le retrancher parce qu'il leur paraissait mutilé et incomplet. Ils firent en effet dans leur commentaire la déclaration suivante : « Beaucoup des choses qu'il contient sont bonnes et parfaitement conformes à la nature du conte, mais l'ensemble paraît avoir souffert, soit à cause de lacunes, soit par suite d'une confusion de motifs. » (1re éd., t. II, *Anhang*, p. xxxv).

CONTE 57.

(1re éd., t. II, p. 275.)

DIE KINDER IN HUNGERSNOTH

Es war einmal eine Frau mit ihren zwei Töchtern in solche Armuth gerathen, dass sie auch nicht ein Bischen Brod mehr in den Mund zu stecken hatten. Wie nun der Hunger bei ihnen so gross ward, dass die Mutter ganz ausser sich und in Verzweiflung gerieth, sprach sie zu der ältesten : « Ich muss dich tödten, damit ich etwas zu essen habe. » Die Tochter sagte : « Ach, liebe Mutter, schont meiner, ich will ausgehen und sehen, dass ich etwas zu essen kriege ohne Bettelei. » Da ging sie aus, kam wieder, und hatte ein Stückchen Brot eingebracht, das assen sie mit einander, es war aber zu wenig, um den Hunger zu stillen. Darum hub die Mutter zur andern Tochter an : « So musst du daran. » Sie antwortete aber : « Ach, liebe Mutter, schont meiner, ich [276] will gehen und unbemerkt etwas zu essen anderswo ausbringen. » Da ging sie hin, kam wieder und hatte zwei Stückchen Brot eingebracht; das assen sie mit einander, es war aber zu wenig, um den Hunger zu stillen. Darum sprach die Mutter nach etlichen Stunden abermals zu ihnen : « Ihr müsset doch sterben, denn wir müssen sonst verschmachten. » Darauf antworteten sie : « Liebe Mutter, wir wollen uns niederlegen und schlafen, und nicht eher wieder aufstehen, als bis der jüngste Tag kommt. » Da legten sie sich hin und schliefen einen tiefen Schlaf, aus dem sie niemand erwecken konnte, die Mutter aber ist weggekommen und weiss kein Mensch, wo sie geblieben ist.

Le récit qui précède est bien plutôt un fait-divers qu'un conte populaire, et l'on conçoit que les frères Grimm n'aient pas voulu laisser subsister parmi des récits d'imagination pure l'histoire, d'ailleurs pauvrement contée, d'une misère trop véritable. Cette histoire d'ailleurs, à supposer qu'on pût la tenir pour une authentique production populaire, eût été mieux à sa place dans le recueil des *Sagen* que dans celui des *Märchen ;* car, bien que dans la version recueillie par les Grimm il ne se trouvât aucun nom de lieu, cette même aventure était dans d'autres versions nettement localisée. Les frères Grimm donnent en effet eux-mêmes l'indication suivante : « Prätorius (dans son *Abentheuerlicher Glückstopf,* 1669, pp. 191-192) rapporte la légende comme il l'a entendu conter ; la mère aurait selon lui vécu à Grafelitz, au nord d'Egra, en Bohême » (1re éd., t. II, *Anhang,* p. XXXXIII).

CONTE 66.

(1re éd., t. II, p. 293.)

DIE HEILIGE FRAU KUMMERNISS

Es war einmal eine fromme Jungfrau, die gelobte Gott, nicht zu heirathen, und war wunderschön, so dass es ihr Vater nicht zugeben und

sie gern zur Ehe zwingen wollte. In dieser Noth flehte sie Gott an, dass er ihr einen Bart wachsen lassen sollte, welches alsogleich geschah; aber der König ergrimmte und liess sie an's Kreutz schlagen, da ward sie eine Heilige.

Nun geschah es, dass ein gar armer Spielmann in die Kirche kam, wo ihr Bildniss stand, kniete davor nieder, da freute es die Heilige, dass dieser zuerst ihre Unschuld anerkannte, und das Bild, das mit güldnen Pantoffeln angethan war, liess einen davon los- und herunterfallen, damit er dem Pilgrim zu gut käme. Der neigte sich dankbar und nahm die Gabe.

Bald aber wurde der Goldschuh in der Kir[294]chen vermisst, und geschah allenthalben Frage, bis er zuletzt bei dem armen Geigerlein gefunden, auch es als ein böser Dieb verdammt und ausgeführt wurde, um zu hangen. Unterwegs aber ging der Zug an dem Gotteshaus vorbei, wo die Bildsäule stand, begehrte der Spielmann hineingehen zu dürfen, dass er zu guter Letzt Abschied nähme mit seinem Geiglein und seiner Gutthäterin die Noth seines Herzens klagen könnte. Dies wurde ihm nun erlaubt. Kaum aber hat er den ersten Strich gethan, siehe, so liess das Bild auch den andern güldnen Pantoffel herabfallen, und zeigte damit, dass er des Diebstahls unschuldig wäre. Also wurde der Geiger der Eisen und Bande ledig, zog vergnügt seiner Strassen, die heil. Jungfrau aber hiess Kummerniss.

La raison de la suppression de ce conte n'apparaît pas avec évidence. Nous nous contenterons de présenter une hypothèse qui nous semble avoir beaucoup de vraisemblance.

L'argument de ce récit est bien connu; c'est celui du *Jongleur de Notre-Dame*; le miracle attribué ici à une sainte est généralement accompli par la Vierge. Mais quelles que soient les différences que l'on observe dans les diverses versions, ce récit relève de la légende sacrée; ce n'est donc pas un conte à proprement parler. Il est vrai qu'il n'y a pas opposition entre le conte et la légende sacrée; il y a même entre les deux de fréquents points de contact; les frères Grimm n'ont pas hésité à introduire dans leur recueil des contes où Dieu le Père, Jésus, Saint-Pierre et les apôtres jouent un rôle actif (cf. *Der Arme und der Reiche, Das junggeglühte Männlein, Bruder Lustig* et bien d'autres). Mais les bienfaits ou les miracles accomplis par ces personnages sacrés n'étaient pas le seul objet du récit. Ici au contraire le miracle est l'événement principal et, à vrai dire, unique. Le récit tend ainsi à l'édification des lecteurs : il prend donc un caractère spécial et un peu tendancieux. C'est sans doute pour cette raison que les frères Grimm ont tenu à l'exclure.

*
* *

A partir de la seconde édition (1819), les suppressions deviennent rares. Un seul conte a été retranché du premier volume de la seconde édition : c'est le conte 43, *Die wunderliche Gasterei*. Il a été remplacé par *Frau Trude* qui n'en est en réalité qu'une variante. Les différences toutefois sont assez grandes entre l'une et l'autre version pour qu'il y ait intérêt à reproduire ici celle que les frères Grimm ont abandonnée et à laquelle une note contenue dans le tome III ne fait allusion que dans les termes les plus vagues.

CONTE 43.

(2e éd., t. I, p. 213.)

DIE WUNDERLICHE GASTEREI

Auf eine Zeit lebte eine Blutwurst und eine Leberwurst in Freundschaft, und die Blutwurst bat die Leberwurst zu Gast. Wie es Essenszeit war, ging die Leberwurst auch ganz vergnügt [214] zu der Blutwurst, als sie aber in die Hausthüre trat, sah sie allerlei wunderliche Dinge, auf jeder Stiege der Treppe, deren viele waren, immer etwas anderes, da war etwa ein Besen und eine Schippe, die sich miteinander schlugen, dann ein Affe mit einer grossen Wunde am Kopf und dergleichen mehr.

Die Leberwurst war ganz erschrocken und bestürzt darüber, doch nahm sie sich ein Herz, trat in die Stube und wurde von der Blutwurst freundschaftlich empfangen. Die Leberwurst hub an, sich nach den seltsamen Dingen zu erkundigen, die draussen auf der Treppe wären, die Blutwurst that aber, als hörte sie es nicht, oder als sei es nicht der Mühe werth davon zu sprechen, oder sie sagte etwa von der Schippe und dem Besen : « Es wird meine Magd gewesen seyn, die auf der Treppe mit jemand geschwätzt hat, » und brachte die Rede auf etwas anderes.

Die Blutwurst ging darauf hinaus und sagte, sie müsse in der Küche nach dem Essen sehen, ob alles ordentlich angerichtet werde, und nichts in die Asche geworfen. Wie die Leberwurst derweil in der Stube auf und abging und immer die wunderlichen Dinge im Kopf hatte, kam jemand, ich weiss nicht, wers gewesen ist, herein und sagte : « Ich warne dich, Leberwurst, du bist in einer Blut- und Mörderhöhle, mach dich eilig fort, wenn dir dein Leben lieb ist. » Die Leberwurst besann sich nicht lang, schlich zur Thür hinaus und lief, was sie konnte ; sie stand auch nicht eher still, bis sie aus dem Haus mitten auf der Strasse war. Da blickte sie sich um, und sah die Blutwurst oben im Boden-[215]loch stehen mit einem langen, langen Messer, das blinkte, als wärs frisch gewetzt, und damit drohte sie, und rief herab :

« Hätt ich dich, so wollt ich dich ! »

A partir de la 3e édition (1837), le tome I des *Kinder- und Haus-*

märchen demeure immuable ; ou du moins le choix des contes, jusqu'au n° 168, est définitivement arrêté ; le texte seul en est parfois légèrement modifié, comme nous le verrons bientôt.

Le tome II de la seconde édition (1819) ne présente qu'en apparence un certain nombre de différences avec le tome II du recueil actuel. En effet si les contes 101, *Der Teufel Grünrock*, 107, *Die Krähen*, 136, *De wilde Mann* ne portent pas le même titre que les contes actuels, *Der Bärenhäuter*, *Die beiden Wanderer* et *Der Eisenhans*, ils n'en sont en réalité que des variantes à peine dissemblables. Un seul conte a disparu du tome II : c'est le n° 104, *Die treuen Thiere*. Encore les frères Grimm l'ont-ils conservé jusqu'à la 6° édition (1850). Nous le citerons ici selon le texte de la 6° édition, qui ne présente d'ailleurs que des dif'rences minimes avec celui de la 2° édition.

CONTE 104.

(6° éd. t., II, p. 105.)

DIE TREUEN THIERE

Es war einmal ein Mann, der hatte gar nicht viel Geld, und mit dem wenigen was ihm übrig blieb, zog er in die weite Welt. Da kam er in ein Dorf, wo die Jungen zusammen liefen, schrien und lärmten. « Was habt ihr vor, ihr Jungen? » fragte der Mann. « Ei, antworteten sie, da haben wir eine Maus, die muss uns tanzen, seht einmal, was das ein Spass ist, wie die herumtrippelt ! » Den Mann aber dauerte das arme Thierchen und er sprach : « Lasst die Maus laufen, ihr Jungen, ich will euch auch Geld geben. » Da gab er ihnen Geld und sie liessen die Maus los, und das arme Thier lief, was es konnte, in ein Loch hinein. Der Mann ging fort und kam in ein anderes Dorf, da hatten die Jungen einen Affen, der musste tanzen und Purzelbäume machen, und sie lachten darüber und liessen dem Thier keine Ruh. Da gab ihnen der Mann auch Geld, damit sie den Affen losliessen. Danach kam der Mann in ein drittes Dorf, da hatten die Jungen einen Bären an der Kette, der musste sich aufrecht setzen und tanzen, und wenn er dazu brummte, wars ihnen eben recht. Da kaufte ihn der Mann auch los, und der Bär war froh dass er wieder auf seine vier Beine kam und trabte fort.

[106] Der Mann aber hatte nun sein bischen übriges Geld ausgegeben und keinen rothen Heller mehr in der Tasche. Da sprach er zu sich selber : « Der König hat so viel in seiner Schatzkammer, was er nicht braucht ; Hungers kannst du nicht sterben, du willst da etwas nehmen, und wenn du wieder zu Geld kommst, kannst dus ja wieder hineinlegen. » Also machte er sich über die Schatzkammer und nahm sich ein wenig davon, allein beim Herausschleichen ward er von den Leuten des Königs erwischt. Sie sagten, er wäre ein Dieb und führten ihn vor Gericht, und weil er Unrecht gethan hatte, ward er verurtheilt, dass er in einem Kasten sollte aufs Wasser gesetzt werden. Der Kastendeckel war voll Löcher, damit Luft hinein konnte : auch ward ihm ein Krug

Wasser und ein Laib Brot mit hinein gegeben. Wie er nun so auf dem Wasser schwamm und recht in Angst war, hört er was krabbeln am Schloss, nagen und schnauben : auf einmal springt das Schloss auf und der Deckel fährt in die Höhe, und stehen da Maus, Affe und Bär, die hattens gethan; weil er ihnen geholfen hatte, wollten sie ihm wieder helfen. Nun wussten sie aber nicht, was sie noch weiter thun sollten und rathschlagten mit einander. Indem kam ein weisser Stein auf dem Wasser daher gerollt, der sah aus wie ein rundes Ei. Da sagte der Bär : « Der kommt zu rechter Zeit,das ist ein Wunderstein : wem der eigen ist, der kann sich wünschen, wozu er nur Lust hat. » Da fing der Mann den Stein herauf, und wie er ihn in der Hand hielt, wünschte er sich ein Schloss mit Garten und Marstall, und kaum hatte er den Wunsch ausgesprochen, so sass er in dem Schloss mit dem Garten und dem [107] Marstall, und war alles so schön und so prächtig, dass er sich nicht genug verwundern konnte.

Nach einer Zeit zogen Kaufleute des Wegs vorbei. « Sehe einmal einer, » riefen sie, « was da für ein herrliches Schloss steht, und das letztemal, wie wir vorbeikamen, lag da noch schlechter Sand. » Weil sie nun neugierig waren, gingen sie hinein und erkundigten sich bei dem Mann wie er alles so geschwind hätte bauen können. Da sprach er : « Das hab ich nicht gethan, sondern mein Wunderstein. » — « Was ist das für ein Stein ? » fragten sie. Da gieng er hin, holte ihn herbei und zeigte ihn den Kaufleuten. Sie hatten grosse Lust dazu und fragten, ob er nicht zu erhandeln wäre, auch boten sie ihm alle ihre schönen Waaren dafür. Dem Manne stachen die Waaren in die Augen, und weil das Herz unbeständig ist und sich nach neuen Dingen sehnt, so liess er sich bethören, und meinte, die schönen Waaren wären mehr werth als sein Wunderstein und gab ihn hin. Kaum aber hatte er ihn aus den Händen gegeben, da war auch alles Glück dahin, und er sass auf einmal wieder in dem verschlossenen Kasten auf dem Fluss und hatte nichts als einen Krug Wasser und einen Laib Brot. Die treuen Thiere, Maus, Affe und Bär, wie sie sein Unglück sahen, kamen wieder herbei und wollten ihm helfen, aber sie konnten nicht einmal das Schloss aufsprengen, weils viel fester war, als das erstemal. Da sprach der Bär : « Wir müssen den Wunderstein wieder schaffen, oder es ist alles umsonst. » Weil nun die Kaufleute in dem Schloss geblieben waren und da wohnten, so giengen die Thiere mit einander da hin, und wie sie nahe dabei kamen, sagte der Bär : « Maus, [108] guck einmal durchs Schlüsselloch und sieh was anzufangen ist; du bist klein, dich merkt kein Mensch. » Die Maus war willig, kam aber wieder und sagte : « Es geht nicht, ich hab hineingeguckt, der Stein hängt unter dem Spiegel an einem rothen Bändchen und hüben und drüben sitzen ein paar grosse Katzen mit feurigen Augen, die sollen ihn bewachen. » Da sagten die andern : « Geh nur wieder hinein und warte bis der Herr im Bett liegt und schläft, dann schleich dich durch ein Loch hinein und kriech aufs Bett und zwick ihn an der Nase und beiss ihm seine Haare ab. » Die Maus kroch wieder hinein, und that wie die andern gesagt hatten. Der Herr wachte auf, rieb sich die Nase, war ärgerlich und sprach : « Die Katzen taugen nichts, sie lassen die Maüse herein, die mir die Haare vom Kopfe abbeissen, » und jagte sie alle beide fort. Da hatte die Maus gewonnen Spiel.

Wie nun der Herr die andere Nacht wieder eingeschlafen war, machte sich die Maus hinein, knuperte und nagte an dem rothen Band,

woran der Stein hieng, so lange bis es entzwei war und der Stein herunterfiel, dann schleifte sie ihn bis zur Hausthür. Das ward aber der armen kleinen Maus recht sauer, und sie sprach zum Affen, der schon auf der Lauer stand : « Zieh ihn mit deiner Pfote vollends heraus. » Das war dem Affen ein Leichtes, er nahm den Stein in die Hand und sie giengen mit einander bis zum Fluss; da sagte der Affe : « Wie sollen wir nun zu dem Kasten kommen ? » Der Bär antwortete : « Das ist bald geschehen, ich gehe ins Wasser und schwimme : Affe, setz du dich auf meinen Rücken, halt dich aber mit deinen Händen fest und nimm den [109] Stein ins Maul; Mäuschen, du kannst dich in mein rechtes Ohr setzen. » Also thaten sie und schwammen den Fluss hinab. Nach einer Zeit giengs dem Bären zu still her, er fieng an zu schwätzen und sagte : « Hör, Affe, wir sind doch brave Kameraden, was meinst du ? » Der Affe aber antwortete nicht und schwieg still. « Ist das Manier ? » sagte der Bär, « willst du deinem Kameraden keine Antwort geben ? ein schlechter Kerl, der nicht antwortet! » Da konnte sich der Affe nicht länger zurückhalten, er liess den Stein ins Wasser fallen und rief : « Dummer Kerl, wie konnt ich mit dem Stein im Mund dir antworten ? jetzt ist er verloren und daran bist du schuld. » — « Zank nur nicht, sagte der Bär, wir wollen schon etwas erdenken. » Da berathschlagten sie sich und riefen die Laubfrösche, Unken und alles Gethier, das im Wasser lebt, zusammen und sagten : « Es wird ein gewaltiger Feind über euch kommen, macht dass ihr Steine zusammenschafft, so viel ihr könnt, so wollen wir euch eine Mauer bauen, die euch schützt. » Da erschraken die Thiere und brachten Steine von allen Seiten herbeigeschleppt, endlich kam auch ein alter dicker Quackfrosch aus dem Grund heraufgerudert und hatte das rothe Band mit dem Wunderstein im Mund. Da war der Bär froh, nahm dem Frosch seine Last ab, sagte es wäre alles gut, sie könnten wieder nach Hause gehen, und machte einen kurzen Abschied. Darauf fuhren die drei hinab zu dem Mann im Kasten, sprengten den Deckel mit Hülfe des Steins und waren zu rechter Zeit gekommen, denn er hatte das Brot schon aufgezehrt und das Wasser getrunken und war schon halb verschmachtet. Wie er aber [110] den Wunderstein in die Hände bekam, wünschte er sich eine gute Gesundheit und versetzte sich in sein schönes Schloss mit dem Garten und Marstall; da lebte er vergnügt, und die drei Thiere blieben bei ihm und hattens gut ihr Lebelang.

Ce conte plaisait certainement beaucoup aux Grimm, qui le conservèrent dans leur recueil de la 1re à la 6e édition. Il avait à leurs yeux l'avantage de démontrer l'identité de la poésie des contes avec celle des grandes légendes héroïques. Ils lui consacrèrent une assez longue note dans le tome III (édition de 1822) : « Il y a un trait digne d'attention, c'est l'activité prêtée à la souris et sa façon de mordre l'ennemi endormi ; ceci rappelle Loki qui, sous forme de mouche, vient piquer Freya pendant son sommeil afin de la forcer à déposer le collier. Les animaux de la fable ne sont rien d'autre que des héros et des hommes métamorphosés. La pierre blanche et ronde comme un œuf est peut-être ce qu'on désignait du nom de

Weise, en islandais *Jàrknasteinn*... Elbrich donne également à Ortnit une pierre douée de vertus merveilleuses. » (T. III, 1822, p. 192.)

Dès 1822 les frères Grimm avaient noté l'étroite parenté de ce conte avec un conte tartare contenu dans un livre anglais intitulé *The relations of Ssidi Kur*. En 1856 ils inclinaient à penser que le conte allemand n'était qu'une transcription directe du conte tartare. C'est ce qu'indique une note insérée alors dans la seconde édition du tome III : « Dans les éditions précédentes, disaient-ils, on trouvait ici le conte des animaux fidèles, mais ce conte, à en juger par de minutieuses coïncidences, doit avoir eu pour source les *Relations of Ssidi Kur*. » (T. III, éd. de 1856, p. 184 ; cf. éd. Reclam, p. 199.) Ils le retranchèrent donc comme emprunté directement à l'étranger.

*
* *

Les contes que nous venons d'énumérer ou de reproduire appartenaient à la collection primitive des frères Grimm ; ils étaient tous dans la 1re édition ; ils avaient donc été recueillis au plus tard en 1815. Mais cette collection primitive s'accrut progressivement ; de 1815 à 1857, le nombre des contes s'éleva de 161 à 200 (ou plus exactement à 201, car au n° 151 les Grimm adjoignirent, dans la 7e édition, un n° 151 *bis*) et le nombre des *Kinderlegenden*, qui terminent le recueil, passa de 9 à 10. Parmi les 40 contes qui furent ainsi ajoutés après coup, il en est quelques-uns que les frères Grimm ne voulurent pas conserver jusqu'au bout. Ce sont les suivants :

CONTE 175

(5 éd. t., II, p. 396.)

DAS UNGLUECK

Wen das Unglück aufsucht, der mag sich aus einer Ecke in die andere verkriechen, oder ins weite Feld fliehen, es weiss ihn dennoch zu finden. Es war einmal ein Mann so arm geworden, dass er kein Scheit Holz mehr hatte, um das Feuer auf seinem Herde zu erhalten. Da gieng er hinaus in den Wald, und wollte einen Baum fällen, aber sie waren alle zu gross und stark : er gieng immer tiefer hinein, endlich fand er einen, den er wohl bezwingen konnte. Als er eben die Axt aufgehoben hatte, sah er aus dem Dickicht eine Schar Wölfe hervorbrechen, und mit Geheul auf ihn eindringen. Er warf die Axt hin, floh, und erreichte eine Brücke. Das tiefe Wasser aber hatte die Brücke unterwühlt, und

in dem Augenblick, wo er darauf treten wollte, krachte sie und fiel zusammen. Was sollte er thun ? Blieb er stehen, und erwartete die Wölfe, so zerrissen sie ihn. Er wagte in der Noth einen Sprung in das Wasser, aber da er nicht schwimmen konnte, sank er hinab. Ein paar Fischer, die an dem jenseitigen Ufer sassen, sahen den Mann ins Wasser stürzen, schwammen herbei, und brachten ihn ans Land. Sie lehnten ihn an eine alte Mauer, damit er sich in der Sonne erwärmen und wieder zu Kräften kommen sollte. Als er aber aus der Ohnmacht erwachte, den Fischern danken und ihnen sein Schicksal erzählen wollte, fiel das Gemäuer über ihn zusammen, und erschlug ihn.

Das Unglück fut supprimé parce qu'il venait d'une source étrangère. « Extrait du *Wendunmut* de Kirchhof, dit une note du tome III; mais comme ce conte est tiré de Bidpaï, nous lui substituerons dans la prochaine édition le conte *Der Mond.* » (Ed. Reclam, p. 262).

Le conte suivant ne figure que dans la 5ᵉ édition.

CONTE 182.

DIE ERBSENPROBE

(5ᵉ éd. t. II, p. 433.)

Es war einmal ein König, der hatte einen einzigen Sohn, der wollte sich gern vermählen, und bat seinen Vater um eine Frau. « Dein Wunsch soll erfüllt werden, mein Sohn », sagte der König, « aber es will sich nicht schicken dass du eine andere nimmst als eine Prinzessin und es ist gerade in der Nähe eine zu haben. Indessen will ich es bekannt machen lassen, vielleicht meldet sich eine aus der Ferne. » Es ging also ein offenes Schreiben aus, und es dauerte nicht lange, so meldeten sich Prinzessinnen genug. Fast jeden Tag kam eine, wenn aber nach ihrer Geburt und Abstammung gefragt wurde, so ergab sichs dass es keine Prinzessin war, und sie musste unverrichteter Sache wieder abziehen. « Wenn das so fortgeht, » sagte der Prinz, « so bekomm ich am Ende gar keine Frau. » « Beruhige dich, mein Söhnchen, » sagte die Königin, « eh du dich versiehst, so ist eine da ; das Glück steht oft vor der Thüre, man braucht sie nur aufzumachen. » Es war wirklich so, wie die Königin gesagt hatte.

Bald hernach, an einem stürmischen Abend, als Wind und Regen ans Fenster schlugen, ward heftig an das Thor des königlichen Palastes geklopft. Die Diener öffneten, und ein wunderschönes Mädchen trat herein, das ver[434]langte gleich vor den König geführt zu werden. Der König wunderte sich über den späten Besuch, und fragte sie woher sie käme, wer sie wäre und was sie begehre. « Ich komme aus weiter Ferne, » antwortete sie, « und bin die Tochter eines mächtigen Königs. Als eure Bekanntmachung mit dem Bildnis eures Sohnes in meines Vaters Reich gelangte, habe ich heftige Liebe zu ihm empfunden und mich gleich auf den Weg gemacht, in der Absicht seine Gemahlin zu werden. » « Das kommt mir ein wenig bedenklich vor, » sagte der König, « auch siehst du mir gar nicht aus wie eine Prinzessin. Seit wann reist eine Prinzessin allein ohne alles Gefolge und in so schlechten

Kleidern? » « Das Gefolge hätte mich nur aufgehalten, » erwiderte sie, « die Farbe an meinen Kleidern ist in der Sonne verschossen, und der Regen hat sie vollends herausgewachsen. Glaubt ihr nicht dass ich eine Prinzessin bin, so sendet nur eine Botschaft an meinen Vater. » « Das ist mir zu weitläuftig », sagte der König, « eine Gesandtschaft kann nicht so schnell reisen, wie du. Die Leute müssen die nöthige Zeit dazu haben ; es würden Jahre vergehen, ehe sie wieder zurück kämen. Kannst du nicht auf andere Art beweisen, dass du eine Prinzessin bist, so blüht hier dein Waizen nicht, und du thust besser je eher je lieber dich wieder auf den Heimweg zu machen. » « Lass sie nur bleiben, » sagte die Königin, « ich will sie auf die Probe stellen, und will bald wissen ob sie eine Prinzessin ist. »

Die Königin stieg selbst den Thurm hinauf, und liess in einem prächtigen Gemach ein Bett zurecht machen. Als die Matratze herbeigebracht war, legte sie drei Erbsen darauf, eine oben hin, eine in die Mitte und eine unten [435] hin, dann wurden noch sechs weiche Matratzen darüber gebreitet, Linnentücher und eine Decke von Eiderdunen. Wie alles fertig war, führte sie das Mädchen hinauf in die Schlafkammer. « Nach dem weiten Weg wirst du müde sein, mein Kind, » sagte sie, « schlaf dich aus : Morgen wollen wir weiter sprechen. »

Kaum war der Tag angebrochen, so stieg die Königin schon den Thurm hinauf in die Kammer. Sie dachte das Mädchen noch in tiefem Schlaf zu finden, aber es war wach. « Wie hast du geschlafen, mein Töchterchen, » fragte sie. » « Erbärmlich, antwortete die Prinzessin, « ich habe die ganze Nacht kein Auge zugethan. » « Warum, mein Kind, war das Bett nicht gut? » « In einem solchen Bett hab ich mein Lebtag noch nicht gelegen, hart vom Kopf bis zu den Füssen ; es war als wenn ich auf lauter Erbsen läge. » « Ich sehe wohl, » sagte die Königin, « du bist eine echte Prinzessin. Ich will dir königliche Kleider schicken, Perlen und Edelsteine : schmücke dich wie eine Braut. Wir wollen noch heute die Hochzeit feiern. »

Ce joli conte a été supprimé parce qu'il paraissait emprunté à une source étrangère. Le tome III des *Kinder- und Hausmärchen* contient la note suivante, à la suite du commentaire du n° 182 actuel, *Die Geschichte des kleinen Volks* : « Dans l'édition précédente on trouvait ici *Die Erbsenprobe*, mais ce conte a été retranché parce qu'il est vraisemblablement emprunté à Andersen. » (Ed. Reclam, p. 269).

CONTE 191.

(6e éd., t. II, p. 480.)

DER RÄUBER UND SEINE SÖHNE

Es war einmal ein Räuber, der hauste in einem grossen Walde und lebte mit seinen Gesellen in Schluchten und Felsenhöhlen, und wenn Fürsten, Herrn und reiche Kaufleute auf der Landstrasse zogen, so lauerte er ihnen auf und raubte ihnen Gold und Gut. Als er zu Jahren kam, so gefiel ihm das Handwerk nicht mehr und es gereute ihn dass er so viel Böses gethan hatte. Er hub also an ein besseres Leben zu

führen, lebte als ein ehrlicher Mann, und that Gutes wo er konnte. Die Leute wunderten sich dass er sich so schnell bekehrt hatte, aber sie freuten sich darüber. Er hatte drei Söhne; als die herangewachsen waren, rief er sie vor sich und sprach : « Liebe Kinder, sagt mir was für ein Handwerk wollt ihr erwählen, womit ihr euch ehrlich ernähren könnt? » Die Söhne besprachen sich mit einander und gaben ihm dann zur Antwort : « Der Apfel fällt nicht weit vom Stamm, wir wollen uns ernähren, wie ihr euch ernährt habt : wir wollen Räuber werden. Ein Handwerk, wobei wir von Morgen bis Abend uns abarbeiten und doch wenig Gewinn und ein mühseliges Leben haben, das gefällt uns nicht. » « Ach, liebe Kinder, » antwortete der Vater, « warum wollt ihr nicht ruhig leben und mit wenigem zufrieden sein; ehrlich währt am [481] längsten. Die Räuberei ist eine böse und gottlose Sache, die zu einem schlimmen Ende führt : an dem Reichthum, den ihr zusammenbringt, habt ihr keine Freude : ich weiss ja wie es mir dabei zu Muth gewesen ist. Ich sage euch, es nimmt einen schlechten Ausgang : der Krug geht so lange zu Wasser bis er bricht; ihr werdet zuletzt ergriffen, und an den Galgen gehenkt. » Die Söhne aber achteten nicht auf seine Ermahnungen und blieben bei ihrem Vorsatz.

Nun wollten die drei Jünglinge gleich ihr Probestück machen. Sie wussten dass die Königin in ihrem Stall ein schönes Pferd hatte, das von grossem Werth war : das wollten sie ihr stehlen. Sie wussten auch dass das Pferd kein ander Futter frass als ein saftiges Gras, das allein in einem feuchten Wald wuchs. Sie giengen also hinaus, schnitten das Gras ab und machten einen grossen Bündel daraus, in welchen die beiden ältesten den jüngsten und kleinsten so geschickt versteckten dass er nicht konnte gesehen werden, und trugen den Bündel auf den Markt. Der Stallmeister der Königin kaufte das Futter, liess es zu dem Pferd in den Stall tragen und hinwerfen. Als es Mitternacht war und jedermann schlief, machte sich der Kleine aus dem Grasbündel heraus, band das Pferd ab, zäumte es mit dem goldenen Zaum und legte ihm das goldgestickte Reitzeug an : und die Schellen, die daran hiengen, verstopfte er mit Wachs, damit sie keinen Klang gäben. Dann öffnete er die verschlossene Pforte und ritt auf dem Pferd in aller Eile fort nach dem Ort, wohin ihn seine Brüder beschieden hatten. Allein die Wächter in der Stadt bemerkten den Dieb, eilten ihm [482] nach, und als sie ihn draussen mit seinen Brüdern fanden, nahmen sie alle drei gefangen und führten sie in das Gefängnis.

Am andern Morgen wurden sie vor die Königin geführt, und als diese sah dass es drei schöne Jünglinge waren, so forschte sie nach ihrer Herkunft und vernahm dass es die Söhne des alten Räubers wären, der seine Lebensweise geändert und als ein gehorsamer Unterthan gelebt hatte. Sie liess sie also wieder in das Gefängnis zurückführen und bei dem Vater anfragen, ob er seine Söhne lösen wollte Der Alte kam und sagte : « Meine Söhne sind nicht werth dass ich sie mit einem Pfennig löse. » Da sprach die Königin zu ihm : « Du bist ein weitbekannter, verrufener Räuber gewesen, erzähle mir das merkwürdigste Abenteuer aus deinem Räuberleben, so will ich dir deine Kinder wiedergeben. »

Als der Alte das vernahm, hub er an : « Frau Königin, hört meine Rede, ich will euch ein Ereignis erzählen, was mich mehr erschreckt hat als Feuer und Wasser. Ich brachte in Erfahrung dass in einer wilden Waldschlucht zwischen zwei Bergen, zwanzig Meilen von den

Menschen entfernt, ein Riese lebte, der einen grossen Schatz, viel tausend Mark Silber und Gold besässe. Ich wählte also aus meinen Gesellen so viele aus, dass unser hundert waren, und wir zogen hin. Es war ein langer mühsamer Weg zwischen Felsen und Abgründen. Wir fanden den Riesen nicht zu Haus, waren froh darüber, und nahmen von dem Gold und Silber so viel wir tragen konnten. Als wir damit uns auf den Heimweg machen wollten, und ganz sicher zu sein glaubten, da kam der Riese mit zehn andern Riesen unversehens daher und nahm uns alle gefangen. Sie [483] theilten uns unter sich aus : jeder erhielt zehen von uns, und ich fiel mit neun von meinen Gesellen dem Riesen zu, dem wir seinen Schatz genommen hatten. Er band uns die Hände auf den Rücken und trieb uns wie Schafe in seine Felsenhöhle. Wir waren bereit uns mit Gold und Gut zu lösen, er aber antwortete : « Eure Schätze brauche ich nicht, ich will euch behalten und euer Fleisch verzehren, das ist mir lieber. » Dann befühlte er uns alle, wählte einen aus und sprach : « Der ist der fetteste, mit dem will ich den Anfang machen. » Dann schlug er ihn nieder, warf das zerschnittene Fleisch in einen Kessel mit Wasser, den er über das Feuer setzte, und als es gesotten war, hielt er seine Mahlzeit. So ass er jeden Tag einen von uns, und weil ich der magerste war, so sollte ich der letzte sein. Als nun meine neun Gesellen aufgezehrt waren, und die Reihe an mich kam, so besann ich mich auf eine List. « Ich sehe wohl dass du böse Augen hast, » sprach ich zu ihm, « und am Gesicht leidest : ich bin ein Arzt, und bin in meiner Kunst wohl erfahren, ich will dir deine Augen heilen, wenn du mir mein Leben lassen willst. » Er sicherte mir mein Leben zu, wenn ich das vermöchte. Er gab mir alles was ich dazu verlangte. Ich tat Oel in einen Kessel, mengte Schwefel, Pech, Salz, Arsenik und andere verderbliche Dinge hinein, und stellte den Kessel über das Feuer, als wollte ich ein Pflaster für seine Augen bereiten. Sobald das Oel im Sieden war, musste der Riese sich niederlegen, und ich goss ihm alles, was im Kessel war, auf die Augen, über den Hals und den Leib, so dass er das Gesicht völlig verlor und die Haut am ganzen Leib verbrannte und zusammenschrumpfte. Er fuhr mit entsetzlichem Geheul [484] in die Höhe, warf sich nieder zur Erde, wälzte sich hin und her, und schrie und brüllte dabei wie ein Löwe oder ein Ochse. Dann sprang er in Wuth auf, packte eine grosse Keule, und in dem Haus umher laufend, schlug er auf die Erde und gegen die Wand und dachte mich zu treffen. Entfliehen konnte ich nicht, denn das Haus war überall von hohen Mauern umgeben, und die Thüren waren mit eisernen Riegeln verschlossen. Ich sprang aus einem Winkel in den andern, endlich wusste ich mir nicht anders zu helfen, ich stieg auf einer Leiter bis zu dem Dach, und hieng mich mit beiden Händen an den Hahnenbalken. Da hieng ich einen Tag und eine Nacht, als ich es aber nicht länger aushalten konnte, so stieg ich wieder herab und mischte mich unter die Schafe. Da musste ich behend sein, und immer mit den Thieren zwischen seinen Beinen hindurchlaufen ohne dass er mich gewahr ward. Endlich fand ich in einer Ecke unter den Schafen die Haut eines Widders liegen, ich schlüpfte hinein und wusste es so zu machen, dass mir die Hörner des Thiers gerade auf dem Kopf standen. Der Riese hatte die Gewohnheit, wenn die Schafe hinaus auf die Weide gehen sollten, so liess er sie vorher durch seine Beine laufen. Da zählte er sie, und welches am feissteten war, das packte er, kochte es

und hielt damit seine Mahlzeit. Ich wäre bei dieser Gelegenheit gerne davon gelaufen und drängte mich durch seine Beine, wie die Schafe thaten : als er mich aber packte und merkte dass ich schwer war, so sprach er : « Du bist feisst, du sollst mir heute meinen Bauch füllen. » Ich that einen Satz und entsprang ihm aus den Händen, aber er ergriff mich wieder. Ich entkam nochmals, aber er packte mich aufs neue, und [485] so ging es siebenmal. Da ward er zornig und sprach : « Lauf hin, die Wölfe mögen dich fressen, du hast mich genug genarrt. » Als ich draussen war, warf ich die Haut ab, rief ihm spöttisch zu dass ich ihm doch entsprungen wäre und höhnte ihn. Er zog einen Ring vom Finger und sprach : « Nimm diesen goldenen Ring als eine Gabe von mir, du hast sie wohl verdient. Es ziemt sich nicht, dass ein so listiger und behender Mann unbeschenkt von mir gehe. » Ich nahm den Ring und steckte ihn an meinen Finger, aber ich wusste nicht dass ein Zauber darin lag. Von dem Augenblick an, wo er mir am Finger sass, musste ich unaufhörlich rufen : « Hier bin ich ! hier bin ich ! » ich mochte wollen oder nicht. Da der Riese daran merken konnte wo ich mich befand, so lief er mir in den Wald nach. Dabei rannte er, weil er blind war, jeden Augenblick gegen einen Ast oder einen Stamm und fiel nieder wie ein mächtiger Baum : aber er erhob sich schnell wieder und da er lange Beine hatte und grosse Schritte machen konnte, so holte er mich immer wieder ein, und war mir schon ganz nahe, denn ich rief ohne Unterlass : « Hier bin ich ! hier bin ich ! » Ich merkte wohl, dass der Ring die Ursache meines Geschreies war und wollte ihn abziehen, aber ich vermochte es nicht. Da blieb mir nichts anderes übrig, ich biss mir mit meinen Zähnen den Finger ab. In dem Augenblick hörte ich auf zu rufen, und entlief glücklich dem Riesen. Zwar hatte ich meinen Finger verloren, aber ich hatte doch mein Leben behalten. »

« Frau Königin, » sprach der Räuber, « ich habe euch diese Geschichte erzählt, um einen meiner Söhne zu erlösen, jetzt will ich, [486] um den zweiten zu befreien, berichten was sich weiter zutrug. Als ich den Händen des Riesen entronnen war, irrte ich in der Wildnis umher und wusste nicht wo ich mich hinwenden sollte. Ich stieg auf die höchsten Tannen und auf die Gipfel der Berge, aber wohin ich blickte, weit und breit war kein Haus, kein Acker, keine Spur von menschlichem Dasein, überall nichts als eine schreckliche Wildnis. Ich stieg von himmelhohen Bergen herab in Thäler, die den tiefsten Abgründen zu vergleichen waren. Mir begegneten Löwen, Bären, Büffel, Waldesel, giftige Schlangen und scheussliches Gewürm; ich sah wilde, behaarte Waldmenschen, Leute mit Hörnern und Schnäbeln, so entsetzlich, dass mir noch jetzt schaudert, wenn ich daran zurückdenke. Ich zog immer weiter, Hunger und Durst quälten mich, und ich musste jeden Augenblick befürchten vor Müdigkeit umzusinken. Endlich, eben als die Sonne untergehen wollte, kam ich auf einen hohen Berg, da sah ich in einem öden Thal einen Rauch aufsteigen, wie aus einem angezündeten Backofen. Ich lief so schnell ich konnte den Berg herab nach dem Rauch zu : als ich unten ankam, sah ich drei todte Männer, die waren an dem Ast eines Baumes aufgehängt. Ich erschrack, denn ich dachte ich würde in die Gewalt eines anderen Riesen kommen, und war um mein Leben besorgt. Doch fasste ich mir ein Herz, ging weiter, und fand ein kleines Haus, dessen Thüre weit offen stand : bei dem Feuer des Herds sass da eine Frau mit ihrem Kinde. Ich trat ein,

grüsste sie, und fragte warum sie hier so allein sässe und wo ihr Mann sich befände; ich fragte auch ob es noch weit bis dahin wäre, wo Menschen wohnten. Sie ant[487]wortete mir, das Land, wo Menschen wohnten, das läge in weiter Ferne, und erzählte mit weinenden Augen in voriger Nacht wären die wilden Waldungeheuer gekommen und hätten sie und das Kind von der Seite ihres Mannes weggeraubt und in diese Wildnis gebracht. Dann wären sie am Morgen wieder ausgezogen und hätten ihr geboten das Kind zu tödten und zu kochen, weil sie es, wenn sie zurückkämen, aufessen wollten. Als ich das gehört hatte, empfand ich grosses Mitleid mit der Frau und dem Kinde und beschloss sie aus ihrer Noth zu erlösen. Ich lief fort zu dem Baum, an welchem die drei Diebe aufgehängt waren, nahm den Mittelsten, der wohlbeleibt war, herab und trug ihn in das Haus. Ich zertheilte ihn in Stücke und sagte der Frau sie sollte ihn den Riesen zu essen geben. Das Kind aber nahm ich, und versteckte es in einen hohlen Baum, dann verbarg ich mich selbst hinter das Haus, so dass ich bemerken konnte wo die wilden Menschen herkämen und ob es Noth wäre, der Frau selbst zu Hilfe zu eilen. Als die Sonne untergehen wollte, sah ich die Ungeheuer von dem Berge herablaufen; sie waren graülich und furchtbar anzusehen, den Affen an Gestalt ähnlich. Sie schleppten einen todten Leib hinter sich her, aber ich konnte nicht sehen wer es war. Als sie in das Haus kamen, zündeten sie ein grosses Feuer an, zerrissen den blutigen Leib mit ihren Zähnen und verzehrten ihn. Darnach nahmen sie den Kessel, in dem das Fleisch des Diebes gekocht war, vom Feuer, und zertheilten die Stücke unter sich zum Abendessen. Als sie fertig waren, fragte einer, der ihr Oberhaupt zu sein schien, die Frau, ob das, was sie gegessen hätten, das Fleisch ihres [488] Kindes gewesen wäre. Die Frau sagte « ja ». Da sprach das Ungeheuer : « Ich glaube, du hast dein Kind versteckt und uns einen von den Dieben gekocht, die an dem Ast hängen. » Er liess drei von seinen Gesellen hinlaufen und ihm von einem jeden der drei Diebe ein Stück Fleisch bringen, damit er sähe dass sie noch alle dort wären. Als ich das hörte, lief ich schnell voraus und hieng mich mit meinen Händen, mitten zwischen die zwei Diebe, an das Seil, von dem ich den dritten abgenommen hatte. Als nun die Ungeheuer kamen, schnitten sie einem jeden ein Stück Fleisch aus den Lenden. Auch mir schnitten sie ein Stück heraus, aber ich duldete es ohne einen Laut von mir zu geben. Ich habe zum Zeugnis noch die Narbe an meinem Leib. »

Hier schwieg der Räuber einen Augenblick und sprach dann : « Frau Königin, ich habe euch dies Abenteuer erzählt für meinen zweiten Sohn, jetzt will ich euch für den dritten den Schluss der Geschichte berichten. Als das wilde Volk mit den drei Stücken Fleisch fortgelaufen war, so liess ich mich wieder herab und verband meine Wunde mit Streifen von meinem Hemd so gut ich konnte; doch das Blut liess sich nicht stillen, sondern strömte an mir herab. Aber ich achtete nicht darauf, sondern dachte nur wie ich der Frau mein Versprechen halten, und sie und das Kind retten wollte. Ich eilte also wieder zu dem Haus zurück, hielt mich verborgen, und horchte auf das was geschah, aber ich konnte mich nur mit Mühe aufrecht erhalten : mich schmerzte die Wunde, und ich war von Hunger und Durst ganz abgemattet. Indessen versuchte der Riese die drei Stücke Fleisch, die ihm gebracht waren, und als er das [489] gekostet hatte, welches mir ausgeschnitten und noch blutig war, so sprach er : Lauft hin und bringt

mir den mittelsten Dieb, sein Fleisch ist noch frisch und behagt mir. » Als ich das hörte, eilte ich zurück zu dem Galgen und hieng mich wieder an das Seil zwischen die zwei Todten. Bald darauf kamen die Ungeheuer, nahmen mich von dem Galgen herab und schleiften mich über Dornen und Distel zu dem Haus, wo sie mich auf den Boden hinstreckten. Sie schärften ihre Zähne, wetzten ihre Messer über mir und bereiteten sich mich zu schlachten und zu essen. Eben wollten sie Hand anlegen, als plötzlich ein solches Ungevitter mit Blitz, Donner und Wind sich erhob, dass die Ungeheuer selbst in Schrecken geriethen und mit grässlichem Geschrei zu den Fenstern, Thüren und zum Dach hinausfuhren und mich auf dem Boden liegen liessen. Nach drei Stunden begann es Tag zu werden, und die klare Sonne stieg empor. Ich machte mich mit der Frau und dem Kinde auf, wir wanderten vierzig Tage durch die Wildnis und hatten keine andere Nahrung als Wurzeln, Beeren und Kraüter, die im Walde wachsen. Endlich kam ich wieder unter Menschen und brachte die Frau mit dem Kinde zu ihrem Mann zurück : wie gross seine Freude war, kann sich jeder leicht denken. »

Damit war die Geschichte des Räubers zu Ende. « Du hast durch die Befreiung der Frau und des Kindes viel Böses wieder gut gemacht, » sprach die Königin zu ihm, « ich gebe dir deine drei Söhne frei. »

Nous ne savons pourquoi ce conte a été retranché de la 7ᵉ édition. Dira-t-on que c'est à cause de son origine étrangère ? Cette hypothèse n'est pas valable, car en 1856, date de la publication du tome III², les frères Grimm considéraient encore *Der Räuber und seine Söhne* comme un conte authentiquement national. « C'est, disaient-ils, la légende de Polyphème, développée, qui en fait le fond principal. Il contient de cette légende extrêmement répandue une version excellente, indépendante de l'*Odyssée* aussi bien que des récits faits par d'autres peuples. » (Ed. Reclam, p. 274.) Comme les frères Grimm n'ont plus publié de commentaire des contes après la 7ᵉ édition, il faut, semble-t-il, nous résoudre à ignorer les raisons qui ont, dans le cas présent, dicté leur décision.

C'est ici que s'achève la longue liste des suppressions faites par les frères Grimm dans leur propre recueil. Ces suppressions s'expliquent par deux raisons principales : tantôt les auteurs ont voulu élaguer des productions étrangères à l'Allemagne, tantôt ils ont tenu à substituer un récit complet à un fragment ou à une version mutilée. Mais à ces suppressions le public a souvent perdu des pages pleines de fraîcheur et de vie. Pour ne pas trop allonger le présent ouvrage, nous n'avons réimprimé ici que les contes qui n'ont pas laissé de traces dans le volume consacré aux notes et au commentaire. Mais il serait à souhaiter qu'une édition savante des *Kinder- und Hausmärchen* reproduisît quelque jour le texte même des contes dont le tome III ne contient le plus souvent qu'un résumé.

CHAPITRE II

LES REMANIEMENTS DE LA SECONDE ÉDITION

Les changements que nous avons signalés dans le chapitre précédent ne sont pas, à notre sens, les plus importants de ceux que les frères Grimm ont fait subir à leur recueil de contes entre les années 1812 et 1857. Ces changements présentent plus d'intérêt pour les folk-loristes que pour le grand public. Mais les *Kinder- und Hausmärchen* ont été plus lus encore par le grand public que par les folk-loristes ; et les frères Grimm, un peu surpris au début par le grand succès de leur livre, se sont bientôt résolus à tenir compte de l'opinion de ceux de leurs lecteurs qui n'étaient ni des érudits ni des collectionneurs ; ils ont étudié leur goût et tâché de le satisfaire. Ils estimaient que ce qui est accueilli avec faveur par le peuple ne peut manquer d'être de sa nature vraiment populaire : ils avaient donc les plus grandes chances de trouver le ton populaire en accommodant au gré du peuple le style de leurs contes. Il faut, nous l'avons dit, distinguer deux moments dans les transformations dont les contes furent l'objet : la seconde édition (1819) contenait de nombreuses modifications de fond ; les éditions suivantes n'apportèrent au contraire que des modifications de style. Il importe donc de comparer d'abord entre elles la première et la seconde édition. Ce sera l'objet du présent chapitre.

A. — Mélange de versions

Dans la 1[re] édition, ou plus exactement, dans le premier volume de la 1[re] édition (1812), les Grimm s'étaient fait une règle de rapporter les contes tels qu'ils les avaient entendus. Sans doute ils n'avaient pas toujours reproduit les paroles mêmes des conteurs ou des écrivains à qui ils empruntaient leurs contes, mais ils avaient toujours scrupuleusement respecté l'ordonnance géné-

rale des contes et l'agencement intérieur des motifs. C'est en cela que consistait la « fidélité » dont ils se piquaient. Dans une tradition populaire l'expression est chose fragile et perpétuellement variable; mais le contenu est intangible. Lorsqu'ils avaient rencontré deux contes étroitement apparentés entre eux, ils les avaient cités l'un à la suite de l'autre plutôt que de les fondre en une version unique. En 1819 ils avaient perdu ce scrupule. Estimant sans doute que l'arrangement intérieur d'un conte avait pu, au cours d'une longue suite de transmissions orales, souffrir autant que le style lui-même, ils entreprirent de restituer la forme primitive des contes, ou ce qu'ils considéraient comme la forme primitive, en combinant les diverses versions et en les complétant l'une par l'autre.

Nous avons dit plus haut qu'un changement de titre indiquait presque toujours un changement de contenu. L'un des premiers contes du recueil, le n° 4, en fournit un exemple caractéristique. Dans la 1re édition ce conte était intitulé *Gut Kegel- und Kartensviel;* il débutait ainsi :

Es war einmal ein alter König, der hatte eine Tochter, die war die schönste Jungfrau auf der Welt. Da liess er bekannt machen : « Wer drei Nächte in meinem alten Schloss wacht, soll die Prinzessin zur Gemahlin haben. » Nun war ein junger Bursch; arm von Haus aus, der gedacht : « Ich will mein Leben daran wagen, nichts zu verlieren, viel zu gewinnen, was ist da lang zu besinnen ! »... (1re éd., t. I, p. 14.)

Suit la description d'une des nuits passées par le jeune aventurier dans le château enchanté : il joue aux quilles avec des jambes et des têtes de morts qui tombent par la cheminée; il rogne les griffes à des chats qui prétendent jouer aux cartes avec lui ; il met en fuite ou massacre des chats et des chiens noirs qui veulent éteindre son feu; il demeure tranquille dans un lit qu'une force invisible emporte furieusement à travers le château. Deux autres nuits s'écoulent de même, et, quand vient le quatrième jour, le jeune homme épouse la fille du roi. Le conte se termine là.

Tous ces traits se retrouvent dans le conte actuel, dont le contenu, sinon la forme, n'a plus varié depuis la 2e édition. Mais ils sont encadrés désormais dans un long récit qui fait connaître aux lecteurs les antécédents et le caractère du héros de l'aventure; c'est un de ces simples au cœur pur à qui tout réussit; son père et ses frères le tiennent pour niais et se moquent de lui parce qu'il ne ressent pas, dans les ténèbres ou devant les apparitions, l'an-

goissante sensation de la peur physique. Après divers incidents, il est chassé par son père et ce n'est qu'alors qu'il apprend, dans une auberge, l'existence du château habité par des revenants. Après trois nuits d'épreuves heureusement supportées, il épouse la princesse, comme dans le premier conte. Mais il n'a pas encore appris la peur ; sa femme se charge de la lui enseigner par un stratagème qui fournit un dénouement nouveau. Le motif de la peur sert ici de lien aux diverses parties du récit ; aussi le conte porte-t-il ce titre : *Von einem, der auszog das Fürchten zu lernen.*

Le tome III (notes et commentaire) indique les sources auxquelles ont puisé les frères Grimm : ils ont fondu un conte mecklembourgeois avec un conte hessois. Ils avaient d'ailleurs recueilli six versions différentes de ce même conte (cf. t. III, éd. Reclam, p. 13 et suiv.).

Le conte 9, *Die zwölf Brüder,* a été entièrement refait : ou plutôt, les frères Grimm ont substitué à la version ancienne une version nouvelle qui leur avait été contée par la meilleure de leurs collaboratrices, la vieille paysanne de Zwehrn ; mais ils ont enrichi la version nouvelle à l'aide de l'ancienne. Les douze fils d'un roi, menacés de mort par leur père, se sont enfuis au loin ; après leur départ, la reine met au monde une fille ; la jeune princesse ignore longtemps l'existence de ses frères; mais un jour elle aperçoit dans le linge qu'on lave douze petites chemises d'enfants; elle presse alors sa mère de questions jusqu'à ce que la vérité lui soit révélée. C'est ce trait qui, d'après les frères Grimm eux-mêmes, a été transporté de la première version dans la seconde (cf. t. III, éd. Reclam, p. 24).

Le conte 11, *Brüderchen und Schwesterchen,* présente un cas analogue. Il a été fait à l'aide de deux versions qui, disent les Grimm, « se complètent » (cf. t. III, éd. Reclam, p. 25). Dans la 1re édition le long épisode de la chasse n'existait pas ; il a été ajouté après coup.

Pour le conte 13, *Die dreiMännlein im Walde,* les Grimm se sont servis de trois versions différentes (cf. t. III, p. 27). La 1re édition présentait les choses ainsi : Un homme, devenu veuf, se pose la question suivante : « dois-je me remarier ? » mais il ne sait que décider et s'en remet alors au hasard ; il prend une botte trouée : « si l'eau que j'y vais verser y demeure, dit-il, je me remarierai ; si l'eau fuit, je ne me remarierai pas » ; or au contact de l'eau le cuir se contracte ; l'homme se résout donc à reprendre

femme. A ce début, les Grimm ont substitué en 1819 le début actuel qui leur avait été rapporté par la vieille conteuse de Zwehrn : c'est ici une femme qui, désireuse de se remarier, recherche la main du veuf, auquel sa solitude ne pesait point. Mais les Grimm ont conservé dans la nouvelle version l'épreuve de la botte, que ne connaissait pas la vieille femme de Zwehrn, et ils ont ainsi obtenu l'amusante scène que l'on peut lire aujourd'hui au commencement de ce conte. Ce n'est pas tout ; ils ont ajouté vers la fin un trait emprunté à une troisième version. Ce conte oppose la figure d'une jeune fille bonne et travailleuse à celle d'une jeune fille paresseuse et acariâtre : les nains donnent à la première le pouvoir de cracher une pièce d'or à chaque parole qu'elle profère; pour obtenir un parallélisme satisfaisant, les Grimm ont extrait de la troisième version l'épisode du crapaud craché à chaque mot par la méchante jeune fille.

On observe de semblables mélanges de versions dans *Die drei Spinnerinnen* (conte 14), *Hänsel und Gretel* (conte 15), *Die drei Schlangenblätter* (conte 16), *Strohhalm, Kohle und Bohne* (conte 18), *Aschenputtel* (conte 21), *Frau Holle* (conte 24), *Die sieben Raben* (conte 25 ; *Die drei Raben* dans l'édition de 1812), et bien d'autres qu'il n'est pas nécessaire d'énumérer ici puisque toutes ces fusions ont été signalées par les frères Grimm eux-mêmes dans le tome III des *Kinder- und Hausmärchen*. Les deux tiers environ des contes du tome I ont été ainsi remaniés.

La fusion opérée dans le conte 20, *Das tapfere Schneiderlein*, mérite une mention particulière. Dans la 1re édition les Grimm avaient imprimé successivement deux versions différentes de ce conte : l'une était extraite d'un ouvrage du XVIe siècle, le *Wegkürzer* de Martinus Montanus, l'autre était empruntée à la tradition orale. Cette seconde version contait de quelle façon le vaillant tailleur avait d'un seul coup tué vingt-neuf mouches ; elle s'arrêtait au moment où le tailleur forçait un géant, rencontré sur la route, à reconnaître sa force et son habileté. Le récit de Martinus Montanus rapportait également le massacre des mouches, mais il s'étendait surtout sur les aventures qui, après ce premier exploit, attendaient le tailleur à la cour du roi. Entre la 1re et la 2e édition les frères Grimm recueillirent une seconde version orale; ils la fondirent avec la version orale qu'ils avaient déjà publiée, et obtinrent de la sorte la première moitié du conte actuel. Ils refirent ensuite à leur façon le récit de Martinus Mon-

tanus, le relièrent au fragment qu'ils avaient déjà obtenu par fusion et constituèrent ainsi, artificiellement, mais avec beaucoup de bonheur, la version que l'on peut lire aujourd'hui dans leur recueil. Le récit de Montanus était tout entier en style indirect ; ils le transposèrent en style direct ; il lui donnèrent forme et vie [1].

Il est clair que d'une édition à l'autre la conception que les frères Grimm se faisaient de la « fidélité » avait légèrement varié. Jacob en 1812 se défendait vivement d'avoir rien modifié aux récits que lui faisaient les paysans ou les gens du peuple. Il regrettait d'avoir laissé passer une courte addition dans le conte 45, *Daumerlings Wanderschaft* : il s'agissait de ces quelques mots : « *Kartoffel zu viel, Fleisch zu wenig, Adies, Herr Kartoffelkönig,* » qui ne figuraient pas primitivement dans le récit ; une servante les avait cités aux frères Grimm comme une plaisanterie habituelle aux compagnons mécontents de la nourriture que leur servaient leurs patrons [2]. C'est sans doute Wilhelm, qui jugeant avec raison l'expression amusante, avait tenu à l'insérer dans le conte. Jacob n'y avait consenti qu'en grondant. En 1819 il répugnait sans doute tout aussi vivement qu'auparavant à ajouter dans le recueil le moindre trait de son invention, mais il consentait à introduire dans un conte des éléments pris ailleurs, pourvu qu'à ses yeux ils fussent évidemment populaires.

Le mélange des versions ne donnait pas seulement aux frères Grimm l'occasion d'enrichir la matière de leurs contes ; il leur permettait encore de développer ou de supprimer certains détails secondaires et d'introduire d'heureuses nuances dans l'expression.

Dans le conte 9, *Die zwölf Brüder*, les douze fils du roi se sont retirés dans la forêt parce que leur père menaçait de les faire mettre à mort, si son treizième enfant était une fille. Pour se venger, ils font le serment de tuer toutes les jeunes filles qui tomberont en leur pouvoir ; dans la 1re édition, cette affreuse éventualité se réalise ; le texte de la 2e édition au contraire ne donne pas à penser que les douze frères aient jamais mis leur menace à exécution :

(1re éd., t. I, p. 26.)	(2e éd., t. I, p. 50.)
Alle Morgen zogen alle elf hinaus auf die Jagd, einer musste aber zu Haus bleiben, kochen und	Nun zogen sie in den Wald und schossen Hasen, wilde Rehe, Vögel und Täuberchen und was zu es-

1. Cf. H. Hamann. *op. laud.*, p. 24.
2. Cf. R. Steig *A. von Arnim und J. und W. Grimm*, p. 252.

den Haushalt führen. Jedes Mädchen aber, das den eilfen begegnete, war ohne Barmherzigkeit verloren ; das dauerte viele Jahre.

sen stand : das brachten sie dem Benjamin, der musste es ihnen zurecht machen, damit sie ihren Hunger stillen konnten. In dem Häuschen lebten sie zehn Jahre zusammen, und die Zeit ward ihnen nicht lang.

Cette première modification en entraîne une autre : alors que dans la première version la jeune sœur, qui vient chercher ses frères pour les ramener à la maison, est d'abord menacée par eux, dans la seconde elle est accueillie avec douceur :

(1re éd., t. I, p. 27.)

Das Schwesterchen kam gerade zu der Höhle, wo sie ihre Wohnung hatten. Die eilf waren auf der Jagd und nur ein einziger daheim, der kochen musste. Wie er das Mädchen erblickte, fasste er es gleich und holte sein Schwert : « Knie nieder, dein rothes Blut muss den Augenblick fliessen. » Das Mädchen aber bat ihn : « Lieber Herr, lasst mich leben, ich will bei euch bleiben und euch redlich dienen, ich will kochen und den Haushalt führen. » Es war gerade der jüngste Bruder, den erbarmte die Schönheit des Mädchens und er schenkte ihr das Leben.

(2e éd., t. I. p. 51.)

Es ging den ganzen Tag und am Abend kam es zu dem verwünschten Häuschen. Da trat es hinein und fand einen jungen Knaben, der fragte : « Wo kommst du her und wo willst du hin ? » und erstaunte dass sie so gar schön war, königliche Kleider trug und einen Stern auf der Stirne hatte. Da antwortete sie : « Ich bin eine Königstochter und suche meine zwölf Brüder und will gehen, soweit der Himmel blau ist, bis ich sie finde, » und zeigte ihm die zwölf Hemder, die ihnen gehörten. Da sah Benjamin, dass es seine Schwester war und sprach : « Ich bin Benjamin, dein jüngster Bruder. » Und sie fing an zu weinen vor Freude, und Benjamin auch, und sie küssten und herzten einander vor grosser Liebe. Hernach sprach er : « Liebe Schwester, es ist noch ein Vorbehalt da, wir hatten beschlossen und verabredet, dass ein jedes Mädchen, das uns begegnete, sterben sollte, weil wir um ein Mädchen unser Königreich verlassen mussten. » Da sagte sie : « Ich will gerne sterben, wenn ich damit meine zwölf Brüder erlösen kann. » « Nein, » antwortete er, « du sollst nicht sterben, setz dich unter diese Bütte, bis die elf Brüder kommen, dann will ich schon einig mit ihnen werden. »

Aucun des détails nouveaux n'est de l'invention des Grimm;

mais le choix de ces détails leur appartient et il est visible qu'ils ont voulu satisfaire ici l'inclination naturelle à l'optimisme que ressentent la plupart des auditeurs d'un conte.

Aschenputtel (conte 21) a été composé à l'aide de trois versions différentes. Nous n'avons pas ici comme dans le conte précédent, *Das tapfere Schneiderlein*, l'indication exacte des emprunts faits à chacune des versions constitutives. Mais il est aisé de remarquer que les légères modifications apportées au fond du conte entre la 1re et la 2e édition entraînent toutes une amélioration incontestable. Dans la rédaction de 1812, la mère d'Aschenputtel, avant de mourir, conseille à l'enfant de planter un arbre sur sa tombe; elle prédit à Aschenputtel que cet arbre sera un ami secourable et lui fournira tout ce dont elle aura besoin. Le début de la rédaction de 1819 est psychologiquement plus satisfaisant; la mère ne prévoit pas ici le détail de son intervention future; elle conseille seulement à Aschenputtel de rester pieuse et bonne et lui promet de l'assister du haut du ciel; c'est l'orpheline elle-même qui a l'idée de planter un arbre sur la tombe de sa mère. Ce chargement se trouve d'ailleurs lié à l'introduction d'un motif nouveau, celui des présents que le père, au retour d'un voyage, rapporte à ses trois filles; alors que les deux demi-sœurs d'Aschenputtel réclament des bijoux ou de beaux vêtements, l'orpheline se contente d'un rameau de coudrier qui, planté sur la tombe de sa mère, et chaque jour arrosé de larmes, devient l'arbre bienfaisant. — Un autre détail marque dans la 2e édition un approfondissement des caractères. Quand vient le jour du bal, Aschenputtel n'exprime pas, dans la rédaction de 1812, le désir d'y assister; ce sont ses sœurs qui font naître en elle ce désir en la raillant de sa vie recluse et de ses occupations malpropres. La version actuelle qui montre au contraire Aschenputtel avide d'accompagner à la fête du roi ses deux orgueilleuses sœurs, et moquée ensuite par ces dernières et par sa belle-mère, a plus de vraisemblance et plus de tragique.

Dans *Frau Holle* (conte 24) tout un épisode a été ajouté au début. L'intérêt qu'il présente est également d'ordre psychologique : il fait nettement connaître dès les premières lignes le caractère des principaux acteurs :

(1re éd., t. I, p. 107.)	(2e éd., t. I, p. 128.)
Einmal war das Mädchen hingegangen, Wasser zu holen, und wie es sich bückte, den Eimer aus	Es musste sich täglich auf die grosse Strasse bei einem Brunnen setzen und so viel spinnen, dass

dem Brunnen zu ziehen, bückte es sich zu tief und fiel hinein.

ihm das Blut aus den Fingern sprang. Nun trug es sich zu, dass die Spuhle einmal ganz blutig war, da bückte es sich damit in den Brunnen und wollte sie abwaschen; sie sprang ihm aber aus der Hand und fiel hinab. Weinend lief es zur Stiefmutter und erzählte ihr das Unglück. Sie schalt es aber so heftig und war so unbarmherzig, dass sie sprach : « Hast du die Spuhle hinunterfallen lassen, so hol sie auch wieder herauf. » Da ging das Mädchen zu dem Brunnen zurück und wusste nicht, was es anfangen sollte, und sprang in seiner Angst in den Brunnen hinein.

Der singende Knochen (conte 28) rapporte les aventures de plusieurs frères qui, dans l'espoir de conquérir la main d'une princesse, entreprennent de tuer un sanglier malfaisant. Les changements que l'on observe entre la première et la seconde rédaction dénotent le souci d'introduire dans ce récit le plus de logique et de vraisemblance possible. La première rédaction met en scène trois frères; il n'y en a plus que deux dans la seconde. Si les Grimm ont préféré la version où n'apparaissent que deux rivaux, c'est qu'elle fournit un dénouement bien plus satisfaisant que l'autre version. Il est naturel d'opposer à un aîné intelligent et orgueilleux un cadet un peu simple d'esprit, mais honnête et bon. Les conteurs qui admettent l'existence d'un troisième frère se voient forcés, pour le distinguer des deux autres, de déclarer qu'il n'avait que des qualités moyennes:

(1re éd., t. I, p. 120.)

Nun waren in dem Königreich drei Brüder, davon war der älteste listig und klug, der zweite von gewöhnlichem Verstand, der dritte und jüngste aber war unschuldig und dumm.

(2e éd., t. I, p. 145.)

Nun waren zwei Brüder im Reich, Söhne eines armen Mannes, die meldeten sich dazu; der ältere, der listig und klug war, aus Hochmuth; der jüngste, der unschuldig und dumm war, aus gutem Herzen.

Le personnage du troisième frère est d'ailleurs gênant dans la suite du récit. Il faut en effet que les deux frères aînés s'unissent contre le dernier pour lui ravir son butin ; ils sont ensuite forcés de se présenter ensemble devant le roi comme les deux vainqueurs

et puisqu'ils ne peuvent recevoir tous deux la récompense promise, il faut que l'un des deux s'efface devant l'autre.

Les deux frères se sont donc mis en route ; tandis que l'aîné s'attarde, le plus jeune pénètre dans la forêt ; il y rencontre un nain qui lui tend une lance enchantée. Pourquoi le nain manifeste-t-il une telle bienveillance à l'égard d'un inconnu? C'est ce que la seconde rédaction fait connaître alors que la première n'en disait rien. La seconde rédaction explique en outre comment le jeune homme a pu venir à bout du terrible sanglier, bien qu'il ne fût qu'un chasseur fort inexpérimenté :

(1re éd., t. I, p. 120.)

« Nimm diese Lanze und geh damit auf das Schwein los, ohne Furcht, du wirst es leicht tödten. » Also geschah es, er traf mit der schwarzen Lanze das Schwein, dass es zur Erde fiel, nahm es dann auf die Schulter und zog vergnügt heim.

(2e éd., t. I, p. 146.)

« Siehst du, mit dieser Lanze kannst du ohne Furcht auf das Wildschwein eingehen und es tödten; die geb ich dir, weil dein Herz gut ist. » Nun nahm er den Spiess, dankte dem Männlein und ging getrost weiter. Bald sah er das Thier wüthend heran rennen, aber er hielt den Spiess vor und es rennte sich in seiner blinden Wuth so gewaltig hinein, dass er sich selbst das Herz durchschnitt. Da nahm er seinen Fang auf die Schulter, ging vergnügt heimwärts und wollte ihn dem Könige bringen.

Des Schneiders Daumerling Wanderschaft (conte 45) a été constitué à l'aide de trois versions recueillies dans des provinces différentes (cf. t. III, p. 76). L'existence de plusieurs versions a permis aux Grimm non seulement d'enrichir la matière du conte par une fusion sur le détail de laquelle nous ne sommes pas renseignés, mais encore d'ajouter dans l'expression des éléments qu'ils tenaient, et que l'on peut tenir avec eux, pour caractéristiques des récits populaires : ce sont d'une part les onomatopées, de l'autre les phrases rythmées et rimées. Voici une onomatopée :

(1re éd., t. I, p. 197.)

Der König stellte Wachen dabei, die hörten es in dem Geld rappeln, gingen hinein und wollten den Dieb greifen.

(2e éd. t. I, p. 221.)

Als der Daumerling nun seine Arbeit von neuem anfing, hörten sie das Geld drinnen sich regen und klingeln : *klipp, klapp! klipp, klapp!* sprangen geschwind hinein und wollten den Dieb greifen.

Et voici, une page plus loin, une phrase rimée qui ressemble à un refrain de chanson :

(1re éd., t. I, p. 198.)	(2e éd., t. I, p. 222.)
(Daumerling est dans une botte de foin.) ... die schwarze (Kuh) schluckte es mit hinunter. Der Daumerling war nun in der Kuh eingesperrt, und hörte Abends sprechen, dass sie sollte geschlachtet werden.	Nun war eine grosse schwarze darunter, die verschluckte ihn mit ohne ihm weh zu thun; da unten gefiels ihm aber schlecht, denn es war ganz finster und brannte da kein Licht. Als die Kuh gemelkt wurde, da rief er : *Strip, strap, stroll, ist der Eimer bald voll?* aber über dem Melken wurde er nicht verstanden. Hernach trat der Hausherr in den Stall und sprach : « Morgen soll die Kuh da geschlachtet werden. »

Pour *König Drosselbart* (conte 52), qui est un composé de trois versions différentes (cf. t. III, p. 92), on note dans la seconde rédaction un enrichissement particulier : il consiste en l'addition de toute une série de proverbes. On les trouvera au début du conte; la version actuelle est encore rigoureusement conforme à celle de la 2e édition. Selon toute vraisemblance, les frères Grimm n'ont pas ajouté d'eux-mêmes ces proverbes au conte; il est probable qu'ils les ont trouvés dans une version orale. Mais nous les verrons plus tard, entre la 2e et la 7e édition, insérer, de leur autorité privée, des proverbes dans les textes traditionnels, et ils se seront sans doute sentis encouragés à prendre cette initiative par l'abondance des proverbes dans certaines versions populaires, en particulier dans celle qui leur avait fourni la série de *König Drosselbart*.

Dans *Sneewittchen* (conte 53), les frères Grimm ont heureusement modifié la version de la 1re édition à l'aide de quelque version ultérieure. Dans le récit de 1812, c'est la propre mère de Sneewittchen qui devient jalouse de la beauté de sa fille et la poursuit de sa haine. Ce trait pouvait à juste titre paraître fâcheux dans une histoire que l'on contait couramment aux enfants. Aussi les Grimm substituèrent-ils à ce personnage celui de la belle-mère.

Nous avons vu que dans le conte 28, *Der singende Knochen*, ils avaient jugé préférable de réduire de trois à deux le nombre des frères prêts à se risquer dans une expédition périlleuse. Ils ont fait le contraire dans le conte 64, *Die goldene Gans ;* la première

version ne mentionnait que deux frères ; ils ont mieux aimé suivre une version qui en mentionnait trois. Dans *Der singende Knochen* le changement qu'ils avaient effectué satisfaisait le bon sens : on ne peut admettre que deux personnages soient vainqueurs ensemble dans une lutte dont le prix est la main d'une princesse unique. Mais dans *Die goldene Gans* les deux frères aînés disparaissent après avoir vainement tenté l'aventure où va bientôt triompher leur cadet, le simple d'esprit ; et il est conforme aux habitudes du conte de faire, en pareil cas, précéder une réussite de deux tentatives manquées ; le nombre trois joue souvent un rôle fatidique dans les contes.

Pour déterminer avec certitude les principes qui ont guidé les frères Grimm dans la fusion des diverses versions d'un même conte, il faudrait que nous eussions dans tous les cas le texte complet des versions dont ils se sont servis ; nous saurions sur quels détails leur choix a porté et nous pourrions rechercher les raisons de ce choix. Mais en l'absence de documents suffisants nous sommes réduits aux hypothèses. Nous pouvons seulement constater que les modifications apportées entre 1812 et 1819 au fond des contes révèlent d'abord le désir d'introduire dans ces récits merveilleux autant de logique et de vraisemblance qu'ils en peuvent comporter, qu'elles tendent à substituer des versions optimistes aux versions attristantes, et qu'elles ont aussi pour effet d'enrichir le style d'un certain nombre d'expressions populaires. Ce sont des modifications du même ordre que nous retrouverons dans les éditions suivantes, mais nous serons alors beaucoup mieux renseignés sur le travail et les procédés de remaniement des deux frères.

Les contes obtenus par fusion sont très nombreux dans le tome I ; on n'en rencontre presque aucun dans le tome II ; les frères Grimm eux-mêmes n'en signalent que deux : le conte 111, *Der gelernte Jäger* (cf. t. III, p. 207) et le conte 119, *Die sieben Schwaben* (cf. t. III, p. 214) ; ce dernier d'ailleurs ne se trouvait pas dans la 1re édition. On peut penser que dans les trois années qui séparèrent la publication du tome I (1812) de celle du tome II (1815) les frères Grimm avaient fait une assez ample moisson de contes pour pouvoir opérer du premier coup un choix définitif entre les diverses versions. Mais la raison principale de la différence que l'on observe entre les deux volumes est la suivante : postérieurement à l'année 1812, Jacob et Wilhelm Grimm firent la connaissance de la vieille conteuse de Zwehrn, qui, sous une forme assu-

rément très imagée et très vivante leur fournit les plus beaux de leurs contes. Les récits de cette paysanne servirent à refondre le tome I ; mais dans le tome II ils fournirent, dès la 1[re] édition, la base ferme des éditions postérieures. A partir de 1815, les frères Grimm ne remanièrent qu'exceptionnellement le fond même des contes. Le texte seul fut retouché.

B. — Remaniements de texte

En opérant un choix parmi les éléments propres à constituer l'agrégat final d'un conte, les frères Grimm participaient au travail de création littéraire ; ils étaient les collaborateurs conscients de la tradition populaire. Mais leur gloire d'auteurs est bien plus grande qu'on ne pourrait le penser si l'on se contentait d'étudier, dans leur recueil, les seuls mélanges de versions. Le style des contes est, presque d'un bout à l'autre du livre, leur œuvre personnelle ; et l'on conçoit bien que, pour les contes de la tradition orale au moins, il ne pouvait en être autrement. Le mode même de notation les obligeait à intervenir personnellement dans la rédaction. C'est en effet, semble-t-il, dans leur cabinet de travail, loin des conteurs populaires à qui ils s'étaient adressés, qu'ils écrivaient de mémoire les contes. Il est vrai qu'ils demandaient parfois aux conteurs, lorsque ces derniers appartenaient à leur entourage proche, de leur fournir des versions écrites. Mais, à en juger par les corrections qu'ils apportèrent à leur propre texte, on est en droit de penser qu'ils n'hésitaient pas à modifier la forme des contes qui leur étaient ainsi transmis. Au surplus, le style était dans les contes l'élément qu'ils tenaient pour le moins immuable. Ils admettaient que chacun pût recréer à sa façon la forme des contes et Jacob convenait volontiers que d'autres écrivains eussent pu présenter les *Kinder- und Hausmärchen* dans une langue non seulement différente, mais encore « meilleure »[1]. Ce que les Grimm désignaient du nom de *Treue*, ce n'était pas, nous le savons, l'exactitude du mot à mot, mais la minutieuse notation de tous les détails traditionnels, dans la forme la plus approchée de celle que les gens du peuple emploient quand ils font un récit, c'est-à-dire une langue très simple dans ses constructions syntaxiques, abondante en images et en comparaisons, concrète et expressive, mêlée de proverbes, de sentences, d'interjections, d'onomatopées.

1. R. Steig, *op. laud.* p. 255.

En étudiant les retouches que les frères Grimm firent à leur rédaction primitive, nous verrons quelle était leur conception du style populaire et comment ils s'efforcèrent de la réaliser.

Nous citerons ici le texte complet des contes 36 et 39. Le fond du récit n'a pas varié de la 1re à la dernière édition, mais l'expression a subi de nombreuses modifications de détail, soit au moment de la 2e édition, soit après cette 2e édition.

Nous confronterons, dans ce chapitre, le texte de la 1re édition avec celui de la 2e. Dans le chapitre suivant, nous étendrons cet examen au texte des cinq éditions suivantes.

CONTE 36.

(1re éd., t. I, p. 161.)

VON DEM TISCHGEN DECK DICH, DEM GOLDESEL UND DEM KNÜPPEL IN DEM SACK.

Es war einmal ein Schuster, der hatte drei Söhne und eine Ziege; die Söhne mussten ihm beim Handwerk helfen, und die Ziege musste sie mit ihrer Milch ernähren. Damit sie nun alle Tage gut saftig Futter bekäm, sollten die Söhne sie der Reihe nach auf die Weide führen. Der älteste führte sie auf den Kirchhof, liess sie da herumspringen und fressen; am Abend, als er heim wollte, fragte er : « Ziege, bist du satt? » die Ziege antwortete :

« Ich bin so satt,
ich mag kein Blatt, meh! meh! »

« Nun so komm nach Haus, » sagte er, zog sie in den Stall und band sie fest. Der alte Schuster fragte seinen Sohn, ob die Ziege auch genug zu fressen gekriegt hätte; der Sohn antwortete : « Sie ist so satt, sie mag kein Blatt. » Er wollte aber selbst sehen, ob das wahr sey, ging in den Stall und fragte : « Ziege, bist du satt? » Die Ziege antwortete :

[162] « Wovon sollt ich satt seyn?
ich sprang nur über Gräbelein
Und fand kein einzig Blättelein,
[meh! meh! »

Wie der Schuster das hörte, glaubte er, sein Sohn habe ihn

(2e éd., t. I, p. 179.)

TISCHCHEN DECK DICH, GOLDESEL UND KNÜPPEL AUS DEM SACK.

Es war ein Schneider, der hatte drei Söhne und nur eine Ziege, die alle zusammen mit ihrer Milch ernähren musste. « Da[180]für soll sie auch ihr gutes Futter haben, » sagte der Schneider, « und jeden Tag auf die Weide geführt werden. » Nun mussten sie die Söhne nach der Reihe hinausführen. Der älteste brachte sie auf den Kirchhof, wo schöne Kräuter standen und liess sie da herum springen und fressen. Abends, als er mit ihr heim wollte, sprach er : « Ziege, bist du satt? » die Ziege antwortete :

« Ich bin so satt,
ich mag kein Blatt, meh! meh! »

« So komm nach Haus, » sprach der Junge, fasste sie am Strickchen und führte sie heim in den Stall und band sie fest. « Nun, sagte der alte Schneider, hat die Ziege ihr Futter? » « O, sprach der Sohn, die ist so satt, sie mag kein Blatt. » Der Vater wollte aber sebst nachsehen, ging in den Stall und fragte : « Ziege, bist du auch satt? » Da antwortete das Thier :

« Wovon sollt ich satt sein?
ich sprang nur über Gräbelein
und fand kein einzig Blättelein,
[meh! meh! »

belogen, ward zornig, sprang hinauf, nahm seinen Stock von der Wand und prügelte ihn fort. Tags darauf musste der zveite Sohn die Ziege weiden, er führte sie unter lauter gute Kräuter, die frass die Ziege alle ab. Am Abend fragte er : « Ziege, bist du satt ? »

« Ich bin so satt,
ich mag kein Blatt, meh ! meh ! »

« Nun so komm nach Haus, » zog sie in den Stall und sagte dem Alten, die Ziege sey satt und wohl gefuttert. Der Alte ging wieder hinunter und fragte : « Ziege, bist du satt ? »

« Wovon sollt ich satt seyn ?
ich sprang nur über Gräbelein
und fand kein einzig Blättelein,
[meh, meh ! »

Der Schuster ward zornig und prügelte auch seinen zweiten Sohn zum Haus hinaus. Endlich musste der dritte Sohn die Ziege auf die Weide führen. Der wollt sich auch hüten, und suchte das schönste Futter aus, die Ziege liess auch nichts übrig. Abends fragte er : « Ziege, bist du satt ? »

« Ich bin so satt,
ich mag kein Blatt, meh ! meh ! »

[163] « Nun so komm nach Haus, » damit zog er sie in den Stall und versicherte den Vater, dass sie sich satt gefressen. Der Alte aber ging wieder hin : « Ziege, bist du satt ? »

Wie sollt ich satt seyn !
ich sprang nur über Gräbelein
und fand kein einzig Blättelein,
[meh, meh !

Da jagte er auch seinen dritten Sohn mit Schlägen zum Haus hinaus.

Der Schuster wollte nun selber seine Ziege auf die Weide treiben, band sie an ein Seil und führte sie

Der Schneider ward zornig, lief hinauf und sprach zu dem Jungen : « Ei du Lügner, was hast du meine Ziege hungern lassen ? » nahm seinen Stock von der Wand und jagte ihn hinaus. Am andern Tag war die Reihe am zweiten, der führte die Ziege auch unter lauter gute Kräuter, die frass sie alle rein ab. Abends, als er heim wollte, sprach er : « Ziege, bist du satt ? » Die Ziege antwortete :

« Ich bin so satt,
ich mag kein Blatt, meh ! meh ! »

[181] « So komm nach Haus, » sprach der Junge, zog sie heim und band sie fest. « Nun, fragte der alte Schneider, hat die Ziege ihr Futter ? » « O, antwortete der Sohn, die ist so satt, sie mag kein Blatt .» Der alte Schneider aber wollte selbst nachsehen, ging hinab und fragte : « Ziege, bist du auch satt ? » Das Thier antwortete :

« Wovon sollt ich satt sein ?
ich sprang nur über Gräbelein
und fand kein einzig Blättelein,
[meh ! meh ! »

« Ei der Bösewicht ! » schrie der Schneider, « so ein frommes Thier hungern zu lassen ! » lief hinauf, nahm den Stock und schlug den Jungen zur Hausthüre hinaus. Die Reihe kam an den dritten, der wollte sich versehen[1] und sucht der Ziege das saftigste Futter von der Welt aus. Abends, als er heim wollte, fragte er : « Ziege, bist du auch satt ? » Sie antwortete :

« Ich bin so satt
ich mag kein Blatt, meh ! meh ! »

« So komm nach Haus, » sagte der Junge und führte sie in den Stall und band sie an. « Nun, sagte der Vater, hat die Ziege endlich ihr Futter ? » « O, sprach

1 Il n'est pas impossible qu'il y ait ici une faute d'impression et que l'on doive lire « sich vorsehen ». Du moins cette conjecture est-elle suggérée par le texte de la 1re éd. qui porte « sich hüten ».

mitten unter die besten Kraüter; die Ziege aber frass darin den ganzen Tag. Abends fragte er : « Ziege, bist du satt ? »

« Ich bin so satt,
ich mag kein Blatt, meh! meh! »

« Nun so komm nach Haus, » sagte er und zog sie in den Stall; als er sie festgeknüpft hatte, fragte er noch einmal : « Ziege, du bist doch satt ? » Die Ziege aber antwortete ihm nun auch :

« Wie sollt ich satt seyn ?
ich sprang nur über Gräbelein
und fand kein einzig Blättelein,
[meh! meh! »

Wie der Schuster das hörte, da sah er dass er seine drei Söhne unschuldig fortgejagt hatte und ward über die boshafte Ziege so zornig, dass er sein Rasirmesser holte, ihr den ganzen Kopf kahl scheerte und sie fortpeitschte.

der Sohn, die ist so satt, sie mag kein Blatt. » Der alte Schneider aber wollte nicht trauen, ging hinab und fragte : « Ziege, bist du auch satt? » Das boshafte Thier sprach :

« Wovon sollt ich satt sein?
ich sprang nur über Gräbelein
und fand kein einzig Blättelein,
[meh! meh! »

[182] « Wart du Lügenbart! » rief der Schneider im grössten Zorn, « willst du mich zum Narren haben! » sprang mit einem rothen Gesicht hinauf nach seinem Stock, und jagte auch den jüngsten Sohn fort. Nun war er mit seiner Ziege ganz allein, am andern Morgen sprach er zu ihr : « Komm, liebes Thierlein, ich will dich zur Weide führen, » nahm es am Strick und brachte es an grüne Hecken und unter Schafrippe und was die Ziegen sonst gern haben und liess sie weiden bis zum Abend. Da sprach er : « Ziege, bist du satt? » Sie antwortete :

« Ich bin so satt,
ich mag kein Blatt, meh! meh! »

« So komm nach Haus, » sprach der Schneider, brachte sie in den Stall und band sie fest. « Nun bist du doch einmal satt! » sprach er beim Fortgehen. Die Ziege aber machte es ihm nicht besser und rief :

« Wie sollt ich satt sein?
ich sprang nur über Gräbelein
und fand kein einzig Blättelein,
[meh! meh! »

Als der Schneider das hörte, stutzte er und sah wohl, dass er seine drei Kinder unschuldig verstossen hatte. « Wart, rief er, du gottloses, undankbares Geschöpf, du sollst dich nicht mehr unter ehrlichen Menschen sehen lassen! » sprang hinauf, holte sein Bartmesser, seifte der Ziege den Kopf ein und schor ihn so glatt, wie seine flache Hand; darauf nahm er die Peitsche und jagte sie hinaus.

[164] Der älteste Sohn war indess zu einem Schreiner in die Lehr gegangen, und als seine Jahre herum waren, und er auf die Wanderschaft wollte, gab ihm dieser ein Tischgen deck dich. Er brauchte nur zu sagen : « Tischgen deck dich ! » so war das Tischgen mit weissem Tuch gedeckt, ein silberner Teller stand da, silberne Messer und Gabel lagen dabei, vorn ein Cristallglas mit rothem Wein gefüllt, und rund herum die schönsten Schüsseln voll Essen. Damit zog er vergnügt in die Welt, und wo er war, im Feld, im Wald oder in einer Wirthsstube, wenn er sein Tischgen hinsetzte und : « Tischgen deck dich ! » sagte, so hatte er die prächtigste Mahlzeit. Einmal kam er in ein Wirthshaus, wo die Gäste schon alle versammelt waren, sie fragten ihn, ob er mitessen wolle, er antwortete : « Nein, aber ihr sollt mit mir essen. » Damit stellte er sein Tischgen in die Stube, sprach : « Tischgen deck dich ! » da stand es voll von dem kostbarsten Essen und wenn eine Schüssel abgehoben war, kam alsbald eine neue an ihre Stelle, und alle Gäste wurden herrlich tractirt. Der Wirth gedachte, « wenn du ein solches Tischgen hättest, wärst du ein reicher Mann, » und Nachts als der fremde Schreiner eingeschlafen war, und sein Tischgen in eine Ecke gestellt hatte, holte er ein anderes, das ebenso aussah, und stellte es für das ächte hin. Am Morgen früh stand der [165] gute Geselle auf, nahm sein Tischgen deck dich auf den Rücken, und merkte nicht, dass es ihm vertauscht war. Er ging heim und sagte zu seinem Vater : « Sorgt nicht weiter und bekümmert euch nicht, ich habe ein Tischgen deck dich, da können wir alle Tage im Ueberfluss leben. » Der Vater freute sich und liess die Verwandten einladen und wie alle beisammen waren, setzte der Sohn sein

Nun war der Schneider traurig dass er so ganz allein sein [183] Leben zubringen musste und hätte gern seine Söhne wieder zu sich genommen, aber niemand wusste, wo sie hingerathen waren. Der älteste war aber zu einem Schreiner in die Lehre gegangen, lernte fleissig und unverdrossen und als seine Zeit herum war, dass er wandern sollte, gab ihm der Meister ein Tischchen, das sah gar nicht sonderlich aus und war von ganz gewöhnlichem Holz, aber wenn mans hinstellte und sprach : « Tischchen, deck dich, » ja, da wars auf einmal mit einem saubern Tüchlein bedeckt, und stand da ein Teller mit Messer und Gabel, und auf Schüsseln Gesottenes und Gebratenes, so viel nur Platz hatte, und ein gross Glas mit rothem Wein leuchtete, dass einem das Herz lachte. Nun dachte der junge Gesell : « Du hast genug für dein Lebtag, » zog guter Dinge in der Welt umher und bekümmerte sich gar nicht darum, ob ein Wirthshaus gut oder schlecht war, und hatte er Lust, so kehrte er gar nicht ein, sondern im Feld, im Wald oder auf einer Wiese, wo er war, nahm er sein Tischchen vom Rücken, stellte es vor sich und sprach : « Deck dich, » so war alles da, was sein Herz begehrte. Endlich dachte er, du musst doch deinen Vater wieder sehen, der wird dich mit dem Tischchen gern wieder aufnehmen. Es trug sich zu, dass er auf dem Heimweg Abends in ein Wirthshaus kam, darin viel Gäste sassen, die hiessen ihn willkommen und sprachen, so er was haben wollte, sollte er sich zu ihnen setzen. « Nein, antwortete der Schreiner, ich will euch die paar Bissen nicht von dem Munde wegnehmen, lieber sollt ihr meine Gäste sein. » Sie meinten, er trieb seinen Spass, aber er stellte sein hölzernes Tischchen mitten in die Stube und [184] sprach : « Tischchen

Tischgen mitten in die Stube und sprach : « Tischgen deck dich ! » Aber das Tischgen blieb leer nach wie vor, da sah der Sohn, dass es ihm vertauscht war, schämte sich ; die Verwandten gingen ungetrunken und ungegessen fort und Vater und Sohn mussten wieder zum Handwerk greifen.

deck dich. » Da wars alsbald mit Speisen besetzt, die der Wirth gar nicht hätte herbeischaffen können und wovon der Geruch den Gästen gar niedlich in die Nase stieg. « Ei, ists so gemeint, sprachen sie, so wollen wir zulangen, » rückten heran, zogen ihre Messer und liessen sich's wohlschmecken, denn wenn eine Schüssel abgenommen war, stellte sich eine andere von selbst an den leeren Platz. So waren sie mit dem Gesellen guter Dinge, der Wirth aber stand in einer Ecke und sah zu und wusste nicht, was er davon denken sollte, sprach aber für sich : « So einen Koch könnte ich bei der Wirthschaft wohl brauchen. » Als es spät ward, legten sich die Gäste nach einander schlafen, und der junge Gesell war auch zu Bett gegangen und hatte sein Wünschtischchen in eine Ecke gestellt. Um Mitternacht aber machte sich der Wirth auf, denn die Gedanken liessen ihm keine Ruhe, ging in seine Rumpelkammer, holte ein altes Tischchen, das gerade so aussah, wie das Tischchen deck dich, stellte das in die Ecke und vertauschte es mit dem guten. Am andern Morgen zahlte der Gesell das Schlafgeld, nahm sein Tischchen aus der Ecke mit, dachte gar nicht, dass er ein falsches hätte und ging seiner Wege. Zu Mittag kam er bei seinem Vater an, der freute sich von Herzen, als er ihn wiedersah und sprach : « Nun mein Sohn, was hast du gelernt ? » « Vater, antwortete er, ich bin ein Schreiner geworden. » « Was hast du von der Wanderschaft mitgebracht ? ». sagte der Alte. « Vater, das Beste, was ich mitgebracht habe, ist das Tischchen da. » Der Schneider sah es an, und sah dass es ein altes, schlechtes Tischchen war, aber der Sohn sprach : « Vater, [185]**es ist ein Tischchen deck dich; wenn ich das hinstelle und sag ihm, es sollt sich decken, so stehen auch**

die schönsten Gerichte darauf und ein Wein dabei, der das Herz erfreut; ladet nur alle Verwandten ein, damit sie sich erquicken und erlaben können, denn das Tischchen macht sie alle satt. » Als nun die Verwandten beisammen waren, stellte der Geselle sein Tischchen mitten in die Stube und sprach : « Tischchen deck dich! » aber es liess sich nichts sehen und es blieb so leer wie ein anderer Tisch auch, der die Sprache nicht versteht. Da sah der Sohn wohl, dass er ihm gestohlen war, schämte sich, dass er wie ein Lügner dastand, und die Verwandten gingen ungetrunken und ungegessen wieder heim. Der Vater aber musste fort schneidern und der Sohn bei einem Meister in die Arbeit gehen.

Der zweite Sohn war zu einem Müller gegangen; als er ausgelernt hatte, gab ihm dieser den Esel Bricklebrit zum Geschenk, so oft man zu ihm sagte: « Bricklebrit! » so fing er an Ducaten auszuspeien hinten und vorn. Mit diesem Esel kam er in dasselbige Wirthshaus, wo seinem Bruder das Tischgen deck dich gestohlen war. Er liess sich fürstlich tractiren, und wie die Rechnung kam, ging er in den Stall zu seinem Esel und sagte : « Bricklebrit! » da hatte er mehr Ducaten, als er brauchen konnte. Der Wirth aber hatte das mit angesehen, stand auf in der Nacht, band das Goldeselein los und stellte seinen Esel dafür hin. Mit diesem [166] zog am Morgen der Müllerspursch fort, und wusste nicht, dass er betrogen war. Als er heim kam zu seinem Vater, sagte er auch : « Lebt lustig, ich hab das Eselein Bricklebrit und so viel Gold, als ihr wünscht. » Da liess der Vater wieder alle Verwandten einladen, ein grosses weisses Tuch ward mitten in die Stube ausgebreitet, der Esel aus dem Stall geholt, und auf das Tuch gestellt. Der Müller sprach : « Bricklebrit! » aber

Der zweite Sohn war zu einem Müller gekommen und hatte bei ihm gelernt; als er nun seine Jahre herum hatte, sprach der Müller « Weil du dich so wohl gehalten hast, so schenk ich dir einen Esel, der zieht aber nicht und trägt auch keine Säcke. » « Wozu ist er dann nütze? » fragte der junge Geselle. « Der speit Gold, antwortete der Müller, wenn du ihn auf ein Tuch stellst und sprichst: « Bricklebrit, » so speit dir das gute Thier Goldstücke aus, hinten und vorn. » « Das ist eine schöne Sache, » sprach der Geselle, dankte seinem Meister und zog in die Welt. Wo er hinkam, war ihm das beste gut genug, und je theurer je lieber, denn er konnts bezahlen. Als er sich nun ein wenig in der Welt umgesehen, dachte er, du musst doch sehen, was dein Vater macht, mit dem Esel wird er dich gern aufnehmen. Nun [186] trug sichs zu, dass er in dasselbe Wirthshaus kam, wo sein Bruder auch gewesen war. Der Wirth wollt ihm seinen Esel abnehmen, aber er sprach : « Nein, meinen Grauschimmel, den führe ich selbst in den Stall und bind ihn fest, denn ich muss

umsonst, es kam kein Ducaten zum Vorschein. Da sah er, dass er betrogen war, schämte sich und trieb sein Handwerk, sich zu ernähren.

wissen, wo er steht. Darauf fragte er den Wirth, was zu haben wäre und hiess ihn das beste auftischen. Der Wirth machte Augen und dachte : einer, der seinen Esel selbst anbindet, der hat auch nicht viel zu verzehren; als aber der Geselle in die Tasche griff und ihm zwei Goldstücke gab, um dafür einzukaufen, so lief er und suchte das beste, das er auftreiben konnte. Nach der Mahlzeit sprach der Geselle : « Was bin ich dafür schuldig? » « Noch ein paar Goldstücke, » antwortete der Wirth, der Gast griff in die Tasche, aber sein Gold war gerade zu Ende ; da nahm er das Tischtuch und ging mit hinaus. Der Wirth wusste nicht was das bedeuten sollte, schlich ihm nach und sah, wie er in den Stall ging und schaute durch ein Astloch in der Thüre. Da breitete der Gesell das Tuch unter den Esel und rief « Bricklebrit, » alsbald fing das Eselein an, Gold zu speien von hinten und vorn, dass es ordentlich auf das Tuch niederregnete. « Ei der tausend ! sprach der Wirth, so ein Geldbeutel, der ist nicht übel ! » Als der Geselle seine Zeche bezahlt hatte, legte er sich schlafen, der Wirth aber schlich in der Nacht herab, band einen andern Esel an die Stelle und führte das Goldeselein in einen andern Stall. Morgens zog der Geselle fort, meinte, er hätte seinen Esel und hatte einen andern. Zu Mittag kam er bei seinem Vater an, der freute sich, als er ihn sah, und sprach : « Mein Sohn, was bist du ge[187]worden? » « Ein Müller, lieber Vater, » antwortete er. « Nun was hast du von der Wanderschaft mitgebracht ? » « Vater, einen Esel. » Sprach der Vater : « Esel giebts hier auch, wenns weiter nichts ist. » « Ja, sprach der Sohn, es ist aber ein Goldeselein : sag ich zu ihm : « Bricklebrit, » so speit es Gold ein ganzes Tuch voll. Last nur alle Verwandte rufen,

Der dritte Sohn war zu einem Drechsler gegangen, der schenkte ihm auf die Wanderschaft einen Sack mit einem Knüppel. So oft er sprach : « Knüppel, aus dem Sack ! » so sprang der Knüppel heraus und tanzte unter den Leuten herum, und schlug sie erbärmlich. Der Drechsler aber hatte gehört, dass seine Brüder in einem Wirthshause ihre erworbenen Schätze verloren hätten; also zog er in dasselbige, sagte, dass seine Brüder ein Tischgen deck dich und den Esel Bricklebrit bekommen, was er aber da in dem Sack mit sich führe, das sey noch köstlicher und noch viel mehr werth. Der Wirth war neugierig, meinte aller guten Dinge wären drei, und wollt sich in der Nacht den Schatz auch noch holen. Der Drechsler aber [167] hatte seinen Sack unter sein Kopfkissen gelegt, wie nun der Wirth kam und daran zog, sprach er : « Knüppel aus dem Sack ! » Da fuhr der Knüppel aus dem Sack über den Wirth her, tanzte mit ihm und prügelte ihn so erbärmlich, dass er gern versprach das Tischgen deck dich und den Esel Bricklebrit wieder herauszugeben. Damit zog nun

ich will sie reich machen. » Da wurden alle Verwandte berufen und als sie beisammen waren, sprach der Müller : « Macht ein wenig Platz, » und breitete das beste Tuch auf die Erde, das im Haus war, und dann ging er und zog seinen Esel herein und stellte ihn darauf. Als er nun rief : « Bricklebrit ! » und meinte, die Goldstücke sollten in der Stube herumspringen, zeigte sichs, dass der Esel nichts davon verstand, denn nicht jeder Esel bringt es so weit. Da machte er ein lang Gesicht und sah, dass er betrogen war, die Verwandten aber gingen so arm heim, als sie gekommen waren, und er musste sich wieder bei einem Müller verdingen.

Der dritte Bruder war zu einem Drechsler in die Lehre gegangen, und musste am längsten lernen. Seine Brüder aber schrieben ihm, wie es ihnen ergangen wäre, und wie sie der Wirth noch am letzten Abend um ihre schönen Wunsch-Dinge gebracht hätte. Als der Drechsler nun wandern wollte, sprach sein Meister zu ihm : « Weil du dich so wohl gehalten, so schenk ich dir da einen Sack, darin liegt ein Knüppel. » « Den Sack kann ich wohl umhängen, sprach der Geselle, aber was soll ich den Knüppel drin tragen ? » « Das will ich dir sagen, sprach der Meister, hat dir jemand ein Leid angethan, ruf nur : Knüppel aus dem Sack, so [188] springt dir der Knüppel heraus unter die Leute und tanzt ihnen so lustig auf dem Rücken herum, dass sie acht Tage darnach ruhen müssen und sich nicht regen können, und eher lässt er nicht ab, als bis du zu ihm sagst : « Knüppel in den Sack. » Da dankte ihm der Geselle, hing den Sack um und wenn ihm jemand zu nahe kam und auf den Leib wollte, so sprach er : « Knüppel aus dem Sack, » da sprang der Knüppel aus dem Sack und klopfte

der jüngste Sohn heim, brachte alles seinem Vater, und lebte mit ihm und seinen Brüdern in Glück und Freude.

einem nach dem andern den Rock oder Wams auf dem Rücken aus und wartete gar nicht, bis er ihn erst auszog, und das ging so geschwind, dass, eh sichs einer versah, die Reihe schon an ihm war. Nun kam der Drechsler auch eines Abends in das Wirthshaus, wo seine Brüder bestohlen waren. Er legte seinen Ranzen vor sich auf den Tisch, und erzählte von köstlichen Dingen, die auf der Welt manchmal gefunden würden, als ein Tischchen deck dich, einen Goldesel, das wär aber noch alles nichts gegen den Schatz, den er erlangt habe und da in seinem Sack mit sich führe. Der Wirth spitzte die Ohren und dachte : « Was mag das sein ? aller guten Dinge sind drei ; das sollte ich billig auch noch haben. » Der Gast streckte sich darnach auf die Bank und legte den Sack als Kissen unter den Kopf. Als der Wirth nun meinte, er schlief fest und sonst niemand in der Stube war, ging er herbei und fing an, den Sack vorsichtig zu rücken und daran zu ziehen, ob er ihn vielleicht hervor langen und einen andern unterlegen könnte. Der Drechsler aber hatte schon lange auf ihn gewartet, wie nun der Wirth eben einen herzhaften Ruck thun wollte, rief jener : « Knüppel aus dem Sack ! » Alsbald fuhr das Knüppelchen he[189]raus, dem Wirth auf den Leib und rieb ihm die Nähte, dass es eine Art hatte. Der Wirth fing an, jämmerlich zu schreien, und je lauter er schrie, desto besser schlug es ihm den Takt dazu auf dem Rücken, bis er endlich zur Erde fiel. Sprach der Drechsler : « Willst du jetzt das Tischchen deck dich und den Goldesel wieder heraus geben ? oder der Tanz geht von neuem an. » « Ach nein, » sprach der Wirth, « ich geb alles gern heraus, lasst nur den kleinen Teufel wieder in den Sack kriechen. » Sprach

der Geselle : « Diesmal solls geschehen, aber hüt dich vor Schaden ! » Dann sprach er : « Knüppel, in den Sack ! » und liess ihn ruhen.

Nun zog der Drechsler am andern Morgen mit dem Tischchen deck dich und dem Goldesel heim zu seinem Vater. Der freute sich, als er ihn sah, und sprach : « Nun was hast du gelernt ? » « Vater, ich bin ein Drechsler geworden. » « Ein schönes Handwerk, was hast du aber von der Wanderschaft mitgebracht ? » « Vater, einen Knüppel in dem Sack. » « Ein Knüppel, das ist was rechtes ! » « Ja, aber sag ich : Knüppel aus dem Sack ! so springt er heraus und tanzt mit dem, der mir nicht gut ist, und damit hab ich das Tischchen deck dich und den Goldesel wieder gewonnen. Lasst nur meine Brüder und alle Verwandten kommen, ich will sie reich machen und speisen und tränken. » Als sie nun alle beisammen waren, deckte er ein Tuch auf, holte den Esel und sprach : « lieber Bruder, nun sprich mit ihm. » Da rief der Müller : « Bricklebrit ! » Ei ! da sprangen die Goldstücke dass es klang, und hörten nicht eher auf, als bis die Leute alle ihre Taschen angefüllt hatten. Dann holte der Drechsler das Tischchen und [190] sprach : « Lieber Bruder, nun sprich zu ihm. » Da rief der Schreiner : « Tischchen deck dich ! » alsbald war es gedeckt und vollauf besetzt, nun wurden die Verwandten gespeist und getränkt und gingen vergnügt nach Haus. Der Schneider aber mit seinen drei Söhnen lebte von nun an in Glück und Freude.

Wo ist aber die Ziege hingekommen, die Schuld war, dass die drei Schneiders-Söhne fortgejagt waren ? Die lief in eine Fuchshöhle ; als nun der Fuchs heimkam und in sein Haus schaute, da funkelten ihm aus der Dunkelheit ein paar grosse Augen entgegen, er erschrak

Die Ziege aber war in eine Fuchshöhle gelaufen. Wie nun der Fuchs heim kam, und in seine Höhle guckte, funkelten ihm ein paar grosse Augen entgegen. Vor Schrecken lief er fort, da begegnete ihm der Bär und sagte : « Bruder Fuchs, was machst du

für ein Gesicht? » — « Ein grimmig Thier sitzt in meiner Höhle mit entsetzlichen feurigen Augen. » — « Das will ich dir heraustreiben, sagte der Bär, und ging zur Höhle, wie er aber hinkam, und die Augen schimmern sah, kriegte er auch Furcht, und lief wieder zurück. Da kam eine Biene geflogen und fragte : « Was siehst du so verdriesslich aus, Bär? » — « Es sitzt ein grimmig Thier dem Fuchs in seiner Höhle, das können wir nicht verjagen. » Die Biene sagt : « Ich bin ein geringes Thier, und ihr achtet mich nicht, vielleicht kann ich euch aber helfen. » Fliegt darauf in die Fuchshöhle und sticht die Ziege auf den plat[168]ten rasirten Kopf, da springt sie auf, schreit meh! meh! lauft fort, und niemand weiss bis auf den Tag, wo sie hingelaufen ist.

und lief wieder zurück. Der Bär begegnete ihm, und sah dass der Fuchs ganz verstört war. Da sprach er : « Bruder Fuchs, was machst du für ein Gesicht? » « Ach, antwortete der Rothe, ein grimmig Thier sitzt in meiner Höhle und hat mich mit feurigen Augen angeglotzt. » « Das will ich dir schon heraustreiben, » sprach der Bär, ging mit ihm zur Höhle und schaute hinein, als er aber die feurigen Augen sah, kam die Furcht auch über ihn, dass er gleichfalls auszog und vor dem Feind nicht Stich halten wollte. Es begegnete ihm aber die Biene, die merkte, dass er nicht ganz in seiner Lustigkeit war, und sprach : « Bär, was machst du ein verdriesslich Gesicht? » « Ja, es sitzt dir auch ein grimmig Thier mit ein paar Glotzaugen in des rothen Bruders Haus, das hinauszujagen sind wir zu schwach. » Die Biene sprach : « Ich bin ein armes, schwaches Ding, das ihr nicht im Wege anseht, aber ich will doch sehen, ob ich euch helfen kann. » Darauf flog sie zu der Fuchshöhle, setzte sich der Ziege auf den glatten, geschorenen Kopf und [191] stach sie so gewaltig, dass sie aufsprang, meh! meh! schrieh und wie toll in die Welt hinein lief, und weiss niemand auf diese Stunde, wo sie hingelaufen ist.

Pas un trait de la version ancienne n'a été supprimé dans la version nouvelle. Par contre de nombreuses additions ont été faites. On peut distinguer deux sortes d'additions : les uns tendent à donner au récit plus de cohésion, en marquant mieux l'enchaînement des événements ou en préparant les épisodes ultérieurs ; les autres ont pour objet de donner à la langue elle-même plus de variété et plus de relief.

1° *Additions destinées à mieux assurer l'enchaînement des épisodes.*

Après avoir chassé ses trois fils, le tailleur demeure seul. La 1re édition aborde ici, sans transition, l'histoire de chacun des fils. Mais

la 2ᵉ édition contient une phrase qui fait prévoir l'accueil affectueux que le père fera à ses enfants, à leur retour : « Nun war der Schneider traurig, dass er so ganz allein sein Leben zubringen musste und hätte gern seine Söhne wieder zu sich genommen; aber niemand wusste wo sie hingerathen waren. »

Dans la 1ʳᵉ édition, le retour des trois fils n'est pas expliqué. Dans la 2ᵉ au contraire, les deux aînés disent pourquoi ils espèrent être bien reçus :

Le premier : « Endlich dachte er, du musst doch deinen Vater sehen, der wird dich mit dem Tischchen gern wieder aufnehmen. »

Le second : « Als er sich nun ein wenig in der Welt umgesehen, dachte er, du musst doch sehen, was dein Vater macht, mit dem Esel wird er dich gern aufnehmen. »

Le troisième n'a pas besoin de faire une telle réflexion, puisque, prévenu par une lettre de ses frères, il sait que la colère de son père est passée et qu'un bon accueil lui est réservé. L'épisode même de la lettre a été ajouté par les Grimm ; grâce à cet éclaircissement, on comprend que le troisième frère s'en aille tout droit chez l'aubergiste malhonnête pour recouvrer le bien des deux autres.

La 1ʳᵉ édition n'expliquait pas suffisamment la bienveillance du maître menuisier, du maître meunier, du maître tourneur envers leurs apprentis respectifs. Cette explication se trouve au contraire dans la 2ᵉ édition : le premier apprenti « lernte fleissig und unverdrossen, » et à chacun des deux autres le patron fait son précieux cadeau en disant : « weil du dich so wohl gehalten hast. »

Lorsque le porteur de la table magique offre à dîner aux gens attablés dans l'auberge, ceux-ci, dans la 1ʳᵉ édition, acceptent sans étonnement et sans façon. Dans la 2ᵉ au contraire, ils commencent par faire des mines incrédules, puis forcés de se rendre à l'évidence, « rapprochent leurs chaises, tirent leurs couteaux » et font bonne chère.

On pourrait s'étonner, à lire la 1ʳᵉ édition, que l'aubergiste parvienne si facilement à substituer une table ordinaire à une table magique. Aussi est-il spécifié, dans la 2ᵉ édition, que la fameuse table « sah gar nicht sonderlich aus und war von ganz gewöhnlichem Holz ».

Il pourrait paraître singulier que le propriétaire de la table et celui de l'âne ne s'aperçussent pas du vol dont ils ont été victimes avant d'arriver chez leur père, car l'un et l'autre ont souvent besoin de recourir aux bons offices de leurs auxiliaires merveilleux.

Il faut nécessairement qu'un temps très court s'écoule entre le moment où ils quittent l'auberge et celui où ils arrivent chez leur père. La 1re édition ne donnait aucune précision sur ce point. Dans la 2e il est dit qu'ils arrivent chez leur père le même jour, « zu Mittag ».

Dans la 1re édition, c'est par hasard que l'aubergiste avait observé la façon dont l'âne fournissait de l'or au compagnon meunier. Dans la 2e au contraire, les soupçons de l'aubergiste sont éveillés peu à peu par les paroles, l'attitude et les exigences de ce singulier client. Aussi l'aubergiste espionne-t-il le compagnon jusqu'à ce qu'il ait surpris son secret. Toute une petite scène a été ici ajoutée, qui dépeint heureusement en quelques traits l'insouciance et le laisser-aller que la fortune subite a fait naître chez un homme de médiocre condition.

Pourquoi le hasard voulait-il, dans la 1re édition, que le compagnon tourneur, dont le gourdin devait venger les deux aînés, passât justement le dernier dans l'auberge. La 2e édition apporte ici une explication : son métier était le plus difficile de tous, « er musste am längsten lernen. »

Le retour des deux premiers fils et la déception éprouvée par chacun d'eux en présence des parents assemblés avait été contée dans le détail dès la 1re édition. Mais le retour du troisième fils n'y était mentionné qu'en quelques mots. Dans la 2e édition les Grimm ont tenu, par un juste souci de symétrie, à décrire en entier la scène où la table authentique et l'âne véritable sont restitués à leurs propriétaires. Ils avaient le droit de dire qu'ils n'ajoutaient rien au conte ; ils utilisaient des motifs déjà mis en œuvre dans les parties qui précédent ; le père accueille son troisième fils par les questions mêmes qu'il avait posées aux deux premiers et la table ou l'âne sont présentés aux parents assemblés de la même façon que l'avaient été la table fausse ou l'âne substitué ; seul le dénouement de la présentation diffère, comme il est nécessaire. Cette addition était essentielle et indispensable.

On pourrait être tenté de penser que de telles considérations touchent parfois, à force de minutie, à la puérilité. Il ne paraît pas douteux pourtant que les frères Grimm n'aient accompli les changements indiqués pour les raisons que nous invoquons ici. Il n'est pas illogique de prétendre qu'ils ont cherché à introduire le plus de vraisemblance possible dans un récit invraisemblable en soi. Les auditeurs habituels des contes, c'est-à-dire les enfants, ne font pas

d'objections au merveilleux des situations ; pour eux l'univers est encore plein de merveilleux; ils ne sont pas choqués par l'idée d'une table qui spontanément se couvre de mets. Mais ils sont portés à élever des objections sur tous les points où leur expérience journalière leur permet de relever des difficultés ou des contradictions. C'est pourquoi il est nécessaire de donner aux détails secondaires du récit beaucoup de vraisemblance. Et si les remarques que nous avons faites paraissent parfois enfantines, c'est qu'elles s'appliquent aux menues difficultés que soulèveraient surtout des esprits d'enfants.

2° *Améliorations de style.*

Les conteurs populaires usent volontiers du style direct ; c'est un de leurs procédés les plus habituels. Les frères Grimm qui dans la 1re édition n'avaient fait qu'un emploi assez restreint du style direct, l'introduisirent fréquemment dans leurs contes à partir de la 2e. Le conte de *Tischchen deck dich* en contient plusieurs exemples frappants.

Dans la 1re édition, il est simplement dit que le tailleur, au comble de l'irritation, chasse l'un après l'autre ses trois fils à grands coups de bâton. Dans la 2e édition, les coups de bâton sont accompagnés d'injures et de reproches : « Ei, du Lügner, was hast du meine Ziege hungern lassen ! » ; « Ei der Bösewicht!... so ein frommes Thier hungern zu lassen ! » ; « Wart du Lügenbart !... willst du mich zum Narren haben ! » Après quoi, se retournant vers la chèvre, il marque son affection un peu ridicule pour l'animal par la parole suivante : « Komm, liebes Thierlein, ich will dich zur Weide führen. » Lorsqu'enfin il a découvert la malice de la chèvre, il ne se contente plus de la chasser ; il s'écrie en outre : « Wart,... du gottloses, undankbares Geschöpf, du sollst dich nicht mehr unter ehrlichen Menschen sehen lassen ! »

Les maîtres menuisier, meunier, tourneur, dans la 2e édition, accompagnent de phrases en style direct le don qu'ils font à leurs apprentis de la table, de l'âne ou du gourdin. C'est également par quelques paroles en style direct que le tailleur accueille ses trois fils à leur retour. En passant, on peut faire ici une remarque accessoire ; c'est que dans les trois cas le tailleur s'exprime en des termes à peu près identiques ; il faut voir dans cette fidèle reproduction d'une même phrase une particularité que les frères Grimm considéraient comme tout à fait populaire et à laquelle ils ont eu recours en bien d'autres cas.

Parfois le discours direct qui existait déjà dans la 1re édition a reçu un développement important, ou il a été remplacé par d'autres expressions que les frères Grimm jugeaient meilleures. — Lorsque le propriétaire de la table magique arrive à l'auberge, les hôtes attablés l'invitent à prendre place à côté d'eux ; dans la 1re édition il leur fait cette réponse assez terne : « nein, aber ihr sollt mit mir essen ; » dans la seconde au contraire il s'écrie, non sans une certaine suffisance : « Nein,... ich will euch die paar Bissen nicht von dem Munde wegnehmen, lieber sollt ihr meine Gäste sein ». Cette parole révèle un trait de caractère. — L'hôtelier, en voyant la table magique se couvrir de mets incessamment renouvelés, pense, à part soi, dans la 1re édition : « wenn du ein solches Tischgen hättest, wärst du ein reicher Mann » ; à cette exclamation un peu plate, les Grimm ont substitué dans la 2e édition une expression imagée : « so einen Koch könnte ich bei der Wirthschaft wohl brauchen. » — Lorsque le fils aîné arrive chez son père, il l'assure, dans la 1re édition, que les temps d'indigence sont passés parce qu'il possède un « Tischgen deck dich » ; dans la 2e il est plus loquace ; il expose avec complaisance les vertus de sa table et prend en outre l'initiative de convoquer tous les parents, afin de faire montre devant eux de sa fortune nouvelle. La vanité naïve qui s'était déjà manifestée dans la scène de l'auberge est ainsi décelée par un trait nouveau, en même temps que le récit gagne en vivacité. Le compagnon meunier d'ailleurs fait preuve d'une fatuité semblable : ayant réuni ses parents pour les rendre témoins de la pluie d'or, il commence par leur dire avec une simplicité affectée : « macht ein wenig Platz ».

Dans un cas enfin, le style direct sert à mettre en valeur un proverbe. Il suffit de rapprocher les deux rédactions pour voir combien la seconde l'emporte en force et en netteté :

(1re éd., t. I, p. 166.)	(2e éd., t. I, p. 188.)
Der Wirth war neugierig, meinte aller guten Dinge wären drei, und wollt sich in der Nacht den Schatz auch noch holen.	Der Wirth spitzte die Ohren, und dachte : « Was mag das sein ? aller guten Dinge sind drei ; das sollte ich billig noch haben. »

Cette même citation fournit un exemple d'une sorte de corrections dont les Grimm ont fait un usage fréquent ; c'est la substitution d'une expression imagée ou simplement colorée à un terme courant. Au mot « neugierig » ils substituent ici cette image « die Ohren spitzen ». En un autre endroit ils glissent un idiotisme : au

lieu de «... kriegte er auch Furcht, und lief wieder zurück », ils disent : «... kam die Furcht auch über ihn, dass er gleichfalls auszog und nicht *Stich halten* wollte ». Un peu plus loin, l'expression « feurige Augen » fait place à un mot plus expressif encore, « Glotzaugen ». Plutôt que de dire, comme dans la 1re édition, qu'après la déception qu'ils ont éprouvée devant la table fausse, le tailleur et son fils doivent « wieder zum Handwerk greifen », les Grimm emploient dans la 2e édition un mot presque comique : le père, disent-ils, est contraint de « fortschneidern ».

Aussi bien ils ne se contentent pas de substituer des expressions nouvelles à des expressions anciennes ; ils se plaisent encore à enrichir le conte de termes pittoresques. Ils ne disent plus, comme dans la 1re édition, que le gourdin enfermé dans le sac rosse impitoyablement les ennemis de son propriétaire; ils s'expriment comme il suit, avec cet air de tranquille malice que prennent des gens du peuple employant un ironique euphémisme : « (er) klopfte einem nach dem andern den Rock oder Wams auf dem Rücken *und wartete gar nicht, bis er ihn erst auszog.* » Un peu plus loin, contant la mésaventure de l'aubergiste enfin puni, ils emploieront une expression analogue : « das Knüppelchen... *rieb ihm die Nähte.* » Ils ajouteront enfin : « je lauter er schrie, desto besser *schlug es ihm den Takt dazu* auf dem Rücken. » Pour donner une idée de la qualité des mets qui spontanément apparaissent sur la table magique, ils écrivent : « ein gross Glas mit rothem Wein leuchtete, *dass einem das Herz lachte.* »

La plupart des menues additions que l'on peut encore relever dans la seconde rédaction du conte ont pour objet soit de remplacer une expression abstraite par une expression concrète, soit de substituer une précision de détail à une indication générale, soit enfin d'indiquer un geste, un mouvement, une attitude caractéristique des divers personnages du conte. Par exemple, au lieu de « das Essen » les Grimm disent « Gesottenes und Gebratenes », et plutôt que de qualifier les mets de « kostbar », ils notent que leur fumet monte agréablement aux narines des convives. Le tailleur ne se contente pas de conduire sa chèvre « unter die besten Kräuter » ; il l'amène « an grüne Hecken und unter Schafrippe ». On nous dépeint le geste du fils qui veut ramener la chèvre au logis : « (er) fasste sie am Strickchen ». Nous avons eu un peu plus haut, à propos d'une correction d'un autre ordre, l'occasion de signaler un autre geste : les hôtes de l'auberge, mis en appétit par

le spectacle des mets étalés sur la table magique, « rückten heran, zogen ihre Messer ». Lorsque le tailleur croit être berné pour la troisième fois par un de ses fils, il se précipite sur lui « mit einem rothen Gesicht ».

Nous trouvons encore dans ce conte une addition d'un autre ordre : c'est celle qui consiste à appliquer un surnom aux personnages. Le renard est appelé dans la 2e édition « der rothe Bruder », ou simplement « der Rothe ». Nous verrons que les Grimm, dans la suite, auront assez souvent recours aux surnoms.

Il reste enfin à signaler des corrections qui ne concernent que la langue. D'une part les frères Grimm ont fait disparaître une forme désuète « scheerte » et l'ont remplacée par la forme habituelle « schor ». D'autre part ils se sont efforcés de faire disparaître les mots étrangers : le mot « tractiren », qui revient deux fois dans la 1re édition, a disparu de la 2e ; « Goldstücke » a été substitué à « Ducaten » et « Bartmesser » à « Rasirmesser ».

En pratiquant le même examen sur le conte 39 nous obtiendrons encore quelques indications nouvelles sur les procédés de remaniement des frères Grimm.

CONTE 39.

(1re éd., t. I, p. 180.)

VON DEN WICHTELMAENNERN

I. Von dem Schuster, dem sie die Arbeit gemacht.

Ein Schuster war so arm geworden, dass er nichts mehr hatte, als das Leder für ein einziges paar Schuhe. Die schnitt er am Abend zu, legte sich ins Bett und wollte sie am andern Morgen in die Arbeit nehmen. Wie er aber aufgestanden ist, und sich zur Arbeit setzen will, da stehen die beiden Schuhe schon fertig und schön gemacht auf seinem Tisch. Es kam auch bald ein Käufer, der bezahlte sie so gut, dass sich der Schuster Leder zu zwei paar Schuhen kaufen konnte, die schnitt er wieder Abends zurecht, und wie er sie am andern Morgen arbeiten wollte, waren sie eben so wohl schon fertig, und für das Geld, das er daraus löste, konnte

(2e éd., t. I, p. 202.)

DIE WICHTELMAENNER

I. Von einem Schuster, dem sie die Arbeit gemacht.

Es war ein Schuster ohne seine Schuld allmählig so arm geworden, dass ihm endlich nichts mehr übrig blieb, als Leder zu einem einzigen Paar Schuhe. Nun schnitt er das Abends zu um es Morgen in die Arbeit zu nehmen, und weil er ein gutes Gewissen hatte, legte er sich darauf ruhig zu Bett, befahl sich Gott und schlief ein. Morgens, nachdem er sein Gebet verrichtet hatte und sich zur Arbeit setzen wollte, so standen die beiden Schuhe ganz fertig auf seinem Tisch. Er wusste nicht, was er vor Verwunderung sagen sollte, als er sie näher betrachtete, waren sie auch so sauber gearbeitet dass kein Stich daran falsch war, als sollt' es ein Meisterstück seyn. Auch

er Leder zu vier paar Schuhen kaufen, die aber standen am dritten Morgen gemacht da. Und so gings weiter, so viel der Schuster am Abend zugeschnitten hatte, so viel war am Morgen fertig, und er war bald wieder ein wohlhabender Mann.

Wie er sich eines Abends kurz vor Weihnachten zu Bett legen wollt, und wieder vieles zurecht geschnitten hatte, sprach er zu seiner [181] Frau : « Wir wollen doch einmal aufbleiben und sehen, wer in der Nacht unsere Arbeit thut. » Also steckten sie ein Licht an, verbargen sich in den Stubenecken hinter die Kleider, die da aufgehängt waren und gaben Acht. Um Mitternacht kamen zwei kleine niedliche, nackte Männlein, die setzten sich an den Arbeitstisch, nahmen alle zugeschnittene Arbeit vor sich, und arbeiteten so unglaublich geschwind und behend, dass der Schuster vor Verwunderung die Augen nicht von ihnen abwenden konnte. Sie hörten auch nicht auf, bis sie alles fertig gemacht hatten, dann sprangen sie fort und es war noch lange nicht Tag.

Die Frau aber sprach zu ihrem Mann : « Die kleinen Männer haben uns reich gemacht, wir müssen uns dankbar beweisen, sie dauern mich, dass sie ohne Kleider herumgehen und frieren; ich will Hemder, Rock, Camisol und Hosen für sie nähen, auch jedem ein paar Strümpfe stricken, mach du jedem ein paar kleine Schuhe. » Der Mann war das zufrieden, und wie alles fertig war, legten sie es am Abend zurecht, sie wollten auch sehen, was die Männlein dazu machten und versteckten sich wieder. Die Kleinen kamen, wie gewöhnlich, um Mitternacht; wie sie die Kleider da liegen sahen, schienen sie recht fröhlich, mit der grössten Geschwindigkeit zogen sie sich an, und als [182] sie fertig

trat denselben Tag schon ein Käufer ein und dem gefielen die Schuhe so gut, dass er mehr als gewöhnlich dafür bezahlte, und der Schuster von dem Geld Leder zu zwei Paar Schuhen erhandeln konnte. Abends schnitt er die zu und wollte Morgens frisch an die Arbeit gehen, aber er brauchte es nicht, denn als er aufstand, waren sie schon [203] fertig und es blieben auch nicht Käufer aus, die ihm so vie Geld gaben, dass er zu vier Paar Schuhen das Leder kaufen konnte. Die schnitt er Abends wieder zu und fand sie am Morgen fertig und so gings immer fort, was er Abends zuschnitt, das war am Morgen verarbeitet, also dass er bald wieder zu einem wohlhabenden Manne ward mit ehrlichem Auskommen. Nun geschah es, dass eines Abends kurz vor Weihnachten, nachdem der Mann wieder zugeschnitten hatte, er vor Schlafengehen zu seiner Frau sprach : « Wie wär's, wenn wir diese Nacht aufblieben, um zu sehen, wer uns solche hilfreiche Hand leiste ? » Die Frau wars zufrieden und steckte ein Licht an, darauf verbargen sie sich in den Stubenecken hinter den Kleidern, die da aufgehängt waren, und gaben Acht. Als es Mitternacht war, da kamen zwei kleine, niedliche, nackte Männlein, setzten sich vor des Schusters Tisch, nahmen alle zugeschnittene Arbeit zu sich und fingen an mit ihren Fingerlein so behend und schnell zu stechen, nähen, klopfen, dass der Schuster vor Verwunderung die Augen nicht abwenden konnte. Sie liessen nicht nach, bis alles zu Ende gebracht war und fertig auf dem Tisch stand, und das war lange vor Tag; und dann sprangen sie schnell fort.

Am andern Morgen sprach die Frau : « Die kleinen Männer haben uns reich gemacht, dafür müssen wir dankbar seyn. Sie dauern

waren, huben sie an zu hüpfen, zu springen, zu tanzen, und so tanzten sie zur Thür hinaus, und sind nicht wieder gekommen.

mich, dass sie so herumlaufen und nichts am Leib haben und frieren. Weisst du was? ich will Hemdlein, Rock, Wams und Höslein für sie nähen, auch jedem ein Paar Strümpfe stricken; mach du jedem ein Paar Schühlein dazu. » Der Mann [204] war es wohl zufrieden; Abends, wie sie alles zusammen hatten, legten sie es statt der zugeschnittenen Arbeit auf den Tisch und versteckten sich dann, weil sie sehen wollten, wie sich die Männlein dabei anstellen würden. Um Mitternacht kamen sie beide gelaufen und wollten arbeiten, als sie aber die Kleider liegen sahen, bezeigten sie grosse Freude. Mit der grössten Geschwindigkeit zogen sie sie an und dann hüpften, sprangen und tanzten sie darin, tanzten zur Thüre hinaus und blieben von nun an aus, dem Schuster aber ging es sein Lebtag wohl.

Les additions les plus importantes ici sont celles qui concernent l'enchaînement logique des épisodes. La première rédaction ne faisait rien connaître du caractère et des qualités morales du cordonnier, à qui les gnomes rendent bénévolement de si grands services. La seconde au contraire le présente comme un homme pieux et méritoire : il est devenu pauvre « ohne seine Schuld »; après avoir taillé sa dernière pièce de cuir, il s'en va paisiblement prendre son repos, « weil er ein gutes Gewissen hatte » ; avant de s'endormir, il se recommande à Dieu, et au réveil il ne manque pas de faire sa prière. Il semble bien que ces additions trahissent chez les Grimm un souci tout nouveau : celui de respecter l'âme des enfants et de ne point heurter les enseignements moraux qu'ils ont reçus de leurs parents ou de leurs premiers éducateurs. Les Grimm sont d'ailleurs très éloignés de vouloir faire eux-mêmes œuvre d'éducateurs et de moralisateurs ; ils professent, nous le savons, que toutes les intentions particulières doivent être écartées du conte. Mais ils s'efforcent d'accorder la morale latente des contes avec la simple morale du peuple, laquelle se fonde sur la religion.

D'autres additions servent encore à mieux marquer la liaison des

divers épisodes. C'est au moment d'aller se coucher, « vor Schlafengehen », que subitement le cordonnier propose à sa femme d'épier les mystérieux bienfaiteurs. Ceux-ci, leur besogne terminée, « sprangen schnell fort »; détail assez menu, mais nécessaire pourtant, car on eût pu croire, d'après la première rédaction, qu'ils ne quittaient pas la maison. Enfin la 2e édition apportait, en guise de conclusion, une phrase, « dem Schuster aber ging es sein Lebtag wohl », qui répondait à une préoccupation prévue des auditeurs; car le cordonnier eût justement regretté son acte de reconnaissance si la fortune l'avait fui en même temps que les gnomes.

Comme dans le conte précédent, certaines attitudes ou certains gestes des personnages sont mieux dépeints qu'auparavant. La 1re édition ne dit pas ce que fait le cordonnier en trouvant les souliers tout prêts sur sa table. Dans la seconde au contraire, on le voit d'abord demeurer immobile de stupéfaction, puis prendre les souliers pour les examiner de près en connaisseur.

La première rédaction passe rapidement sur l'aventure, répétée de soir en soir, des souliers préparés par le cordonnier et achevés par les gnomes. Dans la seconde, loin de craindre les répétitions d'expression, les frères Grimm se sont au contraire appliqués à reproduire certaines phrases qui sont comme le signe caractéristique d'un motif :

> « Nun schnitt er das Abends zu... »
> « Abends schnitt er die zu... »
> « Die schnitt er Abends wieder zu...

C'est de propos délibéré que les frères Grimm ont introduit ici ces répétitions d'expressions; elles marquent dans le récit une sorte de rythme que l'on peut observer en un grand nombre de contes.

Un idiotisme, « eine hilfreiche Hand leisten », a été substitué à l'expression un peu terne « die Arbeit thun ».

Un mot étranger « Camisol » a été remplacé par « Wams ».

Le pluriel désuet « Hemder » a disparu pour faire place à « Hemdlein ».

Enfin une gaucherie de style a été corrigée. La phrase suivante (1re éd., t. I, p. 181) contenait trois fois en deux lignes les mots *Arbeit* ou *arbeiten* : « ... die setzten sich an den *Arbeitstisch*, nahmen alle zugeschnittene *Arbeit* vor sich, und *arbeiteten* so geschwind... » Elle a été ainsi modifiée : « ... setzten sich vor des Schusters Tisch, nahmen alle zugeschnittene Arbeit zu sich und fingen an mit ihren Fingerlein so behend und schnell zu stechen,

nähen, klopfen... » Non seulement la correction a fait disparaître une répétion fâcheuse, mais elle a encore substitué au terme abstrait *arbeiten* les termes de métier *stechen*, *nähen*, *klopfen*.

Il apparaît donc que, dès la 2e édition, les frères Grimm ont remanié, non certes la matière de leurs contes qui était à leurs yeux sacrée et intangible, mais l'expression dont ils se jugeaient dans une certaine mesure les maîtres, puisqu'elle ne dépendait d'aucune tradition écrite et qu'il était de son destin d'être modifiée par chacun des individus qui répétaient le conte. On sait pourtant que quelques années plus tôt, vers 1812, les frères Grimm avaient prétendu que la forme des œuvres populaires s'imposait aux hommes, qu'elle ne dépendait d'aucune initiative isolée, qu'elle fleurissait spontanément; ils niaient qu'aucun poète ou écrivain y eût jamais opéré des remaniements conscients. On voit qu'en 1819 la rigueur de leur théorie avait fléchi. Les frères Grimm sont désormais, en ce qui concerne l'expression littéraire des contes, les collaborateurs avisés et réfléchis de la tradition populaire. Jusqu'à la fin de leur carrière ils ne cesseront d'être des stylistes scrupuleux. Les deux contes mêmes que nous venons d'étudier nous en fourniront des preuves nouvelles, car ils n'ont pas subi, de 1819 à 1857, de moindres remaniements qu'au moment de la 2e édition.

* * *

Les remaniements consistant en fusions de versions ont été si fréquents dans le tome I de la 2e édition, et le texte de 1812 est si différent de celui de 1819, qu'il n'y a pas beaucoup de contes où l'on puisse observer aussi bien que dans les deux précédents le minutieux travail du style. Pourtant le conte 50, *Dornröschen*, montre, par un exemple caractéristique, combien les frères Grimm avaient plaisir à développer parfois des traits qui, dans la première rédaction, étaients eulement indiqués; sans rien inventer, sans introduire aucun détail nouveau, ils ont, dans la seconde édition, conté l'éveil de la *Belle au bois dormant* et de tout son château avec une vie singulière.

(1re éd., t. I, p. 228.)	(2e éd., t. I, p. 252.)
Da kam er ins Schloss, und in dem Hof lagen die Pferde und schliefen, und die bunten Jagdhunde, und auf dem Dach sassen die Tauben und hatten ihre Köpf-	Er kam ins Schloss, da lagen im Hof die Pferde und scheckigen Jagdhunde und schliefen, auf dem Dache sassen die Tauben und hatten das Köpfchen unter den

chen in den Flügeln gesteckt, und wie er hineinkam, schliefen die Fliegen an den Wänden, und das Feuer in der Küche, der Koch und die Magd, da ging er weiter, da lag der ganze Hofstaat und schlief, und noch weiter, der König und die Königin; und es war so still, dass einer seinen Athem hörte, da kam er endlich in den alten Thurm, da lag Dornröschen und schlief. Da war der Königssohn so erstaunt über ihre Schönheit, dass er sich bückte und sie küsste, und in dem Augenblick wachte sie auf, und der König und die Königin, und der ganze Hofstaat, und die Pferde und die Hunde, und die Tauben auf dem Dach, und die Fliegen an den Wänden, und das Feuer stand auf und flackerte und kochte das Essen fertig, und der Braten brutzelte fort, und der Koch gab dem Küchenjungen eine Ohrfeige, und die Magd rupfte das Huhn fertig. Da ward die Hochzeit von dem Königs[229]sohn mit Dornröschen gefeiert, und sie lebten vergnügt bis an ihr Ende.

Flügel gesteckt. Und als er ins Haus kam, schliefen die Fliegen an der Wand, der Koch in der Küche hielt noch die Hand, als wollte er den Jungen anpacken und die Magd sass vor dem schwarzen Huhn, das sollte gerupft werden. Da ging er weiter und sah den ganzen Hofstaat da liegen und schlafen und oben drüber den König und die Königin. Da ging er noch weiter und alles war so still, dass einer seinen Athem hören konnte, und endlich kam er zu dem Thurm und öffnete die Thüre zu der kleinen Stube, in welcher Dornröschen lief. Da lag es und war so schön, dass er die Augen nicht ab[253]wenden konnte, und er bückte sich und gab ihm einen Kuss. Wie er ihm den Kuss gegeben, schlug Dornröschen die Augen auf, erwachte und sah ihn freundlich an. Dann gingen sie zusammen herab und der König erwachte und die Königin und der ganze Hofstaat und sahen einander mit grossen Augen an. Und die Pferde im Hof standen auf und rüttelten sich, die Jagdhunde sprangen und wedelten; die Tauben auf dem Dach zogen das Köpfchen unterm Flügel hervor, sahen umher und flogen ins Feld : die Fliegen an den Wänden krochen weiter ; das Feuer in der Küche erhob sich, flackerte und kochte das Essen und der Braten brutzelte fort ; der Koch gab dem Jungen eine Ohrfeige, dass er schrie und die Magd rupfte das Huhn fertig. Und da wurde die Hochzeit des Königssohns mit Dornröschen in aller Pracht gefeiert und sie lebten vergnügt bis an ihr Ende.

On peut observer que le procédé d'amplification des frères Grimm est fort simple. La première rédaction rapporte en une phrase unique, un peu longue et un peu pesante, tous les événements qui se passent dans les diverses parties du château à partir

de l'instant où le prince s'est baissé vers Dornröschen pour l'embrasser. De chacun des éléments de cette phrase surchargée, les frères Grimm ont fait, dans leur seconde rédaction, une phrase indépendante. Là où un verbe unique, *aufwachen*, suffisait pour toute une série de sujets différents, *Dornröschen*, *der König*, *die Königin*, *der ganze Hofstaat*, etc., il leur a fallu employer un certain nombre de verbes nouveaux; ces verbes ont apporté dans la narration, non seulement plus de variété, mais encore plus de précision et de pittoresque; ils ont dépeint des gestes, des attitudes, des mouvements : les courtisans « sahen einander mit grossen Augen an», les chevaux « standen auf und rüttelten sich », les chiens « sprangen und wedelten », les pigeons « zogen das Köpfchen unterm Flügel hervor, sahen umher und flogen ins Feld», les mouches arrêtées sur les murs « krochen weiter ».

Il n'y a dans toute cette page qu'un seul détail vraiment nouveau; c'est le suivant : « Dann gingen sie (le prince et Dornröschen) zusammen herab. » L'addition est de médiocre importance; on ne peut pas dire pourtant qu'elle soit arbitraire. Elle s'explique par le souci de donner à l'enchaînement des divers épisodes la plus grande vraisemblance possible : il a été dit en effet, au début du conte, que Dornröschen s'était soudain endormie, après s'être piquée avec un fuseau, dans une chambre écartée, située au haut d'une tour ; il faut bien par conséquent qu'elle redescende avec le prince pour retrouver dans les appartements royaux ses parents qui s'éveillent.

D'autres contes, comme *Die weisse Schlange* (n° 17) et *Rothkäppchen* (n° 26), offrent des exemples de remaniements partiels; mais les changements n'affectent ici que de menus détails. Dans le premier de ces deux contes, un serviteur est en danger d'être condamné à mort parce qu'un anneau précieux, appartenant à la reine, a disparu. Si un pareil danger menace ce serviteur, c'est sans doute qu'on le soupçonne d'avoir volé l'anneau. Mais la première rédaction n'exprimait qu'insuffisamment l'idée du soupçon; il semblait surtout que le serviteur dût accepter, à ses risques et périls, la tâche de trouver le coupable. La seconde rédaction a apporté une correction nécessaire :

(1re éd., t. I, p. 64.)	(2e éd., t. I, p. 93.)
Der König sagte auch, wenn er nicht bis Morgen den Dieb schaffe, solle er bestraft werden, als wäre ers gewesen.	Der König schalt ihn hart aus und drohte, wenn er den Dieb nicht bis Morgen zu nennen wisse, so sollte er als der Thäter angesehen und gerichtet werden.

Le coupable, heureusement, se découvre; c'est un canard, qui a avalé l'anneau. Mais, comme il est bizarre qu'un canard confonde un anneau d'or avec sa nourriture ordinaire, la seconde rédaction explique la méprise de la bête :

(1re éd., t. I, p. 64.)	(2e éd., t. I, p. 93.)
« ich habe einen Ring gefressen, den die Königin verloren hat. »	« ich habe einen Ring, der unter der Königin Fenster lag, in der Hast mit geschluckt. »

Ce même conte fournit un exemple de substitution du style direct au style indirect :

(1re éd., t. I, p. 65.)	(2e éd., t. I, p. 94.)
Darauf kam er in einen Wald, da warfen die Raben ihre Jungen aus den Nestern, sie wären gross genug, sprachen sie, und könnten sich selber ernähren.	Er ritt weiter und kam in einen Wald, da sassen zwei Raben-Eltern auf dem Nest, warfen ihre Jungen hinaus und sprachen : « Ihr seyd doch gross genug und könnt euch selbst ernähren, wir können euch nicht mehr satt machen. »

D'ailleurs les contes qui résultent d'un mélange de versions présentent parfois des corrections toutes semblables à celles des contes qui ne sont fondés que sur une seule version primitive. C'est le cas du conte 20, *Das tapfere Schneiderlein*, dont la première partie reproduit avec quelques variantes le début de l'un des contes qui lui ont donné naissance :

(1re éd., t. I, p. 85.)	(2e éd., t. I, p. 103.)
An einem Sommermorgen sass ein Schneiderlein auf seinem Tisch vor dem Fenster, da kam eine Bauersfrau der Strasse daher und rief : « Gut Mus feil ! gut Mus feil ! » — Da streckte das Schneiderlein seinen Kopf zum Fenster hinaus und rief : « Hier herauf, liebe Frau, ihr macht einen guten Kauf. » Als die Frau hinauf kam, besah es alle Töpfe, zuletzt kauft es sich ein Viertelpfund. Darnach schnitt es ein Stück Brot über den ganzen Laib, schmierte das Mus darauf, legte es neben sich auf den Tisch und gedacht, du wirst gut schmecken, aber erst will ich das eine Camisol fertig machen, eh ich dich esse ; fing an zu nähen	An einem Sommermorgen sass ein Schneiderlein auf seinem Tisch am Fenster und nähte. Da kam eine Bauersfrau die Strasse daher und rief : « Gut Mus feil! gut Mus feil! » Das klang dem Schneiderlein lieblich in die Ohren, er steckte sein zartes Häuptlein zum Fenster hinaus und rief : « Nur hier herauf, liebe Frau, hier wird sie ihre Ware los. » Als die Frau hinauf kam, musste sie ihren ganzen Korb auspacken ; das Männlein besah alle Töpfe, endlich kauft es nur ein Viertelpfund, dass die Frau ganz ärgerlich und brummig fortging. « Nun das soll mir Gott gesegnen, » rief das Schneiderlein, « und soll mir Kraft und Stärke geben, » holte

und machte grosse Stiche vor Freuden.

das Brot, schnitt sich ein Stück über den ganzen Laib und strich das Mus darauf. « Du wirst gut schmecken, » sprach es, « aber erst will ich den Wams fertig machen, eh ich anbeisse, » legte es neben sich, nähte und machte vor Freude immer grössere Stiche.

La phrase qui, dans la 1re édition, commence par ces mots : « Darnach schnitt es ein Stück Brot über den ganzen Laib... » a paru aux frères Grimm trop longue et trop chargée. Ils l'ont rompue ; l'allure du récit en est devenue plus légère. Ils ont en outre intercalé une phrase en style direct : « Nun das soll mir Gott gesegnen », qui donne à l'ensemble plus de variété et d'animation. Un trait de la première rédaction, « besah es alle Töpfe », a été pour eux l'occasion d'esquisser une petite scène de comédie : la paysanne, après avoir déballé toute sa marchandise, s'en va mécontente d'avoir trop peu vendu. Nous verrons que par la suite les frères Grimm ont encore développé cette scène. En passant, ils ont indiqué d'un mot (sein zartes Häuptlein) que le tailleur, qui plus tard fera trembler un géant, n'est qu'un gringalet. Ils ont inséré dans la rédaction nouvelle une expression imagée, « das klang dem Schneiderlein lieblich in die Ohren », qui donne plus de couleur au style et qui en outre sert utilement à relier deux moments différents du récit. Ils ont supprimé l'expression « ihr macht einen guten Kauf », qui s'adresserait plus justement à un acheteur qu'à une vendeuse. Ils ont remplacé le mot étranger « Camisol » par le mot allemand « Wams ». Enfin ils ont fait une petite modification qui relève de la syntaxe : dans la phrase « da kam eine Bauersfrau der Strasse daher », le génitif *der Strasse* s'explique sans doute par l'analogie ; il rappelle les expressions si courantes : « Er kam des Weges, geh deines Weges ; » mais l'accusatif qui lui a été substitué dans la 2e édition, *die Strasse daher*, est assurément beaucoup plus conforme à l'usage.

Il s'en faut toutefois de beaucoup que les corrections de cet ordre soient aussi nombreuses dans la 2e édition que dans les éditions suivantes. Nons connaissons la raison de cette différence : c'est qu'à partir de la 2e édition la matière même de chaque conte n'a plus varié ; les remaniements ont donc tous porté sur la forme. Dans la 2e édition au contraire, les remaniements, comme nous l'avons montré, avaient surtout porté sur le groupement et l'arran-

gement des éléments du conte. Les deux premières éditions présentent en beaucoup d'endroits une diversité trop grande pour que l'on puisse songer à comparer d'un bout à l'autre les deux textes. Nous nous contenterons, pour terminer l'examen comparatif de la 1re et de la 2e édition, de signaler quelques-uns des changements significatifs que l'on y rencontre.

Nous avons noté, dans le premier chapitre, que certaines suppressions de contes avaient été provoquées par le désir évident de ménager l'esprit des enfants. On observe dans la 2e édition quelques changements de texte où de nouveau ce souci transparaît. Voici le plus frappant de tous. Rapunzel, la jeune princesse, a été enfermée dans une tour par une mauvaise fée ; nul ne peut pénétrer dans la tour, car elle n'a pas d'entrée. La fée veut-elle rejoindre sa prisonnière, il faut que Rapunzel déroule sa longue chevelure et la laisse tomber jusqu'au sol ; la fée grimpe alors en s'aidant de ces tresses. Il arrive qu'un jeune prince est témoin du manège de la fée ; il attend le départ de la vieille, puis pénètre à son tour jusqu'à Rapunzel ; il revient souvent et finit par la rendre mère. Un moment vient où la grossesse ne peut plus être cachée, et c'est seulement alors que la fée comprend qu'elle a été bernée. Dans la 2e édition les frères Grimm ont supprimé le passage relatif à la grossesse :

(1re éd., t. I, p. 41.)

So lebten sie lustig und in Freuden eine geraume Zeit, und die Fee kam nicht dahinter, bis eines Tages das Rapunzel anfing und zu ihr sagte : « Sag sie mir doch, Frau Gothel, *meine Kleiderchen werden mir so eng und wollen nicht mehr passen.* » « Ach du, gottloses Kind, sprach die Fee...

(2e éd., t. I, p. 68.)

So lebten sie lustig und in Freuden eine geraume Zeit, und hatten sich herzlich lieb, wie Mann und Frau. Die Zauberin aber kam nicht dahinter, bis eines Tages das Rapunzel anfing und zu ihr sagte : « Sag' sie mir doch, Frau Gothel, *sie wird mir viel schwerer heraufzuziehen als der junge König.* » « Ach du, gottloses Kind, sprach die Zauberin...

Il est à peine besoin de montrer combien la seconde version est psychologiquement moins satisfaisante que la première. Si Rapunzel a été assez rusée pour dissimuler pendant plusieurs mois ses rapports avec le prince, on peut la croire capable de toujours rester sur ses gardes, et la distraction funeste que lui attribue la 2e édition est bien moins vraisemblable que la naïve question d'une jeune fille qui, ayant toujours vécu en recluse, ignore les suites de l'amour. Toutefois il n'est pas douteux que la réflexion faite par Rapunzel

dans la 1re édition ne doive provoquer des demandes d'explications de la part d'enfants aussi naïfs qu'elle-même. C'est pourquoi les frères Grimm l'ont modifiée. Comme pourtant il faut que l'on puisse apprendre sans surprise, dans la suite, que Rapunzel est devenue mère de deux jumeaux, ils ont glissé dans la seconde rédaction cette expression vague et prudente : « und hatten sich herzlich lieb, wie Mann und Frau. »

D'autres additions paraissent avoir été faites à l'intention des enfants ; mais elles ne sont pas, à beaucoup près, aussi caractéristiques que celle que nous venons de citer. Nous conviendrons même volontiers qu'on pourrait mettre en doute le caractère que nous leur attribuons. Pourtant il nous semble bien que les additions que l'on remarque dans les passages suivants et qui sont de contenu non pas proprement moral, mais plutôt religieux, ont dû être inspirées par le désir plus ou moins conscient de mettre les contes en accord avec les principes inculqués par ailleurs aux enfants. En voici une qui confirme l'omniscience de Dieu : dans *Gevatter Tod* (conte 44) un pauvre homme cherche partout un parrain pour son treizième enfant :

(1re éd., t. I, p. 193.)	(2e éd., t. I, p. 215.)
Da begegnete ihm der liebe Gott und sagte...	Der erste, der ihm begegnete, das war der liebe Gott, *der wusste schon was er auf dem Herzen hatte,* und sprach zu ihm...

Dans un autre passage de la 2e édition, la mort est représentée comme un accomplissement de la volonté de Dieu ; il est donc vain de murmurer contre elle :

(1re éd., t. II, p. 132.)	(2e éd., t. II, p. 109.)
Es hatte eine Mutter ein Büblein von sieben Jahren, das war schön und sie hatte es lieber wie alles auf der Welt. Auf einmal starb es, darüber konnte sich die Mutter nicht trösten und weinte Tag und Nacht.	Es hatte eine Mutter ein Büblein von sieben Jahren, das war so schön und lieblich, dass es niemand ansehen konnte ohne ihm gut zu seyn und sie hatte es auch lieber als alles auf der Welt. Nun geschah es, dass es plötzlich krank wurde *und der liebe Gott es zu sich nahm ;* darüber konnte sich die Mutter nicht trösten und weinte Tag und Nacht.

On relève dans la 2e édition quelques exemples d'une sorte d'addition à laquelle les frères Grimm auront par la suite volontiers recours.

Elle consiste à faire intervenir dans le récit le conteur ou l'auditeur, soit pour poser une question, soit pour exprimer une réflexion. Ce procédé n'est pas, comme on pourrait le supposer, un simple moyen de trouver des transitions faciles ; les questions ou réflexions dont nous parlons ici peuvent presque toujours être supprimées sans que l'ordonnance du récit en souffre le moins du monde ; généralement d'ailleurs, elles se trouvent à la fin du conte ; elles n'ont d'autre objet que de donner au récit plus de vivacité et de mouvement. A la fin du conte 29, *Der Teufel mit den drei goldenen Haaren,* il est dit qu'un roi a été condamné, pour ses péchés, à faire le métier de passeur : « Fährt er wohl noch ? » demande un auditeur imaginaire. Et le conteur de répondre : « Was dann ? es wird ihm niemand die Stange abgenommen haben. » (2e éd., t. I, p. 155.) Un autre exemple se trouve dans le conte 53, *König Drosselbart.* La première rédaction de ce conte se termine par la description de noces fastueuses. La seconde rédaction reproduit sans changements essentiels cette description ; mais à la dernière ligne on trouve cette petite phrase, qui est attribuée au conteur, et où l'ironie se mêle à la bonhomie : « Ich wollte, du und ich, wir wären auch dabei gewesen. » (2e éd., t. I, p. 262.)

Les autres additions intéressent la langue des contes. La première édition contenait un certain nombre d'allitérations que les frères Grimm avaient certainement empruntées à la tradition orale. Ils en ajoutèrent quelques-unes dans la 2e édition ; nous en avons relevé deux qui semblent bien dues à leur initiative personnelle. La première se trouve dans le conte 5, *Der Wolf und die sieben jungen Geislein.* Comme ce conte n'est pas le produit d'un mélange de versions, on ne peut supposer que l'allitération ait été puisée dans une version recueillie postérieurement à la 1re édition. La chèvre, avant de quitter sa demeure, recommande aux sept chevreaux de ne pas ouvrir l'huis au loup, car il les mangerait assurément :

(1re éd., t. I, p. 17).	(2e éd., t. I, p. 26.)
So frisst er euch alle mit einander.	So frisst er euch alle *mit Haut und Haar.*

La seconde allitération se trouve au début du conte 54 (ancien 37), *Der Ranzen, das Hütlein und das Hörnlein :*

(1re éd., t. I, p. 173.)	(2e éd., t. I, p. 274.)
Es waren drei Brüder aus dem Schwarzenfelsischen, von Haus	Es waren drei Brüder von Haus sehr arm und als ihre Armuth so

sehr arm, die reisten nach Spanien, da kamen sie an einen Berg, der ganz von Silber umgeben war.	gross ward, dass sie nichts mehr *zu beissen und zu brechen* hatten, verabredeten sie mit einander in die Welt zu gehen, vielleicht fänden sie irgendwo ihr Glück.

Comme le conte précédent, celui-ci repose sur une version unique; puisque l'allitération ne se trouvait pas dans la 1re édition, on peut dire que les frères Grimm l'ont introduite dans la 2e de propos délibéré. Ils auront d'autant moins hésité à l'employer qu'elle se trouvait déjà dans un autre conte, *Hänsel und Gretel* (n° 15), dont la première rédaction, vraisemblablement conforme à une version orale, débutait ainsi : « Vor einem grossen Walde wohnte ein armer Holzacker, der hatte nichts *zu beissen und zu brechen*... » (1re éd., t. I, p. 49.)

Le début du conte 54, dont nous venons de citer quelques lignes, peut donner lieu à une remarque accessoire. La première rédaction du conte mentionnait deux noms géographiques, le pays de Schwarzenfels et l'Espagne. Bien que ces noms fussent peut-être employés au hasard et ne représentassent rien de bien précis pour les conteurs populaires, les frères Grimm tinrent à les retrancher de la 2e édition, parce qu'ils avaient à ce moment établi une distinction stricte entre les récits localisés et les récits non localisés : les premiers étaient désormais classés parmi les légendes; les seconds seuls pouvaient être considérés comme des contes authentiques.

Un certain nombre de mots étrangers, que l'on rencontrait dans la 1re édition, disparurent de la 2e. Nous avons déjà vu dans *Tischchen deck dich* le mot « Goldstücke » substitué à « Dukaten » et dans *Das tapfere Schneiderlein* nous avons vu « Wams » substitué à « Camisol ». Voici quelques autres exemples de substitution d'un mot allemand à un mot français : Dans *Rapunzel* (conte 12), le mot « Fee » (1re éd., t. I, p. 39) a fait place à « Zauberin » (2e éd., t. I, p. 66); dans *Dornröschen* (conte 50), « die Feen » (1re éd., t. I, p. 225) sont devenues « die weisen Frauen » (2e éd., t. I, p. 249); au début de *Rothkäppchen* (conte 26), ces mots « ein Bouteille mit Wein » (1re éd., t. I, p. 113) ont été remplacés par « eine Flasche Wein » (2e éd., t. I, p. 136); dans *Der alte Sultan* (conte 48), le mot « Secundant » (1re éd., t. I, p. 219) a été remplacé par « Beistand » (2e éd., t. I, p. 242); dans *Der Ranzen, das Hütlein und das Hörnlein* (conte 54, ancien 37), le mot « Doktor » a été remplacé par « Arzt ». On peut dire que dans ces deux derniers cas

les frères Grimm se sont montrés des puristes plus sévères que la plupart de leurs compatriotes. Enfin, en beaucoup de cas, les mots « Prinz » et « Prinzessin » ont été remplacés soit par « Sohn » et « Tochter », soit par « Königssohn » et « Königstochter » ; on en trouve un exemple dès le conte 1, *Der Froschkönig* (1re éd., t. I, p. 4 et 2e éd., t. I, p. 4) ; le conte 3, *Marienkind*, le conte 13, *Die drei Männlein im Walde*, et beaucoup d'autres contiennent le même changement. H. Hamann a déjà signalé ce fait[1]. Mais il convient d'ajouter que d'une part les termes « Königssohn » et « Königstochter » étaient déjà employés dès la 1re édition (par exemple dans le conte 1) concurremment avec « Prinz » et « Prinzessin », et que d'autre part les termes « Prinz » ou « Prinzessin » ont été conservés jusqu'à la dernière édition dans certains contes (par exemple dans le conte 97, *Das Wasser des Lebens*, dans le conte 114, *Vom klugen Schneiderlein*, et dans le conte 133, *Die zertanzten Schuhe*). Il est à vrai dire frappant que ces derniers contes se trouvent dans le tome II des *Kinder- und Hausmärchen*, c'est-à-dire dans celui qui a subi le moins de modifications.

Le tome II de la 1re édition, paru en 1815, ne présente en effet avec le tome II de la 2e édition, paru en 1819, que des différences presque insignifiantes. On a pu remarquer que presque tous les exemples auxquels nous avons eu recours étaient empruntés au tome I. Ce n'est pas par suite d'un choix arbitraire de notre part. Il est clair que les frères Grimm, un peu incertains encore en 1812 sur la méthode à suivre, n'avaient plus d'hésitation en 1815. Ayant donné au tome II un fond à peu près stable, ils n'y ont apporté en 1819 que de très petits changements ; c'est sur le tome I qu'ils ont fait porter à ce moment leur principal effort, afin de donner aux contes qu'il renferme un développement analogue à celui que les contes du tome II avaient déjà reçu du premier coup. Ils ont pu poursuivre ensuite sur l'ensemble de leur recueil un travail dont il nous reste à étudier les principes et les résultats.

1. H. Hamann, *op. laud.* p. 113.

CHAPITRE III

LE TRAVAIL DU STYLE DANS LES CINQ DERNIÈRES ÉDITIONS

Une période de dix-huit années sépare la 2e édition des *Kinder- und Hausmärchen* de la 3e. Dans les vingt années qui suivirent, de 1837 à 1857, les frères Grimm publièrent cinq éditions de leur recueil. Il nous paraît légitime de grouper et d'étudier simultanément ces 3e, 4e, 5e, 6e et 7e éditions des contes. Les frères Grimm avaient l'un et l'autre dépassé la cinquantaine quand ils publièrent la 3e édition; cette édition et les suivantes sont l'œuvre de leur âge mûr et de leur vieillesse, alors que les deux premières étaient une œuvre de jeunesse. On n'aperçoit pas de plan préconçu et méthodiquement exécuté dans les améliorations qu'ils apportèrent aux cinq dernières éditions. Les modifications qu'ils jugèrent nécessaire de faire dans la 3e édition les entraînèrent à faire dans les éditions ultérieures des modifications du même ordre. L'édition qui contient le plus de changements est la 3e; mais parmi celles qui l'ont suivie, il n'en est aucune qui n'apporte son contingent de menues corrections. Si nous voulions étudier chaque édition à part, nous serions amenés à faire chaque fois les mêmes constatations; nous aurions toujours à répéter nos conclusions. Aussi nous semble-t-il préférable de classer en un certain nombre de catégories les changements opérés dans les contes entre 1837 et 1857, en indiquant pour chacun de ceux que nous citerons la date à laquelle il remonte, l'édition dans laquelle il a paru.

Il est toute une série de contes sur lesquels nous aurons peu de remarques à présenter : ce sont ceux qui, de 1837 à 1857, sont venus enrichir la collection des Grimm. La 2e édition (1819) comprenait 161 contes; la 3e (1837) en comprenait 168; la 4e (1840) 178; la 5e (1843) 194; la 6e (1850) 200; la 7e enfin (1857) 201, puisque le n° 151 y avait été doublé. Presque tous ces contes nou-

veaux avaient été empruntés à des sources livresques[1], et les frères Grimm ne semblent pas avoir volontiers remanié dans cette période des œuvres qui avaient déjà paru dans des recueils semblables au leur ou dans des revues de philologie et de folk-lore. Un petit fait confirme cette supposition : au milieu de contes empruntés à divers écrivains il s'en trouve un, *Die Lebenszeit* (conte 176), qui, comme ceux de la 1re édition, leur avait été rapporté par un paysan des environs de Cassel (cf. *Kinder- und Hausmärchen*, t. III, éd. Reclam, p. 262) ; celui-là leur appartenait vraiment ; aussi n'hésitèrent-ils pas, après l'avoir publié une première fois dans la 4e édition, à le récrire entièrement et à le publier sous une forme nouvelle dans la 6e. Aussi bien, quoique le tome II fournisse cette fois de très nombreux exemples de corrections, de retouches, d'améliorations, c'est encore dans le tome I que l'on en relève la plus longue liste. Ce volume contient les contes les plus charmants et les plus aimés du public ; sans peut-être se l'avouer, les frères Grimm avaient certainement une prédilection pour ces premières trouvailles de leur enthousiaste jeunesse.

*
* *

Avant d'énumérer par catégories les changements accomplis dans les cinq dernières éditions, nous reprendrons sur le texte intégral des contes 36 et 39 l'examen que nous avions déjà abordé dans le chapitre précédent. A côté du texte de la 2e édition, nous placerons celui de la 3e, qui est presque définitif et nous indiquerons en note les quelques variantes adoptées par les frères Grimm entre la 4e et la 7e édition. On verra que les nombreuses modifications apportées en 1819 au texte de la 1re édition n'avaient pas encore satisfait les frères Grimm. Ils récrivirent en grande partie ce conte. Les procédés dont ils usaient en 1837 étaient le plus souvent les mêmes qu'en 1819 ; mais tandis qu'ils ne les employaient encore, en 1819, que d'une façon occasionnelle, ils les mirent en œuvre, à partir de 1837, d'une façon systématique et les appliquèrent à la plupart des contes de leur recueil.

1. V. le t. III des *Kinder- und Hausmärchen* et l'étude de H. Hamann, *Die literarischen Vorlagen der Kinder-und Hausmärchen*.

CONTE 36.

TISCHCHEN DECK DICH, GOLDESEL UND KNÜPPEL AUS DEM SACK

(2e éd., t. I, p. 179.)

Es war ein Schneider, der hatte drei Söhne und nur eine Ziege, die alle zusammen mit ihrer Milch ernähren musste. « Da[180]für soll sie auch ihr gutes Futter haben, » sagte der Schneider, « und jeden Tag auf die Weide geführt werden. » Nun mussten sie die Söhne nach der Reihe hinausführen. Der älteste brachte sie auf den Kirchhof, wo schöne Kräuter standen und liess sie da herum springen und fressen. Abends, als er mit ihr heim wollte, sprach er : « Ziege, bist du satt? » Die Ziege antwortete :

« Ich bin so satt,
ich mag kein Blatt, meh! meh! »

« So komm nach Haus, » sprach der Junge, fasste sie am Strickchen und führte sie heim in den Stall und band sie fest. « Nun, sagte der alte Schneider, hat die Ziege ihr Futter? » « O, sprach der Sohn, die ist so satt, sie mag kein Blatt. » Der Vater wollte aber selbst nachsehen, ging in den Stall und fragte : « Ziege, bist du auch satt? » Da antwortete das Thier :

« Wovon sollt ich satt sein?
ich sprang nur über Gräbelein
und fand kein einzig Blättelein,
[meh! meh! »

Der Schneider ward zornig, lief hinauf und sprach zu dem Jungen : « Ei du Lügner, was hast du meine Ziege hungern lassen? » nahm seinen Stock von der Wand und jagte ihn hinaus. Am andern Tag war die Reihe am zweiten, der führte die Ziege auch unter lauter gute Kräuter, die frass sie alle rein ab. Abends, als er heim wollte, sprach er : « Ziege, bist

(3e éd., t. I, p. 214.)

Vor Zeiten war ein Schneider, der drei Söhne hatte und nur eine einzige Ziege. Aber die Ziege, weil sie alle zusammen mit ihrer Milch ernährte, musste ihr gutes Futter haben und täglich hinaus auf die Weide geführt werden; und die Söhne thaten das nach der Reihe. Einmal brachte sie der älteste auf den Kirchhof, wo die schönsten Kräuter standen, liess sie da fressen und herumspringen. Abends, als es Zeit war heim zu gehen, fragte er : « Ziege, bist du satt? » Die Ziege antwortete :

« Ich bin so satt,
ich mag kein Blatt, meh! meh! »

« So komm nach Haus », sprach der Junge, fasste sie am Strickchen, führte sie in den Stall und band sie fest. « Nun, » sagte der alte Schneider, « hat die Ziege ihr gehöriges Futter? » « O, » antwortete der Sohn, « die ist so satt, sie mag kein Blatt. » Der Vater aber wollte sich selbst überzeugen, gieng hinab in den Stall, streichelte das liebe Thier und fragte : « Ziege, bist du auch satt? » Die Ziege antwortete :

« Wovon sollt ich satt seyn?
[215] ich sprang nur über Gräbelein
und fand kein einzig Blättelein,
[meh! meh! »

« Was muss ich hören! » rief der Schneider, lief hinauf und sprach zu dem Jungen : « Ei du Lügner, sagst, die Ziege wäre satt, und hast sie hungern lassen? » und in seinem Zorne nahm er die Elle von der Wand und jagte ihn hinaus[1].

Am andern Tag war die Reihe

1. 6e éd : jagte ihn *mit Schlägen* hinaus.

du satt ? » Die Ziege antwortete :

« Ich bin so satt,
ich mag kein Blatt, meh ! meh ! »

[181] « So komm nach Haus, » sprach der Junge, zog sie heim und band sie fest. « Nun, fragte der alte Schneider, hat die Ziege ihr Futter ? » « O, antwortete der Sohn, die ist so satt, sie mag kein Blatt. » Der alte Schneider aber wollte selbst nachsehen, ging hinab und fragte : « Ziege, bist du auch satt ? » Das Thier antwortete :

« Wovon sollt ich satt sein ?
ich sprang nur über Gräbelein
und fand kein einzig Blättelein,
[meh ! meh ! »

« Ei der Bösewicht ! » schrie der Schneider, « so ein frommes Thier hungern zu lassen ! » lief hinauf, nahm den Stock und schlug den Jungen zur Hausthüre hinaus. Die Reihe kam an den dritten, der wollte sich versehen und sucht der Ziege das saftigste Futter von der Welt aus. Abends, als er heim wollte, fragte er: « Ziege, bist du auch satt ? » Sie antwortete :

« Ich bin so satt,
ich mag kein Blatt, meh ! meh ! »

« So komm nach Haus, » sagte der Junge und führte sie in den Stall und band sie an. « Nun, sagte der Vater, hat die Ziege endlich ihr Futter ? » « O, sprach der Sohn, die ist so satt, sie mag kein Blatt. » Der alte Schneider aber wollte nicht trauen, ging hinab und fragte : « Ziege, bist du auch satt ? » Das boshafte Thier sprach :

« Wovon sollt ich satt sein ?
ich sprang nur über Gräbelein
und fand kein einzig Blättelein,
[meh ! meh ! »

[182] « Wart du Lügenbart ! » rief der Schneider im grössten Zorn, « willst du mich zum Narren ha-

am zweiten Sohn, der suchte einen Platz aus, wo lauter gute Kräuter standen[1], und die Ziege frass sie rein ab. Abends, als er heim wollte, fragte er : « Ziege, bist du satt ? » Die Ziege antwortete :

« Ich bin so satt,
ich mag kein Blatt, meh ! meh ! »

« So komm nach Haus, » sprach der Junge, zog sie heim und band sie im Stalle fest. « Nun, » sagte der alte Schneider, « hat die Ziege ihr gehöriges Futter ? » « O, » antwortete der Sohn, « die ist so satt, sie mag kein Blatt. » Der Schneider wollte sich darauf nicht verlassen, gieng hinab in den Stall und fragte : « Ziege, bist du auch satt ? » Die Ziege antwortete :

« Wovon sollt ich satt seyn ?
ich sprang nur über Gräbelein
und fand kein einzig Blättelein,
[meh ! meh ! »

« Der gottlose Bösewicht ! » schrie der Schneider, « so ein frommes Thier hungern zu lassen ! » lief hinauf und schlug mit der Elle den Jungen zur Hausthüre hinaus.

Die Reihe kam jetzt an den dritten Sohn, der wollte seine Sache gut machen, suchte Buschwerk mit dem schönsten Laube [216] aus, und liess die Ziege daran fressen. Abends, als er heim wollte, fragte er : « Ziege, bist du auch satt ? » Die Ziege antwortete :

« Ich bin so satt,
ich mag kein Blatt, meh ! meh ! »

« So komm nach Haus, » sagte der Junge, führte sie in den Stall und band sie fest. « Nun, » sagte der alte Schneider, « hat die Ziege ihr gehöriges Futter ? » « O, » antwortete der Sohn, « die ist so satt, sie mag kein Blatt. » Der Schneider traute nicht, gieng hinab und

1. 6e éd : der suchte *an der Gartenhecke* einen Platz aus, wo lauter gute Kräuter standen...

ben! » sprang mit einem rothen Gesichte hinaufnach seinem Stock, und jagte auch den jüngsten Sohn fort. Nun war er mit seiner Ziege ganz allein, am andern Morgen sprach er zu ihr : « Komm, liebes Thierlein, ich will dich zur Weide führen, » nahm es am Strick und brachte es an grüne Hecken und unter Schafrippe und was die Ziegen sonst gern haben und liess sie weiden bis zum Abend. Da sprach er : « Ziege, bist du satt ? » Sie antwortete :

« Ich bin so satt,
ich mag kein Blatt, meh! meh! »

« So komm nach Haus », sprach der Schneider, brachte sie in den Stall und band sie fest. « Nun bist du doch einmal satt ! » sprach er beim Fortgehen. Die Ziege aber machte es ihm nicht besser und rief :

« Wie sollt ich satt sein ?
ich sprang nur über Gräbelein
und fand kein einzig Blättelein,
[meh ! meh ! »

Als der Schneider das hörte, stutzte er und sah wohl, dass er seine drei Kinder unschuldig verstossen hatte. « Wart, rief er, du gottloses, undankbares Geschöpf, du sollst dich nicht mehr unter ehrlichen Menschen sehen lassen! » sprang hinauf, holte sein Bartmesser, seifte der Ziege den Kopf ein und schor ihn so glatt, wie seine flache Hand; darauf nahm er die Peitsche und jagte sie hinaus.

fragte : « Ziege, bist du auch satt? » Das boshafte Thier antwortete :

« Wovon sollt ich satt seyn ?
ich sprang nur über Gräbelein
und fand kein einzig Blättelein,
[meh ! meh ! »

« O die Lügenbrut! » rief der Schneider, « einer so gottlos und pflichtvergessen wie der andere! ihr sollt mich nicht länger zum Narren haben! » und vor Zorn ganz ausser sich sprang er hinauf und gerbte dem einen Jungen[1] mit der Elle den Rücken so gewaltig, dass er zum Haus hinaussprang.

Der alte Schneider war nun mit seiner Ziege allein. Am andern Morgen gieng er hinab in den Stall, liebkoste die Ziege und sprach : « Komm, mein liebes Thierlein, ich will dich selbst zur Weide führen. » Er nahm sie am Strick und brachte sie zu grünen Hecken und unter Schafrippe und was die Ziegen gerne fressen[2]. « Da kannst du dich einmal nach Herzenlust sättigen, » sprach er zu ihr und liess sie weiden bis zum Abend. Da fragte er : « Ziege, bist du satt? » Sie antwortete :

[217] « Ich bin so satt
ich mag kein Blatt, meh! meh! »

« So komm nach Haus, » sagte der Schneider, führte sie in den Stall und band sie fest. Als er weggieng, kehrte er sich noch einmal um und sagte : « Nun bist du doch einmal satt! » Aber die Ziege machte es ihm nicht besser und rief :

« Wie sollt ich satt seyn?
ich sprang nur über Gräbelein
und fand kein einzig Blättelein,
[meh! meh! »

Als der Schneider das hörte, stutzte er und sah wohl, dass er seine drei Söhne unschuldig verstossen hatte. « Wart, » rief er, « du undankbares Geschöpf, dich

1. 7e éd : und gerbte dem *armen* Jungen...
2. 6e éd : und was *sonst* die Ziegen gerne fressen.

Nun war der Schneider traurig, dass er so ganz allein sein [183] Leben zubringen musste und hätte gern seine Söhne wieder zu sich genommen, aber niemand wusste, wo sie hingerathen waren. Der älteste war aber zu einem Schreiner in die Lehre gegangen, lernte fleissig und unverdrossen und als seine Zeit herum war, dass er wandern sollte, gab ihm der Meister ein Tischchen, das sah gar nicht sonderlich aus und war von ganz gewöhnlichem Holz, aber wenn mans hinstellte und sprach : « Tischchen deck dich, » ja, da wars auf einmal mit einem saubern Tüchlein bedeckt, und stand da ein Teller mit Messer und Gabel, und auf Schüsseln Gesottenes und Gebratenes, so viel nur Platz hatte, und ein gross Glas mit rothem Wein leuchtete, dass einem das Herz lachte. Nun dachte der junge Gesell : « Du hast genug für dein Lebtag, » zog guter Dinge in der Welt umher und bekümmerte sich gar nicht darum, ob ein Wirthshaus gut oder schlecht war, und hatte er Lust, so kehrte er gar nicht ein, sondern im Feld, im Wald oder auf einer Wiese, wo er war, nahm er sein Tischchen vom Rücken, stellte es vor sich und sprach : « Deck dich, » so war alles da, was sein Herz begehrte. Endlich dachte er, du musst doch deinen Vater wieder sehen, der

fortzujagen ist noch zu wenig, ich will dich zeichnen, dass du dich unter ehrlichen[1] Schneidern nicht mehr darfst sehen lassen. » In einer Hast sprang er hinauf, holte sein Bartmesser, seifte der Ziege den Kopf ein und schor sie so glatt wie seine flache Hand. Und weil die Elle zu ehrenvoll gewesen wäre, holte er die Peitsche und versetzte ihr solche Hiebe, dass sie in gewaltigen Sprüngen davonlief.

Der Schneider, als er so ganz einsam in seinem Hause sass, verfiel in grosse Traurigkeit und hätte seine Söhne gerne wieder gehabt, aber niemand wusste, wo sie hingerathen waren. Der älteste war zu einem Schreiner in die Lehre gegangen, da lernte er fleissig und unverdrossen, und als seine Zeit herum war, dass er wandern sollte, schenkte ihm der Meister ein Tischchen, das gar kein besonderes Ansehen hatte und von gewöhnlichem Holz war, aber es hatte eine gute Eigenchaft. Wenn man es hin [218] stellte und sprach : « Tischchen, deck dich, » so war das gute Tischchen auf einmal mit einem saubern Tüchlein bedeckt, und stand da ein Teller, und Messer und Gabel daneben, und Schüsseln mit Gesottenem und Gebratenem, so viel Platz hatten, und ein grosses Glas mit rothem Wein leuchtete, dass einem das Herz lachte. Der junge Gesell dachte : « Damit hast du genug für dein Lebtag, » zog guter Dinge in der Welt umher und bekümmerte sich gar nicht darum, ob ein Wirthshaus gut oder schlecht war, ob etwas darin zu finden, oder nicht. Wenn es ihm einfiel, so kehrte er gar nicht ein, sondern im Felde, im Wald, auf einer Wiese, wo er Lust hatte, nahm er sein Tischchen vom Rücken, stellte

1. 6e éd : *ehrbaren*.

wird dich mit dem Tischchen gern wieder aufnehmen. Es trug sich zu. dass er auf dem Heimweg Abends in ein Wirthshaus kam, darin viel Gäste sassen, die hiessen ihn willkommen und sprachen, so er was haben wollte, sollte er sich zu ihnen setzen. « Nein, antwortete der Schreiner, ich will euch die paar Bissen nicht von dem Munde wegnehmen, lieber sollt ihr meine Gäste sein. » Sie meinten, er trieb seinen Spass, aber er stellte sein hölzernes Tischchen mitten in die Stube und [184] sprach : « Tischchen deck dich. » Da wars alsbald mit Speisen besetzt, die der Wirth gar nicht hätte herbeischaffen können und wovon der Geruch den Gästen gar niedlich in die Nase stieg. « Ei, ists so gemeint, sprachen sie, so wollen wir zulangen, » rückten heran, zogen ihre Messer und liessen sich's wohlschmecken, denn venn eine Schüssel abgenommen war, stellte sich eine andere von selbst an den leeren Platz. So waren sie mit dem Gesellen guter Dinge, der Wirth aber stand in einer Ecke und sah zu und wusste nicht, was er davon denken sollte, sprach aber für sich : « So einen Koch könnte ich bei der Wirthschaft wohl brauchen. » Als es spät ward, legten sich die Gäste nach einander schlafen, und der junge Gesell war auch zu Bett gegangen und hatte sein Wünschtischchen in eine Ecke gestellt. Um Mitternacht aber machte sich der Wirth auf, denn die Gedanken liessen ihm keine Ruhe, ging in seine Rumpelkammer, holte ein altes Tischchen, das gerade so aussah, wie das Tischchen deck dich, stellte das in die Ecke und vertauschte es mit dem guten. Am andern Morgen zahlte der Geselle das Schlafgeld, nahm sein Tischchen aus der Ecke mit, dachte gar nicht, dass er ein falsches hätte

es vor sich und sprach : « Deck dich, » so war alles da, was sein Herz begehrte. Endlich kam es ihm in den Sinn, er wollte zu seinem Vater zurück kehren, sein Zorn würde sich gelegt haben, und mit dem Tischchen deck dich würde er ihn gerne wieder aufnehmen. Es trug sich zu, dass er auf dem Heimweg Abends in ein Wirthshaus kam, das mit Gästen angefüllt war : sie hiessen ihn willkommen und luden ihn ein, sich zu ihnen zu setzen und mit ihnen zu essen, sonst würde er schwerlich noch etwas bekommen. « Nein, » antwortete der Schreiner, « die paar Bissen will ich euch nicht vor dem Munde nehmen, lieber sollt ihr meine Gäste seyn. » Sie lachten, und meinten, er triebe seinen Spass mit ihnen. Er aber stellte sein hölzernes Tischchen mitten in die Stube und sprach : « Tischchen deck dich. » Augenblicklich war es mit Speisen besetzt, so gut wie sie der Wirth nicht hätte herbeischaffen können, und wovon der Geruch den Gästen lieblich in die Nase stieg. [219] « Zugegriffen, liebe Freunde, » sprach der Schreiner, und die Gäste, als sie sahen, wie es gemeint war, liessen sich nicht zweimal bitten, rückten heran, zogen ihre Messer und griffen tapfer zu. Und was sie am meisten verwunderte, wenn eine Schüssel leer geworden war, so stellte sich gleich von selbst eine volle an ihren Platz. Der Wirth stand in einer Ecke und sah dem Dinge zu; wusste gar nicht, was er sagen sollte, dachte aber : « Einen solchen Koch könntest du in deiner Wirthschaft wohl brauchen. » Der Schreiner und seine Gesellschaft waren lustig bis in die späte Nacht, endlich aber legten sie sich schlafen[1], und der junge Geselle ging auch zu Bett und

1. 7e éd : endlich legten sie sich schlafen. *Aber* a été supprimé.

und ging seiner Wege. Zu Mittag kam er bei seinem Vater an, der freute sich von Herzen, als er ihn wiedersah und sprach : « Nun, mein Sohn, was hast du gelernt ? » « Vater, antwortete er, ich bin ein Schreiner geworden. » « Was hast du von der Wanderschaft mitgebracht ? » sagte der Alte. « Vater, das Beste, was ich mitgebracht habe, ist das Tischchen da. » Der Schneider sah es an, und sah dass es ein altes, schlechtes Tischchen war, aber der Sohn sprach : « Vater, [185] es ist ein Tischchen deck dich ; wenn ich das hinstelle und sag ihm, es sollt sich decken, so stehen auch die schönsten Gerichte darauf und ein Wein dabei, das das Herz erfreut ; ladet nur alle Verwandten ein, damit sie sich erquicken und erlaben können, denn das Tischchen macht sie alle satt. » Als nun die Verwandten beisammen waren, stellte der Geselle sein Tischchen mitten in die Stube und sprach : « Tischchen deck dich ! » aber es liess sich nichts sehen und es blieb so leer wie ein anderer Tisch auch, der die Sprache nicht versteht. Da sah der Sohn wohl, dass er ihm gestohlen war, schämte sich, dass er wie ein Lügner dastand, und die Verwandten gingen ungetrunken und ungegessen wieder heim. Der Vater aber musste fort schneidern und der Sohn bei einem Meister in die Arbeit gehen.

stelle sein Wünschtischchen an die Wand. Dem Wirth aber liessen seine Gedanken keine Ruhe, es fiel ihm ein, dass in seiner Rumpelkammer ein altes Tischchen stände, das gerade so aussähe; das holte er ganz sachte herbei und vertauschte es mit dem Wünschtischchen. Am andern Morgen zahlte der Schreiner sein Schlafgeld, packte sein Tischchen auf, dachte gar nicht daran, dass er ein falches hätte und ging seiner Wege. Zu Mittag kam er bei seinem Vater an, der ihn mit grosser Freude empfing. « Nun, mein lieber Sohn, was hast du gelernt ? » sagte er zu ihm. « Vater, ich bin ein Schreiner geworden. » « Ein gutes Handwerk, » erwiderte der Alte, « aber was hast du von deiner Wanderschaft mitgebracht ? » « Vater, das Beste, was ich mitgebracht habe, ist das Tischchen. » Der Schneider betrachtete es [1] und sagte : « Daran hast du kein Meisterstück gemacht, das ist ein altes und schlechtes Tischchen. » « Aber es ist ein Tischchen deck dich, » antwortete der Sohn, « wenn ich es hinstelle und sage ihm, [220] es sollte sich decken, so stehen gleich die schönsten Gerichte darauf und ein Wein dabei, der das Herz erfreut. Ladet nur alle Verwandte und Freunde ein, die sollen sich einmal laben und erquicken, denn das Tischchen macht sie alle satt. » Als die Gesellschaft beisammen war, stellte er sein Tischchen mitten in die Stube und sprach : « Tischchen deck dich. » Aber das Tischchen regte sich nicht und blieb so leer wie ein anderer Tisch, der die Sprache nicht versteht. Da merkte der arme Geselle, dass ihm das Tischchen vertauscht war, schämte sich dass er wie ein Lügner da stand, und die Verwandten lachten ihn aus, und mussten ungetrunken und

1. 6e éd : betrachtete es *von allen Seiten*...

Der zweite Sohn war zu einem Müller gekommen und hatte bei ihm gelernt ; als er nun seine Jahre herum hatte, sprach der Müller : « Weil du dich so wohl gehalten hast, so schenk ich dir einen Esel, der zieht aber nicht und trägt auch keine Säcke. » « Wozu ist er dann nütze ? » fragte der junge Geselle. « Der speit Gold, antwortete der Müller, wenn du ihn auf ein Tuch stellst und sprichst : « Bricklebrit, » so speit dir das gute Thier Goldstücke aus, hinten und vorn. » « Das ist eine schöne Sache, » sprach der Geselle, dankte seinem Meister und zog in die Welt. Wo er hinkam, war ihm das beste gut genug, und je theurer je lieber, denn er konnts bezahlen. Als er sich nun ein wenig in der Welt umgesehen, dachte er, du musst doch sehen, was dein Vater macht, mit dem Esel wird er dich gern aufnehmen. Nun [186] trug sichs zu, dass er in dasselbe Wirthshaus kam, wo sein Bruder auch gewesen war. Der Wirth wollt ihm seinen Esel abnehmen, aber er sprach : « Nein, meinen Grauschimmel, den führe ich selbst in den Stall und bind ihn fest, denn ich muss wissen, wo er steht. Darauf fragte er den Wirth, was zu haben wäre und hiess ihn das beste auftischen. Der Wirth machte Augen und dachte : einer, der seinen Esel selbst anbindet, der hat auch nicht viel zu verzehren ; als aber der Geselle in die Tasche griff und ihm zwei Goldstücke gab, um dafür einzukaufen, so lief er und suchte das beste, das er auftreiben konnte. Nach der Mahlzeit sprach der Geselle : « Was bin ich

ungegessen wieder heim wandern. Der Vater holte seine Lappen wieder herbei und schneiderte fort, der Sohn aber musste bei einem Meister in die Arbeit gehen [1].

Der zweite Sohn war zu einem Müller gekommen und bei ihm in die Lehre gegangen. Als er seine Jahre herum hatte, sprach der Meister : « Weil du dich so wohl gehalten hast, so schenke ich dir einen Esel von einer besonderen Art, er zieht nicht am Wagen und trägt auch keine Säcke. » « Wozu ist er denn nütze ? » fragte der junge Geselle. « Er speit Gold, » antwortete der Müller, « wenn du ihn auf ein Tuch stellst und sprichst : « Bricklebrit, » so speit dir das gute Thier Goldstücke aus, hinten und vorn. » « Das ist eine schöne Sache », sprach der Geselle, dankte dem Meister und zog in die Welt. Wenn er Gold nöthig hatte, brauchte er nur zu seinem Esel « Bricklebrit » zu sagen, so regnete es Goldstücke, und er hatte weiter keine Mühe, als sie von der Erde aufzuheben. Wo er hinkam, war ihm das beste gut [221] genug, und je theurer je lieber, denn er hatte immer einen vollen Beutel. Als er sich eine Zeitlang in der Welt umgesehen [2], dachte er : « Du musst deinen Vater aufsuchen, wenn du mit dem Goldesel kommst, so wird er seinen Zorn vergessen und dich gut aufnehmen. » Es trug sich zu dass er in dasselbe Wirthshaus gerieth, in welchem seinem Bruder das Tischchen vertauscht war. Er führte seinen Esel an der Hand, und der Wirth wollte ihm das Thier abnehmen und anbinden, der junge Geselle aber sprach : « Gebt euch keine Mühe, meinen Grauschimmel führe ich selbst in den Stall und binde ihn auch selbst an, denn ich muss wissen, wo er steht. » Dem Wirth kam das wunderlich vor,

1. 6e éd : der Sohn aber ging bei einem Meister in die Arbeit.

2. 6e éd : umgesehen *hatte*,...

dafür schuldig? » « Noch ein paar Goldstücke, » antwortete der Wirth, der Gast griff in die Tasche, aber sein Gold war gerade zu Ende; da nahm er das Tischtuch und ging mit hinaus. Der Wirth wusste nicht was das bedeuten sollte, schlich ihm nach, und sah, wie er in den Stall ging und schaute durch ein Astloch in der Thüre. Da breitete der Gesell das Tuch unter den Esel und rief « Bricklebrit, » alsbald fing das Eselein an, Gold zu speien von hinten und vorn, dass es ordentlich auf das Tuch niederregnete. « Ei der tausend! sprach der Wirth, so ein Geldbeutel, der ist nicht übel! » Als der Geselle seine Zeche bezahlt hatte, legte er sich schlafen, der Wirth aber schlich in der Nacht herab, band einen andern Esel an die Stelle und führte das Goldeselein in einen andern Stall. Morgens zog der Geselle fort, meinte, er hätte seinen Esel und hatte einen andern. Zu Mittag kam er bei seinem Vater an, der freute sich, als er ihn sah, und sprach: « Mein Sohn, was bist du ge[187] worden? » « Ein Müller, lieber Vater, » antwortete er. « Nun was hast du von der Wanderschaft mitgebracht? » « Vater, einen Esel. » Sprach der Vater: « Esel giebts hier auch, wenns weiter nichts ist. » « Ja, sprach der Sohn, es ist aber ein Goldeselein; sag ich zu ihm: « Bricklebrit, » so speit es Gold ein ganzes Tuch voll. Lasst nur alle Verwandte rufen, ich will sie reich machen. » Da wurden alle Verwandte berufen und als sie beisammen waren, sprach der Müller: « Macht ein wenig Platz » und breitete das beste Tuch auf die Erde, das im Haus war, und dann

und er meinte, einer, der seinen Esel selbst besorge, habe nicht viel zu verzehren[1]; als aber der Fremde in die Tasche griff, und[2] zwei Goldstücke herausholte und sagte, er solle[3] nur etwas gutes für ihn einkaufen, so machte er grosse Augen, lief und suchte das beste, das er auftreiben konnte. Nach der Mahlzeit fragte der Gast, was er schuldig sey[4], der Wirth wollte die doppelte Kreide nicht sparen, und sagte, noch ein paar Goldstücke müsse er zulegen. Der Geselle griff in die Tasche, aber sein Gold war eben zu Ende. « Wartet einen Augenblick, Herr Wirth, » sprach er, « ich will nur gehen und Gold holen, » nahm aber das Tischtuch mit. Der Wirth wusste nicht was das heissen sollte, war neugierig, schlich ihm nach, und da der Gast die Stallthüre zuriegelte, so guckte er durch ein Astloch. Der Fremde breitete unter dem Esel das Tuch aus, rief « Bricklebrit, » und augenblicklich fing das Thier an, Gold zu speien von hinten und vorn, dass es ordentlich [222] auf die Erde herab regnete. « Ei der tausend, » sagte der Wirth, « da sind die Dukaten bald geprägt! so ein Geldbeutel ist nicht übel! » Der Gast bezahlte seine Zeche und legte sich schlafen, der Wirth aber schlich in der Nacht herab in den Stall, führte den Münzmeister weg und band einen andern Esel an seine Stelle. Den folgenden Morgen in der Frühe zog der Geselle mit seinem Esel ab und meinte, er hätte seinen Goldesel. Mittags kam er bei seinem Vater an, der sich freute, als er ihn wiedersah, und ihn gerne aufnahm. « Was ist aus dir geworden, mein Sohn? » fragte der Alte.

1. 6e éd : einer, der seinen Esel selbst *besorgen müsste, hätte* nicht viel zu verzehren.

2. *Und* a été supprimé dans la 6e éd.

3. La 5e et la 6e éd. ont *sollte*, la forme *solle* a été rétablie dans la 7e éd.

4. 6e éd : *wäre*.

ging er und zog seinen Esel herein und stellte ihn darauf. Als er nun rief : « Bricklebrit ! » und meinte, die Goldstücke sollten in der Stube herumspringen, zeigte sichs, dass der Esel nichts davon verstand, denn nicht jeder Esel bringt es so weit. Da machte er ein lang Gesicht und sah, dass er betrogen war, die Verwandten aber gingen so arm heim, als sie gekommen waren, und er musste sich wieder bei einem Müller verdingen.

« Ein Müller, lieber Vater », antwortete er. « Was hast du von deiner Wanderschaft mitgebracht? » « Weiter nichts als einen Esel. » « Esel giebts hier genug », sagte der Vater, « da wäre mir doch eine gute Ziege lieber gewesen. » « Ja », antwortete der Sohn, « aber es ist kein gemeiner Esel, sondern ein Goldesel : wenn ich sage « Bricklebrit », so speit euch das gute Thier ein ganzes Tuch voll Goldstücke. Lasst nur alle Verwandte herbeirufen, ich mache sie alle zu reichen Leuten. » « Das lass ich mir gefallen », sagte der Schneider, « dann brauch ich mich mit der Nadel nicht weiter zu quälen », sprang selbst fort und rief die Verwandten herbei. Sobald sie beisammen waren, hiess sie der Müller Platz machen, breitete sein Tuch aus und brachte den Esel in die Stube. « Jetzt gebt acht », sagte er und rief « Bricklebrit », aber es waren keine Goldstücke, die herabfielen[1], und es zeigte sich dass das Thier nichts von der Kunst verstand, denn es bringts nicht jeder Esel so weit. Da machte der arme Müller ein langes Gesicht, sah, dass er betrogen war, und bat [223] die Verwandten um Verzeihung, die so arm heim gingen, als er gekommen war. Es blieb nichts übrig, der Alte musste wieder nach der Nadel greifen, und der Junge sich bei einem Müller verdingen.

Der dritte Bruder war zu einem Drechsler in die Lehre gegangen, und musste and längsten lernen. Seine Brüder aber schrieben ihm, wie es ihnen ergangen wäre, und wie sie der Wirth noch am letzten Abend um ihre schönen Wunsch-Dinge gebracht hätte. Als der Drechsler nun wandern wollte, sprach sein Meister zu ihm : « Weil du dich so wohl gehalten, so schenk ich dir da einen Sack,

Der dritte Bruder war zu einem Drechsler in die Lehre gekommen, und weil es ein kunstreiches Handwerk ist, musste er am längsten lernen. Seine Brüder aber meldeten ihm in einem Briefe, wie es ihnen ergangen wäre, und wie sie der Wirth noch am letzten Abende um ihre schönen Wünschdinge gebracht hätte. Als der Drechsler nun ausgelernt hatte und wandern sollte, so schenkte ihm sein Meister,

1. 4e éd : aber es waren keine Goldstücke, was herabfiel.

darin liegt ein Knüppel. » « Den Sack kann ich wohl umhängen, sprach der Gesell, aber was soll ich den Knüppel drin tragen ? » « Das will ich dir sagen, sprach der Meister, hat dir jemand ein Leid angethan, ruf nur : Knüppel aus dem Sack, so [188] springt dir der Knüppel heraus unter die Leute und tanzt ihnen so lustig auf dem Rücken herum, dass sie acht Tage darnach ruhen müssen und sich nicht regen können; und eher lässt er nicht ab, als bis du zu ihm sagst : Knüppel in den Sack. » Da dankte ihm der Geselle, hing den Sack um und wenn ihm jemand zu nahe kam und auf den Leib wollte, so sprach er : « Knüppel aus dem Sack », da sprang der Knüppel aus dem Sack und klopfte einem nach dem andern den Rock oder Wams auf dem Rücken aus und wartete gar nicht, bis er ihn erst auszog, und das ging so geschwind, dass, eh sichs einer versah, die Reihe schon an ihm war. Nun kam der Drechsler auch eines Abends in das Wirthshaus, wo seine Brüder bestohlen waren. Er legte seinen Ranzen vor sich auf den Tisch, und erzählte von köstlichen Dingen, die auf der Welt manchmal gefunden würden, als ein Tischchen deck dich, einen Goldesel, das wär aber noch alles nichts gegen den Schatz, den er erlangt habe und da in seinem Sack mit sich führe. Der Wirth spitzte die Ohren und dachte : « Was mag das sein ? aller guten Dinge sind drei; das sollte ich billig auch noch haben. » Der Gast streckte sich darnach auf die Bank und legte den Sack als Kissen unter den Kopf. Als der Wirth nun meinte, er schlief fest und sonst niemand in der Stube war, ging er herbei und fing an,

weil er sich so wohl gehalten, einen Sack und sagte : « Es liegt ein Knüppel darin. » « Den Sack kann ich umhängen, und er kann mir gute Dienste leisten, aber was soll der Knüppel darin ? der macht ihn nur schwer. » « Das will ich dir sagen », antwortete der Meister, « hat dir jemand etwas zu Leid gethan, so sprich nur : « Knüppel aus dem Sack », so springt dir der Knüppel heraus unter die Leute und tanzt ihnen so lustig auf dem Rücken herum, dass sie sich acht Tage lang nicht regen und bewegen können ; und eher lässt er nicht ab, als bis du sagst : « Knüppel in den Sack. » Der Gesell dankte ihm, hing den Sack um, und wenn ihm jemand zu nahe kam und auf den Leib wollte, so sprach er : « Knüppel aus dem Sack, » so sprang der Knüppel heraus und klopfte einem nach dem andern den Rock oder Wams auf dem Rücken[1] aus und wartete nicht erst, bis er ihn ausgezogen hatte; und das ging so geschwind, dass, eh sichs einer versah, die Reihe schon an ihm [224] war. Der junge Dreschsler langte zur Abendzeit auch[2] in dem Wirthshaus an, wo seine Brüder waren betrogen worden. Er legte seinen Ranzen vor sich auf den Tisch und fing an zu erzählen, was er alles Merkwürdiges in der Welt gesehen habe. « Ja », sagte er, « man findet wohl ein Tischchen deck dich, einen Goldesel und dergleichen : lauter gute Dinge, die ich nicht verachte, aber das ist alles nichts gegen den Schatz, den ich erworben habe[3] und mit mir da in meinem Sack führe. » Der Wirth spitzte die Ohren : « Was in aller Welt mag das seyn ? » dachte er, « der Sack ist wohl mit lauter Edelsteinen angefüllt; den sollte ich billig auch

1. 6e éd : *gleich* auf dem Rücken.
2. 6e éd : *auch* a été supprimé.
3. 6e éd : den ich *mir* erworben habe.

den Sack vorsichtig zu rücken und daran zu ziehen, ob er ihn vielleicht hervor langen und einen andern unterlegen könnte. Der Drechsler aber hatte schon lange auf ihn gewartet, wie nun der Wirth eben einen herzhaften Ruck thun wollte, rief jener : « Knüppel aus dem Sack ! » Alsbald fuhr das Knüppelchen he[189]raus, dem Wirth auf den Leib und rieb ihm die Nähte, dass es eine Art hatte. Der Wirth fing an, jämmerlich zu schreien, und je lauter er schrie, desto besser schlug es ihm den Takt dazu auf dem Rücken, bis er endlich zur Erde fiel. Sprach der Drechsler : « Willst du jetzt das Tischchen deck dich und den Goldesel wieder heraus geben ? oder der Tanz geht von neuem an. » « Ach nein », sprach der Wirth, « ich geb alles gern heraus, lasst nur den kleinen Teufel wieder in den Sack kriechen. » Sprach der Geselle : « Diesmal solls geschehen, aber hüt dich vor Schaden ! » dann sprach er : « Knüppel, in den Sack ! » und liess ihn ruhen.

Nun zog der Drechsler am andern Morgen mit dem Tischchen deck dich und dem Goldesel heim zu seinem Vater. Der freute sich, als er ihn sah, und sprach : « Nun, was hast du gelernt ? » « Vater, ich bin ein Drechsler geworden. » « Ein schönes Handwerk, was hast du aber von der Wanderschaft mitgebracht ? » « Vater, einen Knüppel in dem Sack. » « Ein Knüppel, das ist was rechtes ! » « Ja, aber sag ich : Knüppel aus

noch haben, denn aller guten Dinge sind drei. » Als Schlafenszeit war, streckte sich der Gast auf die Bank und legte seinen Sack als Kopfkissen unter. Der Wirth wartete bis er dachte er läge in tiefem Schlaf, dann gieng er herbei[1], rückte und zog ganz sachte und vorsichtig an dem Sack, ob er ihn vielleicht weg ziehen und einen andern unterlegen könnte. Der Drechsler hatte schon lange gewartet, wie nun der Wirth eben einen herzhaften Ruck thun wollte, rief er : « Knüppel, aus dem Sack. » Alsbald fuhr das Knüppelchen heraus, dem Wirth auf den Leib und rieb ihm die Nähte, dass es eine Art hatte. Der Wirth schrie zum Erbarmen, aber je lauter er schrie, desto kräftiger schlug der Knüppel ihm den Takt dazu auf dem Rücken, bis er endlich erschöpft zur Erde fiel. Da sprach der Drechsler : « Wo du das Tischchen deck dich und den Goldesel nicht wieder herausgibst, so soll der Tanz von neuem angehen. » « Ach nein », rief der Wirth ganz kleinlaut, « ich gebe alles gerne wieder heraus,[225] lasst nur den Kobold wieder in den Sack kriechen. » Da sprach der Geselle : « Ich will Gnade für Recht ergehen lassen, aber hüte dich vor Schaden ! » dann rief er : « Knüppel, in den Sack ! » und liess ihn ruhen.

Der Drechsler zog am andern Morgen mit dem Tischchen deck dich und dem Goldesel heim zu seinem Vater. Der Schneider freute sich, als er ihn sah, und fragte ihn wie seine Brüder was er gelernt habe. « Lieber Vater », antwortete er, « ich bin ein Drechsler geworden. » « Ein kunstreiches Handwerk », sagte der Vater, « was hast du von der Wanderschaft mitgebracht ? » « Ein kostbares Stück, lieber Vater », sprach der Sohn,

1. 4e éd : Der Wirth wartete bis er *meinte*, er läge...
6e éd : Der Wirth, als er meinte, der Gast läge in tiefem Schlaf, ging herbei...

dem Sack! so springt er heraus und tanzt mit dem, der mir nicht gut ist, und damit hab ich das Tischchen deck dich und den Goldesel wieder gewonnen. Lasst nur meine Brüder und alle Verwandten kommen, ich will sie reich machen und speisen und tränken. » Als sie nun alle beisammen waren, deckte er ein Tuch auf, holte den Esel und sprach : « Lieber Bruder, nun sprich mit ihm. » Da rief der Müller : « Bricklebrit! » Ei! da sprangen die Goldstücke dass es klang, und hörten nicht eher auf, als bis die Leute alle ihre Taschen angefüllt hatten. Dann holte der Drechsler das Tischchen und [190] sprach : « Lieber Bruder, nun sprich zu ihm. » Da rief der Schreiner : « Tischchen, deck dich! » alsbald war es gedeckt und vollauf besetzt, nun wurden die Verwandten gespeist und getränkt und gingen vergnügt nach Haus. Der Schneider aber mit seinen drei Söhnen lebte von nun an in Glück und Freude.

« einen Knüppel in dem Sack. » « Was! » rief der Vater, « einen Knüppel! das ist der Mühe werth! den kannst du dir von jedem Baume abhauen. » « Aber einen solchen nicht, lieber Vater : sage ich « Knüppel aus dem Sack », so springt der Knüppel heraus und macht mit dem, der es nicht gut mit mir meint, einen schlimmen Tanz, und lässt nicht eher nach, als bis er auf der Erde liegt und um gut Wetter bittet. Seht ihr, mit diesem Knüppel habe ich das Tischchen deck dich und den Goldesel wieder herbeigeschafft, die der diebische Wirth meinen Brüdern abgenommen hatte. Jetzt lasst sie herbei rufen und ladet alle Verwandten ein, ich will sie speisen und tränken und will ihnen die Taschen noch mit Gold füllen. » Der alte Schneider wollte nicht recht trauen, brachte aber doch die Verwandten zusammen. Da deckte der Drechsler ein Tuch in die Stube, brachte den Goldesel herein und sagte zu seinem Bruder : « Nun, lieber Bruder, sprich mit ihm. » Der Müller [226] sagte « Bricklebrit », und augenblicklich sprangen die Goldstücke auf das Tuch herab, als käme ein Platzregen, und der Esel hörte nicht eher auf, als bis alle so viel hatten, dass sie nicht mehr tragen konnten. (Ich sehe dirs an, du wärst auch gerne dabei gewesen.) Dann holte der Drechsler das Tischchen und sagte : « Lieber Bruder, nun sprich mit ihm. » Und kaum hatte der Schreiner « Tischchen deck dich » gesagt, so war es gedeckt, und mit den schönsten Schüsseln voll auf besetzt. Da ward eine Mahlzeit gehalten, wie der gute Schneider noch keine in seinem Hause erlebt hatte, und die ganze Verwandtschaft blieb beisammen bis in die Nacht, und waren alle lustig und vergnügt. Der Schneider verschloss Nadel und Zwirn, Elle und Bügeleisen in einen Schrank

und lebte mit seinen drei Söhnen in Freude und Herrlichkeit.

Wo ist aber die Ziege hingekommen, die Schuld war, dass die drei Schneiders-Söhne fortgejagt waren? Die lief in eine Fuchshöhle ; als nun der Fuchs heim kam und in sein Haus schaute, da funkelten ihm aus der Dunkelheit ein paar grosse Augen entgegen, er erschrak und lief wieder zurück. Der Bär begegnete ihm, und sah dass der Fuchs ganz verstört war. Da sprach er : « Bruder Fuchs, was machst du für ein Gesicht? » « Ach, antwortete der Rothe, ein grimmig Thier sitzt in meiner Höhle und hat mich mit feurigen Augen angeglotzt. » « Das will ich dir schon heraustreiben », sprach der Bär, ging mit ihm zur Höhle und schaute hinein, als er aber die feurigen Augen sah, kam die Furcht auch über ihn, dass er gleichfalls auszog und vor dem Feind nicht Stich halten wollte. Es begegnete ihm aber die Biene, die merkte, dass er nicht ganz in seiner Lustigkeit war, und sprach : « Bär, was machst du ein verdriesslich Gesicht? » « Ja, es sitzt dir auch ein grimmig Thier mit ein paar Glotzaugen in des rothen Bruders Haus, das hinauszujagen sind wir zu schwach. » Die Biene sprach : « Ich bin ein armes, schwaches Ding, das ihr nicht im Wege anseht, aber ich will doch sehen, ob ich euch helfen kann. » Darauf flog sie zu der Fuchshöhle, setzte sich der Ziege auf den glatten, geschorenen Kopf und [191] stach sie so gewaltig, dass sie aufsprang, meh! meh! schrieh und wie toll in die Welt hinein lief, und weiss niemand auf diese Stunde, wo sie hingelaufen ist.

Wo ist aber die Ziege hingekommen, die schuld war, dass der Schneider seine drei Söhne fortjagte? Das will ich dir sagen. Sie schämte sich, dass sie einen kahlen Kopf hatte, lief in eine Fuchshöhle und verkroch sich hinein. Als der Fuchs nach Haus kam, funkelten ihm ein paar grosse Augen aus der Dunkelheit entgegen, dass er erschrak und wieder zurücklief. Der Bär begegnete ihm, und da der Fuchs ganz verstört aussah, so sprach er : « Was ist dir, Bruder Fuchs, was machst du für ein Gesicht? » « Ach », antwortete der Rothe, « ein grimmig Thier sitzt in meiner Höhle und hat mich mit feurigen Augen angeglotzt. » « Das wollen wir schon austreiben », sprach der Bär, ging mit zu der Höhle und schaute hinein ; als er aber die feurigen Augen erblickte, wandelte ihn ebenfalls die Furcht an[1]; er [227] wollte mit dem grimmigen Thiere nichts zu thun haben und nahm Reissaus. Die Biene begegnete ihm, und da sie merkte, dass es ihm in seiner Haut nicht wohl zu Muthe war, sprach sie : « Bär, du machst ja ein gewaltig verdriesslich Gesicht, wo ist deine Lustigkeit geblieben? » « Du hast gut reden », antwortete der Bär, « es sitzt ein grimmiges Thier mit Glotzaugen in dem Hause des Rothen, und wir können es nicht herausjagen. » Die Biene sprach : « Du dauerst mich, Bär, ich bin ein armes, schwaches Geschöpf, das ihr im Wege nicht anguckt, aber ich will sehen ob ich euch helfen kann. » Sie flog in die Fuchshöhle, setzte sich der Ziege auf den glatten, geschorenen Kopf und stach sie so gewaltig, dass sie aufsprang, « meh! meh! » schrie und wie toll in die Welt hinein lief; und weiss niemand auf diese Stunde, wo sie hingelaufen ist.

1. 6e éd : ebenfalls Furcht an. *Die* a été supprimé.

Un grand nombre des modifications apportées ici au texte de la 2e édition ont pour cause le désir de mieux assurer l'enchaînement des divers épisodes et de préparer chacun des événements. Toutefois un travail analogue avait déjà été fait en 1819 sur le texte de la 1re édition. Aussi les additions nouvelles ne portent-elles guère que sur des points secondaires ; les plus longues ne dépassent pas trois ou quatre lignes.

L'une d'elles rapporte comment le compagnon meunier se procurait de l'or : « Wenn er Gold nöthig hatte, brauchte er nur zu seinem Esel « Bricklebrit » zu sagen, so regnete es Goldstücke, und er hatte weiter keine Mühe als sie von der Erde aufzuheben. » Sans doute le lecteur devinait-il, après tout ce qui précède, que les choses devaient se passer de la sorte, mais les frères Grimm semblent avoir pensé qu'un conte ne doit rien laisser à deviner.

Une autre addition introduit une nuance psychologique qui n'est pas sans intérêt; le tailleur a volontiers rassemblé ses parents sur la demande de ses deux fils aînés; mais lorsque le troisième fils lui fait une demande semblable, il hésite à la satisfaire, en se souvenant des déceptions déjà éprouvées : « Der alte Schneider wollte nicht recht trauen, brachte aber doch die Verwandten zusammen ». Lorsqu'enfin tout s'est heureusement terminé, une addition nouvelle nous dépeint la joie de la famille : « Da ward eine Mahlzeit gehalten, wie der gute Schneider noch keine in seinem Hause erlebt hatte, und die ganze Verwandtschaft blieb beisammen bis in die Nacht, und waren alle lustig und vergnügt. »

Mais, pour être limitées à un mot unique ou à quelques mots seulement, les autres additions n'en ont pas moins parfois une certaine importance. Le vieux tailleur ne s'inquiète plus seulement de savoir si la chèvre a mangé; il veut savoir si elle a mangé « comme il faut » : « Hat die Ziege ihr *gehöriges* Futter? » S'il prend pour chasser son fils son bâton à auner le drap, c'est vraisemblablement parce qu'il veut le frapper; la 6e édition le dira expressément : «... jagte ihn *mit Schlägen* hinaus ». Son affection ridicule pour la chèvre est mieux décrite qu'autrefois : il la caresse (streicheln), il la cajole (liebkosen), il l'appelle « *mein* liebes Thierlein ». Mais lorsqu'il a découvert la traîtrise de la bête, il la chasse à coups de fouet, « weil die Elle zu ehrenvoll gewesen wäre ». Toutefois une vieille affection pour les chèvres sommeille en lui, à son insu ; quand le second de ses fils revient avec un âne, il s'écrie : « da wäre mir doch eine gute Ziege lieber gewe-

sen ». — Lorsque le fils aîné se voit en possession de la table merveilleuse, il ne s'inquiète plus de savoir si les auberges sont bonnes ou mauvaises, ni surtout « ob etwas darin zu finden war oder nicht ». S'il se décide à revenir chez son père, c'est qu'il a cet espoir : « sein Zorn würde sich gelegt haben ». Quand il invite les clients de l'auberge à dîner avec lui, ceux-ci d'abord éclatent de rire : « sie *lachten*, und meinten, er triebe seinen Spass mit ihnen ». Mais quand ils voient la table couverte de mets, ils ne se le font pas dire deux fois : « liessen sich nicht zweimal bitten ». Quand le fils revient à la maison, le père le traite plus affectueusement qu'il n'avait jamais fait : « mein *lieber* Sohn ». Après qu'il a vainement essayé de faire apparaître des mets sur la fausse table, on se rit de lui : « Die Verwandten *lachten ihn aus*... » — Quand le second des fils, le garçon meunier, se retire dans l'écurie pour se procurer de l'or, l'aubergiste qui l'a suivi voudrait bien pouvoir observer ses faits et gestes, mais il ne peut que l'espionner par un trou de la porte, « da der Gast die Stallthür zuriegelte ». Arrivé au domicile paternel, le meunier amène l'âne au milieu des parents assemblés, en leur annonçant une pluie d'or : « aber es waren keine Goldstücke, was herabfiel ». Ce sous-entendu, ou plutôt cette sorte d'antiphrase, ne manque jamais de provoquer les grands éclats de rire des enfants. Humilié, le meunier s'excuse : « (er) bat die Verwandten um Verzeihung ». — Le troisième fils reçoit du maître tourneur un sac et un bâton ; il accepte volontiers le premier, car, dit-il, « er kann mir gute Dienste leisten », mais il est tenté de refuser le second : « der macht ihn (den Sack) nur schwer », déclare-t-il. L'aubergiste qui l'a entendu vanter son sac, cherche à imaginer quel en peut être le contenu : « der Sack ist wohl mit lauter Edelsteinen angefüllt ». Roué de coups, l'aubergiste tombe sur le sol « erschöpft », et consent « ganz kleinlaut » à rendre ce qu'il a volé. Quand le jeune tourneur rentre chez son père, celui-ci n'a que dédain pour le bâton : « den kannst du dir von jedem Baume abhauen ! » Mais le fils expose avec complaisance et avec humour les qualités de son gourdin : il exécute à l'occasion, sur le dos de quiconque respecte trop peu son maître, « einen schlimmen Tanz und lässt nicht eher nach, als bis er auf der Erde liegt und um gut Wetter bittet ». — Quant à la chèvre, pourquoi s'est-elle terrée dans le trou d'un renard ? Voici la raison de sa conduite : « sie schämte sich, dass sie einen kahlen Kopf hatte ».

A côté de ces additions on peut observer de fréquentes substitutions de termes nouveaux à des termes anciens. Les changements de cette sorte apportent toujours quelque précision nouvelle ou introduisent dans le texte une nuance heureuse. Le vieux tailleur ne veut pas croire sur parole ses fils qui assurent que la chèvre a bien mangé ; il veut vérifier lui-même leurs affirmations : la 2ᵉ édition dit : « der Vater wollte aber selbst nachsehen » ; on trouve dans la 3ᵉ les deux formules suivantes : « der Vater aber wollte sich selbst überzeugen », et « der Schneider wollte sich darauf nicht verlassen ». Une expression un peu vague : « ... suchte der Ziege das saftigste Futter von der Welt aus », est remplacée par cette désignation plus précise : « ... suchte Buschwerk mit dem schönsten Laube aus » ; une expression abstraite : « er konnts bezahlen » fait place à une expression concrète : « er hatte immer einen vollen Beutel ». Au lieu d'affirmer que l'aubergiste eût été hors d'état de fournir les mets dont se couvrait spontanément la table merveilleuse, les Grimm, dans leur 3ᵉ édition, disent plus simplement et plus justement qu'il n'eût pas su les faire aussi bons. Sur cette même table les plats se succèdent d'eux-mêmes : dès qu'on avait desservi, disait la 2ᵉ édition, « wenn eine Schüssel abgenommen war » ; dès que l'un des plats était vide, dit la 3ᵉ édition ; et cette formule est beaucoup plus satisfaisante, car la table n'a pas besoin de l'assistance d'un serviteur. On lit dans la 2ᵉ édition que la table a été volée, « gestohlen » ; à ce mot la 3ᵉ édition substitue à bon droit le terme « vertauscht », échangée ; parallèlement, elle ne dit plus que le meunier a été victime d'un vol, « bestohlen », mais qu'il a été trompé, « betrogen ». Dans cette phrase : « Als aber der Geselle in die Tasche griff und ihm zwei Goldstücke gab, um dafür einzukaufen, so lief er... », l'expression « um dafür einzukaufen » est à la fois lourde et peu claire ; elle a été ainsi modifiée : « als aber der Fremde in die Tasche griff, zwei Goldstücke heraus-holte und sagte, er solle nur etwas Gutes für ihn einkaufen, so machte er grosse Augen, lief... » Dans l'exemple suivant les mots n'ont pas même été changés :

(2ᵉ éd.)	(3ᵉ éd.)
Ich will sie reich machen.	Ich mache sie alle zu reichen Leuten.

mais l'affirmation catégorique et sereine qui ressort de la seconde formule peint beaucoup mieux que la première l'assurance un peu

trop fanfaronne du compagnon meunier. C'est par des expressions concrètes que la 3e édition représente le vieux tailleur obligé de se remettre au travail, après avoir, à deux reprises, espéré pouvoir renoncer à son métier : « der Vater holte seine Lappen wieder herbei », « der Alte musste wieder nach der Nadel greifen ». C'est par une expression concrète qu'elle le montre parvenu au terme de ses vœux : « der Schneider verschloss Nadel und Zwirn, Elle und Bügeleisen in einen Schrank ».

Il y a quelques additions que nous n'avons pas encore signalées, parce qu'elles sont intimement liées à l'emploi du style direct. Comme en 1819, les frères Grimm ont développé les monologues ou dialogues que leur texte contenait déjà et en ont introduit de nouveaux. Il n'est pas besoin de faire observer une fois de plus combien le récit y gagne en animation :

(2e éd.)	(3e éd.)
Der Schneider ward zornig, lief hinauf und sprach zu dem Jungen: « Ei, du Lügner, was hast du meine Ziege hungern lassen ! »	« Was muss ich hören ! » rief der Schneider, lief hinauf und sprach zu dem Jungen : « Ei, du Lügner, sagst, die Ziege wäre satt und hast sie hungern lassen ! »

Lorsque le troisième fils est à son tour calomnié par la chèvre, le tailleur s'écrie, dans la 3e édition : « einer so gottlos und pflichtvergessen wie der andere ! » Et lorsqu'il conduit lui-même sa chèvre au pâturage, il lui dit avec satisfaction : « da kannst du dich einmal nach Herzenslust sättigen ». Lorsqu'enfin ses yeux sont dessillés, il médite de la punir sévèrement : « dich fortzujagen ist noch zu wenig, ich will dich zeichnen... » Quand le possesseur de la table merveilleuse veut engager ses hôtes à manger, il leur dit avec entrain : « Zugegriffen, liebe Freunde. » Le père, examinant la table que son fils rapporte, déclare sentencieusement : « Daran hast du kein Meisterstück gemacht, das ist ein altes und schlechtes Tischchen. » Le second des fils, ne trouvant plus un rouge liard dans sa poche, dit à l'aubergiste : « Wartet einen Augenblick, Herr Wirth, ich will nur gehen und Geld holen. » L'aubergiste qui l'épie voit comment les choses se passent et s'écrie, stupéfait : « Da sind die Dukaten bald geprägt! » Lorsqu'enfin le propriétaire de l'âne expose à son père les vertus de l'animal, celui-ci exprime tout haut cette pensée égoïste : « Das lass ich mir gefallen... dann brauch ich mich mit der Nadel nicht weiter zu quälen. »

Dans l'exemple suivant il n'y a pas d'addition ; le style indirect a seulement été transformé en style direct :

(2e éd.)

Er legte seinen Ranzen vor sich auf den Tisch und erzählte von köstlichen Dingen, die auf der Welt manchmal gefunden würden, als ein Tischchen deck dich, einen Goldesel, das wär aber noch alles nichts gegen den Schatz, den er erlangt habe und da in seinem Sack mit sich führe.

(6e éd.)

Er legte seinen Ranzen vor sich auf den Tisch und fing an zu erzählen, was er alles Merkwürdiges in der Welt gesehen habe. « Ja », sagte er, « man findet wohl ein Tischchen deck dich, einen Goldesel und dergleichen ; lauter gute Dinge, die ich nicht verachte, aber das ist alles nichts gegen den Schatz, den ich mir erworben habe und mit mir da in meinem Sack führe. »

Il convient d'ajouter qu'en quelques cas le style indirect a été substitué au style direct. D'abord au début même du conte :

(2e éd.)

Es war ein Schneider, der hatte drei Söhne und nur eine einzige Ziege, die alle zusammen mit ihrer Milch ernähren musste : « Dafür soll sie auch ihr gutes Futter haben, sagte der Schneider, und jeden Tag auf die Weide geführt werden. »

(3e éd.)

Vor Zeiten war ein Schneider, der drei Söhne hatte und nur eine einzige Ziege. Aber die Ziege, weil sie alle zusammen mit ihrer Milch ernährte, musste ihr gutes Futter haben und täglich hinaus auf die Weide geführt werden.

Il ne s'agit ici que d'une simple entrée en matière ; l'action n'est pas engagée et le style direct est inutile. En effet, c'est surtout quand les événements se pressent et quand apparaît ce qu'on peut appeler la valeur dramatique d'une situation que le dialogue convient. Consciemment ou non, les frères Grimm ont obéi à cette considération.

Un second exemple marque un changement tout aussi heureux que le premier.

(2e éd.)

Nach der Mahlzeit sprach der Geselle : « Was bin ich dafür schuldig ? » « Noch ein paar Goldstücke, » antwortete der Wirth.

(3e éd.)

Nach der Mahlzeit fragte der Gast, was er schuldig wäre, der Wirth wollte die doppelte Kreide nicht sparen und sagte, noch ein paar Goldstücke müsse er zulegen.

Il est évident que les frères Grimm n'ont pas voulu prendre sur eux de fixer le nombre de pièces d'or supplémentaires exigées par l'aubergiste, et il est assurément préférable que ce nombre reste

indéterminé. Mais il est peu vraisemblable qu'un aubergiste réponde de façon aussi vague à un client qui demande sa note. L'expression « ein paar Goldstücke », inadmissible dans le discours direct, est au contraire tout à fait à sa place dans le discours indirect.

Quelques idiotismes nouveaux ont été introduits au cours du récit:

« — Der Wirth wollte die doppelte Kreide nicht sparen. »

« — bis er... um gut Wetter bittet. »

« — er... nahm Reissaus. »

« — sie merkte, dass es ihm in seiner Haut nicht wohl zu Muthe war. »

On y trouve également une comparaison familière nouvelle : « augenblicklich sprangen die Goldstücke auf das Tuch herab, als käme ein Platzregen ».

A partir de la 2ᵉ édition, les surnoms se multiplient dans le recueil des *Kinder- und Hausmärchen.* On s'en aperçoit ici même. L'âne, dès la 2ᵉ édition, était désigné du nom de « Grauschimmel » ; il reçoit dans la 3ᵉ celui de « Münzmeister ». — Un des noms injurieux que le vieux tailleur lance à la figure de ses fils a été modifié : « Die Lügenbart » est devenu « O die Lügenbrut! ». — L'aubergiste, dans sa frayeur, traitait primitivement le gourdin de « kleines Ungeheuer » ; peut-être les frères Grimm ont-ils jugé que ces deux mots étaient incompatibles ; ils ont substitué à « Ungeheuer » le mot « Kobold ».

Une expression archaïque a été supprimée :

(2ᵉ éd.)	(3ᵉ éd.)
... die hiessen ihn willkommen und sprachen, *so er was haben wollte,* sollte er sich zu ihnen setzen.	... sie hiessen ihn willkommen und luden ihn ein, sich zu ihnen zu setzen.

Il n'y a pas eu dans ce conte addition de proverbe. Mais le proverbe qui se trouvait déjà dans le texte de la 2ᵉ édition a été mis en valeur dans la 3ᵉ ; c'est par lui que s'achève le monologue de l'aubergiste :

(2ᵉ éd.)	(3ᵉ éd.)
Der Wirth spitzte die Ohren und dachte : « Was mag das sein? aller guten Dinge sind drei, das sollte ich billig noch haben. »	Der Wirth spitzte die Ohren : « Was in aller Welt mag das seyn? » dachte er, « der Sack ist wohl mit lauter Edelsteinen angefüllt ; den sollte ich billig auch noch haben, denn aller guten Dinge sind drei. »

Le conteur, dont la personne n'apparaissait jamais dans la 2e édition, intervient ici à deux reprises différentes : la première fois, il dit en s'adressant à un auditeur imaginaire, après avoir conté comment l'or craché par l'âne rebondit en averse sur le sol : « Ich sehe dir's an, du wärst auch gerne dabei gewesen ». La seconde fois, il répond à la question qui sert de transition entre l'histoire des trois jeunes gens et celle de la chèvre : « Wo ist aber die Ziege hingekomnen, die schuld war, dass der Schneider seine drei Söhne fortjagte ? *Das will ich dir sagen.* »

Par un petit détail, les frères Grimm ont prouvé leur souci d'accorder autant que possible le milieu avec les personnages : pour frapper ses fils, le tailleur saisit non pas sa canne, mais son mètre, ou plutôt son bâton à auner le drap.

On note dans ce conte, comme dans toute la 3e édition, une tendance à supprimer les conjonctions de coordination, les adverbes, les exclamations qui dans les éditions précédentes se trouvent en grand nombre au début des phrases. En beaucoup de cas les propositions principales se suivent maintenant sans aucun mot de liaison :

(2e éd.)	(3e éd.)
Der Wirth *aber* stand in einer Ecke und sah zu *und* wusste nicht was er davon denken sollte...	Der Wirth stand in einer Ecke und sah dem Dinge zu ; wusste gar nicht was er sagen sollte...

Parfois cette suppression correspond à une disjonction complète de la phrase ; par exemple :

(2e éd.)	(3e éd.)
(er) bekümmerte sich gar nicht darum, ob ein Wirthshaus gut oder schlecht war, *und* hatte er Lust, so kehrte er gar nicht ein...	(er) bekümmerte sich gar nicht darum, ob ein Wirthshaus gut oder schlecht war, ob etwas darin zu finden, oder nicht. Wenn es ihm einfiel, so kehrte er gar nicht ein...

Nun a disparu dans les deux cas suivants :

(2e éd.)	(3e éd.)
Nun dachte der junge Gesell...	Der junge Gesell dachte...
Nun zog der Drechsler am anderen Morgen...	Der Drechsler zog am andern Morgen...

Da a fait place à un adverbe plus expressif :

(2e éd.)	(3e éd.)
Da war es alsbald mit Speisen besetzt.	Augenblicklich war es mit Speisen besetzt.

L'exclamation *ei!* qui se rencontre très souvent dans les deux premières éditions a été supprimée ici à deux reprises :

(2e éd.)	(3e éd.)
Ei der Bösewicht!	Der gottlose Bösewicht!
« Ei, ists so gemeint », sprachen sie...	Als sie sahen, wie es gemeint war...

On peut noter encore que les frères Grimm éliminaient soigneusement toutes les menues gaucheries de style qu'ils découvraient après coup dans leurs contes. Il y avait ici, en deux endroits, des répétitions de mots qu'ils ont jugées fâcheuses et qu'ils ont fait disparaître. La première intéresse un verbe, *sehen* :

(2e éd.)	(6e éd.)
Der Schneider *sah* es, und *sah* dass es ein altes, schlechtes Tischchen war...	Der Schneider betrachtete es von allen Seiten und sagte : « Daran hast du kein Meisterstück gemacht, das ist ein altes und schlechtes Tischchen. »

La seconde porte sur un adjectif, *schwach* :

(2e éd.)	(3e éd.)
...das hinauszujagen sind wir zu *schwach*. » Die Biene sprach : « Ich bin ein armes, *schwaches* Ding...	...wir können es nicht herausjagen. » Die Biene sprach : « Du dauerst mich, Bär, ich bin ein armes, *schwaches* Geschöpf...

Cette liste n'épuise assurément pas toutes les remarques que l'on pourrait faire sur le détail des modifications apportées par les frères Grimm à ce conte; mais elle permet de saisir les principaux procédés dont ils usaient pour obtenir un style à leur sens véritablement populaire. Additions destinées à assurer l'enchaînement des épisodes ou à multiplier les traits pittoresques et concrets, peinture plus minutieuse des attitudes et des gestes, additions de contenu psychologique, introduction fréquente du dialogue, de surnoms, d'idiotismes, simplification des phrases, correction de gaucheries, ce sont des procédés que nous allons retrouver pour la plupart dans les changements subis par le conte 39, *Die Wichtelmänner*.

CONTE 39.

(2e éd., t. I, p. 202.)	(3e éd., t. I, p. 241.)
Es war ein Schuster ohne seine Schuld allmählig so arm gewor-	Es war ein Schuster ohne seine Schuld so arm geworden, dass ihm

den, dass ihm endlich nichts mehr übrig blieb, als Leder zu einem einzigen Paar Schuhe. Nun schnitt er das Abends zu um es Morgen in die Arbeit zu nehmen, und weil er ein gutes Gewissen hatte, legte er sich darauf ruhig zu Bett, befahl sich Gott und schlief ein. Morgens, nachdem er sein Gebet verrichtet hatte und sich zur Arbeit setzen wollte, so standen die beiden Schuhe ganz fertig auf seinem Tisch. Er wusste nicht was er vor Verwunderung sagen sollte, als er sie näher betrachtete, waren sie auch so sauber gearbeitet dass kein Stich daran falsch war, als sollt'es ein Meisterstück seyn. Auch trat denselben Tag schon ein Käufer ein und dem gefielen die Schuhe so gut, dass er mehr als gewöhnlich dafür bezahlte, und der Schuster von dem Geld Leder zu zwei Paar Schuhen erhandeln konnte. Abends schnitt er die zu und wollte Morgens frisch an die Arbeit gehen, aber er brauchte es nicht, denn als er aufstand, waren sie schon [203] fertig und es blieben auch nicht Käufer aus, die ihm so viel Geld gaben, dass er zu vier Paar Schuhen das Leder kaufen konnte. Die schnitt er Abends wieder zu und fand sie am Morgen fertig und so gings immer fort, was er Abends zuschnitt, das war am Morgen verarbeitet, also dass er bald wieder zu einem wohlhabenden Manne ward mit ehrlichem Auskommen. Nun geschah es, dass eines Abends kurz vor Weihnachten, nachdem der Mann wieder zugeschnitten hatte, er vor Schlafengehen zu seiner Frau sprach : « Wie wär's, wenn wir diese Nacht aufblieben, um zu sehen , wer uns solche hilfreiche Hand leiste? » Die Frau wars zufrieden und steckte ein

endlich nichts mehr übrig blieb als Leder zu einem einzigen Paar Schuhe. Nun schnitt er am Abend die Schuhe zu, und wollte sie[1] den nächsten Morgen in die Arbeit nehmen, und weil er ein gutes Gewissen hatte, so legte er sich ruhig zu Bett, befahl sich dem lieben Gott und schlief ein. Morgens, nachdem er sein Gebet verrichtet hatte und sich zur Arbeit niedersetzen wollte, so standen die beiden Schuhe ganz fertig auf seinem Tisch. Er verwunderte sich, wusste nicht was er dazu sagen sollte, und nahm die Schuhe in die Hand[2], um sie näher zu betrachten; sie waren so sauber gearbeitet, dass kein Stich daran falsch war, gerade als wenn es ein Meisterstück seyn sollte. Bald darauf trat auch schon ein Käufer ein, und weil ihm die Schuhe so gut gefielen, so bezahlte er mehr als gewöhnlich dafür, und der Schuster konnte von dem Geld Leder zu zwei Paar Schuhen erhandeln. Er schnitt sie Abends zu und wollte den nächsten Morgen mit frischem Muth an die Arbeit gehen, aber er brauchte es nicht, denn als er aufstand waren sie schon fertig und es [242] blieben auch nicht die Käufer aus, die ihm so vie, Geld gaben, dass er Leder zu vier Paar Schuhen einkaufen konnte. Er fand früh Morgens auch die vier Paar fertig; und so gieng's immer fort, was er Abends zuschnitt, das war am Morgen verarbeitet, also dass er bald wieder sein ehrliches Auskommen hatte und endlich ein wohlhabender Mann ward. Nun geschah es eines Abends nicht lange wor Weihnachten, als der Mann wieder zugeschnitten hatte, dass er vor Schlafengehen zu seiner Frau sprach : « Wie wärs wenn wir diese Nacht aufblieben,

1. 6e éd : die wollte er...

2. 6e éd : Er verwunderte sich und wusste nicht, was er dazu sagen sollte. Er nahm die Schuhe in die Hand...

Licht an, darauf verbargen sie sich in den Stubenecken hinter den Kleidern, die da aufgehängt waren, und gaben Acht. Als es Mitternacht war, da kamen zwei kleine, niedliche, nackte Männlein, setzten sich vor des Schusters Tisch, nahmen alle zugeschnittene Arbeit zu sich und fingen an mit ihren Fingerlein so behend und schnell zu stechen, nähen, klopfen, das der Schuster vor Verwunderung die Augen nicht abwenden konnte. Sie liessen nicht nach, bis alles zu Ende gebracht war und fertig auf dem Tisch stand, und das war lange vor Tag ; und dann sprangen sie schnell fort.

Am andern Morgen sprach die Frau : « Die kleinen Männer haben uns reich gemacht, dafür müssen wir dankbar seyn. Sie dauern mich, dass sie so herumlaufen und nichts am Leib haben und frieren. Weisst du was ? ich will Hemdlein, Rock, Wams und Höslein für sie nähen, auch jedem ein Paar Schühlein dazu. » Der Mann [204] war es wohl zufrieden ; Abends, wie sie alles zusammen hatten, legten sie es statt der zugeschnittenen Arbeit auf den Tisch und versteckten sich dann, weil sie sehen wollten, wie sich die Männlein dabei anstellen würden. Um Mitternacht kamen sie beide gelaufen und wollten arbeiten, als sie aber die Kleider liegen sahen, bezeigten sie grosse Freude. Mit der grössten Geschwindigkeit zogen sie sie an und dann hüpften , sprangen und tanzten sie darin, tanzten zur Thüre hinaus und blieben von nun an aus, dem Schuster aber ging es sein Lebtag wohl.

um zu sehen, wer uns solche hilfreiche Hand leistet? » Die Frau wars zufrieden und steckte ein Licht an; darauf verbargen sie sich in den Stubenecken, hinter den Kleidern, die da aufgehängt waren, und gaben Acht. Als es Mitternacht war, da kamen zwei kleine niedliche, nackte Männlein, setzten sich vor des Schusters Tisch, nahmen alle zugeschnittene Arbeit zu sich und fiengen an mit ihren Fingerlein so behend und schnell zu nähen, zu stechen, zu klopfen, dass der Schuster vor Verwunderung die Augen nicht abwenden konnte. Sie liessen nicht nach, bis alles zu Ende gebracht war und fertig auf dem Tische stand, dann sprangen sie schnell fort.

Am andern Morgen sprach die Frau : « Die kleinen Männer haben uns reich gemacht, wir müssen uns doch dankbar dafür bezeigen. Sie laufen so herum, haben nichts am Leib und müssen frieren. Weisst du was ? ich will Hemdlein, Rock, Wams und Höslein für sie nähen, auch jedem ein Paar Strümpfe stricken; mach du jedem ein Paar Schühlein dazu. » Der Mann war das [243] wohl zufrieden. Abends[1], wie sie alles fertig hatten, legten sie die Geschenke statt der zugeschnittenen Arbeit zusammen auf den Tisch und versteckten sich dann, um mit anzusehen, wie sich die Männlein dazu anstellen würden. Um Mitternacht kamen sie herangesprungen und wollten sich gleich an die Arbeit machen, als sie aber kein zugeschnittenes Leder, sondern die niedlichen Kleidungsstücke fanden, verwunderten sie sich erst, dann aber bezeigten sie eine gewaltige Freude. Mit der grössten Geschwindigkeit zogen sie sich an, strichen die schönen Kleider am Leib und sangen :

1. 6e éd... war das wohl zufrieden, *und* Abends...

« Sind wir nicht Knaben glatt und
[fein ?
was sollen wir länger Schuster
[sein ? »

Dann hüpften und tanzten sie und sprangen über Stühle und Bänke. Endlich tanzten sie zur Thüre hinaus. Von nun an kamen sie nicht wieder, dem Schuster aber gieng es wohl, so lang er lebte, und es glückte ihm alles, was er unternahm.

Ce conte a été moins modifié que le précédent. La plus importante des additions que contient la nouvelle version est, nous semble-t-il, la petite phrase qui la termine : « und es glückte ihm alles, was er unternahm ». Nous avons vu, en examinant la rédaction substituée dans la 2ᵉ édition à celle de la 1ʳᵉ édition, que les Grimm avaient déjà fait en cet endroit une addition au récit primitif. Pour laisser l'auditeur sur une impression optimiste, ils avaient introduit ce trait : bien que délaissé par les gnomes, le cordonnier continue néanmoins à vivre dans le bien-être : « dem Schuster aber ging es sein Lebtag wohl ». Peut-être les frères Grimm avaient-ils voulu satisfaire par là leurs plus jeunes lecteurs. A la réflexion sans doute, l'addition qu'ils avaient faite ne leur a pas paru répondre entièrement à l'objet qu'ils se proposaient : pour sa bonne action à l'égard des gnomes, le cordonnier méritait une récompense, mais le bien-être dans lequel il continuait à vivre après le départ des gnomes n'était pas, à proprement parler, une récompense, car il en jouissait déjà depuis quelque temps ; il était redevenu riche, et travailleur comme on nous l'a dépeint, il était naturel que par ses seuls efforts il maintînt le bon état de sa fortune. En cela la bienveillance des gnomes ne se manifestait pas ; aussi était-il nécessaire d'ajouter une indication prouvant que les gnomes veillaient encore sur le cordonnier. C'est ce qu'exprime la conclusion nouvelle. Toute entreprise, même conduite par l'homme le plus actif et le plus méritant, peut aboutir à un échec. Si le cordonnier ne connut plus jamais d'échecs dans sa vie, c'est qu'il était assisté par une puissance surnaturelle.

Vers le début du conte, les Grimm ont ajouté à la phrase « befahl sich Gott », ces deux mots très simples « der liebe » : « befahl sich dem lieben Gott ». Il nous semble que cette petite addition doit être rangée parmi celles où se manifeste le souci d'accorder les contes

avec les notions morales et religieuses des enfants. Pour les enfants le mot « Dieu », sans épithète, est trop abstrait et trop froid ; ils ne connaissent que « le bon Dieu », le protecteur indulgent et paternel.

Vers la fin du conte, une courte addition assure une bonne transition entre deux situations consécutives. Les gnomes arrivent pour la dernière fois chez le cordonnier :

(2ᵉ éd.)	(3ᵉ éd.)
... als sie aber die Kleider liegen sahen, bezeigten sie groses Freude.	... als sie aber kein zugeschnittenes Leder, sondern die niedlichen Kleidungsstücke fanden, verwunderten sie sich erst, dann aber bezeigten sie eine gewaltige Freude.

Il est naturel en effet que les deux gnomes commencent par s'étonner de ne pas trouver leur besogne habituelle ; ce n'est qu'ensuite qu'ils comprennent l'avantage de la nouvelle situation.

Quelques mots ont été retranchés. On lisait au début du conte : « Es war ein Schuster ohne seine Schuld *allmählig* so arm geworden... » L'adverbe « allmählig » était superflu ; il est indifférent que la ruine du cordonnier ait été lente ou subite ; la seule chose qui importe, c'est qu'elle ait été imméritée.

Une seconde suppression se trouve vers le milieu du conte : les deux gnomes accomplissent leur besogne nocturne avec une aisance et une vivacité qui stupéfient le cordonnier, puis s'éloignent, « und das war lange vor Tag ». Cette dernière phrase a disparu, et non sans raison, car elle faisait en quelque sorte double emploi avec les deux mots par lesquels commence le second paragraphe du conte : « Am andern Morgen ». Il faut bien en effet que les événements dont les gnomes sont les héros se soient passés au beau milieu de la nuit pour que la femme puisse s'en entretenir avec son mari « le lendemain matin » ; les frères Grimm ont pu juger inutile de spécifier à deux reprises le moment où la scène nocturne s'accomplit.

La plupart des autres modifications de texte consistent en substitutions d'expressions nouvelles à des expressions anciennes. La différence est parfois à peine sensible, comme dans cet exemple :

(2ᵉ éd.)	(3ᵉ éd.)
Auch trat denselben Tag schon ein Käufer.	Bald darauf trat auch schon ein Käufer.

Dans le cas suivant, l'addition a servi à décrire un geste : « *Er*

nahm die Schuhe in die Hand, um sie näher zu betrachten ». Ailleurs le terme très vague *es* a été remplacé par un mot concret :

(2e éd.)	(3e éd.)
Abends, wie sie alles zusammen hatten, legten sie *es* statt der zugeschnittenen Arbeit auf den Tisch.	... und Abends, wie sie alles fertig hatten, legten sie *die Geschenke* statt der zugeschnittenen Arbeit zusammen auf den Tisch...

Pour indiquer que la fortune favorisait de nouveau le cordonnier, les Grimm avaient d'abord écrit : « ... also dass er bald wieder zu einem wohlhabenden Mann ward mit ehrlichem Auskommen ». A la réflexion, ils préférèrent disjoindre les deux éléments dont se composait cette phrase et les recomposer de façon à marquer une gradation : c'est parce que le produit de sa vente était fructueux que le cordonnier redevint un homme aisé ; c'est ce qu'indique la nouvelle rédaction : « ... also dass er bald wieder sein ehrliches Auskommen hatte und endlich ein wohlhabender Mann ward ».

Par un simple changement de mode dans l'emploi du verbe *müssen* une nuance nouvelle a été introduite dans la phrase suivante :

(2e éd.)	(3e éd.)
Die kleinen Männer haben uns reich gemacht, dafür *müssen* wir dankbar seyn.	Die kleinen Männer haben uns reich gemacht, wir *müssten uns doch* dankbar dafür bezeigen.

Le conditionnel, renforcé de *doch*, est à la fois plus insinuant et plus persuasif que l'impérieux indicatif.

On peut relever quelques changements dans la construction des phrases. Dans l'exemple suivant, les Grimm ont transformé en deux propositions principales deux propositions subordonnées, qui, dépendant toutes deux de la même conjonction *dass*, se traînaient assez lourdement à la suite l'une de l'autre :

(2e éd.)	(3e éd.)
Auch trat denselben Tag schon ein Käufer ein, und dem gefielen die Schuhe so gut, dass er mehr als gewöhnlich dafür bezahlte und der Schuster von dem Geld Leder zu zwei Paar Schuhen erhandeln konnte.	Bald darauf trat auch schon ein Käufer ein, und weil ihm die Schuhe so gut gefielen, so bezahlte er mehr als gewöhnlich dafür, und der Schuster konnte von dem Geld Leder zu zwei Paar Schuhen erhandeln.

Deux petites imperfections de style ont été corrigées. L'une et l'autre consistaient en une répétition de mots :

(2ᵉ éd.)	(3ᵉ éd.)
... bezeigten sie *grosse* Freude. Mit der *grössten* Geschwindigkeit...	... bezeigten sie eine gewaltige Freude. Mit der grössten Geschwindigkeit...

La seconde répétition était particulièrement choquante :

(2ᵉ éd.)	(3ᵉ éd.)
Mit der grössten Geschwindigkeit zogen *sie sie* (die Kleider) an.	Mit der grössten Geschwindigkeit zogen sie sich an.

* * *

Il ressort de l'examen de ces deux contes que les frères Grimm ont fait subir au texte primitif de leurs *Kinder- und Hausmärchen* deux sortes de modifications ; les unes concernent surtout la composition du conte et la liaison des divers épisodes ; les autres portent plutôt sur le style. Le reste du recueil offre de nombreux exemples de ces deux sortes de modifications. Nous allons passer en revue et classer les plus caractéristiques d'entre eux.

1° *Additions destinées à mieux assurer la liaison des divers épisodes ou à donner plus de vraisemblance aux détails du récit.*

Les frères Grimm ont eu le souci constant de donner à leurs récits le plus grand air de vérité. Les contes se meuvent à la fois dans le merveilleux et dans le réel. Ils sont remplis d'aventures singulières, sur l'authenticité desquelles personne ne s'abuse et que les enfants eux-mêmes sentent confusément en désaccord avec les conditions normales de la vie humaine. Mais les personnages des contes sont très souvent semblables aux hommes qui lisent les contes ou se les font narrer. Ces personnages représentent avec une assez grande exactitude l'humanité moyenne. Toujours les artisans ou les bourgeois ont aimé à retrouver dans les récits populaires des figures rappelant les gens qu'ils coudoyaient chaque jour. Les façons de parler, les habitudes, les manies des personnages des contes sont souvent celles de la société contemporaine ; les sentiments qui font agir ces humbles héros sont ceux que ressentiraient dans une situation analogue à la leur la plupart des gens. C'est ainsi qu'une peinture réaliste de certains milieux ou de certaines classes d'hommes peut s'accorder avec le récit des inventions les plus incroyables. Par goût naturel, les frères Grimm étaient portés à développer et à compléter les éléments réalistes des contes. Divers exemples l'ont déjà prouvé ; mais ce fait res-

sortira encore avec plus de force des citations qui vont suivre.

Comment le loup peut-il dans le conte 5 (*Der Wolf und die sieben jungen Geislein*) prier le boulanger d'étendre de la pâte sur sa patte, sans provoquer une question ou un geste d'étonnement de la part du boulanger ? Il faut qu'il trouve un prétexte ; dans la 5ᵉ édition ce prétexte est énoncé :

(2ᵉ éd., t. I, p. 26.)	(5ᵉ éd., t. I, p. 31.)
Der Wolf ging fort zu einem Bäcker und sprach : « Bäcker, bestreich mir meine Pfote mit frischem Teig... »	Da lief der Wolf zu einem Bäcker und sprach : « *Ich habe mich an den Fuss gestossen*, streich mir Teig darüber. »

Pourquoi le meunier, dans le même conte, se refuse-t-il à répandre de la farine sur la patte du loup? Voici l'explication, dans la 5ᵉ édition :

(2ᵉ éd., t. I, p. 26.)	(5ᵉ éd., t. I, p. 31.)
« Müller, streu mir fein weisses Mehl auf meine Pfote ». Der Müller wollte nicht.	« Streu mir weisses Mehl auf meine Pfote. » *Der Müller dachte : « Der Wolf will einen betrügen »*, und weigerte sich...

Le même conte contient encore une importante modification : dans la 2ᵉ édition, la chèvre, avant même d'avoir vu le loup qui dort, rassasié, dans la prairie, a l'intuition que ses enfants sont encore vivants dans le ventre du glouton : dans la 5ᵉ édition au contraire, pareille idée ne lui vient qu'après qu'elle a vu le ventre du loup s'agiter d'une façon singulière :

(2ᵉ éd. t. I, p. 28.)	(5ᵉ éd. t. I, p. 32.)
Die alte Geis aber war klug und listig, dachte hin und her : sind denn meine Kindlein nicht zu retten ! endlich sagte sie ganz vergnügt zu dem jüngsten Geislein : « Nimm Zwirn, Nadel und Scheere und folg mir nach. »	Endlich ging sie in ihrem Jammer hinaus, und das jüngste Geislein lief mit. Als sie auf die Wiese kam, so lag da der Wolf an dem Baum und schnarchte, dass die Aeste zitterten. Sie betrachtete ihn von allen Zeiten und sah, dass in seinem angefüllten Bauch sich etwas regte und zappelte. « Ach Gott », dachte sie, « sollten meine armen Kinder, die er zum Abendbrod hinuntergewürgt hat, noch am Leben sein ? » Da musste das Geislein nach Hause laufen und Scheere, Nadel und Zwirn holen.

Dans le conte 6 (*Der treue Johannes*), le serviteur fidèle con-

seille à son maître, qui veut faire la conquête de la princesse lointaine, de faire d'abord transformer une tonne d'or en ustensiles divers. Dans les premières éditions, la raison de ce travail demeure longtemps mystérieuse; mais dans la 6e édition, on nous donne à comprendre qu'il s'agit de séduire la princesse à l'aide de bijoux et de jolis colifichets :

(2e éd., t. I, p. 31.)	(6e éd., t. I, p. 36.)
... in deinem Schatze liegen fünf Tonnen Goldes, davon lass eine von den Goldschmieden des Reiches verarbeiten zu allerhand Gefässen und Geräthschaften, zu allerhand Vögeln, Gewild und wunderbaren Thieren, damit wollen wir hinfahren und das Glück versuchen.	(Texte d'abord semblable à celui de la 2e éd.) ... und wunderbaren Thieren, *das wird ihr gefallen*, wir wollen damit hinfahren und unser Glück versuchen.

Dans le conte 7 (*Der gute Handel*), un paysan, tout ensemble benêt et finaud, abandonne à un chien de la viande qu'il voulait vendre à la ville; il est convaincu que le chien a promis de payer le prix de la viande; il ajoute pourtant, après coup, une restriction utile :

(2e éd., t. I, p. 40).	(6e éd., t. I, p. 45.)
ich kenne dich wohl und weiss bei wem du dienst; aber das sag ich dir, in drei Tagen muss ich mein Geld haben, du kannst mir's nur hinausbringen.	ich kenne dich wohl und weiss bei wem du dienst; aber das sage ich dir, in drei Tagen muss ich mein Geld haben, *sonst geht dir's schlimm*, du kannst mir's nur hinausbringen.

Le même paysan se voit offrir la main de la princesse royale. Il répond par une plaisanterie un peu vulgaire, mais telle qu'on peut l'attendre d'un lourdaud. Sa réponse a reçu dans la 6e édition une addition nécessaire à l'enchaînement des idées :

(2e éd., t. I, p. 42.)	(6e éd., t. I, p. 46.)
« O », antwortete der Bauer, « ich will sie gar nicht : ich habe daheim nur eine einzige Frau, und wenn ich nach Haus komme, so ist mir doch als ob in jedem Winkel eine stände. »	« O », antworte der Bauer, « ich will sie gar nicht; ich habe daheim nur eine einzige Frau, *und die ist mir schon zu viel*; wenn ich nach Hause komme, u. s. w.

Dans le conte 9 (*Die zwölf Brüder*), le roi a décidé de faire mourir ses douze fils si son treizième enfant est une fille. La mère révèle un jour au plus jeune de ses fils le sort qui l'attend. La

6e édition fait ressortir à la fois la douleur de la mère et le courage du fils :

(2e éd., t. I, p. 49.)	(3e éd., t. I, p. 57.)
... so sollt ihr allesamt getötet und in den Särgen da begraben werden. » « Weine nicht, liebe Mutter, wir wollen uns helfen...	... so sollt ihr allesamt getötet und darin begraben werben. » *Und als sie weinte, während sie das sprach, so tröstete sie der Sohn* und sagte : « Weine nicht...

Dans le même conte, la jeune princesse a fait serment, pour délivrer ses frères ensorcelés, de ne pas parler et de ne pas rire durant sept années. Un roi l'épouse néanmoins. Mais la mère du roi, hostile à la jeune reine, s'efforce de la perdre. Ce motif se retrouve en plusieurs autres contes ; d'ordinaire, la méchante vieille fait disparaître les enfants de la reine, pour accuser ensuite leur mère de les avoir mangés (cf. les contes 11, *Brüderchen und Schwesterchen* et 49, *Die sechs Schwäne*) ; cette accusation entraîne ensuite une condamnation en règle de la reine, qui n'est sauvée qu'à la dernière extrémité par quelque intervention miraculeuse. Dans *Die zwölf Brüder* le jeune reine n'a point d'enfants ; ce sont les seules calomnies de sa belle-mère qui causent sa perte. La 2e édition passait un peu légèrement sur ces calomnies ; la 3e édition donne à entendre qu'elles étaient terribles :

(2e éd., t. I, p. 54.)	(3e éd., t. I, p. 62.)
... Wenn sie stumm ist und nicht sprechen kann, so könnte sie doch einmal lachen, aber wer nicht lacht, der hat ein böses Gewissen. » Der König wollte zuerst nicht daran glauben, aber sie trieb es so lang, bis er sich endlich überreden liess und sie zum Tod verurtheilte.	... Wenn sie stumm ist und nicht sprechen kann, so könnte sie doch einmal lachen, aber wer nicht lacht, der hat ein böses Gewissen. » Der König wollte zuerst nicht daran glauben, aber die Alte trieb es so lang *und beschuldigte sie so viel böser Dinge*, dass der König sich endlich überreden liess...

Lorsqu'enfin l'innocence de la jeune femme éclate, c'est au tour de la vieille de subir le dernier châtiment ; mais pour ne pas faire peser sur le roi l'odieux d'un parricide, et pour satisfaire en même temps l'esprit de justice des lecteurs, on prend soin de nous avertir qu'elle a été jugée régulièrement :

(2e éd., t. I, p. 54.)	(6e éd., t. I, p. 60.)
Die böse Stiefmutter ward in ein Fass gesteckt, das mit siedendem Oel und giftigen Schlangen angefüllt war.	Die böse Stiefmutter ward *vor Gericht gestellt* und in ein Fass gesteckt, u. s. w.

Un homme a fait subir un tort, d'ailleurs fort léger, à une sorcière (conte 12, *Rapunzel*). A titre de compensation, la sorcière exige que l'homme lui remette son enfant nouveau-né. N'est-ce pas expier bien chèrement une faute bénigne ? Faut-il surtout qu'une enfant innocente soit sacrifiée ? Dans la 3e édition, les frères Grimm prendront soin de rassurer, dès l'abord, le lecteur sur le sort de l'enfant :

(2e éd., t. I, p. 67.)	(3e éd., t. I, p. 77.)
« ich will mich zufrieden geben und dir selbst gestatten, Rapunzeln mitzunehmen, so viel du willst, wofern du mir das Kind geben wirst, das deine Frau gebiert. »	« Verhält es sich so, wie du sagst, so will ich dir gestatten Rapunzeln mitzunehmen, so viel du willst, allein ich mache eine Bedingung : du musst mir das Kind geben, das deine Frau zur Welt bringen wird. *Es soll ihm gut gehen, und ich will für es sorgen wie eine Mutter.*

Nous avons déjà vu, dans le chapitre précédent, comment les Grimm avaient, entre la 1re et la 2e édition, modifié le début du conte 13, *Die Männlein im Walde*. Pour savoir s'il doit ou s'il ne doit pas se remarier, un veuf remplit d'eau une de ses bottes, et déclare : si l'eau fuit, je ne me marierai pas. Mais pourquoi recourir à cet expédient ? C'est que le veuf était d'esprit irrésolu :

(2e éd., t. I, p. 70.)	(3e éd., t. I, p. 81.)
Der Mann sprach : « Was soll ich thun ? das Heirathen ist eine Freude und ist auch eine Qual. » Endlich zog er seinen Stiefel aus und sagte...	Der Mann sprach : « Was soll ich thun ? das Heirathen ist eine Freude und ist auch eine Qual. » Endlich, *weil er keinen Entschluss fassen konnte,* zog er seinen Stiefel aus und sprach...

Dans la première phrase du conte 20, *Das tapfere Schneiderlein*, les Grimm ont introduit deux additions, qui sont à vrai dire fort courtes, mais qui n'en présentent pas moins cet avantage de souligner un trait de caractère et d'indiquer une attitude : le héros du conte n'est pas un tailleur quelconque, c'est un tailleur d'humeur joyeuse et qui se donne volontiers l'air affairé :

(2e éd., t. I, p. 104.)	(3e éd., t. I, p. 125.)
An einem Sommermorgen sass ein Schneiderlein auf seinem Tisch am Fenster und nähte.	An einem Sommermorgen sass ein Schneiderlein auf seinem Tisch am Fenster, *war guter Dinge* und nähte *aus Leibeskräften.*

Aschenputtel (conte 21) contient une allusion à l'inconstance de

l'amour : un homme qui a perdu sa femme ne tarde pas à se remarier. A vrai dire, la 2ᵉ édition exprimait déjà d'une façon fort claire cette fragilité des sentiments humains ; les frères Grimm ont pourtant jugé nécessaire de préciser, dans la 6ᵉ édition, les indications antérieures et de faire ressortir ce fait, que la morte a été oubliée en l'espace de deux saisons à peine :

(2ᵉ éd., t. I, p. 114.)	(6ᵉ éd., t. I, p. 136.)
Der Schnee aber deckte ein weisses Tüchlein auf das Grab, und als es die Sonne wieder herabgezogen hatte, nahm sich der Mann eine andere Frau.	*Als der Winter kam*, deckte der Schnee ein weisses Tüchlein auf das Grab, und als die Sonne *im Frühjahr* es wieder herabgezogen hatte, nahm sich der Mann eine andere Frau.

Dans le même conte, le prince recherche en tous lieux, pour l'épouser, la jeune fille à qui appartient la pantoufle d'or. Afin de pouvoir chausser la pantoufle, et d'être l'élue du prince, la sœur aînée d'Aschenputtel se coupe le talon. Le passage qui relate cette cruelle mutilation a subi plusieurs remaniements : tantôt c'est l'orteil, tantôt le talon que la jeune fille coupe ; les Grimm se sont, en fin de compte, décidés pour l'orteil, en réservant pour la seconde sœur le motif du talon coupé. Mais qu'il s'agisse du talon ou d'un doigt de pied, il nous est dit, à partir de la 4ᵉ édition, combien l'ambitieuse jeune fille doit souffrir :

(2ᵉ éd., t. I, p. 121.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 144.)
Das Mädchen hieb *die Zehe* ab, zwängte nun den Schuh hinein und ging zum Königssohn.	Das Mädchen hieb *ein Stück von der Ferse* ab, zwängte den Fuss in den Schuh, und gieng heraus zum Königssohn.
(4ᵉ éd., t. I, p. 144.)	(7ᵉ éd., t. I, p. 124.)
Das Mädchen hieb *ein Stück von der Ferse* ab, zwängte den Fuss in den Schuh, *verbiss den Schmerz* und gieng heraus zum Königssohn.	Das Mädchen hieb *die Zehe* ab..., (le reste conforme à la 4ᵉ éd.).

Outre les modifications que nous venons d'indiquer, ce passage contient une correction utile : il est inexact de dire que la jeune fille fait entrer le soulier dans le pied (zwängte nun den Schuh hinein, 2ᵉ éd.) ; c'est le pied qu'elle fait entrer dans le soulier, et la 3ᵉ édition contient cette formule plus juste : « zwängte den Fuss in den Schuh ».

Grondée par une marâtre, parce qu'elle a laissé tomber sa bobine dans une fontaine (conte **24**, *Frau Holle*), une jeune fille

se précipite dans cette même fontaine. Est-ce un suicide ? On pourrait le croire. La 6e édition écarte ce doute :

(2e éd., t. I, p. 129.)	(6e éd., t. I, p. 153.)
Da ging das Mädchen zu dem Brunnen zurück und wusste nicht was es anfangen sollte, und sprang in seiner Angst in den Brunnen hinein.	Es ging das Mädchen zu dem Brunnen zurück, und wusste nicht, was es anfangen sollte : und in seiner Herzensangst sprang es in den Brunnen hinein, *um die Spule zu holen*.

Parvenue par ce moyen dans le domaine de Frau Holle, la jeune fille y rencontre d'abord un four, et le pain qui se trouve dans le four lui crie : « retire-moi d'ici, je brûle ». Charitable, la jeune fille lui rend ce service. Mais, demandera volontiers quelque enfant, préoccupé des détails matériels de cette aventure merveilleuse, avec quoi retire-t-elle le pain du four, sans se brûler elle-même ? Les frères Grimm ont prévu cette question :

(2e éd., t. I, p. 129.)	(6e éd., t. I, p. 154.)
Da trat es herzu und holte alles heraus.	Da trat es herzu und holte *mit dem Brotschieber* alles nacheinander heraus.

Il importe à la suite du récit que le lecteur sache de bonne heure que cette jeune fille est naturellement soigneuse et aime l'ordre. Un trait servira à la faire connaître : les fruits d'un pommier la supplient de secouer l'arbre pour les faire tomber, car, disent-ils, « nous sommes mûrs » :

(2e éd., t. I, p. 130.)	(6e éd., t. I, p. 154.)
Da schüttelte es den Baum, dass die Aepfel fielen, als regneten sie, so lang, bis keiner mehr oben war : darnach ging es wieder fort.	Da schüttelte es den Baum, dass die Aepfel fielen, als regneten sie, und schüttelte, bis keiner mehr oben war ; *und als es alle in einen Haufen zusammengelegt hatte*, ging es wieder weiter.

Dans le conte 59, *Fitchers Vogel* (Barbe-Bleue), les premières éditions rapportaient d'une façon vraiment bien succincte comment la jeune femme du sorcier sanguinaire ouvrait la porte interdite. On pouvait la juger peu excusable, car elle cédait sans combat à sa curiosité. Ce passage, entièrement récrit dans la 7e édition, la représente désormais inquiète, troublée, irrésolue, et finalement coupable presque malgré elle.

(2e éd., t. I, p. 225.)

Als er aber fort war, konnte sie der Neugierde nicht widerstehen und nachdem sie das ganze Haus gesehen, ging sie auch zu der verbotenen Thüre und öffnete sie. Wie erschrak sie aber als sie hineintrat?

(7e éd., t. I, p. 228.)

Als er fort war, ging sie in dem Haus herum von unten bis oben und besah alles, die Stuben glänzten von Silber und Gold, und sie meinte, sie hätte nie so grosse Pracht gesehen. Endlich kam sie auch zu der verbotenen Thür, sie wollte vorübergehen, aber die Neugierde liess ihr keine Ruhe. Sie besah den Schlüssel, er sah aus wie ein anderer, sie steckte ihn ein und drehte ein wenig, da sprang die Thür auf. Aber was erblickte sie, als sie hineintrat?

Nous avons déjà vu, à propos de *Dornröschen*, les frères Grimm se complaire à développer les données contenues dans une version antérieure. Mais le développement portait alors sur toute une série de détails matériels et concrets; il porte ici sur des sentiments. En vieillissant, les frères Grimm paraissent avoir souvent incliné à enrichir le contenu psychologique de leurs contes. Il faut pourtant convenir que *Fitchers Vogel* renferme des additions fort concrètes : en pénétrant dans la chambre sanglante, ce ne sont pas seulement des cadavres que la jeune femme découvre, ce sont encore les instruments du meurtre :

(2e éd., t. I, p. 225.)

... da stand in der Mitte ein grosses blutiges Becken, und darin lagen todte, zerhauene Menschen. Sie erschrak...

(7e éd., t. I, p. 229.)

... ein grosses blutiges Becken stand in der Mitte und darin lagen todte, zerhauene Menschen, *daneben stand ein Holzblock, und ein blinkendes Beil lag darauf.* Sie erschrak...

Le dénouement de *Fitchers Vogel* ne s'accorde pas entièrement avec celui de *Barbe-Bleue*. Le meurtrier enlève successivement trois sœurs ; il tue les deux premières ; mais la troisième échappe à la mort, bien qu'elle ait, comme les deux autres, pénétré dans la chambre interdite ; elle a pu en effet dissimuler cette faute. Elle devient donc la fiancée du meurtrier et le force alors à se livrer lui-même à ses juges et à ses bourreaux. Mais comment se fait-il que, soumise, dans la première partie du conte, à la puissance magique du meurtrier, elle exerce sur lui une telle autorité dans la seconde partie ? La 7e édition nous le dit :

(2e éd., t. I, p. 226.)	(7e éd., t. I, p. 230.)
... du sollst meine Braut sein. » « Ja », antwortete sie, « aber du musst mir versprechen, vorher einen Korb voll Gold meinem Vater und meiner Mutter auf deinem Rücken hinzutragen.	... du sollst meine Braut sein. » *Er hatte jetzt keine Macht mehr über sie und musste thun, was sie verlangte.* « Wohlan », antwortete sie, du sollst vorher einen Korb meinem Vater und meiner Mutter bringen und es selbst auf deinem Rücken hintragen. »

Dans l'exemple suivant (*Der alte Sultan*, conte 48), l'addition d'un détail concret fournit un enchaînement logique entre le début et la fin de la phrase.

(2e éd., t. I, p. 240.)	(3e éd., t. I, p. 287.)
Es hatte ein Bauer einen treuen Hund, der Sultan hiess, der war alt geworden, so dass er nichts mehr fest packen konnte.	Es hatte ein Bauer einen treuen Hund, der Sultan hiess, der war alt geworden *und hatte alle Zähne verloren*, so dass er nichts mehr fest packen konnte.

Une des données essentielles de ce même conte était, dans la 2e édition, insuffisamment fondée. Il faut, pour que le vieux Sultan sauve l'enfant de ses maîtres et rentre en grâce auprès d'eux, que cet enfant se trouve dans les champs, à la portée du loup. Mais il s'agit d'un enfant à la mamelle. Comment se fait-il que des parents emmènent un nourrisson aux champs ? A cette question, la 3e édition fournit une réponse :

(2e éd., t. I, p. 241.)	(3e éd., t. I, p. 288.)
... sie nehmen ihr kleines Kind mit. Das legen sie während der Arbeit hinter die Ecke in den Schatten...	... sie nehmen ihr kleines Kind mit, *weil niemand im Hause zurückbleibt*. Sie pflegen das Kind während der Arbeit hinter die Ecke in den Schatten zu legen.

Une marâtre, dans le conte 49, *Die sechs Schwäne*, fait de petites chemises pour les six fils de son mari ; dès que les enfants les ont revêtues, ils sont transformés en cygnes. Mais rien, dans la 2e édition, ne préparait le lecteur à cette péripétie merveilleuse. Il est nécessaire de faire savoir que la marâtre était une sorcière :

(2e éd., t. I, p. 244.)	(3e éd., t. I, p. 292.)
... dann machte sie kleine Hemdchen.	... dann machte sie kleine weisse seidene Hemdchen *und da sie von ihrer Mutter die Hexenkünste gelernt hatte, so nähte sie einen Zauber hinein*.

Plus tard, la jeune sœur des princes ensorcelés fait serment de les délivrer en cessant de parler six années durant. Un roi l'épouse malgré son mutisme. Mais sa belle-mère la prend en haine, fait disparaître les enfants nés du mariage et accuse la jeune reine de les avoir mangés; pour prouver ses dires, elle barbouille de sang les lèvres de la reine. Mais, demandera-t-on, comment celle-ci s'est-elle laissé faire? C'est qu'elle dormait :

(2e éd., t. I, p. 247.)	(3e éd., t. I, p. 296.)
Ueber ein Jahr, als die Königin das erste Kind zur Welt brachte, nahm es die Alte weg und bestrich ihr den Mund mit Blut.	Ueber ein Jahr, als die Königin das erste Kind zur Welt brachte, nahm es ihr die Alte weg und bestrich ihr *im Schlafe* den Mund mit Blut.

Nous savons quelles nombreuses additions le conte 50, *Dornröschen*, avait reçues dès la 2e édition. Les frères Grimm pourtant n'ont pas cessé de le perfectionner. Ils avaient déjà décrit par le menu l'effet produit sur tous les habitants du château par le sommeil subit qui s'était emparé d'eux. Ils pensèrent ensuite qu'il était nécessaire d'étendre l'effet de l'universelle léthargie aux plantes et au vent lui-même :

(2e éd., t. I, p. 251.)	(4e éd., t. I, p. 300.)
... Der Koch, der den Küchenjungen, weil er etwas versehen hatte, in den Haaren ziehen wollte, liess ihn los und schlief, und alles, was lebendigen Othem hat, ward still und schlief.	... Der Koch, der den Küchenjungen, weil er etwas versehen hatte, in den Haaren ziehen wollte, liess ihn los und schlief. *Und der Wind legte sich und auf den Baümen vor dem Schloss regte sich kein Blättchen mehr.*

Dans *König Drosselbart* (conte 52), une princesse trop hautaine repousse tous les prétendants. En fin de compte, elle se voit contrainte par son père d'épouser un mendiant. Toutes sortes d'humiliations l'attendent dans sa vie nouvelle. Diverses additions tardives ont pour objet de faire connaître ses amertumes et ses déceptions. Son mari n'est vêtu que de guenilles :

(2e éd., t. I, p. 258.)	(6e éd., t. I, p. 301.)
Da trat ein schmutziger Spielmann herein...	Da trat der Spielmann in seinen schmutzigen, *verlumpten Kleidern* herein...

L'orgueilleuse fille n'aura plus de carrosse :

Ibid.	*Ibid.*
Der Bettelmann führte sie an der Hand hinaus; sie kamen in einen grossen Wald.	Der Bettelmann führte sie an der Hand hinaus, *und sie musste mit ihm zu Fuss fortgehen*. Als sie in einen grossen Wald kamen...

Sa future demeure est une hutte basse :

Ibid.	*Ibid.*
Der Spielmann antwortete : « Das ist mein und dein Haus, wo wir zusammen wohnen. » « Wo sind die Diener ? » sprach die Königstochter.	Der Spielmann antwortete : « Das ist mein und dein Haus, wo wir zusammen wohnen. » *Sie musste sich bücken, damit sie zu der niedrigen Thür hineinkam.* « Wo sind die Diener ? »...

Dans *Sneewittchen* (conte 53), il faut qu'à l'innocence et à la bonté naturelles de la fille du roi s'opposent la malignité et la cruauté foncières de la marâtre. Les Grimm ne manqueront pas une occasion de signaler la noirceur de cette dernière. Peut-être pensent-ils qu'ainsi le supplice horrible qui lui est infligé au dénouement paraîtra mieux motivé :

(2e éd., t. I, p. 271.)	(6e éd., t. I, p. 321).
Kaum aber hatte es einen Bissen davon im Mund, so fiel es todt zur Erde nieder. Da sprach die Königin : « Diesmal wird dich niemand erwecken. »	Kaum aber hatte es einen Bissen davon im Mund, so fiel es todt zur Erde nieder. *Da betrachtete es die Königin mit grausigen Blicken und lachte überlaut und sprach : « Weiss wie Schnee, roth wie Blut, schwarz wie Ebenholz !* diesmal können dich die Zwerge nicht wieder erwecken.

Le jeune aventurier qui, dans le conte 54, *Der Ranzen, das Hütlein und das Hörnlein*, découvre soudain une nappe couverte de mets fumants ne perd pas son temps en réflexions vaines. C'est un homme qui ne s'étonne pas aisément. Et d'ailleurs il a grand'faim :

(2e éd., t. I, p. 275.)	(7e éd., t. I, p. 326.)
« Diesmal, sprach er, ist mein Wunsch zu rechter Zeit erfüllt worden », nahte sich dem Tisch mit Lust und ass sich herzlich satt.	« Diesmal, sprach er, ist mein Wunsch zu rechter Zeit erfüllt worden », *und ohne zu fragen wer das Essen gebracht und wer es gekocht hätte*, nahte er sich dem Tisch und ass mit Lust, bis er seinen Hunger gestillt hatte.

En deux occasions, les frères Grimm ont jugé nécessaire de

glisser dans le texte même des contes l'explication de termes qui désignent des objets aux propriétés magiques. Ils ont craint sans doute que la signification n'en parût pas parfaitement claire à tous les lecteurs. La première de ces explications concerne le terme *Meilenstiefel* :

(2ᵉ éd., t. I. p. 285.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 339.)
... sie zog ihre Meisterstiefeln an und es dauerte nicht lange, so hatte sie beide eingeholt.	... sie zog ihre Meilenstiefeln an, *in welchen sie mit jedem Schritt eine Stunde machte*, und es dauerte nicht lange, so hatte sie beide eingeholt.

L'autre a trait au mot *Glückshaut* :

(2ᵉ éd., t. I. p. 148.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 174.)
« Ei, antworteten die Leute, es ist ein Kind mit einer Glückshaut geboren worden; das soll des Königs Tochter im vierzehnten Jahre zur Frau haben.	« Es ist in diesen Tagen ein Kind mit einer Glückshaut geboren : *was so einer unternimmt, das schlägt ihm zum Glück aus*. Es ist ihm vorausgesagt, in seinem vierzehnten Jahre solle er die Tochter des Königs zur Frau haben.

Une nuance psychologique assez fine a été introduite dans le conte 63, *Die drei Federn*. Un roi promet de transmettre son royaume à celui de ses fils qui accomplira de la façon la plus satisfaisante certaines épreuves. C'est le plus jeune qui l'emporte sur ses deux aînés; mais le roi ne peut se résoudre à tenir sa promesse, parce que ce fils est un *Dummling*, un simple d'esprit. L'indécision du père se révèle dans une phrase qui date de la 6ᵉ édition :

(2ᵉ éd., t. I, p. 348.)	(6ᵉ éd., t. I, p. 395.)
... als der König den (Teppich) ersah, erstaunte er und sprach : « Das Reich gehört dem jüngsten. »	... als der König den sah, erstaunte er und sprach : « *Wenn es dem Recht nach gehen soll*, so gehört dem jüngsten das Königreich. »

Nous avons déjà cité le début du conte 106, *Der arme Müllerbursch und das Kätzchen :* un meunier, devenu vieux, projette de donner son moulin à l'un de ses trois serviteurs. Mais à quelles conditions ? et que deviendra-t-il lui même ensuite ? La 6ᵉ édition nous renseigne sur ce point :

(2ᵉ éd., t. II, 103.)	(6ᵉ éd., t. II, p. 114.)
... zieht aus, und wer mir das beste Pferd nach Haus bringt, dem will ich die Mühle geben.	... zieht aus, und wer mir das beste Pferd nach Haus bringt, dem will ich die Mühle geben, *und er*

soll mich dafür bis an meinen Tod verpflegen.

Dans le passage suivant, se trouve une addition dont l'utilité est double ; elle dépeint d'abord d'une façon naturelle l'attitude d'un garçon menuisier à qui un chat propose d'assurer son bonheur ; l'offre est assez étrange pour éveiller les doutes du garçon meunier ; — l'addition fait en outre disparaître une gaucherie de style :

(2e éd., t. II, p. 104.)	(6e éd., t. II, p. 114.)
« Was dein Begehren ist, weiss ich wohl », sprach *das Kätzchen*, « du willst einen hübschen Gaul haben. Komm mit mir und sei sieben Jahre lang mein treuer Knecht, so will ich dir einen geben, schöner als du dein Lebtag einen gesehen hast. » Da nahm *sie* ihn mit in ihr verwünschtes Schlösschen...	« Was dein Begehren ist, weiss ich wohl », sprach das Kätzchen, du willst einen hübschen Gaul haben. Komm mit mir und sei sieben Jahre lang mein treuer Knecht, so will ich dir einen geben, schöner als du dein Lebtag einen gesehen hast. » « *Nun das ist eine wunderliche Katze, dachte Hans, aber sehen will ich doch, ob das wahr ist, was sie sagt.* » Da nahm sie ihn mit in ihr verwünschtes Schlösschen...

La gaucherie consistait, dans la première rédaction, à rapporter le pronom féminin *sie* au nom neutre *Kätzchen;* mais l'insertion du nom féminin *Katze* dans la seconde rédaction a rendu le texte grammaticalement correct.

Une conclusion optimiste a été ajoutée au conte 146, *Die Rübe*. Des brigands ont enfermé un paysan dans un sac et suspendu le sac à une haute branche, dans la forêt. Le paysan malin décide par de beaux discours un écolier naïf à prendre sa place dans le sac ; puis il s'éloigne sur le cheval de l'écolier. Mais qu'advient-il de ce dernier? Des enfants devaient, à coup sûr, s'apitoyer sur le sort du malheureux ; c'est pour les lecteurs compatissants que l'addition a été faite ici :

(2e éd., t. II, p. 269.)	(6e éd., t. II, p. 315.)
Damit stieg er auf des Schülers Pferd und ritt fort.	Damit stieg er auf des Schülers Pferd, ritt fort, *schickte aber nach einer Stunde jemand, der ihn wieder herablassen musste.*

2° *Additions de contenu moral à l'usage des enfants.*

De toutes les modifications apportées au recueil des *Kinder- und Hausmärchen* après la 3e édition, il n'en est qu'une sorte qui, dans une certaine mesure, affecte le fond même des contes. C'est la caté-

gorie de celles qui contribuent à renforcer le pouvoir éducateur du livre. Car si les frères n'avaient pas voulu de propos délibéré faire de leur recueil un ouvrage d'éducation, ils reconnaissaient pourtant qu'il pouvait être utilisé comme tel. Il n'est donc pas étonnant qu'en certains cas ils y aient glissé une phrase ou deux, pour mieux faire ressortir aux yeux des enfants le sens caché ou la morale inexprimée d'un conte.

Dans *Rothkäppchen* (conte 26), la maman fait à sa fille diverses recommandations avant de l'envoyer chez la mère-grand. Ce passage a été légèrement développé dans la 6e édition ; il se termine par une recommandation, qui sans doute s'adresse fort justement au petit Chaperon rouge, mais dont simultanément tous les enfants peuvent faire leur profit :

(2e éd., t. I, p. 126.)

Sey aber hübsch artig und grüss sie von mir, geh auch ordentlich und lauf nicht vom Weg ab, sonst fällst du und zerbrichst das Glas, dann hat die Grossmutter nichts.

(6e éd., t. I, p. 162.)

Mach dich auf, bevor es heiss wird, und wenn du hinauskommst, so geh hübsch sittsam und lauf nicht vom Weg ab, sonst fällst du und zerbrichst das Glas, und die Grossmutter hat nichts. *Und wenn du in ihre Stube kommst, so vergiss nicht guten Morgen zu sagen und guck nicht erst in alle Ecken herum.*

Dans *Sneewittchen* (conte 53), on trouve le léger changement suivant : une haineuse marâtre vient d'empoisonner Sneewittchen :

(2e éd., t. I, p. 271.)

Da hatte ihr neidisches Herz Ruhe, *so gut es Ruhe haben konnte.*

(3e éd., t. I, p. 322.)

Da hatte ihr neidisches Herz Ruhe, *so gut ein neidisches Herz Ruhe haben kann.*

Ainsi une petite phrase qui ne s'appliquait d'abord qu'à la marâtre a été transformée en une maxime générale, dont tout le monde, et surtout les enfants, peut tirer profit.

Nous avions observé, dès la seconde édition, que les frères Grimm soulignaient, dans les contes où apparaissent des personnages religieux, les traits propres à édifier leur jeune public. Cette tendance se retrouve dans les éditions suivantes.

Dans le conte 87, *Der Arme und der Reiche*, Dieu le père se montre généreux à l'égard du pauvre qui l'a bien accueilli ; mais alors que, dans la 2e édition, Dieu se contente de donner une belle maison au pauvre diable, il accompagne ce bienfait, dans la 6e édition, du geste rituel de la bénédiction :

(2e éd., t. II, p. 3.)	(6e éd., t. II, p. 3.)
Nun erfüllte der Herr ihre Wünsche und verwandelte ihr altes Haus in ein neues, und zog weiter.	Da erfüllte der Herr ihre Wünsche, verwandelte ihr altes Haus in ein neues, *gab ihnen nochmals seinen Segen* und zog weiter.

Une addition a été faite à la fin du conte 129, *Die vier kunstreichen Brüder*. Elle n'a d'autre utilité que de marquer que tout bonheur terrestre dépend de Dieu :

(2e éd., t. II, p. 212.)	(3e éd., t. II, p. 232.)
Da erhielt jeder ein halbes Königreich, und sie lebten mit ihrem Vater in aller Glückseligkeit.	Da erhielt jeder ein halbes Königreich, und sie lebten mit ihrem Vater in aller Glückseligkeit, *so lange es Gott gefiel*.

Il apparaît donc que non seulement le recueil des Grimm ne contient aucun conte irréligieux, mais que les traits religieux en ont encore été renforcés à l'occasion. Toutefois les additions de cette sorte sont extrêmement rares ; c'eût été, au sens des frères Grimm, altérer la nature du conte que de le faire servir délibérément à l'édification des lecteurs.

3° *Suppression de quelques traits conservés dans la 2e édition.*

Aux nombreuses additions qui intéressent le fond ou l'arrangement intérieur des contes ne correspondent qu'un très petit nombre de suppressions. *A priori* les frères Grimm étaient hostiles aux retranchements. Tout élément narratif transmis par la tradition a, pensaient-ils, une valeur poétique que l'on peut parfois méconnaître, mais que l'on n'a pas le droit de nier. A la longue pourtant, ils firent un peu fléchir la rigueur de ce principe. De même que, par respect pour l'enfance, ils avaient modifié, dans la la 2e édition, un passage relatif à la grossesse, ils supprimèrent plus tard certain trait du conte 33, *Die drei Sprachen,* par égard pour les convictions religieuses de leurs compatriotes catholiques. Le héros de ce conte comprend le langage de certains animaux ; il parvient, grâce à cette faculté, à délivrer un châtelain de la bruyante et dangereuse présence d'une bande de chiens ensorcelés ; il lui procure en outre un trésor caché. Pour prix de ce bienfait, le châtelain lui accorde la main de sa fille. Mais peu de temps après le mariage, le jeune homme se rend à Rome ; il s'y trouve au moment d'un conclave ; il est choisi comme pape. La présence à ses côtés d'une épouse n'était pour les protestants qu'un trait bizarre ; mais elle pouvait paraître choquante à des catholiques :

ou bien le pape demeurait à la fois prêtre et époux, et cette situation était contraire aux règlements ecclésiastiques, ou bien il était contraint de se séparer de sa femme et commettait un acte réprouvé par l'Église. Peut-être y a-t-il quelque puérilité à raisonner aussi gravement sur les données fantastiques d'un conte. Mais il fallait prévoir et prévenir même les raisonnements puérils. Aussi les frères Grimm ont-ils entièrement retranché du conte le personnage de la jeune femme ; le futur pape demeure célibataire. La suppression ne date que de la 7ᵉ édition :

(2ᵉ éd., t. I, p. 172.)

Das Geheul der wilden Hunde ward von nun an nicht mehr gehört, sie waren verschwunden und das Land war von der Plage befreit. Nun ward ihm die schöne Jungfrau angetraut und sie lebten vergnügt zusammen.

Ueber eine Zeit setzte er sich mit ihr in einen Wagen und wollte nach Rom fahren. Auf dem Weg kamen sie an einem Sumpf vorbei, in welchem Frösche sassen und quackten. Der junge Graf verstand was sie sprachen und war ganz nachdenklich und traurig, sagte aber die Ursache seiner Frau nicht. (Les grenouilles lui ont prédit qu'il serait pape, et la prédiction se réalise en effet. Il n'est plus question dès lors de la jeune femme.)

(7ᵉ éd., t. I, p. 174.)

Das Geheul der wilden Hunde ward von nun an nicht mehr gehört, sie waren verschwunden, und das Land war von der Plage befreit.

Ueber eine Zeit kam es ihm in den Sinn, er wollte nach Rom fahren. Auf dem Weg kam er an einem Sumpf vorbei, in welchem Frösche sassen und quakten. Er horchte auf, und als er vernahm, was sie sprachen, ward er ganz nachdenklich und traurig. Endlich langte er in Rom an, da war gerade der Papst gestorben...

Les autres suppressions ont généralement très peu d'importance. En voici quelques-unes :

(2ᵉ éd., t. I, p. 23.)

... der König, als er sie erblickte, meinte nicht anders als das Herz wollte ihm zerspringen, *und nur mit grosser Mühe konnte er sich zurückhalten.*

(4ᵉ éd., t. I, p. 39.)

... der König, als er sie erblickte, sah, dass ihre Schönheit noch grösser war als das Bild sie dargestellt hatte und meinte nicht anders, als das Herz wollte ihm zerspringen.

Selon toute apparence, les frères Grimm ont pensé que la seconde des expressions destinées à dépeindre l'émotion du jeune roi avait moins de force que la première. Peut-être aussi ont-ils cru que cette expression assez vague : « il ne se retint qu'à grand'peine », éveillerait dans l'esprit de quelques lecteurs l'image déplaisante d'un amoureux trop ardent.

Dans une expression telle que « hinten war die Ferse zu gross » (2e éd., t. I, p. 121), il y avait un pléonasme bien inutile ; le talon est toujours à l'arrière du pied ; *hinten* a été supprimé dans la 4e édition (t. I, p. 144).

Dans le conte 134, *Die sechs Diener*, un prince, rencontrant un homme aux yeux bandés, lui pose cette question : « Bist du blind oder hast du blöde Augen, dass du nicht in das Licht sehen kannst? » (2e éd., t. II, p. 232). On ne voit pas bien comment le fait d'être aveugle pourrait contraindre un homme à éviter la lumière du soleil. Les mots *bist du blind oder* ont disparu de la 6e édition (t. II, p. 268).

Quelques autres suppressions ont été provoquées par des répétitions de mots. Ce point sera examiné ailleurs.

4° *Réflexions et questions attribuées au conteur ou à l'auditeur.*

Nous avons déjà vu combien l'intervention directe du conteur ou de l'auditeur donne de vivacité au récit. Elle se produit presque toujours à un moment où l'on vient de décrire quelque situation irréelle ou fantastique ; en rappelant l'esprit des auditeurs au sentiment de la réalité, elle produit en effet de plaisant contraste.

Voici deux réflexions que nous aurions presque pu ranger parmi les additions de contenu moral. La première termine le conte 2, *Katze und Maus in Gesellschaft*. Après avoir conté de quelle façon méchante et déloyale le chat se jette sur la souris et la mange, les frères Grimm ajoutèrent dans la 6e édition, t. I, p. 9 : « Siehst du, so geht's in der Welt ». — La seconde se trouve dans le conte 5, *Der Wolf und die sieben jungen Geislein*. Le loup ordonne au meunier de répandre de la farine sur sa patte ; le meunier, soupçonnant quelque mauvais dessein, s'y refuse d'abord ; mais le loup le menace et veut le dévorer : « da that es der Müller aus Furcht ». Ainsi se terminait cet épisode dans la 2e édition (t. I, p. 27). La 3e édition (t. I, p. 32) apporta une variante insignifiante : « Da that es der Müller, denn er fürchtete sich. » La 4e édition conserva la leçon de la 3e édition. Mais dans la 5e (t. I, p. 31) on relève ce changement important : « Da fürchtete sich der Müller und machte ihm die Pfote weiss. *Ja, so sind die Menschen.* » Dans la 6e édition cette dernière phrase fut légèrement modifiée : « Ja, das sind die Menschen ».

L'une et l'autre addition contiennent évidemment un petit enseignement dont des enfants peuvent faire leur profit. Ce n'est pas

toujours la vertu qui triomphe dans le monde et les hommes sont des créatures tristement faillibles. Ces faiblesses, les enfants les découvriront eux-mêmes quelque jour ; mais de sages éducateurs peuvent, en les prévenant discrètement longtemps à l'avance, atténuer dans une certaine mesure leurs inévitables déceptions.

Le conte 5 contient encore une réflexion du conteur, mais elle est moins significative que la précédente. Lorsque la chèvre rentre chez elle, tout est en désordre ; les chevreaux ont disparu, à l'exception d'un seul qui raconte à sa mère l'attentat commis par le loup. A cet épisode les Grimm ont ajouté dans la 5ᵉ édition (t. I, p. 32) ces mots : « *Da könnt ihr denken*, wie sie über ihre armen Kinder geweint hat. » On ne peut s'empêcher de rappeler ici l'expression si semblable de La Fontaine :

... et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Dans l'exemple suivant, la question adressée par le conteur à ses auditeurs atténue dans une certaine mesure ce que le récit a d'invraisemblable. Une jeune fille (conte 13, *Die drei Männlein im Walde*) a été envoyée dans la forêt par sa marâtre, en plein hiver, avec ordre de cueillir et de rapporter des fraises. Elle rencontre des nains compatissants, qui lui donnent le conseil de balayer la neige près de leur demeure :

(2ᵉ éd., t. I, p. 72.)	(6ᵉ éd., t. I, p. 82.)
Das Mädchen aber kehrte mit dem Besen der Haule-Männerchen den Schnee hinter dem kleinen Hause weg, und fand darunter alles roth von schönen reifen Erdbeeren.	Das Mädchen aber that wie die Haulemännerchen gesagt hatten, kehrte mit dem Besen den Schnee hinter dem kleinen Hause weg, *und was glaubt ihr wohl dass es gefunden hat?* lauter reife Erdbeeren, die ganz dunkelrot aus dem Schnee hervorkamen.

L'addition suivante est du genre ironique. Elle rappelle les antiphrases que les gens du peuple aiment à employer et dont nous trouverons, dans les contes même, quelques exemples. *Herr Korbes* (conte 41) est la victime d'une bande de vagabonds, poulet, coq, meule, œuf, canard, aiguille, épingle, qui, après l'avoir tracassé de toutes façons, finissent par causer sa mort. La 6ᵉ édition (t. I, p. 247) lui fait cette brève et ironique oraison funèbre : « der Herr Korbes muss ein recht böser Mann gewesen sein ».

Dans le conte 57, *Der goldene Vogel*, les Grimm ont également

mis une question dans la bouche du conteur. Mais la question n'est ici, à vrai dire, qu'une commode transition entre deux épisodes : « Aber wie ist es dem armen Fuchs ergangen? » Cette addition date de la 3ᵉ édition (t. I, p. 353). Elle est vraisemblablement imitée d'une autre question qui, dans un dessein semblable, avait été introduite dans le conte 36 : « Wo ist aber die Ziege hingekommen, die Schuld war, dass die Schneiders-Söhne fortgejagt waren? »

Le conte 114, *Vom klugen Schneiderlein,* rapporte l'histoire d'un compagnon tailleur qui, enfermé dans une étable avec un ours féroce, s'amuse à le berner. Le tailleur casse des noix avec ses dents; mais lorsque l'ours veut l'imiter, le tailleur substitue des cailloux aux noix. Et le conteur de s'écrier : « Aber du glaubst auch nicht, dass er sie aufgebracht hat. » C'est une façon à la fois vive, amusante et habile d'exprimer une vérité trop évidente. Cette réflexion été insérée dans la 3ᵉ édition (t. II, p. 158).

Dans le conte 128, *Die faule Spinnerin,* une femme paresseuse et rusée parvient, grâce à d'ingénieuses tromperies, à se soustraire aux tâches que son mari lui impose. Comme ce conte consacre en somme le triomphe du vice sur la vertu, les frères Grimm ont pensé qu'il était bon de condamner la conduite de la femme. Ils ont donc ajouté dans la 4ᵉ édition (t. II, p. 228) cette conclusion : « Aber das musst du selbst sagen, es war eine garstige Frau ». Par sa forme, cette addition appartient évidemment à la présente classe; mais si l'on voulait seulement tenir compte de l'intention qui l'a dictée, on pourrait la ranger parmi les additions de contenu moral.

Le conte 129, *Die vier kunstreichen Brüder,* renferme une réflexion, grâce à laquelle il apparaît que ni le conteur ni l'auditeur ne sont dupes des imaginations extravagantes qui y sont rapportées. Il est question d'un chasseur si habile que, d'un seul coup de feu, il coupe en deux cinq œufs répartis de la façon suivante : quatre à chacun des coins d'une table, et le cinquième au milieu. Faisant leur une plaisanterie qui sans doute avait cours parmi les chasseurs ou parmi les soldats, les frères Grimm ont ajouté dans la 6ᵉ édition (t. II, p. 243) : « Der hatte gewiss von dem Pulver, das um die Ecke schiesst ».

Le conte 159, *Das diethmarsische Lügenmärchen,* contient une accumulation d'inventions grossièrement invraisemblables. Comme s'ils avaient craint que le titre ne suffit pas à marquer le caractère volontairement mensonger de ces inventions, ou simplement que le

tout, débité sans un sourire, ne produisît un singulier effet de lourdeur, les frères Grimm ont ajouté dans la 6ᵉ édition (t. II, p. 338) cette brève conclusion : « Mache das Fenster auf, damit die Lügen hinausfliegen ». Il faut convenir que cette addition tardive est le trait le plus drôle du conte tout entier.

5° *Proverbes et sentences.*

Les proverbes sont nombreux dans le recueil des *Kinder- und Hausmärchen*, mais la plupart d'entre eux figurent déjà dans la 1ʳᵉ édition. On ne peut donc pas prétendre que les frères Grimm les aient insérés après coup et d'une façon systématique dans le texte des contes ; ils étaient contenus déjà dans les récits oraux ou dans les textes littéraires qui leur avaient servi de source. Nous n'en pouvons citer que quatre dont l'introduction paraisse devoir être attribuée à l'initiative des frères Grimm.

L'un d'eux se trouve dans le conte 5, *Katze und Maus in Gesellschaft.* Pour la troisième fois, le chat s'apprête à aller manger la graisse que la souris et lui-même ont mise en réserve sous le maître-autel de l'église :

(2ᵉ éd., t. I, p. 6.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 9.)
Der Katze aber hatte das Leckerwerk zu gut geschmeckt, und das Maul wässerte ihr wieder darnach. Da sprach sie : « Ich bin zum drittenmal zu Gevatter gebeten... »	Der Katze wässerte das Maul bald wieder nach dem Leckerwerk. « *Aller guten Dinge sind drei* », sprach sie zu der Maus, « da soll ich wieder Gevatter stehen... »

Le second, qui se trouve dans le conte 7, *Der gute Handel*, contribue, conjointement avec d'autres traits, à présenter le paysan, héros de ce conte, sous les espèces d'un individu à la fois grossier et jovial, au langage hardi et rude. Il est en présence d'un roi que son sans-gêne irrite :

(2ᵉ éd., t. I, p. 42.)	(6ᵉ éd., t. I, p. 46.)
Da ward der König zornig und sprach : « Du bist ein Grobian ; so musst du einen anderen Lohn haben. »	Da ward der König zornig und sagte : « Du bist ein Grobian. » « Ach, Herr König », antwortete der Bauer, « *was könnt ihr von einem Ochsen anders erwarten, als Rindfleisch ?* » « Warte », erwiderte der König, « du sollst einen anderen Lohn haben. »

Le troisième figure dans le conte 114, *Vom klugen Schneiderlein.* Le tailleur, désireux d'épouser la princesse, doit affronter une épreuve périlleuse :

(2e éd., t. II, p. 143.)	(6e éd., t. II, p. 170.)
Das Schneiderlein sprach vergnügt : « Das will ich auch noch vollbringen ».	Das Schneiderlein liess sich nicht abschrecken, war ganz vergnügt und sprach : « *Frisch gewagt ist halb gewonnen.* »

Le proverbe a remplacé heureusement, en ce dernier cas, une expression assez banale.

Le quatrième proverbe enfin se rencontre dans l'un des contes joints au recueil en l'année 1837, *Der faule Heinz* (conte 164). Heinz le paresseux demande la main de Trine l'indolente :

(3e éd., t. II, p. 340.)	(4e éd., t. II, p. 342.)
Die Eltern besannen sich nicht lange und willigten ein.	Die Eltern besannen sich nicht lange, « *Gleich und gleich gesellt sich gern* », meinten sie und willigten ein.

Comme les proverbes, les sentences et les maximes générales abondent dans les contes. Quelques-unes d'entre elles ont été ajoutées tardivement par les frères Grimm. Rien n'est plus conforme aux habitudes de langage du peuple. Lorsque le chat, dans le conte 2, *Katze und Maus in Gesellschaft*, veut s'excuser à ses propres yeux de sa gourmandise, qui l'a poussé à venir manger en cachette la graisse mise en réserve, il se hâte d'improviser une maxime :

(2e éd., t. I, p. 6.)	(3e éd., t. I, p. 8.)
Die gute Maus sagte ja, die Katze aber ging hin und frass den Fetttopf bis zur Hälfte leer. Als sie heim kam, fragte die Maus...	Die gute Maus willigte ein, die Katze aber schlich hinter der Stadtmauer zu der Kirche und frass den Fetttopf halb aus. « *Es schmeckt nichts besser,* » sagte sie, « *als was man selber isst* », und war mit ihrem Tagewerk ganz zufrieden. Als sie heimkam, fragte die Maus...

Un peu plus tard, lorsqu'il a entièrement vidé le pot de graisse, le chat fait encore une réflexion analogue :

(2e éd., t. I, p. 7.)	(3e éd., t. I, p. 9.)
Die Maus hielt alles daheim in Ordnung und räumte auf; dieweil frass die Katze den Fetttopf rein aus und kam satt und dick erst in der Nacht wieder.	Die Maus räumte während der Abwesenheit der Katze auf und brachte das Haus in Ordnung, die naschhafte Katze aber frass den Fetttopf rein aus. « *Wenn erst alles aufgezehrt ist, so hat man Ruhe* », sagte sie zu sich selbst und kam satt und dick erst in der Nacht nach Haus.

Dans le conte 134, *Die sechs Diener*, les frères Grimm ont modifié légèrement une expression de la 2e édition, pour en bien faire ressortir le caractère sentencieux :

(2e éd., t. II, p. 234.)	(3e éd., t. II, p. 257.)
Sprach der Königssohn : « Darf ich mir keine Gäste dazu laden ; *allein schmeckts nicht.*	Sprach der Königssohn : « Darf ich mir keine Gäste dazu laden ; *ohne Gesellschaft schmeckt keine Mahlzeit.*

Ces sentences sont parfois assonancées ou rimées. C'est ainsi que dans le conte 63, *Die drei Federn*, le roi, pour indiquer à ses fils qui sont sur le point de le quitter, la direction qu'ils doivent prendre, souffle sur trois plumes, en disant : « Wie die fliegen, so sollt ihr ziehen ». La première rédaction du conte 61 (*Von dem Schneider, der bald reich wurde*, devenu dans la suite *Das Bürle*) contenait une sentence que l'on regrette que les Grimm n'aient pas conservée : le tailleur, rencontrant sur sa route une grive engourdie de froid, la ramasse en disant : « was grösser ist als eine Laus, das nimmt der Schneider mit nach Haus ».

6° *Comparaisons familières.*

Les contes recueillis par les frères Grimm dans la tradition orale contenaient naturellement beaucoup de comparaisons, dont les termes étaient empruntés surtout aux phénomènes naturels, aux événements quotidiens de la vie paysanne ou ouvrière, aux objets ou ustensiles d'usage courant. Les frères Grimm ont encore enrichi cette collection de comparaisons familières. Voici quelques exemples des comparaisons qu'ils ont ajoutées après coup au texte de leurs contes :

Dans le conte 4, *Märchen von einem, der auszog das Fürchten zu lernen*, l'intrépide jeune homme, qui consent à passer trois nuits dans un château peuplé de revenants, se trouve dans un lit qui circule à travers toutes les salles :

(2e éd., t. I, p. 21.)	(6e éd., t. I, p. 24.)
Da fing das Bett an zu fahren als wären sechs Pferde vorgespannt, über Schwellen und Treppen auf und ab : hopp hopp! warf es um, das unterste zu oberst, und er lag mitten drunter.	Da rollte das Bett fort, als wären sechs Pferde vorgespannt, über Schwellen und Treppen auf und ab : auf einmal, hopp hopp! warf es um, das unterste zu oberst, *dass es wie ein Berg auf ihm lag.*

La rédaction définitive n'avait pas été trouvée du premier coup. La 4e édition (t. I, p. 26) contenait la variante suivante : « hopp

hopp! warf es um, das unterste zu oberst, dass er ganz zugedeckt war ». Cette rédaction était évidemment préférable à la précédente ; mais elle ne satisfaisait pas les Grimm. C'est alors qu'ils eurent recours à une comparaison.

Dans le conte 5, *Der Wolf und die sieben jungen Geislein*, ils intercalèrent une comparaison qu'ils avaient, selon toute vraisemblance, empruntée à une série de plaisanteries traditionnelles dont les compagnons tailleurs faisaient les frais. Les tailleurs jouent souvent un rôle prépondérant dans les contes ; ils sont à la fois rusés, habiles et un peu ridicules. Wilhelm Grimm considérait qu'il y avait un type populaire du *Schneider* [1]. Voici la comparaison du conte 5 :

(2e éd., t. I, p. 28.)	(5e éd., t. I, p. 33.)
Ach, was herzten sie ihre Mutter und waren froh, dass sie aus dem dunklen Gefängniss befreit waren.	Da herzten sie ihre liebe Mutter und hüpften *wie ein Schneider, der Hochzeit hält.*

Dans le conte 21, Aschenputtel, qui s'enfuit à travers le jardin de son père, est comparée à un écureuil :

(2e éd., t. I, p. 119.)	(4e éd., t. I, p. 142.)
Darin stand ein schöner, grosser Birnbaum, voll herrlichem Obst, auf den stieg sie gar behend, und der Königssohn wusste nicht, wo es hingekommen war.	Darin stand ein grosser schöner Baum, an dem die herrlichsten Birnen hingen, auf den stieg es, *behend wie ein Eichhörnchen*, und der Königssohn wusste nicht, wo es hingekommen war.

La rédaction de la 4e édition a été encore légèrement modifiée dans la 6e édition, qui présente la rédaction définitive. Toutefois ce changement n'intéresse pas la comparaison ; il n'est donc pas nécessaire de la citer ici.

Nous disons en français : « long comme un jour sans pain ». On trouve l'équivalent de cette comparaison dans le conte 27, *Die Bremer Stadtmusikanten :*

(2e éd., t. I, p. 141.)	(3e éd., t. I, p. 166.)
Es dauerte nicht lange, so sass da eine Katze an dem Weg und machte ein gar trübselig Gesicht.	Es dauerte nicht lange, so sass da eine Katze an dem Weg und machte ein Gesicht *wie drei Tage Regenwetter.*

Dans le conte 34, *Frau Holle*, la comparaison de plumes d'édre-

1. Voir dans notre étude sur *Les frères Grimm, leur œuvre de jeunesse*, le chapitre XI (Les contes).

don avec des flocons de neige s'imposait naturellement. Le contenu même du conte y incitait, et les frères Grimm, dans une note que toutes les éditions ont conservée, avaient pris soin de rappeler que le peuple en Hesse, pour dire : « il neige », emploie volontiers la métaphore suivante : « Die Frau Holle macht ihr Bett ». Ainsi s'explique l'addition qu'ils firent dans la 6e édition :

(2e éd., t. I, p. 130.)	(6e éd., t. I, p. 154.)
Es besorgte auch alles nach ihrer Zufriedenheit und schüttelte ihr das Bett immer gewaltig auf.	Es besorgte auch alles nach ihrer Zufriedenheit und schüttelte ihr das Bett gewaltig auf, *dass die Federn wie Schneeflocken umherflogen*.

La belle-mère de Sneewittchen, dans le conte 53, ressent les plus violents sentiments de haine et de jalousie à l'égard de l'enfant trop belle et trop innocente. Les frères Grimm dépeignirent ainsi l'état de son cœur :

(2e éd., t. I, p. 204.)	(6e éd., t. I, p. 307.)
Und der Neid und Hochmuth wuchsen und wurden so gross in ihr, dass sie ihr Tag und Nacht keine Ruhe mehr liessen.	Und der Neid und Hochmuth wuchsen *wie ein Unkraut* in ihrem Herzen immer höher, dass sie Tag und Nacht keine Ruhe mehr hatte.

Dans un passage du conte 134, *Die sechs Diener*, ils ont ajouté une seconde comparaison à une première qui s'y trouvait déjà. Il s'agit d'une sorte de géant, gros mangeur, qu'un prince rencontre sur sa route. De loin, le ventre du glouton ressemble à une meule de foin ; de près, c'est une montagne :

(2e éd., t. II, p. 231.)	(6e éd., t. II, p. 267.)
Es trug sich zu, dass, als er durch ein Holz zu reiten kam, er von weitem etwas grosses auf der Erde liegen sah, und wie er sich näherte, konnte er unterscheiden, dass es der Bauch eines Menschen war, der sich dahingestreckt hatte ; *der Bauch aber sah wie ein kleiner Berg*.	Es trug sich zu, als er über eine Heide zu reiten kam, dass er von weitem auf der Erde etwas liegen sah *wie einen grossen Heuhaufen*, und wie er sich näherte, konnte er unterscheiden, dass es der Bauch eines Menschen war, der sich dahingestreckt hatte ; der Bauch aber sah *wie ein kleiner Berg*.

On relève dans le conte 107, *Die beiden Wanderer*, deux jolies comparaisons. Ce sont les suivantes :

1° (6e éd., t. II, p. 120) : « Sie wanderten also zusammen weiter und setzten immer einen Fuss vor den andern, *wie die Wiesel im Schnee*. »

2° (6e éd., t. II, p. 124) : « er vergass auch nicht, für die armen

Sünder zu bitten, die da hingen, *wie der Schwengel in der Glocke*, und die der Wind aneinander schlug. »

Ces deux comparaisons ne se trouvaient pas dans *Die Krähen*, version primitive de *Die beiden Wanderer*. Mais on ne peut assurer que les frères Grimm les aient eux-mêmes imaginées ; il est possible qu'ils les aient recueillies dans la tradition orale.

7° *Surnoms*.

On relève dans la 3ᵉ édition et dans les suivantes toute une série de surnoms, qui sans doute ne sont pas de l'invention des frères Grimm, mais que les frères Grimm ont adroitement mis en valeur par la façon dont ils les ont intercalés dans le texte de leurs contes. Voici pour la grenouille, dans le conte 1, *Der Froschkönig* :

(2ᵉ éd., t. I, p. 1.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 2.)
Ach, sagte sie, du garstiger Frosch, was kannst du mir helfen ?	Ach, du bist's, alter *Wasserpatscher*, sagte sie ...

Dans le conte 7, *Der gute Handel*, les grenouilles reçoivent d'autres noms tout aussi significatifs :

(2ᵉ éd., t. I, p. 40.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 47.)
... da schimpfte er die Frösche aus und rief : « Ihr Wasserpatscher, ein gross Maul habt ihr...	... da schimpfte er die Frösche aus und rief : « Ihr Wasserpatscher, *ihr Dickköpfe*, *ihr Klotzaugen*, ein gross Maul habt ihr...

La souris n'est pas mieux traitée (conte 2, *Katze und Maus in Gesellschaft*) :

(2ᵉ éd., t. I, p. 6.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 8.)
« Hautab ? das ist ein seltsamer Name, den hab'ich noch nicht gehört. »	« Hautab », rief die Maus, « das ist ja ein wunderlicher und seltsamer Name, ist der in eurer Familie gebräuchlich ? » « Was ist da weiter ? » sagte die Katze, « er ist nicht schlechter als *Bröseldieb*, wie deine Pathen heissen. »

C'est ensuite le tour du loup (*Rothkäppchen*, conte 26) :

(2ᵉ éd., t. I, p. 140.)	(6ᵉ éd., t. I, p. 166.)
Sie schwiegen aber still und machten die Thüre nicht auf ; da schlich der Böse etlichemal um das Haus...	Sie schwiegen aber still und machten die Thüre nicht auf; da schlich der *Graukopf* etlichemal um das Haus.

Puis c'est le chat dans le conte 27, *Die Bremer Musikanten* et dans le conte 75, *Der Fuchs und die Katze* :

(2e éd., t. I, p. 141.)

« Nun, was ist dir in die Quere gekommen? » sprach der Esel.

(4e éd., t. I, p. 168.)

« Nun, was ist dir in die Quére gekommen, *alter Bartputzer ?* » sprach der Esel.

(2e éd., t. I, p. 391.)

Endlich sprach er : « O du armer buntschekiger Wicht, du Hungerleider und Mäusejäger, was kommt dir in den Sinn?

(6e éd., t. I, p. 447.)

Endlich sprach er : « O du *armseliger Bartputzer,* du buntschekiger Narr, du Hungerleider und Mäusejäger, was kommt dir in den Sinn?

Après le chat, vient le chien (conte 27, *Die Bremer Stadtmusikanten*) :

(2e éd., t. I, p. 141.)

« Nun was jappst du so? » fragte der Esel.

(4e éd., t. I, p. 168.)

« Nun, was jappst du so, *Packan?* » fragte der Esel.

Les hommes ne sont pas épargnés non plus ; le charbonnier sera plaisanté sur sa couleur noire par un jeune aventurier qui fait sa rencontre dans la forêt (conte 54, *Der Ranzen, das Hütlein und das Hörnlein*) :

(2e éd., t. I, p. 275.)

... der brannte da Kohlen und hatte Kartoffeln am Feuer stehen, damit wollte er seine Mahlzeit halten. Sie boten sich die Zeit und redeten sich an.

(3e éd., t. I, p. 327.)

... der brannte da Kohlen und hatte Kartoffeln am Feuer stehen, damit wollte er seine Mahlzeit halten. « Guten Abend, *du Schwarzamsel,* » sagte er, « wie geht dir's in deiner Einsamkeit? »

Dans le conte 110, *Der Jude im Dorn,* les frères Grimm n'ont pas hésité à utiliser comme surnom une désignation qui, dans un conte antérieur (81), s'appliquait au héros principal et avait même fourni le titre du conte, à savoir *Bruder Lustig* :

(2e éd., t. II, p. 119).

Wie er auf ein Feld kam singend und springend, erschien ihm ein kleines Männlein, das fragte ihn seiner Lustigkeit wegen.

(3e éd., t. II, p. 129.)

Da zog er fort, bergauf, bergab, sang und sprang nach Herzenslust. Nun trug es sich zu, als er an ein Buschwerk vorüberkam, das ein kleines Männchen hervortrat und ihn anrief : « Wohinaus, *Bruder Lustig?* ich sehe du trägst nicht schwer an deinen Sorgen. »

Dans un des contes ajoutés en 1837, *Der starke Hans* (conte 166), un nain est qualifié de la façon suivante :

(3ᵉ éd., t. II, p. 357.)	(6ᵉ éd., t. II, p. 378.)
Als die zwei andern von der Jagd heim kamen, sagte ihnen der Tannendreher nichts von dem alten Männchen, und den Schlägen, die er bekommen hatte und dachte : « Wenn sie daheim bleiben, so können sie's auch einmal mit dem kleinen Ungeheuer versuchen... »	Als die zwei andern von der Jagd heim kamen, sagte ihnen der Tannendreher nichts von dem alten Männchen und den Schlägen, die er bekommen hatte und dachte : « Wenn sie daheim bleiben, so können sie's auch mit der kleinen *Kratzbürste* versuchen... »

Enfin, bien que le mot « Springinsfeld » soit presque devenu un nom commun, tant son emploi est fréquent, on peut néanmoins le ranger dans la présente catégorie. L'exemple suivant est tiré du conte 114, *Vom klugen Schneiderlein* :

(2ᵉ éd., t. II, p. 142.)	(3ᵉ éd., t. II, p. 156.)
... Der dritte (Schneider) aber war ein kleines unnützes Ding, der nicht einmal sein Handwerk verstand...	... Der dritte war ein kleiner, unnützer *Springinsfeld*, der nicht einmal sein Handwerk verstand...

8° *Antiphrases populaires.*

L'ironie des gens du peuple se manifeste assez fréquemment par l'antiphrase. On en trouve quelques exemples dans les additions que les frères Grimm ont faites de leur propre mouvement :

La souris, en découvrant la trahison du chat (conte 2, *Katze und Maus in Gesellschaft*), s'écrie : « Du bist mir die wahre Freundin ! » L'addition date de la 3ᵉ édition, t. I, p. 10.

Les sœurs d'Aschenputtel (conte 21), après l'avoir affublée d'une vieille casaque grise et lui avoir donné des sabots pour chaussures, se moquent d'elle : « Seht einmal die schöne Prinzessin ! » L'addition date ici de la 6ᵉ édition, t. I, p. 136.

On trouve encore une antiphrase de même nature dans le conte 10, *Das Lumpengesindel ;* mais si elle n'a été mise en valeur que dans la 3ᵉ édition, elle était déjà indiquée dans la 2ᵉ :

(2ᵉ éd., t. I, p. 55.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 64.)
« Nein », sagte das Hähnchen, « das wäre mir recht ! lieber geh ich zu Fuss nach Haus...	« *Du kommst mir recht* », sagte das Hähnchen, « lieber geh ich zu Fuss nach Haus...

9° *Termes de métiers.*

Les termes de métiers sont beaucoup plus rares qu'on ne pourrait le penser. Nous avons vu plus haut, dans le conte 36, *Tischchen deck dich*, où paraissait un tailleur, que le mot technique

« Elle » avait été substitué à un mot plus vague, « Stock ». Mais on ne pouvait pas voir dans ce mot un idiotisme propre à la corporation des tailleurs. Peut-être est-il permis de considérer comme tel le terme suivant qui dans le conte 114, *Vom klugen Schneiderlein*, semble avoir servi à désigner une sorte de drap. Ce terme d'ailleurs figurait déjà, sous une forme abrégée, dans la 2ᵉ édition ; la 6ᵉ édition l'a rendu clair aux non initiés. — Une princesse demande à trois compagnons tailleurs de quelle couleur sont ses cheveux :

(2ᵉ éd., t. II, p. 142.)	(6ᵉ éd., t. II, p. 170.)
« Wenn's weiter nichts ist », sagte der erste, « es wird schwarz und weiss sein *wie Kümmel und Salz*. »	« Wenn's weiter nichts ist », sagte der erste, « es wird schwarz und weiss sein, *wie Tuch das man Kümmel und Salz nennt*. »

Dans le cas suivant, l'introduction d'un terme technique n'est pas douteuse : une expression militaire a été insérée dans le conte 54, *Der Ranzen, das Hütlein und das Hörnlein*. Un jeune aventurier troque une nappe magique contre un sac dont on peut faire sortir à volonté des soldats tout armés ; il se met ensuite en devoir de recouvrer sa nappe ; il fait donc sortir du sac sept soldats à qui il donne ses ordres. D'édition en édition, son langage devient plus militaire :

(2ᵉ éd., t. I, p. 276.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 328.)
Geht hin und holt mir beim Köhler mein Wünschtüchlein wieder.	*Marschiert* zu dem Köhler und fordert mein Wünschtüchlein zurück.

Dans la 6ᵉ édition (t. I, p. 321) apparaît la formule définitive :

Marschiert im Eilschritt zu dem Köhler und fordert mein Wünschtüchlein zurück.

Ce n'est pas à dire que les termes de métiers fassent entièrement défaut dans les contes. Mais ceux que l'on y rencontre y figurent en général dès la 1ʳᵉ ou dès la 2ᵉ édition.

10° *Substitution de termes précis à des termes généraux.*

Nous n'avons guère parlé jusqu'à présent que des additions proprement dites. Mais là même où le texte de la 2ᵉ édition n'a été ni complété, ni allongé, les changements de termes sont encore extrêmement fréquents. En beaucoup de cas, les frères Grimm se sont efforcés de donner plus de précision aux termes employés par eux.

Les verbes *gehen*, *wandeln*, *laufen*, font place à d'autres verbes indiquant avec plus de netteté la façon d'aller adoptée par les personnages des contes. La démarche même d'un individu peut trahir son caractère. Voici un juif cauteleux et fourbe (conte 7, *Der gute Handel*) :

(2e éd., t. I, p. 43.)	(3e éd., t. I, p. 50.)
Der Jude war ihm nachgegangen...	Der Jude war ihm *nachgeschlichen*...

Le même mot servira pour un renard (conte 8, *Der wunderliche Spielmann*) :

(2e éd., t. I, p. 45.)	(3e éd., t. I, p. 53.)
Alsbald kam ein Fuchs dahergewandelt.	Nicht lange, so kam ein Fuchs durch die Bäume *dahergeschlichen*.

C'est encore *schleichen* que les Grimm emploieront pour un chien qui s'en va à la dérobée rendre visite à un loup (conte 48, *Der alte Sultan*) :

(2e éd., t. I, p. 241.)	(3e éd., t. I, p. 287.)
Nun hatte er einen guten Freund, das war der Wolf, zu dem ging er Abends hinaus in den Wald...	Er hatte einen guten Freund das war der Wolf, zu dem *schlich* er Abends hinaus in den Wald...

Un loup marche au contraire d'un pas plus relevé (conte 8, *Der wunderliche Spielmann*) :

(2e éd., t. I, p. 45.)	(3e éd., t. I, p. 52.)
Nicht lange, so kam ein Wolf dahergegangen.	Nicht lange, so kam ein Wolf durch das Dickicht *dahergetrabt*.

Un lièvre enfin va naturellement par bonds :

(2e éd., t. I, p. 46.)	(3e éd., t. I, p. 54.)
Da kam ein Häslein dahergelaufen.	Da kam ein Häschen *dahergesprungen*.

Le verbe *bilden*, qui est un de ceux qui désignent avec le plus de propriété le travail du sculpteur ou de l'orfèvre, a été substitué au verbe *arbeiten* dans un passage où il est question de bijoux ciselés dans l'or (conte 6, *Der treue Johannes*) :

(2e éd., t. I, p. 33.)	(3e éd., t. I, p. 39.)
... das Künstlichste und Köstlichste, was je in Gold ist gearbeitet worden.	... das Künstlichste und Köstlichste, was je in Gold ist *gebildet* worden.

Verüben, dont le sens comporte une nuance péjorative, a paru préférable à *begehen* pour désigner l'accomplissement d'un crime (conte 11, *Rapunzel*) :

(2ᵉ éd., t. I, p. 65.)	(6ᵉ éd., t. I, p. 72.)
Darauf erzählte sie dem König den Frevel, den die böse Hexe und ihre Tochter an ihr begangen hatten.	Darauf erzählte sie dem König den Frevel, den die böse Hexe und ihre Tochter an ihr *verübt* hatten.

Abhacken est substitué à *abhauen*, parce que l'action désignée consiste proprement à trancher :

(2ᵉ éd., t. I, p. 208.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 248.)
... nahm er ein Beil und hieb den Finger ab.	... so nahm er ein Beil und *hackte* den Finger *ab*.

Il ne sied pas qu'un enfant, adressant une prière au bon Dieu, use du verbe *sollen*, qui enferme une idée d'obligation, et dont l'emploi en style indirect correspond à celui de l'impératif en style direct. C'est au verbe *mögen* qu'il faut avoir recours dans l'expression d'un souhait, dont l'accomplissement dépend uniquement de la personne à qui l'on s'adresse :

(2ᵉ éd., t. II, p. 181.)	(3ᵉ éd., t. II, p. 199.)
... da betete es zum lieben Gott, er *sollte* es behüten in der Nacht.	... da betete es zum lieben Gott, er *möchte* es behüten in der Nacht.

Bien que le verbe *kriegen* (dans le sens de *bekommen*) soit généralement banni du style littéraire, les frères Grimm n'ont pas hésité à l'employer (V. par exemple le conte 108). Ils ne faisaient d'ailleurs que suivre l'exemple de Gœthe qui s'en est servi à plusieurs reprises, en particulier dans *Werther* et dans *Götz von Berlichingen*. Mais justement parce que la langue familière fait un usage constant de ce mot, sa signification est devenue lâche à force d'être souple et elle manque parfois de netteté. Après l'avoir employé dans le sens de « mettre en état d'arrestation », les frères Grimm l'ont remplacé par *erwischen* (conte 125, *Der Teufel und seine Grossmutter*) :

(2ᵉ éd., t. II, p. 186.)	(6ᵉ éd., t. II, p. 218.)
Wenn wir *gekriegt* werden, so hängt man uns.	Wenn wir *erwischt* werden, so hängt man uns.

Les substitutions ne portent pas seulement sur les verbes. Les noms offrent des exemples analogues.

Le simple d'esprit qui veut apprendre la peur (conte 4, *Märchen von einem, der auszog das Fürchten zu lernen*) se trouve aux prises avec un revenant d'une grandeur surhumaine. Ce revenant mérite-t-il le nom d'*homme ?*

(2ᵉ éd., t. I, p. 24.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 28.)
« Dich will ich schon packen », sprach der Mann.	« Dich will ich schon packen », sprach der *Unhold*.

Dans le conte 5, *Der Wolf und die sieben jungen Geislein*, le loup est traité de *Bösewicht ;* grâce à l'introduction de ce terme, les Grimm évitent la répétition trop fréquente du mot *Wolf* :

(1ᵉ éd., t. I, p. 27.)	(5ᵉ éd., t. I, p. 31.)
Nun ging der *Wolf* wieder vor der sieben Geiserchen Hausthüre.	Nun ging der *Bösewicht* zum drittenmal zu der Hausthüre...

Voulant mettre dans la bouche des sœurs d'*Aschenputtel* (conte 21) un terme injurieux pour celle-ci, les Grimm n'ont trouvé qu'après quelques tâtonnements le terme le plus naturel et le plus blessant pour une jeune fille :

(2ᵉ éd., t. I, p. 114.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 137.)
« Was will *der Unnütz* in den Stuben ? »	« Was soll *das Geschöpf* in den Stuben ? »

(6ᵉ éd., t. I, p. 137).

« Soll *die dumme Gans* bei uns in der Stube sitzen ? »

Le souci de précision des frères Grimm apparaît parfois dans des passages dont nul n'eût songé à critiquer la rédaction primitive. Dans *Rothkäppchen* ils avaient employé cette jolie expression : « le soleil danse parmi les arbres ». A la réflexion ils préférèrent parler des « rayons » du soleil :

(2ᵉ éd., t. I, p. 137.)	(6ᵉ éd., t. I, p. 163.)
... es sah, wie *die Sonne* durch die Bäume hin und her sprang...	... es sah, wie *die Sonnenstrahlen* durch die Bäume hin und hertanzten.

Les gnomes (conte 39, *Die Wichtelmänner*, drittes Märchen) substituent à un enfant d'homme un de leurs propres rejetons. Les êtres ainsi glissés à la place des nouveau-nés portent un nom spécial, celui de *Wechselbalg*. Les Grimm avaient utilisé ce mot dans le cours du conte, et c'est peut-être pour éviter une répétition de mots qu'ils avaient employé au dénouement un autre terme, celui de

Gesell. Mais par souci d'exactitude et de propriété, ils rétablirent plus tard *Wechselbalg* :

(2e éd., t. I, p. 205.)	(3e éd., t. I, p. 245.)
... nehmen ihren *Gesellen* wieder mit fort.	... nahmen *den Wechselbalg* wieder mit fort.

11° *Expressions imagées ; idiotismes.*

Les métaphores et les idiotismes sont d'un emploi courant dans le langage du peuple. Les frères Grimm les ont souvent substitués dans leurs contes à des expressions plus simples.

Voici un équivalent de *sprechen* (conte 4, *Märchen von einem, der auszog das Fürchten zu lernen*) :

(2e éd., t. I, p. 22.)	(3e éd., t. I, p. 26.)
Die zweite Nacht ging er wieder hinauf ins alte Schloss, setzte sich zum Feuer und *sprach* : « Wenn mir's nur gruselte ! »	Die zweite Nacht ging er abermals hinauf ins alte Schloss, setzte sich zum Feuer und *fing sein altes Lied wieder an* : « Wenn mir's nur gruselte ! »

Ce premier changement en a entraîné un second dans la phrase suivante : on y trouvait en effet le mot *fing... an.* Un même mot allait donc être employé deux fois en deux lignes. Les frères Grimm, nous le verrons bientôt, évitaient avec le plus grand soin les répétitions de cette sorte. Ils modifièrent donc leur texte comme il suit :

(2e éd., t. I, p. 22.)	(3e éd., t. I, p. 26.)
... und sprach : « Wenn mir's nur gruselte ! » Wie Mitternacht heran kam, *fing* ein Lärm und Gepolter *an*...	... und fing sein altes Lied wieder an : « Wenn mir's nur gruselte ! » Wie Mitternacht herankam, *liess sich* ein Lärm und Gepolter *hören*.

Dans le conte 5, *Der Wolf und die sieben jungen Geislein*, l'idiotisme a été, non pas substitué, mais superposé au texte antérieur :

(3e éd., t. I, p. 27.)	(5e éd., t. I, p. 31.)
Aber der Wolf fand sie alle und verschluckte sie.	Aber der Wolf fand sie alle und *machte nicht langes Federlesen* : eins nach dem andern schluckte er in seinen Rachen.

Dans le conte 6, *Der treue Johannes*, on trouve un équivalent de *versprechen* :

(2ᵉ éd., t. I, p. 29.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 36.)
Und als der getreue Johannes es nochmals dem alten König versprochen hatte, ward dieser still...	Und als der treue Johannes nochmals dem alten König *die Hand darauf gegeben hatte*, ward dieser still...

Vraisemblablement, les frères Grimm n'ont eu recours à cet idiotisme que parce qu'ils voulaient éviter une répétition de mots. La phrase suivante contient en effet ce passage : « ... da erzählte der treue Johannes dem jungen König, was er seinem Vater auf dem Sterbelager *versprochen hatte* ».

Au contraire, dans le conte 8, *Der wunderliche Spielmann*, l'idiotisme suivant n'a été introduit que parce qu'il donnait au récit plus de force et de singularité :

(2ᵉ éd., t. I, p. 47.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 55.)
Wie der Holzhauer so stand und horchte, sah er die drei Thiere, den Wolf, den Fuchs und das Häslein kommen und merkte wohl, dass sie Böses vorhatten.	Und wie er so stand, kamen der Wolf, der Fuchs und das Häslein heran, und er merkte wohl, dass sie etwas Böses *im Schilde führten*.

Dans le conte 24, *Frau Holle*, les Grimm ont inséré une expression imagée, qui est sans doute devenue banale à force de servir, mais qui est aussi l'une de celles que l'on rencontre le plus fréquemment dans le texte traditionnel des autres contes :

(2ᵉ éd., t. I, p. 130.)	(6ᵉ éd., t. I, p. 154.)
Weil die Alte ihm so gut zusprach, willigte das Mädchen ein und begab sich in ihren Dienst.	Weil die Alte ihm so gut zusprach, *so fasste sich das Mädchen ein Herz* und begab sich in ihren Dienst.

De même l'expression *in die Höhe fahren* est, si l'on veut, assez banale, mais dans l'exemple suivant elle offre cet avantage de substituer une image à un mot abstrait (conte 21, *Die Bremer Stadtmusikanten*) :

(2ᵉ éd., t. I, p. 143.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 169.)
Die Räuber, die schon über das entsetzliche Geschrei *erschrocken waren*, meinten nicht anders, als ein Gespenst käme herein.	Die Räuber *fuhren* bei dem entsetzlichen Geschrei *in die Höhe*, meinten nicht anders, als ein Gespenst käme herein...

Fortgehen, dans le conte 40, *Der Räuberbräutigam*, fait place à une expression imagée :

(2ᵉ éd., t. I, p. 206.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 246.)
Als es nun Sonntag war und das Mädchen fort gehen wollte...	Als der Sonntag kam und das Mädchen *sich auf den Weg machen* sollte...

Une métaphore est introduite dans le conte 48, *Der alte Sultan :*

(2ᵉ éd., t. I, p. 241.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 288.)
Dir soll nichts Böses wider fahren.	Dir soll *kein Häärchen gekrümmt werden*.

En voici une autre au début du conte 106, *Der arme Müllerbursch und das Kätzchen ;* un vieux meunier s'adresse à ses trois serviteurs :

(2ᵉ éd., t. II, p. 103.)	(6ᵉ éd., t. II, p. 114.)
Wie sie nun etliche Jahre bei ihm gedient hatten, sagte er zu ihnen : « Zieht aus, und wer mir das beste Pferd nach Haus bringt, dem will ich die Mühle geben. »	Wie sie nun etliche Jahre bei ihm gewesen waren, sagte er eines Tages zu ihnen : « Ich bin alt und will *mich hinter den Ofen setzen*, zieht aus, u.s.w.

Autre substitution dans le conte 110, *Der Jude im Dorn*. Mais ici l'idiotisme n'a pas seulement pour effet de colorer le style; il introduit dans les paroles du principal personnage une nuance de doute ; il le fait par suite apparaître comme un homme de bon sens et de sang-froid. — Un nain promet d'accomplir trois vœux exprimés par un jeune valet de ferme dont il vient d'obtenir l'aumône :

(2ᵉ éd., t. II, p. 120.)	(3ᵉ éd., t. II. p. 129.)
Da war der Knecht wohl zufrieden, dachte, Sachen sind mir lieber als Geld und sprach...	« Aha, » sprach der Knecht, « du bist einer, *der blau pfeifen kann*. Wohlan, wenn's doch sein soll, so wünsche ich mir...

Le conte 114, *Vom klugen Schneiderlein*, offre deux exemples de substitutions d'idiotismes à des termes plus simples. Voici le premier :

(2ᵉ éd., t. II, p. 144.)	(6ᵉ éd., t. II, p. 172.)
Die Prinzessin, als sie am Abend den Bären so gewaltig brummen hörte, glaubte nicht anders als der freute sich recht und mit dem Schneider wär's jetzt vorbei.	Die Prinzessin, als sie am Abend den Bären so gewaltig brummen hörte, glaubte nicht anders, als er brummte vor Freuden und hatte dem Schneider *den Garaus gemacht*.

Voici le second :

(2ᵉ éd., t. II, p. 145.)	(3ᵉ éd., t. II, p. 159.)
Das Schneiderlein war fix...	Das Schneiderlein war *bei der Hand*..

Le conte 129, *Die vier kunstreichen Brüder*, contient deux additions, qui sont l'une et l'autre des expressions imagées. L'une correspond presque à notre locution familière : « Quel bon vent vous amène? »

(2ᵉ éd., t. II, p. 208.)	(6ᵉ éd., t. II, p. 243.)
(sie) kehrten heim zu ihrem Vater. Sie erzählten wie es ihnen ergangen war.	... kehrten heim zu ihrem Vater. « Nun », sprach dieser ganz vergnügt, « *hat euch der Wind wieder zu mir geweht?* » Sie erzählten...

L'autre qui renferme un idiotisme fort rare, « über den grünen Klee loben », n'a été introduite dans le conte qu'après quelques tâtonnements :

(2ᵉ éd., t. II, p. 209.)	(3ᵉ éd., t. II, p. 230.)
« Ja », sprach der Alte zu seinen Söhnen, « ihr habt eure Zeit wohl benutzt...	« Ja », sprach der Alte zu seinen Söhnen, « *ich muss gestehen,* ihr habt eure Zeit wohl benutzt...

(6ᵉ éd., t. II, p. 244.)

« Ja », sprach der Alte zu seinen Söhnen, « *ich muss euch über den grünen Klee loben,* ihr habt eure Zeit wohl benutzt...

12° *Renforcement du caractère concret du style.*

Qu'il s'agisse d'additions ou de substitutions de termes, l'un des objets poursuivis par les frères Grimm est de donner à la narration un caractère toujours plus concret, en introduisant de brèves descriptions des phénomènes qui frappent les sens. Parmi les sens, c'est la vue surtout qu'ils cherchent à satisfaire. Nous avons fait ressortir dans un autre ouvrage que Jacob avait toujours été un visuel : les gestes, les attitudes, les couleurs attiraient naturellement son attention et se gravaient spontanément en sa mémoire. Il voyait les personnages des contes s'agiter comme des acteurs sur la scène. En 1813, il raconta à son ami Arnim quelle vive impression le conte 38, *Die Hochzeit der Frau Füchsin*, avait toujours produit sur son imagination d'enfant : « Ce conte est l'un de ceux que j'aime le plus et l'un de ceux qui dès mon enfance m'ont paru le plus vivants ; combien de fois me suis-je représenté avec plaisir les prétendants qui frappent à la porte et la servante qui, tout courant, va et vient sur les marches de l'escalier et les

yeux de dame Renard, tout rougis par les larmes[1]. » Wilhelm paraît avoir eu une sensibilité visuelle presque égale à celle de son frère; elle apparaît à un moindre degré dans sa correspondance, mais elle se trahit dans les contes; car c'est à Wilhelm, il ne faut pas l'oublier, que l'on doit la plupart des remaniements que nous signalons ici.

Tantôt le détail concret est substitué à l'expression abstraite :

(2e éd., t. I, p. 11.)	(6e éd., t. I, p. 13.)
Einmal zur Frühlingszeit... (conte 3, *Marienkind*).	Einmal, *als die Bäume wieder in frischem Grün standen...*

(2e éd., t. I, p. 279.)	(3e éd., t. I, p. 330.)
Als er daheim anlangte, lebten seine Brüder von ihrem Reichthum gar herrlich... (Conte 54, *Der Ranzen...*)	Als er daheim anlangte, hatten sich seine Brüder *von ihrem Silber und Gold ein schönes Haus gebaut...*

Tantôt la description concrète est complétée par de nouveaux détails. La petite fille avenante et courtoise qui rend visite aux nains dans la forêt (conte 13, *Die drei Männlein im Walde*) découvre, grâce à leur assistance, des fraises sous la neige; la description des fraises est beaucoup plus colorée dans la 6e édition que dans la 2e :

(2e éd., t. I, p. 72.)	(6e éd., t. I, p. 82.)
Das Mädchen... fand darunter alles roth von schönen reifen Erdbeeren.	Was glaubt ihr wohl, dass es gefunden hat? lauter reife Erdbeeren, *die ganz dunkelroth aus dem Schnee hervorkamen.*

Un jeune homme, égaré dans une forêt (conte 54, *Der Ranzen, das Hütlein und das Hörnlein*), trouve subitement, au pied de l'arbre sur lequel il était monté, une nappe merveilleuse couverte de mets. Ce n'est pas seulement l'odeur des mets, c'est encore leur fumée qui monte vers lui :

(2e éd., t. I, p. 275.)	(3e éd., t. I, p. 326.)
... und als er herabkam, war sein Wunsch erfüllt und stand da ein Tisch mit vielerlei Speisen reichlich besetzt, von denen ein lieblicher Geruch zu ihm aufstieg.	Als er herabkam, sah er mit Erstaunen unter dem Baum einen Tisch, der mit Speisen reichlich besetzt war, *die ihm entgegendampften.*

Lorsque le bon Dieu, pour prix du bon accueil qui lui a été fait

1. R. Steig, *A. von Arnim und J. und W. Grimm*, p. 271.

par le paysan pauvre, fait présent à celui-ci d'une maison neuve, les Grimm prennent soin de nous signaler les belles tuiles du toit (conte 87, *Der Arme und der Reiche*) :

(2e éd., t. II, p. 8.)	(6e éd., t. II, p. 8.)
Als es voller Tag war, der Reiche aufstand und sich ins Fenster legte, sah er gegenüber ein schönes neues Haus stehen statt der alten Hütte.	Es war schon voller Tag, als der Reiche aufstand. Er legte sich ins Fenster und sah gegenüber ein neues, reinliches Haus *mit rothen Ziegeln*, wo sonst eine alte Hütte gestanden hatte.

Mais ce sont surtout les attitudes, les mouvements, les gestes des personnages que les Grimm prennent plaisir à décrire. Un canard se précipite sur un jeune coq ; on le verra ouvrir le bec :

(2e éd., t. I, p. 55.)	(6e éd., t. I, p. 61.)
... ging also damit auf das Hähnchen los.	... *ging also mit aufgesperrtem Schnabel* auf das Hähnchen los.

Dans *Rothkäppchen* (conte 26), la grand'mère sort tout effarée du ventre du loup ; elle a perdu le souffle :

(2e éd., t. I, p. 129.)	(4e éd., t. I, p. 166.)
Und dann kam die Grossmutter auch lebendig heraus...	Und dann kam die alte Grossmutter auch noch lebendig heraus *und konnte kaum athmen.*

La jeune femme aux mains coupées (conte 31, *Das Mädchen ohne Hände*) s'en va dans la forêt, seule et triste ; sa belle-mère, qui l'aime tendrement, se voit forcée de l'abandonner :

(2e éd., t. I, p. 163.)	(3e éd., t. I, p. 194.)
Darauf band sie ihr das Kind auf den Rücken, und die arme Frau ging mit weiniglichen Augen fort, und betete zu Gott...	Sie band ihr das Kind auf den Rücken, und die arme Frau ging mit weiniglichen Augen fort. Sie kam in einen grossen, wilden Wald, *da setzte sie sich auf ihre Knie* und betete zu Gott.

Une servante (conte 39, *Die Wichtelmänner*, zweites Märchen) a balayé la maison ; elle va jeter les ordures au dehors ; on nous dépeint son geste :

(2e éd., t. I, p. 204.)	(3e éd., t. I, p. 243.)
Ein armes Dienstmädchen war fleissig und reinlich und kehrte alle Tage den Schmutz auf einen grossen Haufen vor die Thüre.	Es war einmal ein armes Dienstmädchen, das war fleissig und reinlich, kehrte alle Tage das Haus und *schüttete* das Kehricht auf einen grossen Haufen vor die Thüre

Une jeune fille (conte 40, *Der Räuberbräutigam*) pénètre dans une caverne de brigands ; elle y trouve une vieille femme au chef branlant :

(2e éd., t. I, p. 207.)	(3e éd., t. I, p. 247.)
Endlich kam sie auch in den Keller, da sass eine steinalte Frau.	Endlich kam sie auch in den Keller, da sass eine steinalte Frau, *die wackelte mit dem Kopfe.*

Un vieux chien (conte 48, *Der alte Sultan*) n'est plus propre à aucune besogne ; il s'allonge au soleil.

(2e éd., t. I, p. 241.)	(3e éd., t. I, p. 287.)
Der Hund, der nicht weit davon lag, hatte alles mit angehört.	Der arme Hund, der nicht weit davon *in der Sonne ausgestreckt* lag, hatte alles mit angehört.

Pour séduire *Sneewittchen* (conte 53), sa marâtre, déguisée en marchande, lui montre un beau peigne :

(2e éd., t. I, p. 269.)	(3e éd., t. I, p. 320.)
Die Alte aber rief : Sieh einmal die schönen Kämme », und zog den giftigen heraus und zeigte ihn.	« Das Ansehen wird doch erlaubt sein », sprach die Alte, zog den giftigen Kamm heraus und *hielt ihn in die Höhe.*

Un charbonnier (conte 54, *Der Ranzen, das Hütlein und das Hörnlein*) a l'occasion inespérée de faire un bon repas ; on le verra mettre les bouchées doubles :

(2e éd. t. I, p. 276.)	(3e éd., t. I, p. 328.)
Der Köhler machte grosse Augen, doch langte er zu und liess sichs wohlschmecken.	Der Köhler machte grosse Augen, liess sich aber nicht lange bitten, sondern langte zu und *schob immer grössere Bissen in sein schwarzes Maul hinein.*

Deux enfants (conte 60, *Die zwei Brüder*) entendent un tintement métallique près d'eux ; ils se baissent aussitôt :

(2e éd., t. I, p. 313.)	(3e éd., t. I, p. 370.)
Am andern Morgen, wie sie aufstanden, fiel etwas klingelnd auf die Erde, und da waren's zwei Goldstücke.	Am andern Morgen, wie sie aufstanden, fiel etwas auf die Erde und klingelte, und *als sie es aufhoben,* da waren's zwei Goldstücke.

Allerleirauh (conte 65) a exigé de son père un manteau fait de fragments des peaux de toutes les bêtes du royaume. On vient le lui présenter :

(2ᵉ éd., t. I. p. 357.)	(6ᵉ éd., t. I, p. 409.)
Endlich, als alles fertig war, liess es der König zu ihr bringen und sprach : « Morgen soll die Hochzeit sein. »	Endlich, als alles fertig war, liess der König den Mantel herbeiholen, *breitete ihn vor ihr aus*, und sprach : « Morgen soll die Hochzeit sein. »

Dans le conte 87, *Der Arme und der Reiche*, c'est seulement au moment de franchir le seuil de la maison que le bon Dieu se retourne vers ses hôtes pour leur témoigner sa gratitude :

(2ᵉ éd., t. II, p. 3.)	(6ᵉ éd., t. II, p. 3.)
Als er in der Thüre stand, sprach er...	Als er in der Thüre stand, *kehrte er sich um* und sprach...

Un peu plus loin, dans le même conte, le mauvais riche cherche vainement à calmer un cheval ombrageux. Divers traits, ajoutés dans la 6ᵉ édition, dépeignent d'une façon pittoresque son embarras :

(2ᵉ éd., t. II, p. 4.)	(6ᵉ éd., t. II, p. 4.)
Wie er sich so bedachte und die Zügel fallen liess, fing das Pferd an zu springen, so dass er immerfort in seinen Gedanken gestört wurde und sie gar nicht zusammenbringen konnte. Da ward er über das Pferd ärgerlich...	Wie er sich so bedachte und die Zügel fallen liess, fing das Pferd an zu springen, so dass er immerfort in seinen Gedanken gestört wurde und sie gar nicht zusammenbringen konnte. *Er klopfte ihm an den Hals und sagte : « Sei ruhig, Liese », aber das Pferd machte aufs neue Männerchen.* Da ward er zuletzt ärgerlich...

Un géant (conte 90, *Der junge Riese*) enlève un nain minuscule, qui a accompagné son père dans les champs ; on nous dira avec quelles précautions il manipule ce petit être :

(2ᵉ éd., t. II, p. 22.)	(7ᵉ éd., t. II, p. 20.)
... da war er bei der Furche, nahm den kleinen Däumling heraus und ging mit ihm fort.	... so war er bei der Furche. *Er hob den kleinen Däumling mit zwei Fingern behutsam in die Höhe, betrachtete ihn* und ging, ohne ein Wort zu sprechen, mit ihm fort.

Voici encore la description d'une série de gestes ; elle se trouve dans le conte 46, *Fitchers Vogel*, et n'a été introduite que dans la 7ᵉ édition :

(2ᵉ éd., t. I, p. 225.)	(7ᵉ éd., t. I, p. 229.)
... Dein Leben ist zu Ende. » Darauf ergriff er sie, führte sie hinein, zerhackte sie..	... Dein Leben ist zu Ende. » *Er warf sie nieder, schleifte sie an den Haaren hin, schlug ihr das Haupt auf dem Blocke ab* und zerhackte sie..

Toutes les modifications que nous venons de citer ont pour objet de susciter chez le lecteur une vision plus complète des hommes ou des choses. Parfois pourtant les changements opérés dans le texte intéressent non des couleurs ou des contours ou des mouvements, mais des sons. Les exemples néanmoins sont rares.

Un ménétrier qui joue du violon (conte 8, *Der wunderliche Spielmann*) fait résonner la forêt :

(2ᵉ éd., t. I, p. 46.)	(5ᵉ éd., t. I, p. 54.)
(er) nahm die Geige, und fiedelte dass es eine Art hatte.	(er) nahm seine Geige *und der Klang erschallte durch den Wald.*

Le conte 11, *Brüderchen und Schwesterchen*, contenait déjà l'indication d'un phénomène d'audition ; les éditions ultérieures ont légèrement développé et précisé ce passage :

(2ᵉ éd., t. I, p. 60.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 70.)
Da schallte das Hörnerblasen, Hundegebell und das lustige Geschrei, und das Rehlein hörte es.	Da schallte das Hörnerblasen, Hundegebell und das lustige Geschrei *der Jäger*, und das Rehlein hörte es.

(6ᵉ éd., t. I, p. 66.)

Da schallte das Hörnerblasen, Hundegebell und das lustige Geschrei *der Jäger durch die Bäume*, und das Rehlein hörte es.

13° *Allitérations, assonances, onomatopées.*

Des allitérations, assez rares d'ailleurs, ont été introduites par les frères Grimm dans quelques contes.

Dans le conte 92, *Der König vom goldenen Berg*, un père a promis son fils au diable en échange de grandes richesses :

(2ᵉ éd., t. II, p. 39.)	(6ᵉ éd., t. II, p. 40.)
... weil er aber immer noch kein Geld sah, dachte er, es wäre nur ein Spass von dem Männchen gewesen.	... weil er aber immer noch kein Geld in seinen *Kisten und Kasten* fand, dachte er, es wäre nur ein Spass von dem Männchen gewesen.

Dans le conte 108, *Hans mein Igel*, une allitération a été ajoutée au début même du conte :

(2ᵉ éd., t. II, p. 111.)	(6ᵉ éd., t. II, p. 133.)
Es war ein reicher Bauer, der hatte mit seiner Frau keine Kinder.	Es war einmal ein Bauer, der hatte *Geld und Gut* genug, aber wie reich er war, so fehlte doch etwas an seinem Glück : er hatte mit seiner Frau keine Kinder.

A côté des allitérations viennent se classer les expressions assonancées ou rimées, comme *schlecht und recht* (conte 52, *König Drosselbart*).

(2ᵉ éd., t. I, p. 260.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 310.)
Ein paar Tage lebten sie auf diese Art *schlecht genug* und zehrten ihren Vorrath auf.	Ein paar Tage lebten sie auf diese Art *schlecht und recht* und zehrten ihren Vorrath auf.

Du même ordre est l'expression *Saus und Braus* (conte 54, *Der Ranzen, das Hütlein und das Hörnlein.*)

(2ᵉ éd., t. I, p. 279.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 330.)
Als er daheim anlangte, lebten seine Brüder von ihrem Reichthum gar herrlich.	Als er daheim anlangte, hatten sich seine Brüder von ihrem Silber und Gold ein schönes Haus gebaut und lebten *in Saus und Braus*.

Le petit nombre de ces exemples ne prouve pas que les allitérations soient particulièrement rares dans les contes ; il prouve seulement que les sources orales ou écrites des frères Grimm contenaient déjà la plupart de celles qu'on rencontre dans le recueil.

Il en est de même des onomatopées. Il n'en a été ajouté qu'un petit nombre à celles qui se trouvaient déjà dans les deux premières éditions. On en trouve une dans le premier conte, *Der Froschkönig*. — La princesse a fait de belles promesses à une grenouille, pour que l'animal lui rapportât sa balle d'or, tombée dans un puits. Mais dès qu'elle a la balle, l'enfant s'enfuit sans songer à ses promesses :

(2ᵉ éd., t. I, p. 2.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 3.)
Der Frosch rief : « Nun warte, Königstochter, und nimm mich mit », aber das war in den Wind gesprochen, sie hörte nicht darauf, lief mit ihrer Goldkugel nach Haus, und dachte gar nicht wieder an den Frosch.	« Warte, warte », rief der Frosch, « nimm mich mit, ich kann nicht so laufen wie du. » Aber was half ihm, dass er ihr sein *Quak Quak* so laut nachschrie als er konnte ! Sie hörte nicht darauf, u. s. w.

Ailleurs il y a seulement eu substitution d'une onomatopée à une autre. C'est ce qui s'est produit dans le conte 12, *Rapunzel*. Pour punir sa prisonnière d'avoir reçu et aimé un prince, la méchante sorcière lui coupe les cheveux. Jusqu'à la 5ᵉ édition, le bruit des ciseaux dans les cheveux était ainsi rendu : *ritsch, ritsch*. Dans la 6ᵉ édition (t. I, p. 77), ces deux mots ont été ainsi modifiés : *ritsch, ratsch* ! L'alternance de la voyelle est assurément plus con-

forme à l'usage courant. Que l'on compare, par exemple, cette onomatopée avec celle que contient le vers d'Uhland :

Da brannt'ich ihn auf das Fell, *piff, paff!*

Dans le conte 90, *Der junge Riese*, un homme fait semblant de chasser des poulets. Dans la seconde édition (t. II, p. 29), il s'écrie *husch ! husch!* Mais cette onomatopée sert généralement soit à imposer le silence, soit à marquer l'apparition soudaine de quelque phénomène fugitif. Les frères Grimm l'ont remplacée, dans la 3ᵉ édition, par cette autre onomatopée : *bsch! bsch!*

14° *Substitution du style direct au style indirect. — Développement du monologue et du dialogue.*

La substitution du style direct au style indirect est l'un des procédés de remaniement dont les frères Grimm usent le plus volontiers. Rien ne donne plus de vie au récit qu'une conversation, une apostrophe directe d'un personnage à un autre, une exclamation monologuée. Le caractère même d'un personnage peut se déceler dans le langage qu'il emploie. Toutefois les Grimm se sont bien gardés d'introduire arbitrairement des dialogues ou des monologues dans tous les cas où la situation en eût pu légitimer l'emploi. Ils n'étaient pas des *Kunstdichter* et voulaient respecter les indications de la tradition orale. Ils n'ont donc, d'une façon générale, introduit le style direct que là où le texte de la 2ᵉ édition contenait, en style indirect, la matière d'un dialogue ou d'un monologue.

Les exemples abondent. — Les chevreaux (conte 5, *Der Wolf und die sieben jungen Geislein*) exigent du loup qu'il montre patte blanche :

(2ᵉ éd., t. I, p. 27.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 32.)
Die sieben Geiserchen wollten erst die Pfote sehen.	Die Geiserchen riefen : « *Zeig uns erst deine Pfote, damit wir wissen, dass du unser liebes Mütterchen bist.* »

Dans *Rapunzel* (conte 12), le texte de la 3ᵉ édition peint beaucoup mieux que celui de la 2ᵉ l'embarras du père de Rapunzel devant la sorcière qu'il vient de voler ; en outre la sincérité du pauvre homme apparaît mieux :

(2ᵉ éd., t. I, p. 66.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 77.)
... er erschrack gewaltig, als die Zauberin darin stand und ihn heftig schalt, dass er wage in ihren	... erschrak er gewaltig, denn er sah die Zauberin vor sich stehen. « *Wie kannst du es wagen* », sprach

Garten zu kommen um daraus zu stehlen. Er entschuldigte sich, so gut er konnte, mit dem Gelüsten seiner Frau, und wie gefährlich es sey, ihr jetzt etwas abzuschlagen...	sie mit zornigem Blick, « *in meinen Garten zu steigen und wie ein Dieb mir meine Rapunzeln zu stehlen? das soll dir schlecht bekommen* ». « *Ach* », antwortete er, « *lasst Gnade für Recht ergehen, ich habe mich nur aus Noth dazu entschlossen : meine Frau hat eure Rapunzeln aus dem Fenster erblickt und empfindet ein so grosses Gelüsten, dass sie sterben würde, wenn sie nicht davon zu essen bekäme.* »

Dans l'exemple suivant, tiré du conte 13, *Die drei Männlein im Walde*, l'exclamation que pousse la jeune fille envieuse, en voyant sa sœur cracher une pièce d'or à chaque mot, n'est pas, à vrai dire, indiquée dans le texte primitif. Mais il est sensible que les frères Grimm ont voulu signaler un trait de caractère qui leur semblait essentiel et que le mot *neidisch* n'exprimait pas ; envieuse, la méchante sœur l'est à coup sûr, mais elle affecte le détachement et la vertu ; et c'est justement cette affectation que trahit le discours direct :

(1ᵉ éd., t. I, p. 73.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 84.)
Die Stiefschwester aber wurde neidisch darüber...	« *Nun sehe einer den Uebermuth* », rief die Stiefschwester, « *das Geld so hinzuwerfen* », aber heimlich war sie neidisch darüber.

Dans *Aschenputtel* (conte 21) les Grimm ont eu recours au style direct, après avoir vainement cherché une formule de style indirect qui leur convînt :

(2ᵉ éd., t. I, p. 120.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 143.)
Nun nahm er den Schuh und ging am anderen Tag damit zu dem Mann und sagte, die, welcher dieser goldene Schuh passe, die solle seine Gemahlin werden.	Nun nahm er den Schuh und ging am anderen Tag damit zu dem Mann und sagte, die sollte seine Gemahlin werden, an deren Fuss dieser goldene Schuh passte.

(6ᵉ éd., t. I, p. 142.)

Am nächsten Morgen ging er damit zu dem Mann und sagte zu ihm : « *Keine andere soll meine Gemahlin werden als die, an deren Fuss dieser Schuh passt* ».

Le chasseur qui, dans *Rothkäppchen* (conte 26), retire le petit Chaperon rouge et sa grand'mère du ventre du loup, ne peut pas se tenir de témoigner sa satisfaction, au moment où il découvre le

vorace animal. La formule définitive n'a été trouvée qu'après quelques tâtonnements :

(2e éd., t. I, p. 139.)

Da trat er in die Stube, und wie er vor das Bette kam, da lag der Wolf darin, den er lange gesucht hatte.

(3e éd., t. I, p. 166.)

Da trat er in die Stube und wie er vor das Bett kam, so sah er, dass der Wolf darin lag : « *Bist du da*, sagte er, *ich habe dich lange gesucht.* »

(6e éd., t. I, p. 115.)

Da trat er in die Stube und wie er vor das Bette kam, so sah er, dass der Wolf darin lag : « *Finde ich dich hier, du alter Sünder* », sagte er, « *ich habe dich lange gesucht.* »

La belle-mère de *Sneewittchen* (conte 53) se promet de faire disparaître sa rivale :

(2e éd., t. I, p. 269.)

Nun sann sie aufs neue was sie anfangen wollte um sie zu tödten.

(3e éd., t. I, p. 319.)

« *Nun aber* », sprach sie, « *will ich etwas aussinnen, das dich zu Grunde richten soll* »...

Le hardi compagnon dont le conte 54 rapporte les aventures trouve dans la forêt une nappe magique. En l'empochant, il fera une réflexion par laquelle se révélera son caractère à la fois enjoué, plaisant et assez dénué de scrupules :

(2e éd., t. I, p. 275.)

Als er gegessen hatte, nahm er das Tischtüchlein, legte es säuberlich zusammen und steckte es in seinen Ranzen.

(3e éd., t. I, p. 326.)

Als er fertig war, dachte er : « *Es wäre doch schade, wenn das feine Tischtüchlein hier in dem Walde verderben sollte,* » legte es säuberlich zusammen und steckte es ein.

Dans le conte 60, *Die zwei Brüder*, au lieu de dire d'un homme qu'il est bon, les frères Grimm ont préféré mettre en sa bouche une réflexion qui, mieux que toutes les épithètes, prouve sa bonté. Les deux jeunes frères lui content qu'ils ont été chassés du domicile paternel, parce que chaque matin, au réveil, une pièce d'or apparaissait, d'une façon inexpliquée, sous leur oreiller :

(2e éd., t. I, p. 312.)

Nun war der Jäger ein guter Mann und weil ihm die Kinder gefielen und er selbst keine hatte, nahm er sie mit nach Haus...

(6e éd., t. I, p. 313.)

« *Nun* », sagte der Jäger, « *das ist gerade nichts Schlimmes, wenn ihr nur rechtschaffen dabei bleibt und euch nicht auf die faule Haut legt.* » Der gute Mann, weil ihm die Kin-

der gefielen und er selbst keine hatte, so nahm er sie mit nach Haus...

Dans *Die Gänsemagd* (conte 89), on rencontre l'une des plus judicieuses transformations du style indirect en style direct. La princesse, réduite à l'état de gardeuse d'oies, trouve enfin une occasion de faire connaître le secret qui l'oppresse. C'est un des épisodes les plus importants du conte. Pourtant, la première rédaction ne lui consacrait que quelques lignes brèves et comme hâtives. La 4e édition a mis l'épisode en valeur :

(2e éd., t. II, p. 20.)

Damit muste sie in den Ofen kriechen und schüttete ihr ganzes Herz aus, wie es ihr bis dahin ergangen und wie sie von der bösen Kammerjungfer betrogen worden war.

(4e éd., t. II, p. 22.)

Da kroch sie in den Eisenofen, fing an zu jammern und zu weinen, schüttete ihr Herz aus und sprach : « *Da sitze ich nun von aller Welt verlassen, und bin doch eine Königstochter, und eine falsche Kammerjungfer hat mich mit Gewalt dahingebracht, dass ich meine königlichen Kleider habe ablegen müssen, und hat meinen Platz bei meinem Bräutigam eingenommen, und ich muss als Gänsemagd gemeine Dienste thun. Wenn das meine Mutter wüsste, das Herz im Leib thät' ihr zerspringen.* »

Non seulement le style direct a été fréquemment introduit là où il ne se trouvait pas dans le texte de la 2e édition, mais les dialogues ou monologues que renfermaient déjà les contes ont été très souvent allongés, développés, enrichis d'exclamations, d'apostrophes, de comparaisons, de tournures familières. On en trouverait divers exemples dans les passages que nous avons déjà cités à propos de modifications d'un autre ordre. En voici quelques autres :

Dans le conte 35, *Der Schneider im Himmel*, le tailleur qui désire entrer au ciel ne répondait pas primitivement à l'objection grave formulée par saint Pierre contre son admission. La 6e édition a apporté cette réponse, qui est pleine d'humour :

(2e éd., t. I, p. 177.)

« Ja ehrlich, wie der Dieb am Galgen, sprach der heil. Petrus, du hast lange Finger gemacht und den Leuten das Tuch abgezwickt. Geh

(6e éd., t. I, p. 208.)

« Ja, ehrlich », sagte Petrus, « wie der Dieb am Galgen, du hast lange Finger gemacht und den Leuten das Tuch abgezwickt.

in die Hölle, wo du das Gestohlene doch hingeworfen hast, in den Himmel kommst du nicht. » « Ach du barmherziger Gott! rief das Schneiderlein, ich hinke und habe von dem Weg daher Blasen an den Füssen, ich kann nicht wieder umkehren.

Du kommst nicht in den Himmel, der Herr hat mir verboten, so lange er draussen wäre, irgend jemand einzulassen. » « *Seid doch barmherzig,* » rief der Schneider, « *kleine Flicklappen, die von selbst vom Tische herabfallen, sind nicht gestohlen und nicht der Rede werth.* Seht, ich hinke...

La fiancée d'un capitaine de brigands (conte 40, *Der Räuberbräutigam*) s'est imprudemment aventurée dans la demeure de son futur époux. Une vieille compatissante la reçoit :

(1re éd., t. I, p. 207.)

« Ach, du liebes Kind », antwortete die alte Frau, « du bist in eine Mördergrube gekommen ; deine Hochzeit soll mit dem Tod seyn, der Räuber will dich ums Leben bringen. Siehst du, da hab ich einen grossen Kessel mit Wasser aufsetzen müssen, wenn sie dich haben, so zerhacken sie dich und kochen dich darin und wollen dich essen. Wenn ich dich nicht rette, so bist du verloren. »

(3e éd., t. I, p. 247.)

« Ach, du armes Kind », antwortete die Alte, *wo bist du hingerathen!* du bist in einer Mördergrube. *Du meinst, du wärst eine Braut, die bald Hochzeit macht,* aber du wirst die Hochzeit mit dem Tode halten. Siehst du, da hab ich einen grossen Kessel mit Wasser aufsetzen müssen, wenn sie dich in ihrer Gewalt haben, so zerhacken sie dich *ohne Barmherzigkeit,* kochen dich und essen dich, *denn es sind Menschenfresser.* Wenn ich nicht Mitleiden mit dir habe und dich rette, so bist du verloren. »

Un renard, qui n'est d'ailleurs qu'un prince enchanté, voudrait obtenir d'un jeune homme à qui il a rendu de grands services, qu'il le tuât pour le délivrer. Mais l'obligé s'y refuse. Son refus n'est expliqué que dans la 3e édition : il n'avait pas compris l'intention du renard (conte 57, *Der goldene Vogel*) :

(1re éd., t. I, p. 294.)

... sie ritten weiter bis in einen grossen Wald. Da kam der Fuchs und sprach : « Schiess mich doch todt und hau mir Kopf und Pfoten ab. » Allein der Jüngling wollte durchaus nicht.

(3e éd., t. I, p. 350.)

Als... der Königssohn mit seinen Schätzen heim reiten wollte, so sagte der Fuchs : « *Nun sollst du mich für meinen Beistand belohnen.* » « *Was verlangst du dafür?* » *fragte der Jüngling.* « Wenn wir dort in den Wald kommen, so schiess mich todt und hau mir Kopf und Pfoten ab. » « *Das wäre eine schöne Dankbarkeit », sagte der Königssohn, « das kann ich dir unmöglich gewähren.* »

Dans le conte 102, *Der Zaunkönig und der Bär*, une très courte

addition faite au dialogue suffit à trahir la suffisance du renard, qui, choisi comme général par ses congénères, accepte sans l'ombre d'une hésitation et marche avec assurance à la défaite :

(2e éd., t. II, p. 94.)

« Fuchs, du bist der schlauste unter allem Gethier, du sollst General sein und uns anführen ; was für Zeichen wollen wir verabreden ? »

(4e éd., t. II, p. 101.)

« Fuchs, du bist der schlauste unter allem Gethier, du sollst General sein und uns anführen. » « *Gut* » *sagte der Fuchs*, « *aber* was für Zeichen wollen wir verabreden ? »

Joint à d'autres additions, qui décrivent les gestes du personnage principal, le dialogue produit dans le conte 71, *Das tapfere Schneiderlein*, l'effet d'une petite scène de comédie :

(2e éd., t. I, p. 104.)

Als die Frau hinauf kam, musste sie ihren ganzen Korb auspacken ; das Männlein besah alle Töpfe, endlich kauft er nur ein Viertelpfund, dass die Frau ganz ärgerlich und brummig fortging.

(3e éd., t. I, p. 125.)

Die Frau stieg die drei Treppen mit ihrem schweren Korbe zu dem Schneider herauf und musste die Töpfe sämtlich vor ihm auspacken. *Er besah sie alle, hob sie in die Höhe, hielt die Nase dran und sagte endlich :* « *Das Mus scheint mir gut, wieg sie mir doch vier Lot ab, liebe Frau, wenn's auch ein Viertelpfund ist, kommt es mir nicht darauf an.* » *Die Frau welche gehofft hatte, einen guten Absatz zu finden, gab ihm, was er verlangte,* ging aber ganz ärgerlich und brummig fort.

En deux cas, on trouve dans le dialogue de courtes anecdotes qui ne faisaient pas primitivement partie du texte ; il est vraisemblable que les frères Grimm les avaient entendu conter dans leur entourage ; s'ils insérèrent l'une et l'autre dans un conte, c'est qu'ils les considéraient comme des éléments de poésie vraiment populaire. La première se trouve dans le conte 87, *Der Arme und der Reiche :* ayant obtenu de Dieu le Père la permission de formuler trois vœux, le riche s'en va, en agitant des pensées contradictoires et en monologuant ; une vieille plaisanterie sur les Bavarois se glisse dans son discours :

(2e éd., t. II, p. 5.)

Wenn er meinte, er hätte etwas, da schien's ihm hernach doch viel zu wenig und gering.

(6e éd., t. II, p. 5.)

« *Wenn ich mir auch alle Reiche und Schätze der Welt wünsche* », *sprach er zu sich selbst,* « *so fällt mir hernach noch allerlei ein, dieses und*

jenes, das weiss ich im voraus; ich will's aber so einrichten, dass mir gar nichts mehr übrig zu wünschen bleibt. » *Dann seufzte er und sprach : « Ja, wenn ich der bayerische Bauer wäre, der auch drei Wünsche frei hatte, der wusste sich zu helfen, der wünschte sich zuerst recht viel Bier, und zweitens so viel Bier, als er trinken könnte, und drittens noch ein Fass Bier dazu.* » Manchmal meinte er, jetzt hätte er es gefunden, aber hernach schien's ihm doch zu wenig. »

La seconde de ces additions est une sorte de fable qui sert de conclusion au conte 164, *Der faule Heinz*. Heinz et sa femme Trine trouvent toujours de bons prétextes pour retarder le moment de se mettre au travail :

(2e éd., t. II, p. 342.)

... was thut's, wenn wir etwas später als gewöhnlich aufstehen, der Tag ist doch noch lang genug. »

(6e éd., t. II, p. 363.)

... was thut's, wenn wir etwas später als gewöhnlich aufstehen, der Tag ist doch noch lang genug. » *« Ja, antwortete Trine, man kommt immer noch zu rechter Zeit. Weisst du, die Schnecke war einmal zur Hochzeit eingeladen, machte sich auf den Weg, kam aber zur Kindtaufe an. Vor dem Haus stürzte sie noch über den Zaun und sagte : Eilen thut nicht gut.* »

Le conte 178, *Meister Pfriem*, qui ne date que de la 5e édition, est, d'un bout à l'autre, une véritable petite comédie. H. Hamann a malheureusement négligé de comparer ce conte avec le texte qui lui a servi de source et que les frères Grimm avaient eux-mêmes signalé[1]. Aussi ignorons-nous dans quelle mesure ils ont remanié leur modèle et jusqu'à quel point il est permis de leur attribuer les monologues si vifs et si amusants du maître cordonnier. Il est toutefois un détail qu'ils n'ont emprunté à personne, car il n'apparaît que dans la 7e édition. Le cordonnier trouve à reprendre en toutes choses ; son humeur critique ne l'abandonne pas, même lorsqu'il arrive au seuil du paradis :

1. *Kinder- und Hausmärchen*, t. III (éd. Reclam) p. 263.

(6e éd., t. II, p. 416.)

Als er anlangte und an die Thüre klopfte, öffnete der Apostel Petrus und wollte sehen wer Einlass begehrte.

(7e éd., t. II, p. 360.)

Als er anlangte, klopfte er heftig an die Pforte : « *Es wundert mich,* » *sprach er,* « *dass sie nicht einen Ring am Thor haben, man klopft sich die Knöchel wund.* » Der Apostel Petrus öffnete und wollte sehen, wer so ungestüm Einlass begehrte.

Il convient d'ajouter, pour être complet, que dans quelques cas très rares, le style direct a fait place au style indirect :

(2e éd., t. I, p. 10.)

Nach wenigen Tagen kam die Jungfrau Maria von ihrer Reise zurück, rief das Mädchen und sprach : « Gieb mir die Himmelsschlüssel wieder. »

(*Marienkind*, CONTE 3.)

(3e éd., t. I, p. 13.)

Gar nicht lange, so kam die Jungfrau Maria von ihrer Reise zurück. Sie rief das Mädchen zu sich und forderte ihm die Himmelsschlüssel wieder ab.

Ou encore dans *Fitchers Vogel* (conte 46) :

(1re éd., t. I, p. 225.)

Nicht lange, so kam der Mann von der Reise zurück und sprach : « Nun gieb mir die Schlüssel und das Ei wieder. »

(2e éd, t. I, p. 271.)

Nicht lange, so kam der Mann von der Reise zurück und das erste war, dass er Schlüssel und Ei zurückforderte.

Cette rédaction a été légèrement modifiée dans la suite, mais le style indirect a subsisté :

(7e éd., t. I, p. 299.)

Nicht lange, so kam der Mann von der Reise zurück und das erste was er forderte war der Schlüssel und das Ei.

Voici un troisième exemple, extrait du conte 49, *Die sechs Schwäne :*

(2e éd., t. I, p. 246.)

Das Mädchen aber sprach in seinem Herzen : « Ich will meine Brüder erlösen und sollt es mein Tod seyn. »

(3e éd., t. I, p. 295.)

Das Mädchen aber dachte in seinem Herzen, es wollte seine Brüder erlösen, und wenn es auch sein Leben koste.

(6e éd., t. I, p. 287.)

Das Mädchen aber fasste den festen Entschluss, seine Brüder zu erlösen, und wenn es auch sein Leben kostete.

Les tâtonnements mêmes dont témoignent ces remaniements prouvent que les frères Grimm ne les ont pas accomplis sans y atta-

cher quelque importance. Les deux exemples tirés de *Marienkind* et de *Fitchers Vogel* présentent entre eux une frappante analogie ; pour des situations semblables, les Grimm ont employé les mêmes mots et jusqu'aux mêmes tournures. Les trois exemples cités ci-dessus offrent un caractère commun : ils énoncent les conditions dans lesquelles s'engage une des principales scènes du conte, mais ils ne contiennent aucun des éléments essentiels de cette scène ; ils ne sont qu'un préambule, une préparation nécessaire. Les frères Grimm semblent avoir pensé que le style indirect convenait particulièrement à l'exposé des préliminaires d'une action et que le style direct, qui est celui de la comédie ou du drame, devait être réservé à l'action proprement dite.

15° *Pléonasmes.*

Les frères Grimm, nous le verrons, évitaient soigneusement les répétitions de mots ; mais ils s'appliquaient parfois à redoubler certaines expressions. Le pléonasme est d'un emploi fréquent dans le langage du peuple et il semble que la raison de cet usage soit assez simple : les gens du peuple ne trouvent pas toujours du premier coup le mot qui correspond à leur pensée ; ils procèdent par approximations successives ; en outre, ils craignent souvent de ne pas s'être bien fait comprendre et cherchent à traduire en termes nouveaux l'idée même qu'ils viennent d'exprimer une fois déjà. Le pléonasme était, aux yeux de Jacob Grimm, un des principaux moyens d'expression de la poésie populaire : « elle ne peut pas se tenir sur un pied, disait-il en son langage imagé, mais elle a encore besoin pour s'assurer le calme et l'aisance enjouée, d'un second point d'appui, d'une autre proposition semblable à la première ; c'est là-dessus, me semble-t-il, que repose précisément et essentiellement le principe de l'allitération et de la rime[1]. » C'est sans doute pourquoi beaucoup d'expressions ont été redoublées dans les dernières éditions des contes, bien que parfois le redoublement n'ajoutât aucune nuance nouvelle au sens.

Le conte 8, *Der wunderliche Spielmann*, n'offrait qu'une seule fois, dans la 2° édition, le pléonasme *Zeit und Weile*. La 3° édition l'a multiplié :

(2° éd., t. I, p p. 45-46.)	(3° éd., t. I, p. 53.)
1° Mir wird hier Zeit und Weile lang.	1° Mir wird hier im Walde *Zeit und Weile* lang.

1. *Poesie im Recht, Kl. Schriften*, t. VI, p. 159.

2° Mir wird die Zeit lang. 3° Die Zeit wird mir lang.	2° Mir wird hier im Walde *Zeit und Weile* lang. 3° *Zeit und Weile* wird mir hier im Walde lang.

Dans l'exemple suivant, tiré du conte 4, le pléonasme introduit une amusante métaphore ; il y a redoublement d'expressions imagées :

(2e éd., t. I, p. 17.)	(6e éd., t. I, p. 20.)
Siehst du, dort ist der Baum wo siebene mit des Seilers Tochter Hochzeit gehalten haben.	Siehst du, dort ist der Baum, wo siebene mit des Seilers Tochter Hochzeit gehalten haben *und jetzt das Fliegen lernen.*

Les exemples sont assez nombreux, mais presque toujours les redoublements portent sur des détails accessoires : Aschenputtel (conte 21) supplie l'oiseau qui chante au-dessus de la tombe de sa mère de lui procurer une robe d'or et d'argent :

(2e éd., t. I, p. 120.)	(6e éd., t. I, p. 142.)
Nun warf ihm der Vogel ein Kleid herab, das war so prächtig, wie es noch keins gehabt hatte.	Nun warf ihm der Vogel ein Kleid herab, das war so prächtig *und glänzend* wie es noch keins gehabt hatte.

Un paysan, dans le conte 48, *Der alte Sultan*, veut se débarrasser d'un chien devenu trop vieux ; mais sa femme intercède pour le fidèle serviteur :

(2e éd., t. I, p. 240.)	(3e éd., t. I, p. 287.)
Er hat uns so lange Jahre gedient, dass wir ihm wohl könnten das Gnadenbrot geben.	Da er uns lange Jahre gedient hat *und ehrlich bei uns gehalten*, so könnten wir ihm wohl das Gnadenbrot geben.

Dans le conte 54 a été introduit ce pléonasme si fréquent :

(2e éd., t. II, p. 276.)	(3e éd., t. I, p. 328.)
Was verlangt mein Herr?	Was verlangt mein Herr *und Gebieter?*

Dans un conte qui, par ailleurs, n'a subi qu'un très petit nombre de modifications, *Der Frieder und das Katherlieschen* (59), on relève une tautologie qui date de la 4e édition. Les Grimm ont dû songer, en l'insérant dans le texte antérieur, qu'ils faisaient ici parler des paysans :

(2ᵉ éd., t. I, p. 308.)	(4ᵉ éd., t. I, p. 366.)
Zu Haus sprach der Frieder : « Katherlieschen, nun musst du aber auch fein arbeiten. »	Als sie wieder zu Haus waren, sprach der Frieder : « Katherlieschen, nun musst du aber auch *fleissig sein* und arbeiten.

Dans le cas suivant, le pléonasme a entraîné une légère modification de la phrase ; l'exemple se trouve dans le conte 89, *Die Gänsemagd*. Une princesse vient à égarer trois gouttes de sang qui possédaient une vertu magique :

(2ᵉ éd., t. II, p. 15.)	(3ᵉ éd., t. II, p. 17.)
Die Kammerjungfer hatte aber zugesehen, und freute sich dass sie *Macht* über die Braut bekäme : denn damit, dass diese die Blutstropfen verloren hatte, war sie schwach geworden.	Die Kammerjungfer hatte aber zugesehen, und freute sich dass sie *Gewalt* über die Braut bekäme ; denn damit, dass diese die Blutstropfen verloren hatte, war sie schwach *und machtlos* geworden.

L'insertion du mot *machtlos* a entraîné les Grimm à remplacer *Macht* par *Gewalt*, afin d'éviter une répétition de mots.

Dans l'exemple suivant au contraire, l'introduction tardive du pléonasme a causé une gaucherie de style. Une jeune fille paresseuse et insolente vient rendre visite à des nains, dans l'espoir, d'ailleurs mal fondé, d'obtenir d'eux de riches présents (conte 13, *Die drei Männlein im Walde*) :

(2ᵉ éd., t. I, p. 72.)	(6ᵉ éd., t. I, p. 82.)
Die drei kleinen Haule-Männer guckten wieder, aber es grüsste sie nicht, ging ohne weiteres zur Stube hinein, setzte sich an den Ofen, u.s.w.	Die drei kleinen Haulemänner guckten wieder, aber es grüsste sie nicht, *und ohne sich nach ihnen umzusehen und ohne sie zu grüssen*, stolperte es in die Stube hinein, setzte sich an den Ofen, u.s.w.

La rédaction de la 6ᵉ édition contient deux fois cette remarque, que la jeune fille ne salua pas les mains. On peut être assuré que cette inutile redite a échappé aux frères Grimm ; ils n'eussent pas hésité à la corriger. Nous allons voir qu'ils se sont particulièrement appliqués à éviter les petites imperfections de cette sorte.

16° *Suppression des répétitions de mots.*

Les répétitions de mots ne sont pas rares dans la 2ᵉ édition. Au début, selon toute vraisemblance, elles n'avaient pas choqué les frères Grimm. Ils reproduisaient avec une assez grande fidélité les paroles mêmes des conteurs populaires auxquels ils s'étaient adressés ;

or les répétitions sont fréquentes dans un récit fait oralement et de mémoire. Mais, à mesure qu'ils s'efforcèrent de donner au conte plus de tenue littéraire, ils en élaguèrent les répétitions.

Dans le conte 3, *Marienkind*, la Vierge Marie a défendu à une petite fille, qu'elle a prise sous sa protection, d'ouvrir, en son absence, une certaine chambre dont elle lui a confié la clef; mais l'enfant ne peut pas résister à la curiosité :

(2ᵉ éd. t. I, p. 9.)	(6ᵉ éd., t. I, p. 11.)
... und *holte* den *Schlüssel*. Und als er ihn *geholt* hatte, steckte es ihn auch in das *Schlüsselloch*.	Es *suchte* den Schlüssel *heraus*, und als es ihn in der Hand hielt, steckte es ihn auch in das *Schloss*.

Non seulement l'inutile répétition de *holen* a disparu, mais l'expression nouvelle est à la fois plus juste et plus pittoresque. L'enfant n'a pas besoin d' « aller chercher » la clef, puisqu'elle porte sur elle toutes les clefs que lui a remises Marie ; mais parmi toutes ces clefs, il lui faut « rechercher » la bonne; c'est ce qu'exprime le verbe *heraussuchen*. L'ayant trouvée, elle la tient un instant dans la main, et enfin l'utilise. Tous les mouvements de l'action sont ingénieusement décomposés, et l'attitude générale de l'enfant se dessine mieux dans l'imagination du lecteur. — On peut observer qu'en outre les Grimm ont, dans le même membre de phrase, évité la rencontre inutile de *Schlüssel* et de *Schlüsselloch*.

Dans le conte 4, le verbe *abhobeln* était employé dans deux phrases consécutives avec la même signification figurée. La seconde phrase ne marquait aucune progression sur la première et pouvait être considérée comme superflue. Les Grimm lui ont donné une valeur nouvelle, en y insérant une autre métaphore :

(2ᵉ éd., t. I, p. 15.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 19.)
... ich will ihn schon *abhobeln*. Der Vater war es zufrieden, weil er dachte : « der Junge wird doch ein wenig *abgehobelt*. »	... ich will ihn schon abhobeln. » Der Vater war es zufrieden, weil er dachte : « Der Junge wird doch ein wenig *zugestutzt*. »

Dans le fragment suivant, qui est extrait du même conte, le mot *Schallloch* termine deux propositions presque consécutives ; il en résulte une répétition de sons peu agréable à l'oreille. Les Grimm l'ont fait disparaître. Mais il convient d'observer que cette répétition n'a pas été la seule cause du remaniement ; les Grimm ont également tenu à présenter un meilleur enchaînement des diverses péripéties :

(2e éd., t. I, p. 15.)	(4e éd., t. I, p. 19.)
... ging er heimlich voraus und stellte sich ins *Schallloch* ; da sollte der Junge meinen, es wär ein Gespenst. Der Junge stieg ruhig den Thurm hinauf, als er oben hinkam, sah er eine Gestalt im *Schallloch*.	... ging er heimlich voraus, und als der Junge oben war und sich umdrehte und das Glockenseil fassen wollte, so sah er auf der Treppe, dem *Schallloch* gegenüber, eine weisse Gestalt stehen.

Dans un autre passage du même conte, deux expressions presque identiques entre elles, *vor den Augen weggehen* et *aus den Augen gehen*, se rencontraient avec l'infinitif *ausgehen*. Les Grimm ont dû modifier le texte :

(2e éd., t. I, p. 11.)	(4e éd., t. I, p. 21.)
« Ach, sprach der Vater, mit dir erleb ich nur Unglück, *geh mir vor den Augen weg*, ich will dich nicht mehr ansehen. » « Ja, Vater, recht gern, wartet nur bis Tag ist, da will ich *ausgehen* und das Gruseln lernen, so versteh ich doch eine Kunst, die mich ernähren kann. » « Lerne was du willst, sprach der Vater, mir ist alles einerlei, da hast du fünfzig Thaler, damit *geh mir aus den Augen*...	« Ach, sprach der Vater, mit dir erleb ich nur Unglück, *geh mir aus den Augen*, ich will dich nicht mehr ansehen. » « Ja, Vater, recht gern, wartet nur bis Tag ist, da will ich *ausgehen* und das Gruseln lernen, so versteh ich doch eine Kunst, die mich ernähren kann. » « Lerne was du willst, sprach der Vater, mir ist alles einerlei, da hast du fünfzig Thaler, damit *geh in die weite Welt*.

Plus loin enfin, les 2e et 3e éditions de ce même conte présentaient une répétition de *wärmen* ou *erwärmen*, doublement fâcheuse, et parce qu'il y avait rencontre de sonorités, et parce que le texte attribuait le même effet à deux actions différentes du héros. Le jeune Sans-peur se trouve en face d'un cadavre qu'il entreprend de ranimer :

(2e éd., t. I, p. 22.)	(4e éd., t. I, p. 28.)
(er) rieb ihm die Arme, um ihn zu *erwärmen*. Als auch das nichts helfen wollte, fiel ihm ein : « Wenn zwei zusammen im Bett liegen, so *wärmen* sie sich...	(er) rieb ihm die Arme, *damit das Blut wieder in Bewegung kommen sollte*. Als auch das nichts helfen wollte, fiel ihm ein : « Wenn zwei zusammen im Bett liegen, so wärmen sie sich...

Dans *Brüderchen und Schwesterchen* (conte 11), un très léger remaniement du texte a été provoqué par la répétition du participe *gesehen* à la fin de deux propositions consécutives :

(2e éd., t. I, p. 64.)	(3e éd., t. I, p. 74.)
... die Kinderfrau fragte am andern Morgen die Wächter, ob sie jemand in der Nacht ins Schloss gehen *gesehen*, aber sie antworteten : « Nein, wir haben niemand *gesehen*. »	... die Kinderfrau fragte am andern Morgen die Wächter, ob jemand während der Nacht ins Schloss *gegangen* wäre, aber sie antworteten : « Nein, wir haben niemand *gesehen*. ».

Dans *Aschenputtel* (conte 21), les Grimm, après avoir employé, dans une même phrase, un verbe et un nom issus d'une même racine, ont préféré recourir à un autre verbe :

(2e éd., t. I, p. 116)	(4e éd., t. I, p. 139.)
... *schnall* uns die *Schnallen*.	... *mache* uns die Schnallen *fest*.

Dans l'exemple suivant (*Rothkäppchen*, conte 26), ils ont d'abord évité le redoublement de *wie* au début de deux phrases consécutives ; puis ils ont évité la répétition *ankam-kam*, sans doute afin de pouvoir ensuite employer le verbe *vorkommen*.

(2e éd., t. I, p. 138.)	(3e éd., t. I, p. 163.)
Wie es *ankam*, stand die Thüre auf, darüber verwunderte es sich, und *wie* es in die Stube *kam*, sahs so seltsam darin aus, dass es dacht...	Es wunderte sich, dass die Thüre aufstand, und wie es in die Stube *trat*, so *kam* es ihm so seltsam darin vor, dass es dachte...

Dans le conte 31, *Das Mädchen ohne Hände*, le mot *ging*, deux fois utilisé, se trouvait, dans un cas, placé immédiatement après le substantif *Aufgang*. L'un des deux *ging* a disparu :

(2e éd., t. I, p. 160.)	(3e éd., t. I, p. 189.)
... mit *Sonnenaufgang ging* sie fort und *ging* den ganzen Tag.	... mit Sonnenaufgang *machte sie sich auf den Weg* und ging den ganzen Tag.

Un peu plus loin, une répétition vraiment superflue a été supprimée :

(2e éd., t. I, p. 160.)	(3e éd., t. I, p. 189.)
... beim Mondschimmer sah sie, dass *schöne* Bäume voll *schöner* Früchte darin standen.	... beim Mondschimmer sah sie, dass Bäume mit *schönen* Früchten darin standen.

Au début de Dornröschen (conte 50), le verbe *einladen* ou *laden*, dans le sens d' « inviter », se rencontrait trois fois en quelques lignes. Dans la rédaction définitive on ne le trouve plus qu'une fois :

(2ᵉ éd., t. I, p. 248.)	(6ᵉ éd., t. I, p. 291.)
Er *lud* nicht bloss seine Verwandte, Freunde und Bekannte, sondern auch die weisen Frauen dazu ein, damit sie dem Kind hold und gewogen wären. Es waren ihrer dreizehn in seinem Reiche, weil er aber nur zwölf goldene Teller hatte, von welchen sie essen sollten, konnte er eine nicht *einladen*. Die *geladen* waren kamen und nachdem das Fest gehalten war...	Er *ladete* nicht bloss seine Verwandte, Freunde und Bekannte, sondern auch die weisen Frauen dazu ein, damit sie dem Kind hold und gewogen wären. Es waren ihrer dreizehn in seinem Reiche, weil er aber nur zwölf goldene Teller hatte, von welchen sie essen sollten, so musste eine von ihnen daheim bleiben. Das Fest ward mit aller Pracht gefeiert...

Le conte 87, *Der Arme und der Reiche*, contenait, en deux endroits assez rapprochés, une double répétition des mots *klopfen* ou *anklopfen*. Cette gaucherie n'a disparu que de la 6ᵉ édition :

(2ᵉ éd., t. II, p. 1.)	(6ᵉ éd., t. II, p. 1.)
Da dachte unser Herrgott : « Dem Reichen werde ich nicht beschwerlich fallen ; bei ihm will ich *anklopfen*. » Der Reiche, als er an seine Thür *klopfen* hörte, machte das Fenster auf...	Da dachte unser Herrgott : « Dem Reichen werde ich nicht beschwerlich fallen ; bei ihm will ich *übernachten*. » Der Reiche, als er an seine Thür *klopfen* hörte, machte das Fenster auf...
(2ᵉ éd., t. II, p. 2.)	(6ᵉ éd., t. II, p. 3.)
(der liebe Gott) ging hinüber zu dem kleinen Haus und *klopfte an*. Kaum hatte er *angeklopft*, klinkte der Arme schon sein Thürchen auf...	... ging hinüber zu dem kleinen Haus. Kaum hatte er *angeklopft*, klinkte der Arme schon sein Thürchen auf...

Dans le conte 106, *Der arme Müllerbursch und das Kätzchen*, les Grimm avaient employé deux fois, à quelques lignes d'intervalle, le mot *fertig* : « als er *fertig* war », et « da baute Hans das Häuschen *fertig* ». Bien que la répétition fût peu sensible, ils remplacèrent pourtant la première de ces formules par « nach vollbrachter Arbeit » (3ᵉ éd., t. II, p. 114).

Dans le même conte, la particule *heim* revenait deux fois en quelques lignes. Une correction a paru nécessaire aux Grimm :

(2ᵉ éd., t. II, p. 105.)	(3ᵉ éd., t. II, p. 114.)
« Geh nun *heim*, dein Pferd geb ich dir nicht mit : in drei Tagen aber komm ich und bringe dir's nach. » Also ging Hans *heim*...	« Geh nun *heim*, dein Pferd geb ich dir nicht mit : in drei Tagen aber komm ich und bringe dir's nach. » Also *machte Hans sich auf*...

Dans la phrase suivante (conte 129, *Die vier kunstreichen Brüder*), les frères Grimm ont manifestement voulu éviter la ren-

contre en une même phrase du mot *weg* et de son composé *Kreuzweg* ;

(2ᵉ éd., t. II, p. 207.)	(6ᵉ éd., t. II, p. 241.)
Als sie ein Stück *Weges* gemacht hatten, kamen sie an einen *Kreuzweg*..	*Als sie eine Zeitlang gewandert waren*, kamen sie an einen Kreuzweg.

Il faut mettre à part, dans cette énumération, l'exemple suivant qui renferme, non pas une rencontre de mots, mais une rencontre de sons, (conte 4, *Märchen von einem, der auszog das Fürchten zu lernen*) :

(2ᵉ éd., t. I, p. 24.)	(4ᵉ éd., t. I, p. 29.)
(er) zeigte *ihm im* Keller drei Kasten voll Gold.	(er) zeigte *ihm in einem* Keller drei Kasten voll Gold.

Cette correction prouve combien les frères Grimm étaient soucieux de livrer au public un ouvrage qui pût supporter la lecture à haute voix ; le redoublement d'un même son ne les eût peut-être pas frappés, s'ils n'avaient eux-mêmes parfois cherché à éprouver quel effet le texte des contes produisait sur l'oreille.

C'est encore à cause d'une rencontre de sons, semble-t-il, qu'ils firent la correction suivante : les mots *Hochmuth*, *Uebermuth* et *Armuth* se trouvaient groupés en deux lignes dans *König Drosselbart* (conte 52) ; l'accumulation des finales en *muth* produisait un effet fâcheux sur l'oreille ; un des trois mots fut supprimé, et les deux qui restaient furent un peu plus espacés dans la 3ᵉ édition ; ainsi la consonance devint moins sensible :

(2ᵉ éd. t. I, p. 261.)	(3ᵉ éd., t. I, p. 311.)
(sie) verwünschte ihren *Hochmuth* und *Uebermuth*, der sie in diese *Armuth* gestürzt hatte.	(sie) verwünschte ihren Stolz und *Uebermuth*, der sie erniedrigt und in so grosse *Armuth* gestürzt hatte.

17° *Suppression d'équivoques.*

Un grand nombre de menus changements sont dus au désir de faire disparaître des équivoques ou de parer à des méprises possibles.

Voici un passage du conte 4 où, dans la 2ᵉ édition, le pronom *er* servait à désigner successivement deux personnages différents ; la rédaction nouvelle ne laisse plus place à aucun malentendu :

(2ᵉ éd., t. I, p. 24.)	(6ᵉ éd., t. I, p. 27.)
Da trat ein Mann herein, der war grösser als alle andere und sah fürchterlich aus; doch war *er* schon alt und hatte einen langen weissen Bart, und sprach : « O du Wicht, nun sollst du bald lernen, was Gruseln ist, denn du sollst sterben. » Nicht so schnell, antwortete *er*...	Da trat ein Mann herein, der war grösser als andere und sah fürchterlich aus; *er* war aber alt und hatte einen langen, weissen Bart. « O du Wicht », rief er, « nun sollst du bald lernen, was Gruseln ist, denn du sollst sterben. » « Nicht so schnell, antwortete *der Junge*...

L'exemple suivant est plus frappant encore. Le fidèle serviteur (conte 6, *Der treue Johannes*) tue d'un coup de feu un cheval merveilleux, qui aurait pu ravir son maître et l'emporter à travers les airs. Mais, à lire le texte de la 2ᵉ édition, on eût pu croire qu'il tuait son maître lui-même :

(2ᵉ éd., t. I, p. 36.)	(6ᵉ éd., t. I, p. 40.)
... es sprengte ein prächtiger, fuchsrother Gaul daher : « Ei, sprach der König, der soll mich in mein Schloss tragen », und wollte sich aufsetzen, doch der treue Johannes kam *ihm* zuvor, schwang sich schnell darauf, zog das Gewehr aus den Halftern und schoss *ihn* nieder.	... es sprengte ein prächtiger, fuchsrother Gaul daher : « Wohlan, sprach der König, der soll mich in mein Schloss tragen », und wollte sich aufsetzen, doch der treue Johannes kam ihm zuvor, schwang sich schnell darauf, zog das Gewehr aus den Halftern und schoss *den Gaul* nieder.

C'est encore l'emploi redoublé de *er* qui cause l'équivoque dans ce passage extrait d'*Aschenputtel* (conte 21) :

(2ᵉ éd., t. I, p. 118.)	(6ᵉ éd. t. I, p. 140.)
Nun wartete der Königssohn, bis der Vater kam, und sagte ihm, das fremde Mädchen wär' in das Taubenhaus gesprungen. Da dachte *er* : « Sollte es Aschenputtel sein ? »	Nun wartete der Königssohn, bis der Vater kam, und sagte ihm, das fremde Mädchen wär' in das Taubenhaus gesprungen. *Der Alte* dachte : « Sollte es Aschenputtel sein ? »

Une même phrase réunit dans *Frau Holle* (conte 24) le pronom *es*, qui désigne une jeune fille (*Mädchen*), et le nom neutre *Thor*. Malgré leur répugnance pour les répétitions de mots, les Grimm ont répété *Thor* dans la phrase suivante, afin d'éviter jusqu'à l'apparence même d'une équivoque.

(2ᵉ éd. t. I, p. 131.)	(4ᵉ éd., t. I, p. 156.)
Sie nahm *es* darauf bei der Hand und führte *es* vor ein grosses Thor. *Das* ward aufgethan...	Sie nahm es bei der Hand und führte es vor ein grosses Thor. *Das Thor* ward aufgethan...

C'est par un souci analogue que, dans *Sneewittchen* (conte 53), les Grimm ont fait disparaître *es* d'une phrase qui contenait un nom neutre auquel ne se rapportait point ce pronom, encore qu'il n'y eût pas d'équivoque, à proprement parler.

(2e éd. t. I, p. 204.)	(3e éd., t. I, p. 314.)
Von Stund' an, wenn sie Sneewittchen erblickte, kehrte sich ihr das Herz im Leibe herum, so hasste sie *es*.	Von Stund' an, wenn sie Sneewittchen erblickte, kehrte sich ihr das Herz im Leibe herum, so hasste sie *das Mädchen*.

Dans un autre passage encore (conte 89, *Die Gänsemagd*), le pronom *es*, qui désigne un enfant, se trouve dans une phrase qui contient le nom neutre *Hütchen ; es* a dû disparaître :

(2e éd., t. II, p. 20.)	(3e éd., t. II, p. 20.)
Da wehte der Wind und wehte ihm das Hütchen vom Kopf weit weg, dass *es* nachzulaufen hatte.	Da wehte der Wind und wehte ihm das Hütchen vom Kopf weit weg, dass *Kürdchen* nachlaufen musste.

Dans le passage suivant (conte 92, *Der König vom goldenen Berg*), la confusion des pronoms était complète :

(2e éd., t. II, p. 39.)	(6e éd., t. II, p. 40.)
Da fragte ihn der Sohn einmal was ihm fehle ; der Vater wollt' es nicht sagen, aber *er* hielt so lange an, bis *er* ihm sagte, *er* habe ihn, ohne dass *er* es gewusst, einem schwarzen Männchen versprochen für vieles Geld...	Da fragte ihn der Sohn einmal was ihm fehlte : der Vater wollte es nicht sagen, aber *jener* hielt so lange an, bis *er* ihm endlich sagte, *er* hätte ihn, *ohne zu wissen, was er verspräche*, einem schwarzen Männchen zugesagt und vieles Geld dafür bekommen.

Non seulement le pronom *er*, dans la première rédaction, désigne à tour de rôle le père et le fils, mais on ne sait avec certitude auquel des deux hommes s'applique l'expression « ohne dass er es gewusst ; » il n'y aurait aucune inconséquence à admettre que *er* désigne ici le fils ; la phrase signifierait alors que le marché a été conclu entre le père et le diable, à l'insu du fils. La seconde rédaction seule nous prouve que cette interprétation est fausse ; la pensée des Grimm est la suivante : le père a conclu le marché sans en soupçonner les suites funestes. Aucune correction ne s'imposait plus impérieusement.

Dans *Rothkäppchen*, le pronom démonstratif *die*, employé à l'accusatif pluriel, devait désigner à la fois, dans la pensée des

Grimm, le gâteau et la bouteille de vin que le petit Chaperon rouge doit porter à sa grand'mère. Mais on pouvait croire que ce *die* était l'accusatif féminin singulier du pronom et se rapportait uniquement au nom féminin *eine Flasche Wein.* Une correction a rendu toute erreur impossible :

(2e éd., t. I, p. 136.)

« Komm, Rothkäppchen, da hast du ein Stück Kuchen und eine Flasche Wein, *die* bring der Grossmutter hinaus...

(6e éd., t. I, p. 162.)

« Komm, Rothkäppchen, da hast du ein Stück Kuchen und eine Flasche Wein, bring *das* der Grossmutter hinaus. »

18° *Menues incorrections ou gaucheries.*

Dans les premières éditions, les Grimm avaient parfois laissé échapper des expressions fautives ou simplement douteuses ; ils les corrigèrent peu à peu dans les éditions suivantes. En aucun cas d'ailleurs ces imperfections ne constituaient des fautes graves ; et s'il nous est permis de les qualifier d'incorrections ou de gaucheries, c'est qu'eux-mêmes, à n'en pas douter, les considéraient comme telles. Il est instructif de voir avec quel soin ces deux maîtres de la langue allemande s'appliquaient à présenter au public un texte pur de toutes scories.

Dans le conte 7, *Der gute Handel,* ils avaient écrit la phrase suivante : « Was ein Jude sagt, ist immer gelogen, *denen* geht kein wahres Wort aus dem Munde » (2e éd., t. I, p. 44). On comprend bien que *denen* se rapporte à un pluriel inexprimé, « alle Juden ». Il est probable que beaucoup d'Allemands, exprimant au cours d'une conversation l'opinion que les Grimm attribuent à leur paysan, emploieraient les mêmes termes que celui-ci. Grammaticalement pourtant, le défaut d'accord entre le sujet apparent *ein Jude* et le pronom *denen* était blâmable ; les Grimm modifièrent leur texte dans la 6e édition, t. I, p. 34 : « *dem* geht kein wahres Wort aus dem Munde ».

C'est un exemple analogue qu'offre le conte 13, *Die drei Männlein im Walde ;* il n'y a dans la phrase qu'un sujet apparent, mais le conteur, qui pense à deux personnes, met, sans y songer, le verbe au pluriel :

(2e éd., t. I, p. 75.)

... So kam sie mit ihrer Tochter gegangen in das Schloss und that als *wollten sie* einen Besuch machen...

(3e éd., t. I, p. 86.)

... So kam sie mit ihrer Tochter in das Schloss und that, als *wollte sie* einen Besuch machen...

Ailleurs (conte 103, *Der süsse Brei*), on trouvait un pronom *sie* qui vraisemblablement devait désigner tous les habitants d'un village. Mais il n'était précédé d'aucune indication qui autorisât formellement cette hypothèse; ou plutôt, le seul nom auquel renvoyât ce pronom était au singulier, « *kein Mensch* ». Il a donc fallu substituer au pluriel *sie* un mot au singulier. Voici le passage : un pot magique laisse déborder sans fin une bouillie sucrée; la personne qui lui a ordonné de bouillir a oublié le mot magique qui pourrait maintenant tout arrêter ; la bouillie finit par envahir tout le village :

(2e éd., t. II, p. 96.)

... *Kein Mensch* weiss sich da zu helfen. Endlich wie nur noch ein einziges Haus übrig ist, da kommt das Kind heim und spricht nur : « Töpfchen steh », da steht es und hört auf zu kochen : und wenn *sie* wieder in die Stadt *wollten*, haben sie sich durchessen müssen.

(4e éd., t. II, p. 103.)

... Kein Mensch weiss sich da zu helfen. Endlich wie nur noch ein einziges Haus übrig ist, da kommt das Kind heim und spricht nur : « Töpfchen steh », da steht es und hört auf zu kochen : und *wer* wieder in die Stadt *wollte*, der musste sich durchessen.

Après les noms neutres *Mädchen* ou *Fräulein*, les Allemands emploient souvent, non pas le pronom neutre *sein*, mais le pronom féminin *ihr*, parce qu'ils pensent davantage au sexe de la jeune fille qu'au genre du nom qui la désigne. Les Grimm avaient d'abord suivi cet usage, mais ils y ont bientôt renoncé :

(2e éd., t. I, p. 118.)

Das (Kleid) zog es (Aschenputtel) an und ging zur Hochzeit. *Ihre* Schwestern aber und die Stiefmutter kannten es nicht...

(3e éd., t. I, p. 141.)

In aller Eile zog es das Kleid an und ging zur Hochzeit. *Seine* Schwestern aber und die Stiefmutter kannten es nicht...

Dans le conte 106, *Der arme Müllerbursch und das Kätzchen*, il s'agit d'une inadvertance un peu plus grave : les frères Grimm qui pensent tantôt au nom féminin *Katze* et tantôt au nom neutre *Kätzchen* utilisent d'abord le pronom féminin *ihr* (datif de *sie*), puis le pronom *ihm* (datif de *es*), sans que figure dans la phrase aucun nom qui puisse justifier cette alternance :

(2e éd., t. II, p. 104.)

Er musste *ihr* dienen und alle Tage Holz klein machen ; dazu kriegte er eine Axt von Silber und die Keile und Säge von Silber, und der Schläger war von Kupfer. Nun, da machte er's klein, blieb bei *ihm*...

(4e éd., t. II, p. 103.)

Er musste aber auch der Katze dienen und alle Tage Holz klein machen ; dazu kriegte er eine Axt von Silber, und die Keile und Säge von Silber, und der Schläger war von Kupfer. Nun machte er's klein, blieb da *im Haus*...

Le pronom personnel *ihr* présentant au datif et à l'accusatif la même forme *euch*, les Grimm avaient cru pouvoir écrire dans la 2e édition, t. I, p. 63 (conte 11, *Brüderchen und Schwesterchen*) la phrase suivante : « Kommt, das Bad ist fertig, *das soll euch wohl thun und stärken* ». A la réflexion, cette expression leur parut vicieuse ; *wohl thun* doit être suivi d'un datif, *stärken* d'un accusatif ; il fallait donc que le seul mot *euch* représentât à la fois ces deux cas. Les Grimm modifièrent la phrase de la façon suivante : « Kommt, das Bad ist fertig, *das wird euch wohl thun und frische Kräfte geben* » (6e éd., t. I, p. 70).

Le conte 53, *Sneewittchen*, contenait une gaucherie analogue : le pronom *sich* y devait représenter à la fois le datif et l'accusatif. Les Grimm remarquèrent l'incorrection et la rectifièrent dès la 3e édition, en supprimant l'un des deux verbes dont dépendait *sich* :

(2e éd., t. I, p. 265.)	(3e éd., t. I, p. 315.)
... und ward ihm so angst, dass es... nicht wusste, wie es *sich helfen und retten* sollte.	... und ward ihm so angst, dass es nicht wusste, wie es *sich helfen* sollte.

19° *Construction des phrases.*

Les additions ou modifications que nous avons signalées jusqu'ici ont souvent entraîné des changements dans la construction des phrases. Mais en beaucoup de cas aussi, les Grimm ont modifié cette construction sans autre dessein que de donner au récit plus de légèreté, de clarté ou de précision.

Les phrases des contes sont généralement courtes et l'allure en est vive. Pourtant les Grimm ne se sont jamais tenus pour satisfaits. Toutes les fois qu'une phrase leur a paru trop lourde ou trop embarrassée, ils l'ont morcelée. Il fallait, autant que possible, qu'à chaque péripétie différente, qu'à chaque moment différent d'un conte correspondît une phrase différente. Voici une phrase de la 2e édition qui, au sentiment des Grimm, confond à tort deux actions successives d'un même personnage :

(2e éd., t. I, p. 9.) (*Marienkind*)

Da sprang die Thüre auf und es sah im Feuer und Glanz die Dreieinigkeit sizen und rührte ein klein wenig mit dem Finger an den Glanz, da ward er ganz golden.

Il est nécessaire, pensent les Grimm, d'observer deux moments distincts : d'abord, l'enfant regarde et s'étonne ; puis elle se hasarde à toucher. La phrase sera donc coupée en deux et les addi-

tions nécessaires seront faites, pour bien marquer la progression des événements :

(6e éd., t. I, p. 12.)

Da sprang die Thüre auf, und es sah da die Dreieinigkeit im Feuer und Glanz sitzen. Es blieb ein Weilchen stehen und betrachtete alles mit Erstaunen, dann rührte es ein wenig mit dem Finger an den Glanz, da ward der Finger ganz golden.

Dans l'exemple suivant (conte 9, *Die zwölf Brüder*), la phrase primitive sera divisée en trois :

(2e éd., t. I, p. 53.)	(5e éd., t. I, p. 60.)
Da stieg er selbst hinauf, trug sie herab, setzte sie auf sein Pferd und da ward die Hochzeit, obgleich die Braut stumm war und nicht lachte, mit grosser Pracht und Freude gefeiert.	Da stieg er selbst auf den Baum, trug sie herab, setzte sie auf sein Pferd und führte sie heim. Da ward die Hochzeit mit grosser Pracht und Freude gefeiert; aber die Braut sprach nicht und lachte nicht.

Le père d'Aschenputtel (conte 21), après avoir acheté pour deux de ses filles de beaux vêtements et des bijoux, cueille pour la troisième une branche de coudrier ; puis, rentré à la maison, il remet à chaque fille ce qui lui est destiné. La première rédaction englobait dans une même phrase l'épisode de la baguette de coudrier et celui de la répartition des cadeaux ; elle a été remaniée :

(2e éd., t. I, p. 115.)	(3e éd., t. I, p. 138.)
Da brach er das Reis ab, und als er nach Haus kam, gab er den Stieftöchtern, was sie sich gewünscht hatten, und dem Aschenputtel gab er das Reis von dem Haselbusch.	Da brach er das Reis ab und nahm es mit. Als er nach Haus kam, u. s. w.

Au début de *Fundevogel* (conte 51), exemple analogue :

(2e éd., t. I, p. 253.)	(7e éd., t. I, p. 255.)
Es war einmal ein Förster, der ging in den Wald auf die Jagd, und wie er in den Wald kam, hörte er schreien, als ob's ein kleines Kind wäre und ging dem Schreien nach...	Es war einmal ein Förster, der ging in den Wald auf die Jagd, und wie er in den Wald kam, hörte er schreien, als ob's ein kleines Kind wäre. Er ging dem Schreien nach...

De ce début de *Fundevogel* on peut rapprocher celui de *Der Krautesel* (conte 122), qui rapporte également une rencontre inattendue faite par un chasseur dans les bois. Mais la disjonction n'a pas été causée ici par le désir de distinguer deux moments succes-

sifs d'une même action ; les Grimm n'ont pas voulu laisser subsister côte à côte, dans une même phrase, deux propositions dont l'une énonçait les qualités morales d'un personnage et l'autre l'action que ce personnage était en train d'accomplir ; il leur a paru qu'il y avait disparité complète entre ces deux ordres de questions :

(2e éd., t. II, p. 172.)	(6e éd., t. II, p. 202.)
Es war einmal ein junger Jäger, der hatte ein frisches und fröhliches Herz und ging in den Wald auf Anstand, und wie er so ging und auf dem Blatt pfiff, kam ein altes, hässliches Mütterchen daher, das redete ihn an...	Es war einmal ein junger Jäger, der ging in den Wald auf Anstand. Er hatte ein frisches und fröhliches Herz, und als er daherging und auf dem Blatt pfiff, kam ein altes, hässliches Mütterchen, das redete ihn an...

On peut en outre observer que le remaniement a, sinon fait disparaître, du moins rendu peu sensible la répétition de la forme verbale *ging* : « und *ging* in den Wald auf Anstand, und wie er so *ging*... »

Dans les exemples qui précèdent, les propositions que les frères Grimm avaient jugé nécessaire de séparer étaient, dès la 2e édition, des propositions principales. Voici un autre exemple où la disjonction a eu pour résultat de substituer une proposition principale à une proposition subordonnée (conte 87, *Der Arme und der Reiche*) :

(2e éd., t. II, p. 3.)	(6e éd., t. II, p. 3.)
Als es voller Tag war, der Reiche aufstand und sich ins Fenster legte, sah er gegenüber ein schönes neues Haus stehen statt der alten Hütte.	Es war schon voller Tag, als der Reiche aufstand. Er legte sich ins Fenster und sah gegenüber ein neues, reinliches Haus mit rothen Ziegeln, wo sonst eine alte Hütte gestanden hatte.

Non seulement le texte nouveau a plus d'aisance et de vivacité que l'ancien, mais il fait ressortir un détail qui, dans la première rédaction, n'était pas suffisamment mis en valeur ; c'est celui qu'exprime la première phrase : le riche est d'un naturel paresseux, il répugne à se lever matin.

Lorsqu'une épithète est trop longue, les Grimm lui substituent volontiers une proposition nouvelle :

(2e éd., t. I, p. 78.) (Conte 14.)	(3e éd., t. I, p. 91.)
... so oft sie schlug, fiel eine Zahl *aufs feinste gesponnnenen Garns* zur Erde.	... so oft sie schlug, fiel eine Zahl Garn zur Erde, *und das war aufs feinste gesponnen.*

Même lorsque l'épithète est courte, ils recourent au même procédé, s'il permet d'éviter une lourdeur :

(2e éd., t. I, p. 268.) (Conte 53.)	(3e éd., t. I, p. 318.)
... dabei holte sie einen buntigen von Seide hervor.	... holte einen hervor, der aus bunter Seide geflochten war.

Ils substituent de même une proposition aux épithètes placées en apposition :

(2e éd., t. I, p. 132.) (Conte 24).	(6e éd., t. I, p. 156.)
Da kam die Faule heim, ganz mit Pech bedeckt.	Da kam die Faule heim, aber sie war ganz mit Pech bedeckt.

Ils préfèrent encore une proposition principale à un participe présent employé soit avec la valeur d'un adverbe de manière, soit avec celle d'un adjectif :

(2e éd., t. I, p. 313.) (Conte 60.)	(3e éd., t. I, p. 370).
... wie sie aufstanden, fiel etwas *klingelnd* auf die Erde.	... wie sie aufstanden, fiel etwas auf die Erde *und klingelte.*
(2e éd., t. I, p. 426.) (Conte 83.)	(3e éd., t. I, p. 501.)
... stand da ein Scherenschleifer mit seinem Karren und sang zu seiner *schnurrenden Arbeit.*	... stand da ein Scherenschleifer mit seinem Karren, *sein Rad schnurrte und er sang dazu.*

Non seulement les frères Grimm inclinaient à résoudre les phrases trop longues en une série de courtes propositions principales, mais ils avaient encore une tendance marquée à supprimer entre des propositions principales consécutives les conjonctions *und* et *aber* ou les adverbes *nun* et *da*, qui servaient de termes de liaison. Ce sont des conteurs malhabiles que ceux qui émaillent leurs récits de « mais », de « alors » et de « et puis ». Lorsque les phrases se succèdent nettes, vives, pressées, il semble que le récit coure plus rapidement au but. Les exemples de ces suppressions sont extrêmement nombreux. Nous n'en citerons que quelques-uns.

Suppression de *und* :

(2e éd., t. I, p. 24). (Conte 4.)	(6e éd., t. I, p. 27.)
Da fasste der Junge die Axt *und* zerspaltete den Amboss auf einen Hieb *und* klemmte den Bart des Alten mit hinein.	Da fasste der Junge die Axt, spaltete den Amboss auf einen Hieb *und* klemmte den Bart des Alten mit hinein.
(2e éd., t. I, p 63.) (Conte 11.)	(6e éd., t. I, p. 70.)
Als das geschehen war, nahm die Alte ihre Tochter *und* setzte	Als der vollbracht war, nahm die Alte ihre Tochter, setzte ihr

ihr eine Haube auf *und* legte sie ins Bett.	eine Haube auf *und* legte sie ins Bett.

Suppression de *aber* :

(2e éd., t. I, p. 29.) (Conte 6.)	(6e éd., t. I, p. 33.)
Der getreue Johannes war *aber* sein liebster Diener.	Der getreue Johannes war sein liebster Diener.

Suppression de *da* et de *aber* :

(2e éd., t. I, p. 133.) (Conte 25.)	(6e éd., t. I, p. 158.)
Da schickte der Vater einen der Knaben eilends zur Quelle, Taufwasser zu holen ; *aber* die andern sechs liefen mit...	Der Vater schickte einen der Knaben eilends zur Quelle, Taufwasser zu holen ; die andern sechs liefen mit...

Suppression de *da* :

(2e éd., t. I, p. 198.) (Conte 38.)	(3e éd., t. I, p. 236.)
Da ging die Frau Füchsin hinauf in ihre Kammer.	Die Frau Füchsin ging auf ihre Kammer.

Suppression de *nun* :

(2e éd., t. I, p. 19). (Conte 4.)	(6e éd., t. I, p. 22.)
Nun ging der Junge mit dem Fuhrmann.	Der Junge ging mit dem Fuhrmann.
(2e éd., t. I, p. 121). (Conte 21.)	(3e éd., t. I, p. 144.)
Nun wendete er sein Pferd um.	Er wendete sein Pferd um.

On pourrait assimiler à ces suppressions de conjonctions ou d'adverbes celle de l'interjection *ei !* Dans les deux premières éditions, les Grimm avaient fait de cette interjection un usage extrêmement fréquent ; ils la laissèrent souvent subsister, mais souvent aussi ils la retranchèrent ou la remplacèrent par un autre terme :

(2e éd., t. I, p. 208). (Conte 40.)	(6e éd., t. I. p. 243.)
« *Ei* », rief die alte Frau, « kommt und esst und lasst das Suchen bis morgen. »	Aber die Alte rief : « Kommt und esst und lasst das Suchen bis morgen. »
(2e éd., t. II, p. 144). (Conte 114.)	(3e éd., t. II, p. 158.)
... ist das Geigen schwer ? » « *Ei*, gar nicht...	... ist das Geigen schwer ? » « Gar nicht...

(6e éd., t. II, p. 171.)

... ist das Geigen schwer ? » « Kinderleicht...

20° *Archaïsmes et mots étrangers.*

Il est frappant de constater que les frères Grimm n'ont introduit volontairement aucun archaïsme dans leurs contes. Tout au contraire, ils se sont appliqués à en éloigner les expressions tombées en désuétude. Ils avaient accueilli dans la 1re édition quelques récits d'auteurs anciens sans presque rien changer à leur langage suranné. Ces récits ont été dans la suite modernisés. En les modernisant, les Grimm avaient assurément le sentiment de ne pas trahir la nature véritable du récit populaire, qui, dans son langage aussi bien que dans les détails accessoires du costume et de l'ameublement, s'adapte indéfiniment à des mœurs et à des conditions nouvelles.

Une formule vieillie avait longtemps subsisté dans le conte 134, *Die sechs Diener :*

« So ihr mir eure Tochter geben wollt, will ich vollbringen, was ihr auferlegt. »

Elle a été remplacée dans la 6e édition (t. II, p. 269) par cette autre formule, plus conforme à l'usage actuel :

« Wollt ihr mir eure schöne Tochter geben, so will ich vollbringen, was ihr mir auferlegt. »

Avec tout autant de soin, les frères Grimm ont veillé à ne pas introduire dans les contes de mots étrangers. Nous avions pu noter, dans la 2e édition, l'élimination d'un certain nombre de mots étrangers ; mais le principe adopté à partir de la 3e édition rendit une telle élimination inutile dans la suite. Les mots de *Prinz* et de *Prinzessin* subsistèrent jusqu'au bout, nous l'avons dit, dans les contes 97, 114 et 134. Dans le conte 57, *der goldene Vogel,* le mot *Schar* fut substitué, à partir de la 6e édition (t. I, p. 388) au mot *Regiment*. Mais il ne nous semble pas que les Grimm aient voulu marquer par là qu'il fût souhaitable de faire disparaître le mot *Regiment* de la langue allemande. Il paraît plus vraisemblable qu'ils ont trouvé le terme trop rigoureusement précis ; il implique un nombre d'hommes déterminé : dans le conte 56, les Grimm voulaient seulement dire qu'un grand nombre de soldats étaient rassemblés en un même lieu.

*
* *

Les changements apportés par les frères Grimm au texte des *Contes* se répartissent d'une façon fort inégale entre les diverses

catégories que nous venons de distinguer. Parmi les modifications qui ont le caractère d'additions, celles qui sont destinées à mieux assurer la liaison des divers épisodes ou à donner plus de vraisemblance au récit sont extrêmement nombreuses; parmi celles qui ont seulement le caractère de substitutions d'expressions nouvelles à des expressions anciennes, le remplacement des termes généraux par des termes précis, le renforcement du caractère concret du style et la transformation du style indirect en style direct offrent des exemples très abondants. Il en est de même des changements de construction. Toutes les autres corrections au contraire ne portent que sur un nombre limité de cas; pour quelques-unes d'entre elles, comme les additions de contenu moral, les antiphrases populaires, les termes de métiers, les allitérations, assonances, onomatopées, les réflexions attribuées au conteur ou à l'auditeur, nous n'avons pu noter qu'une dizaine d'exemples, parfois un peu moins. Il était pourtant nécessaire de ranger ces corrections dans des classes spéciales. L'importance d'un procédé de remaniement ne dépend pas seulement de la fréquence de son emploi. Les frères Grimm n'eussent-ils fait dans leur recueil qu'une seule addition de contenu moral qu'il eût été de notre devoir de consacrer à une modification de cet ordre une mention particulière.

Nous avons, pour plus de commodité et de brièveté, étudié simultanément les variations du texte des *Contes* dans les 3ᵉ, 4ᵉ, 5ᵉ, 6ᵉ et 7ᵉ éditions. Mais il ne suit pas de là que les changements de texte soient distribués d'une façon uniforme entre ces diverses éditions. Très nombreux dans la 3ᵉ et dans la 6ᵉ édition, ils sont au contraire assez rares dans la 4ᵉ et dans la 5ᵉ; ils sont exceptionnels dans la 7ᵉ. Nous ne pouvons donner ici une statistique rigoureusement complète de ces changements; nous ne nous sommes pas appliqué à les noter tous; la longueur du travail qu'il eût fallu consacrer à une telle statistique eût été hors de proportion avec les résultats que l'on en pouvait attendre. Nous avons retenu, pour composer le présent chapitre, un total approximatif de six cent cinquante changements de texte. Leur répartition entre les diverses éditions est la suivante :

3ᵉ édition	325
4ᵉ —	43
5ᵉ —	30
6ᵉ —	237
7ᵉ —	14
	649

Il ressort de ces chiffres que la moitié environ des changements étudiés par nous datent de la 3e édition, c'est-à-dire de l'année 1837. Les deux tiers environ des changements ultérieurs datent de la 6e édition, c'est-à-dire de l'année 1850. Ce sont ces deux éditions qui ont fourni le plus grand nombre de nos citations. Dans presque toutes les catégories que nous avons distinguées, la 3e édition nous offrait un choix d'exemples un peu plus riche que la 6e. C'est seulement lorsqu'il s'agissait de suppression de conjonctions ou d'adverbes, de comparaisons familières, d'additions de contenu moral ou de réflexions attribuées au conteur, que la 6e édition semblait passer au premier rang. Mais il ne nous semble pas que l'on puisse tirer argument de ce fait pour prétendre qu'à un moment donné les frères Grimm aient prêté une attention particulière à certains procédés de remaniement. Ce qui ressort au contraire du long relevé que nous avons fait, c'est que les frères Grimm ont toujours fait de ces procédés un usage constant ; il n'en est guère dont on ne puisse citer un ou plusieurs exemples dans chaque édition. Il n'y a certes pas lieu de s'étonner si la proportion des changements effectués dans chaque catégorie varie parfois d'une édition à l'autre. D'une façon générale, cette proportion est assez régulière pour que l'on puisse affirmer que, de 1837 à 1857, les frères Grimm ont observé, pour perfectionner et parachever leurs *Contes*, une méthode uniforme.

CONCLUSION

Ce que fut cette méthode, il nous est maintenant possible de le dire en peu de mots.

La matière des contes est demeurée la même de la première à la dernière édition. Pas un trait nouveau n'a été inventé ; pas un épisode n'a été ajouté au contenu traditionnel. Par contre, quelques très rares suppressions ont été opérées dans ce contenu traditionnel ; les frères Grimm ne les ont faites que par déférence pour leurs lecteurs ; tantôt ils ont voulu ménager des croyances religieuses, tantôt ils ont craint de blesser l'âme des enfants ou simplement de ternir leur imagination. Le respect des enfants leur a d'ailleurs dicté plus d'additions apparentes que de suppressions : sans rien changer au fond des contes, ils en ont à l'occasion fait ressortir l'enseignement moral ou religieux ; par là ils ont consenti à se faire les maîtres ou les collaborateurs des maîtres de l'enfance. La rigueur objective, l'indifférence scientifique qu'ils avaient affichée, ou, plus exactement, que Jacob avait affichée en 1812, avait peu à peu disparu. Ayant reconnu de bonne heure que le recueil des contes pouvait servir de livre d'éducation, et qu'il remplissait en effet ce rôle, ils ne se firent pas scrupule de renforcer sa valeur éducative.

Si les frères Grimm n'inventent rien, ils ne se font pas faute de développer le texte des contes. Beaucoup de détails sont sous-entendus et comme latents dans la rédaction primitive ; les Grimm exposent ces détails par le menu dans la 3e édition ou dans les éditions suivantes. Souvent ces développements, qu'ils eussent sans doute aimé à désigner eux-mêmes du nom d'« organiques », donnent aux

récits autant de vraisemblance qu'en pouvait comporter leur contenu merveilleux; souvent aussi ils ont pour effet d'assurer l'enchainement des épisodes et de préparer soit les diverses péripéties de l'action, soit le dénouement. C'est ainsi que, d'édition en édition, la composition des contes devient plus rigoureuse.

Le style, dans le même temps, devient plus coloré, plus alerte, plus vivant. Grâce à l'introduction de réflexions attribuées au conteur ou aux auditeurs, les Grimm conservent habilement aux contes le caractère de récits oraux. Ils y glissent quelques proverbes et quelques-unes de ces sentences générales que les gens du peuple emploient volontiers, parce qu'ils sont inhabiles à exprimer leurs sentiments sous une forme personnelle. Les contes renferment, dès le début, beaucoup de comparaisons dont les termes sont empruntés à la vie quotidienne des petites gens; les frères Grimm augmentent le nombre de ces comparaisons. Ils multiplient les surnoms. Ils intercalent parfois dans le récit de ces antiphrases par lesquelles se manifeste l'ironie ou l'indignation populaire.

D'une façon générale, ils cherchent à employer, au lieu de termes vagues et généraux, des termes précis. Toutes les fois qu'il leur est possible de substituer à un terme concret un terme abstrait, ils accomplissent cette substitution. Ils ont en même temps recours à un grand nombre d'idiotismes et de métaphores nouvelles. Aux termes concrets et aux expressions imagées ils accolent volontiers un terme ou une expression synonymes, estimant que le pléonasme est un des procédés le plus fréquemment utilisés par les conteurs populaires. Aux verbes qui désignent des phénomènes auditifs, il se plaisent à adjoindre des onomatopées ; ils insèrent en outre dans leur texte des allitérations et des assonances.

L'un des procédés auxquels ils ont le plus fréquemment recours est la substitution du style direct au style indirect ; par là ils donnent à certains contes une vie singulière ; ils en font parfois de petites scènes de comédie.

Bien que la langue dans laquelle les *Kinder- und Hausmärchen* étaient écrits fût admirablement nette et pure, quelques gaucheries ou quelques fautes d'inadvertance s'étaient glissées dans les premières éditions. Les frères Grimm corrigent ces menues imperfections avec une grande sévérité.

Enfin, ils s'efforcent de donner au style des contes une allure preste et dégagée ; ils rompent et divisent les périodes trop longues, remplacent par des phrases courtes les épithètes trop lourdes, et

suppriment souvent le jeu pesant des conjonctions et des adverbes.

Il ne faut pas s'étonner si le recueil des *Kinder- und Hausmärchen* est, parmi les œuvres allemandes du XIX[e] siècle, l'une de celles qui ont le mieux supporté l'épreuve du temps, et s'il est, aujourd'hui encore, plein de jeunesse et de fraîcheur. Peut-être doit-il à son contenu une part de son agrément; mais on peut assurer qu'il n'eût pas conservé depuis un siècle la faveur du public, si les frères Grimm ne l'avaient vingt fois remis sur le métier. Peu d'Allemands ont jamais fait paraître un tel souci de la composition et du style. C'est surtout au pays de Boileau, de La Fontaine, de La Bruyère, que les écrivains se sont fait un scrupule de polir et de repolir sans cesse leurs écrits. Par leur goût de l'exactitude, de l'ordre, de la propriété, de la clarté, les frères Grimm se révèlent comme les émules de ces Français qu'ils n'aimaient guère.

Nous n'avons pas cessé, au cours de cet ouvrage, d'attribuer à l'initiative commune des deux frères les remaniements accomplis dans le recueil. En fait, nous n'ignorons pas qu'ils ont été surtout l'œuvre de Wilhelm. A partir de 1817 ou de 1818, Jacob, absorbé par ses grands travaux de grammaire et de mythologie, se vit obligé de laisser à Wilhelm le soin de publier les éditions nouvelles des *Kinder- und Hausmärchen*. Wilhelm, en qui sommeillait un *Kunstdichter*, un romancier, fut certainement très heureux d'accepter cette tâche. M. Reinhold Steig possède un exemplaire des contes où Wilhelm a inscrit de sa propre main, sur les marges, la plupart des remaniements qui ont été peu à peu introduits dans l'ouvrage[1]. Mais nous savons, d'autre part, qu'à aucun moment Jacob ne s'est désintéressé du recueil ; il l'a déclaré lui-même dans une lettre à Pfeiffer : « J'ai fait pour la naissance de l'ouvrage et pour les premières éditions tout autant que Wilhelm, et peut-être davantage (c'était depuis longtemps mon intention de publier des observations spéciales sur la nature du conte) et j'ai reconnu dès le début la valeur de ces traditions pour la mythologie. J'ai insisté vivement pour obtenir la fidélité du recueil et repoussé les enjolivements. Quant aux éditions ultérieures, étant plongé dans la grammaire, j'ai laissé Wilhelm les rédiger et écrire les introductions, sans que jamais mon intérêt pour l'assemblage et pour l'éclaircissement

1. R. Steig, *Zu Grimms Märchen, Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, t. CXVIII, p. 21.

des contes faiblit. Comment d'ailleurs aurait-il pu en être autrement[1] ? » Il est extrêmement vraisemblable que Wilhelm ne fit pas une correction sans la soumettre à son frère. Il semble donc que nous soyons fondés à ne pas séparer les frères Grimm dans notre admiration et dans notre gratitude.

1. *Germania*, t. XI, p. 249.

INDEX ET TABLE

INDEX ANALYTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

ADDENDA

Quelques notes signalant des modifications apportées par les Grimm, dans la 4[e] édition, au texte du conte 36, ***Tischchen deck dich, Goldesel und Knüppel aus dem Sack***, et qui devraient se trouver au bas des pages 107 à 117, ont été omises par mégarde. Nous les rétablissons ici, en mettant en regard le texte de la 3[e] édition et celui de la 4[e]. Les numéros renvoient aux pages du présent ouvrage.

P. 107.

3[e] édition :	4[e] édition :
... und sah wohl, dass er seine drei Söhne unschuldig verstossen hatte.	... und sah wohl, dass er seine drei Söhne ohne Ursache verstossen hatte.

P. 108.

... und bekümmerte sich gar nicht darum, ob ein Wirthshaus gut oder schlecht war, ob etwas darin zu finden, oder nicht. Wenn es ihm einfiel, so kehrte er gar nicht ein...	... und bekümmerte sich gar nicht darum, ob ein Wirthshaus gut oder schlecht, und ob etwas darin zu finden war oder nicht. Wenn es ihm gefiel, so kehrte er gar nicht ein...

P. 109.

Der Wirth stand in einer Ecke und sah dem Dinge zu ; wusste gar nicht, was er sagen sollte...	Der Wirth stand in einer Ecke und sah dem Dinge zu ; er wusste gar nicht, was er sagen sollte...

P. 110.

Da merkte der arme Geselle dass ihm das Tischchen vertauscht war, schämte sich dass er wie ein Lügner da stand, und die Verwandten lachten ihn aus...	Da merkte der arme Geselle dass ihm das Tischchen vertauscht war, und schämte sich dass er wie ein Lügner da stand. Die Verwandten aber lachten ihn aus...

P. 112.

... und sagte, noch ein paar Goldstücke müsse er zulegen.	... und sagte, noch ein paar Goldstücke müsste er zulegen.

P. 113.

... und bat die Verwandten um Verzeihung, die so arm heim gingen, als er gekommen war.	... und bat die Verwandten um Verzeihung, die so arm heim gingen, als sie gekommen waren.

P. 113.

Seine Brüder aber meldeten ihm in einem Briefe, wie es ihnen ergangen wäre...

Seine Brüder aber meldeten ihm in einem Briefe wie schlimm es ihnen ergangen wäre...

P. 114.

... so sprang der Knüppel heraus.

... alsbald sprang der Knüppel heraus.

P. 115.

Der Drechsler hatte schon lange gewartet...

Der Drechsler aber hatte schon lange darauf gewartet...

P. 115.

... lasst nur den Kobold wieder in den Sack kriechen.

... lasst nur den verwünschten Kobold wieder in den Sack kriechen.

P. 115.

Der Schneider freute sich, als er ihn sah, und fragte ihn wie seine Brüder was er gelernt habe.

Der Schneider freute sich, als er ihn wiedersah und fragte auch ihn, was er in der Fremde gelernt hätte.

P. 115.

« Ein kostbares Stück, lieber Vater », sprach der Sohn...

« Ein kostbares Stück, lieber Vater », antwortete der Sohn...

P. 116.

... brachte den Goldesel herein...

... führte den Goldesel herein...

P. 116.

... so war es gedeckt, und mit den schönsten Schüsseln voll auf besetzt.

... so war es gedeckt, und mit den schönsten Schüsseln reichlich besetzt.

P. 117.

... aber ich will sehen ob ich euch helfen kann.

... aber ich glaube doch, dass ich euch helfen kann.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r